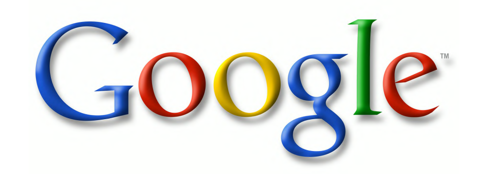
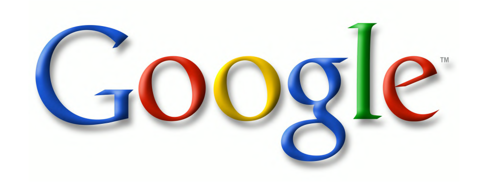






BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

QUATRIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884



SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

IV

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires	1 —
Dernières Causeries littéraires	1 —
Causeries du Samedi	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi	1 —
Dernières Causeries du Samedi	1 —
Les Semaines littéraires	1 —
Nouvelles Semaines littéraires	1 —
Dernières Semaines littéraires	1 —
Nouveaux Samedis	20 —
Le Fond de la coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau	1 —
Entre Chien et Loup	1 —
Contes d'un Planteur de choux	1 —
Mémoires d'un notaire	1 —
Contes et Nouvelles	1 —
La fin d'un Procès	1 —
Or et Clinquant	1 —
Pourquoi je reste a la campagne	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan	1 —
Le Filleul de Beaumarchais	1 —
La Mandarine	1 —
Le Radeau de la Méduse	1 —
Souvenirs d'un Vieux Critique	4 —
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1 —
Lettres d'un Intercepté	1 —

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. Majesté.

SOUVENIRS

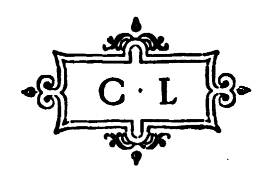
D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

QUATRIÈME SÉRIE



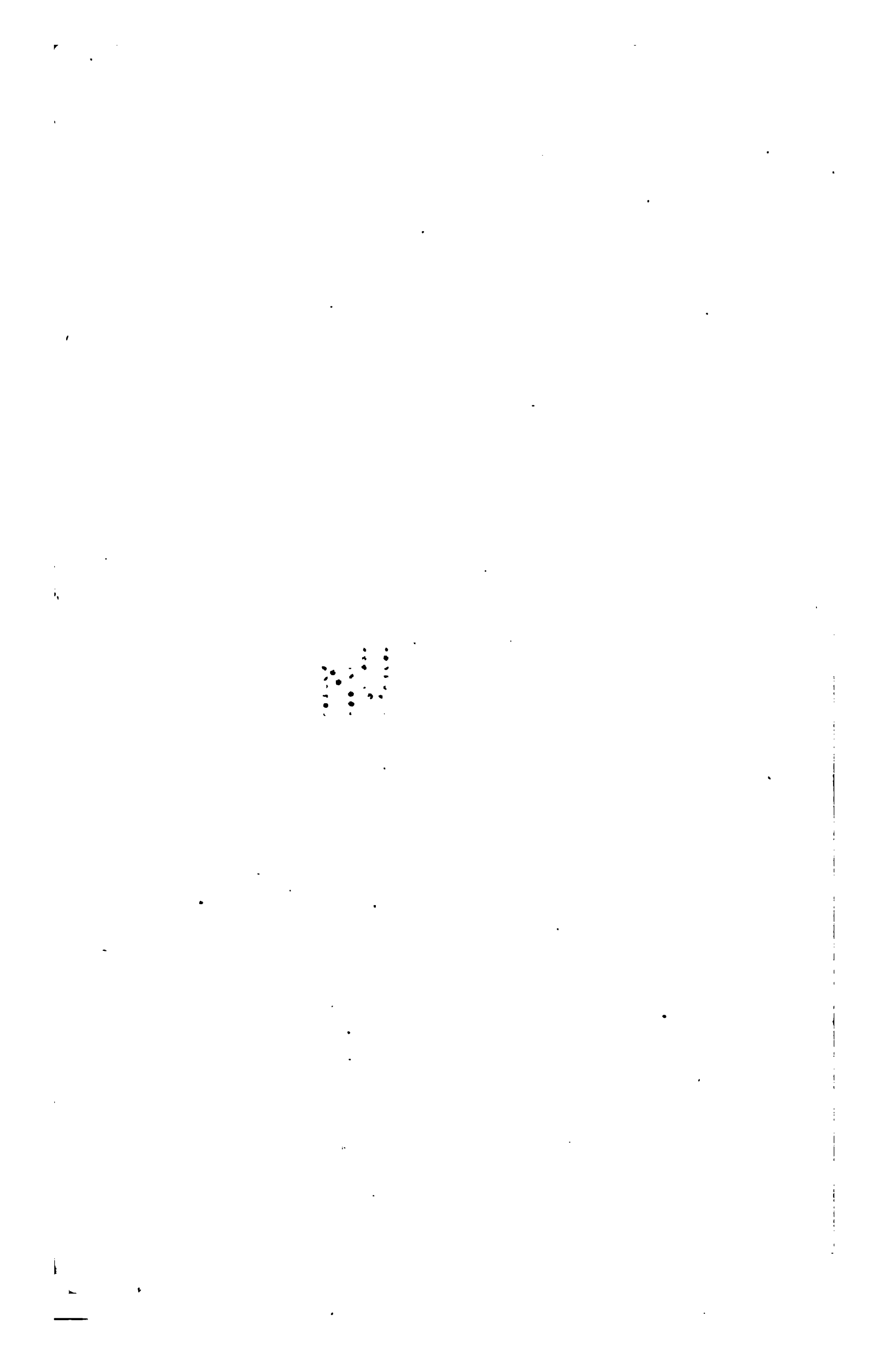
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1884



SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

DUO DE SOUVENIRS

Indiscrétions contemporaines [1]

I

Dans mon métier, qui n'est pas toujours bien gai, je n'ai pas de plus vif plaisir que de confondre mes souvenirs avec ceux d'un homme d'esprit. De cette façon, je suis sûr qu'il y aura de l'esprit quelque part.

M. Joseph d'Arçay intitule son livre : *Indiscrétions contemporaines.* — Les personnes qui ont eu dans leur vie une ou deux pages à déchirer, celles dont le nom rappelle un scandale mal étouffé, une anecdote gauloise racontée sous l'éventail, un premier million gagné aux dépens de trop crédules actionnaires, seraient bien heureuses, si tous les *indis-*

1. Souvenirs intimes, par Joseph d'Arçay.

crets ressemblaient à M. d'Arçay. Il a l'œil vif, la main légère, le sourire indulgent, la résignation spirituelle de l'homme qui a beaucoup vu, beaucoup retenu, et qui *retient* encore, après bien des années, la moitié des épisodes scabreux ou compromettants qu'il serait en mesure de nous livrer. Là où il pourrait être mordant, il n'est que piquant ; méchant, il n'est que malin ; il effleure au lieu d'égratigner, et veloute si bien chacun de ses *souvenirs,* qu'ils semblent n'avoir pas de griffes. Il possède, en outre, ce tact exquis, ce sentiment des convenances qui ne permet pas de médire de l'amphitryon chez lequel on a bien dîné ; témoin le docteur Véron, dont la salle à manger avec ses annexes, le *Café de Paris* et la *Maison d'or*, occupe une notable partie de ce charmant volume. Je n'ai jamais connu M. Véron que par ouï-dire, et pour l'avoir aperçu bien des fois dans sa loge, à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. Je me *souviens* que, en 1844, lorsque je revins à Paris après une lacune de dix ans dont je me suis toujours ressenti, un de mes camarades de collège, qui me remettait au courant, me montra dans une avant-scène M. Véron côte à côte avec un jeune homme portant un des plus beaux noms de France ; il ajouta : « Tu vois que la Révolution n'est pas finie. » Hélas ! elle continuait pour avoir moins de peine à recommencer.

Deux détails me frappèrent, dès ce premier soir, chez M. Véron ; la hauteur de son faux-col, plus élevé que sa naissance, combinée avec l'énormité de sa cravate ; — et sa figure bouffie, dont le teint échauffé,

presque bourgeonné, accusait une longue suite de digestions laborieuses. Ce furent ces deux traits de physionomie et de toilette qui accréditèrent la légende des écrouelles, guéries en 1851 par Monsieur le Comte de Chambord. Évidemment, le bel esprit de petit journal qui inventa la chose, ne l'imagina que pour placer le mot : « Il m'a *touché*. — Vous êtes donc guéri ? » — On aima mieux s'en amuser que réfléchir. Le mot *touché* était ici trop impropre pour ne pas trahir son origine apocryphe. Une belle page, une situation pathétique, le spectacle d'une infortune imméritée, d'une action généreuse, d'une horrible misère, voilà ce qui nous *touche*. Au sortir d'une audience accordée par un jeune prince de trente ans, beau, brillant, sympathique, relevant d'un aimable sourire son éloquence naturelle et sa parole persuasive, M. Véron aurait dû dire : J'ai été *charmé*, — ou *ému*, — ou *émerveillé*, — ou *converti* ; ce qui eût été une guérison comme une autre. Ce que je crois, c'est qu'il ne dit rien du tout, par la bonne raison qu'il n'alla jamais ni à Venise, ni à Frohsdorf, ni à Goritz.

Je n'ai jamais songé à M. Véron sans *me souvenir* du mot de Sainte-Beuve sur M. Viennet : « Il a la sottise spirituelle. » — Cette égale part, ce mur mitoyen d'esprit et de sottise dans le même cerveau est moins rare qu'on ne le pense. M. Véron, bourgeois de Paris, ainsi qu'il se qualifiait, eut l'esprit de s'enrichir à l'aide de la pâte Regnauld, l'esprit de fonder la *Revue de Paris*, — comblant ainsi un vide que l'Angleterre

ne nous enviait pas et dont souffrait notre littérature, — et d'y convoquer les meilleures plumes de son temps, P. Mérimée, Saint-Marc Girardin, Cuvillier-Fleury, Sainte-Beuve, Charles Nodier, Philarète Chasles, Loève-Veimars, Scribe, Jules Janin, etc. ; il eut l'esprit de deviner que, à la suite de la révolution de juillet, l'Opéra allait devenir un terrain neutre, un salon de transition, où les boudeurs du faubourg Saint-Germain se rencontreraient avec les triomphateurs de la Chaussée-d'Antin. Il eut l'esprit, plus opportun encore, de faire coïncider son avènement avec les merveilles de *Robert le Diable,* les enchantements de *la Sylphide,* le galop de *Gustave III,* avec le règne incomparable d'Adolphe Nourrit, de Levasseur, de mesdames Damoreau et Falcon, de Marie Taglioni, de Fanny Elssler; groupe qui n'allait pas en Amérique, et dont l'équivalent, me disait Meyerbeer, ne se retrouvera nulle part et jamais. Enfin il eut l'esprit d'inviter à ses dîners, cuisinés par la célèbre Sophie, des convives qui mettaient sur la nappe, sans sortir de leur assiette, vingt fois plus de sel qu'elle n'en avait mis dans ses casseroles ; la plupart des rédacteurs de la *Revue de Paris;* Malitourne, parasite médiocrement estimé, qui passait pour le chambellan d'idées du docteur Véron et l'auteur de ses articles; ce qui lui inspira un jour, devant moi, ce propos un peu cynique : « Nous sommes parasites tous deux, moi de sa table, lui de mon écritoire ; » — Mocquard, homme charmant, lequel, étant secrétaire de Napoléon III, commit deux mélodrames, *la*

Tireuse de Cartes et *la Fausse Adultère,* en collaboration avec M. Victor Séjour; collaboration qui fit dire qu'il voulait tôt ou tard faire *séjour* à l'Académie : Edmond Didier, que j'ai vu, en 1873, absolument paralysé, mais encore spirituel; Romieu, le plus illustre des *farceurs* de ce temps-là, si drôle qu'il lui fut impossible de se faire prendre au sérieux quand Louis-Philippe le nomma préfet de la Dordogne, et qu'on le crut, pendant trois jours, dévoré par les hannetons. — Un soir, en novembre 1855, allant chasser dans les Hautes-Alpes, je m'arrêtai une heure à Nyons (Drôme). Entendant un glas funèbre, je questionnai l'aubergiste, qui me répondit : « C'est un monsieur de Paris, un ancien préfet, M. Romieu, qui vient de mourir chez sa sœur, et qu'on enterre demain matin. » — Auber, Halévy, Adolphe Adam, qui faisaient si brillamment mentir le préjugé défavorable à l'esprit des musiciens ; Gilbert de Voisins, dont M. Joseph d'Arçay nous donne un portrait aussi fin que vrai : Gilbert de Voisins, que j'avais connu dans mon enfance, le plus joli des officiers du régiment de l'Allier, en garnison à Avignon, où ses succès don juanesques furent interrompus par la mission du Père Guyon; plus tard, gentilhomme un peu déclassé, mari *in partibus* de mademoiselle Taglioni, qui se sépara de lui, parce que, disait-on, il lui donnait trop de *voisines ;* acceptant, chez M. Véron, une situation presque subalterne, comme pour prouver qu'il est difficile de conserver son honneur bien intact quand on a perdu son argent; Mademoiselle Rachel, à qui Jules Janin

disait, à propos de ses prétendues faiblesses pour le docteur millionnaire :

« Bajazet, Curiace, Oreste, Walewski,
Je vous les passe tous, excepté celui-ci ! »

Je ne l'ai vue hors du théâtre qu'une fois dans ma vie, chez M. Buloz, en 1847. Elle venait de jouer Athalie ; le comte de Saint-Priest la félicitait à la fois de son très légitime succès et du courage qu'elle avait eu de se grimer et de se coiffer en femme de cinquante ans. — « Oh ! ce n'est pas là le difficile, répliqua-t-elle avec un mélancolique sourire ; mais savez-vous ce qui m'effraye ? C'est que, dans un quart de siècle, j'aurai envie de jouer les Junie, les Iphigénie, les Aricie et les Atalide. » Pauvre Rachel ! Morte à trente-sept ans !

Comptons encore, parmi ces convives, M. Boilay, Nestor Roqueplan, que j'avais pris *à tic*, — ce qui rentrait dans sa spécialité, — parce qu'il me suggérait les idées les plus révoltantes et les plus révoltées sur les *trous* de notre législation. S'il avait triché au jeu pour un écu de cinq francs ou volé un pantalon à l'étalage d'une *Belle Jardinière*, il était déshonoré ou coffré. Il avait fait perdre de grosses sommes à tout un peuple de *gogos* au moyen de deux ou trois faillites théâtrales, *prévues, préméditées, voulues*, acceptées d'avance comme un spirituel paradoxe, comme preuve d'un génie supérieur aux vulgaires calculs du *doit et avoir;* ce qui ne l'empêchait pas d'être un des rois du Boulevard, entouré de courtisans et de cour-

tisanes qui colportaient ses *mots*, et de passer pour un des hommes les plus spirituels de son moment. Spirituel, il l'était, et quelques-uns de ses *mots* firent fortune; mais, dès qu'il voulait écrire, il restait au-dessous du médiocre. Ses *Nouvelles à la main* ne furent qu'une pâle et méchante copie des *Guêpes*, d'Alphonse Karr. Lorsque Fiorentino, de picaresque mémoire, fut expulsé du *Constitutionnel*, Nestor Roqueplan prit sa place au feuilleton dramatique ; il se montra très inférieur à Fiorentino, à Auguste Lireux, et surtout à M. Hippolyte Rolle, qui, Dieu merci ! vit encore[1], dont j'ai eu le plaisir de retrouver le nom dans le livre de M. Joseph d'Arçay ; critique plein d'esprit, de goût et de bons sens, qui, s'il se souvient de ses brillants articles sur M. Victor Hugo, doit sourire en assistant aux absurdes apothéoses du *Roi s'amuse* et d'*Hernani*. La liste serait bien incomplète, si l'on n'y ajoutait les médecins célèbres, Velpeau, Ricord, Blache, Tardieu, Trousseau, et B. de Malherbe, qui n'était pas le moins aimable de cette pléiade médicale. Il lui arriva, un jour, malgré son exactitude habituelle, de se faire attendre quelques minutes. A son entrée, Sainte-Beuve s'écria :

« Enfin, Malherbe vint !... »

Puis il ajouta, en digne romantique qu'il était alors :

— « Et j'aime mieux celui-là que l'autre ! »

En revanche, M. Véron eut la sottise de traduire en mauvais français le : *Quo non ascendam ?* — de se con-

1. Hélas ! non, il ne vit plus. (21 août 1883.)

sidérer comme un personnage politique, de se croire fait pour éclairer de ses conseils les dieux et les demi-dieux de l'Olympe présidentiel et impérial, — et, finalement, de publier, outre un ridicule roman intitulé *Cinq cent mille livres de rente*, ses *Mémoires*, les *Mémoires du bourgeois de Paris,* qui nous égayèrent à ses dépens. En cette année 1853, l'esprit d'opposition, émoustillé plutôt qu'étouffé par l'austère régime des avertissements, se prenait où il pouvait. Ce fut pour nous une véritable aubaine que la publication de ces *Mémoires,* dont l'auteur prouvait, à chaque page, que l'on peut être naïf sans être innocent. Sainte-Beuve déploya, pour éviter d'en parler dans *le Constitutionnel*, cette délicate science des faux-fuyants, qu'il devait, onze ans plus tard, appliquer à la *Vie de César*, par Napoléon III. M. Cuvillier-Fleury, dans les *Débats*, écrivit, sur ces *Mémoires,* dont maints chapitres semblaient dictés par M. de la Palisse, deux articles qui sont des modèles de fine et courtoise ironie. Un assez triste sire, que je ne m'attendais pas à voir un jour député de Vaucluse, M. T. D., publia, sous le titre de *Mémoires de Bilboquet,* une sorte de parodie, d'une drôlerie contestable, où il était facile de reconnaître le docteur Véron sous les traits du héros des *Saltimbanques.*

Après tout, heureux ceux qui savent mêler, à des doses raisonnables, assez d'esprit pour gagner des millions, assez de sottise pour être toujours contents d'eux-mêmes, et une assez bonne cuisinière pour consoler de l'abolition du cordon bleu les hommes les

plus spirituels et les plus belles fourchettes de Paris! Le seul tort grave de M. Véron, celui que j'ai peine à lui pardonner, ce fut, pour relever le *Constitutionnel* en proie aux désabonnements les plus acharnés, d'avoir commandé à M. Eugène Sue l'ignoble *Juif errant*, dirigé contre les jésuites. Et voyez l'inanité de la sagesse humaine et les justes représailles du talion! C'est pour la bourgeoisie voltairienne que M. Véron fit cette commande; or, sous le patronage de cette bourgeoisie, c'est-à-dire de la propriété, il ouvrit la porte au socialisme, cauchemar du bourgeois de 1883; tant il est vrai qu'il vaut mieux suivre le droit chemin que le *sentier!*

Puisque je suis en 1853, j'y reste un moment pour signaler à M. Joseph d'Arçay une légère inexactitude. Il s'agit de ce pauvre Lerminier qui eut, hélas! le malheur de gâter par des mœurs équivoques un grand talent, un beau style, un savoir remarquable, une brillante carrière philosophique et littéraire. Après avoir raconté les péripéties de cette vie accidentée, M. d'Arçay ajoute: « En 1854, cet homme, dont la vie dépassait de beaucoup la *Grandeur et Décadence* de César Birotteau, mourait obscurément à Paris. » — Lerminier ne mourut qu'en septembre 1857, presque en même temps qu'Alfred de Musset et que Gustave Planche. Congédié par M. Buloz, en 1849, à la suite d'un éclat qu'il vaut mieux emmitoufler d'oubli, il prit, pendant ses huit dernières années, une part active et brillante à la rédaction de la *Revue contemporaine* et de *l'Assemblée nationale*. C'est dans ce

journal que j'installai, en cette même année 1853, les *Causeries littéraires*, dont voici, ou à peu près, la mille et unième, et que Léopold de Gaillard fit, contre un journal bonapartiste, cette magnifique campagne en l'honneur des Bourbons et de la Restauration, qui le classa d'emblée au premier rang de nos publicistes, qui ne semblait alors qu'historique, et que l'on peut aujourd'hui qualifier de prophétique, *L'Assemblée nationale!* Outre Lerminier et Nourrisson (pas des Muses), qui se chargeaient de la critique sérieuse, nous y avions des collaborateurs dignes d'un meilleur sort; le charmant et toujours regretté Amédée Achard pour les *Courriers de Paris;* Édouard Thierry pour la critique dramatique; Adolphe Adam, et, après lui, Henri Blaze de Bury, pour le feuilleton musical; Henri Blaze de Bury, qui devrait être de l'Académie depuis quinze ans, et dont la plume, comparable à une baguette de fée, évoquait, l'autre jour, le souvenir de Félix-infélix Arvers, le lauréat-poète, qui, par un singulier caprice de la gloire,

> Auteur trop peu connu d'un sonnet trop vanté,
> Ne tient que par un fil à l'immortalité.

Malgré ces éléments de succès, nous étions condamnés à mort. Grâce à un guignon qui est revenu bien souvent dans ma trop longue vie littéraire, tout en ayant les charges et les périls d'une vive opposition au gouvernement, nous étions très impopulaires; nous avions contre nous les gros bataillons, la clientèle soi-disant libérale du *Siècle* et du *Charivari*, les légi-

timistes réfractaires à une *fusion* encore bien vague, les catholiques séduits par les promesses de la lune de miel impériale et aspergés d'eau bénite de cour, et enfin l'immense majorité des gens de lettres, des bohèmes de la littérature, que l'on peut bien représenter aujourd'hui comme rongeant leur frein sous le despote et préludant par une fermentation invisible à des explosions formidables, mais qui fermentaient en silence, se laissaient pensionner et subventionner par les scélérats du 2 décembre, et flattaient le pouvoir en se déchaînant contre l'Académie française, devenue ou restée le refuge du véritable esprit libéral. Joignez à toutes ces malechances les bizarreries de notre directeur, M. Mallac, excessivement séduisant, mais qui semblait n'avoir qu'un but : nous faire d'abord avertir, puis suspendre, puis supprimer. En ce temps-là, ce n'était pas difficile; il y réussit admirablement.

Je ne sais trop ce que M. Joseph d'Arçay dirait des journalistes d'aujourd'hui. Mais il excelle à nous peindre les journalistes d'autrefois. Quels amusants chapitres, et quels portraits ! Voici le *National*. Deux figures dominent cette galerie : Armand Carrel et M. Thiers. — M. Thiers, « qui alla chercher dans la vallée de Montmorency, chez madame de Courchamp, sœur d'Étienne Becquet, une prudente retraite pendant les journées de juillet », — à peu près comme ces ouvriers qui mettent de la poudre dans une mine et s'enfuient bien vite de peur qu'elle ne leur éclate dans les jambes. Quant à Armand Carrel, je cède la

parole à M. Joseph d'Arçay, tout en vous rappelant que le rédacteur en chef du *National* est le type idéal du républicain, tel qu'il devrait être pour nous rallier tous à la République ; si parfait, si exquis, d'une âme si haute, d'un cœur si généreux, que nous avons entendu dire : « Ah ! si nos républicains ressemblaient à Carrel ! »

« Carrel, lorsqu'il était sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, était devenu l'amant de la femme d'un de ses chefs de bataillon... Après la révolution de juillet, on lui offrit la préfecture.., du Cantal. Carrel ne la refusa pas, et il se disposait à se rendre à son poste lorsqu'il reçut la visite d'un ambassadeur officieux que M. Guizot, ministre de l'intérieur, lui envoyait pour lui faire quelques observations au sujet de son *intérieur*, dont le ministre avait été informé, et lui faire comprendre qu'il devait aller seul prendre la direction administrative qui lui était confiée... »

Ici le spirituel *indiscret* ouvre une parenthèse que je voudrais voir imprimée en lettres d'or, à des milliers d'exemplaires, et affichée à la porte de toutes les mairies:

« (De nos jours, on n'a pas de ces scrupules-là, et nous pourrions citer un personnage qu'une situation semblable n'a pas empêché d'être pourvu d'une grande ambassade.) »

» Carrel éconduisit l'ambassadeur sans avoir donné de réponse positive; mais, après en avoir conféré avec la personne intéressée, il notifia au ministre un refus très net. »

Et il redevint rédacteur en chef du *National*, dont il fit bientôt un foyer d'opposition républicaine ! Ainsi donc, si la femme qu'Armand Carrel avait enlevée à son chef de bataillon n'eût pas été un *crampon*, si elle eût consenti à ne pas scandaliser les pruderies auvergnates, ou si elle se fût effrayée de l'idée de s'enterrer à Aurillac, le grand citoyen, le patriote austère, le républicain convaincu acceptait la préfecture du Cantal, puis sollicitait une préfecture de première classe, puis devenait sous-secrétaire d'État, et, dans ces postes gradués, il adoptait carrément, — j'allais dire carrellement, — la politique de Casimir Périer, du duc de Broglie, de M. Guizot, de M. Molé, du maréchal Sebastiani, etc., etc. ! — Et voilà, honnêtes abonnés, les hommes qui vous disent, chaque matin, ce que vous devez penser sous peine de manquer à toutes les lois de la dignité morale, de la vérité politique et de l'honneur ! Maintenant, si vous vous souvenez que, lors de la guerre d'Espagne, en 1823, Carrel porta les armes contre la France, vous pourrez vous dire : « Si tel était le phénix du parti républicain, que sont donc les autres ? Des perroquets, des geais, des pies ou des pierrots ? » Non ! des oiseaux de proie.

Et si j'ajoute, avec M. Joseph d'Arçay, que Chateaubriand, l'auteur du *Génie du christianisme*, le promoteur de la guerre d'Espagne, suivit à pied l'enterrement civil d'Armand Carrel, vous comprendrez, n'est-ce pas ? pourquoi nous sommes gouvernés aujourd'hui par MM. Grévy, Wilson, Ferry, Floquet,

Brialou, Marcou, Thibaudin, Devès, et mauvaise compagnie.

M. Joseph d'Arçay paraît avoir peu de sympathie pour M. Thiers et ce n'est pas là ce qui nous brouillera. Si Carrel mérita d'être fusillé pendant la guerre d'Espagne M. Thiers aurait mérité d'être séquestré au début de notre expédition d'Alger. On sait qu'il ne négligea rien pour la changer en désastre, qu'il prenait parti contre nous, tantôt pour l'Angleterre, tantôt pour le dey, et ne cessait de prédire la destruction de notre flotte et de notre armée. Au surplus, M. Thiers, parmi ses talents ondoyants et divers, n'a pas compté le don de prophétie. Vous savez ce qu'il pensait de l'avenir des chemins de fer, uniquement destinés, selon lui, à l'amusement des dimanches, dans la banlieue de Paris. Ses pronostics à propos de Berryer ne font pas plus d'honneur à sa seconde vue. Nous nous étonnions que Berryer, dans les derniers temps de sa vie, allât si souvent — trop souvent — chez M. Thiers, qu'il fût presque son commensal et l'habitué de son salon. C'est que Berryer, devenu fervent catholique, pratiquait le précepte évangélique du pardon des offenses. Voici ce qu'écrivait M. Thiers, le 31 janvier 1830, après cette élection du Puy, qui valut à Berryer le joli mot du roi Charles X : « Je guettais vos quarante ans ! »

« Voilà M. Berryer nommé. Maintenant, ce point obtenu, il reste encore à en obtenir un : c'est que M. Berryer soit éloquent. Quelques plaidoyers, *fort riches en invectives*, ne sont pas encore une garan-

tie d'éloquence politique. En vérité, si on ne devait avoir qu'un génie oratoire à la façon de M. de Courvoisier, — *ce qui est déjà beaucoup accorder* à M. Berryer, — il ne vaudrait pas la peine d'avoir tant travaillé. »

Rapprochez de ce singulier horoscope le curieux passage des *Cahiers* de Sainte-Beuve : — « Thiers cause *à mort* sur l'avenir de l'histoire et du monde. Que d'idées! que d'enjambées! quelles audaces de prédiction ! « La France, dit-il, « a encore un » grand moment à passer avant de finir sous les coups » du Nord. QUANT A L'ALLEMAGNE, ELLE EST FINIE. » Quel torrent sans digue! (19 décembre 1847.) »

Je ne veux pas quitter les bureaux du *National*, que M. d'Arçay a si ingénieusement fait revivre, sans risquer ou répéter une remarque. Ce journal, qui était l'organe le plus sérieux et le plus influent de l'opinion républicaine, ne manquait jamais de prendre des airs de pudeur effarouchée, lorsque les *Débats, la Presse* et *le Constitutionnel*, journaux dynastiques, publiaient les grands romans à sensation d'Eugène Sue, de Balzac et de Frédéric Soulié. Le fameux guichet de Cecily, dans *les Mystères de Paris*, devint, sous la plume de ces puritains, le texte de déclamations fougueuses contre la méthode corruptrice de cette effrontée monarchie qui s'ingéniait à divertir et à pervertir les masses pour les distraire de la politique. Ils laissaient clairement entendre que, le jour où la République serait proclamée, elle purifierait l'atmosphère et se hâterait de désinfecter la littérature, le roman et le feuilleton. Nous avons une Répu-

blique aussi... républicaine que possible : — et les pages qui paraissaient alors licencieuses et hardies, font aujourd'hui l'effet de lectures édifiantes, si on les compare à toutes les malpropretés littéraires qui prennent maintenant le haut du pavé, — non, du trottoir, et y font concurrence aux nocturnes promeneuses.

Après *le National*, M. Joseph d'Arçay nous conduit à *la Quotidienne*. Les extrêmes se touchent. Ici, je me trouve en pays de connaissance. Michaud, Merle, Laurentie, Poujoulat, Théodore Muret, le comte de Locmaria, M. de Lostanges, madame Dorval, Bully ; le duc de Valmy — puis les duels parlementaires, les présidents de la Chambre des députés, les *mots* de MM. Dupin et Sauzet, Crétineau-Joly, le baron Dudon, Esther Guimont, Émile de Girardin, le tout finement et lestement enlevé par M. Joseph d'Arçay, — il y aurait là de quoi défrayer un volume ; ce ne sera pas trop pour un second chapitre.

II

Le personnel de *la Quotidienne*, tel que le décrit d'une façon si piquante M. Joseph d'Arçay, date de 1837 ou 1838. C'est cinq ans plus tard, en 1843, que quelques timides envois, très gracieusement accueillis par MM. de Lostanges et de Blosseville, me mirent en rapport de collaboration et d'amitié avec ce groupe, qui avait perdu son chef, M. Michaud. Quel homme spirituel et charmant, ce Michaud ! un délicieux mélange de finesse, d'ironie sans fiel, de bonhomie, de philosophie conjugale ! Sur ce dernier

chapitre, il ne le cédait en rien à son ami, M. Suard, à qui sa femme vint dire un jour : « Oh! Monsieur Suard! monsieur Suard! quel malheur! — Quoi donc? — Je crois que je ne vous aime plus! — (Et elle fondit en larmes.) — Eh bien, ma chère, cela reviendra. — (Nouveaux sanglots.) — Oh! monsieur Suard! monsieur Suard! quel désastre! — Quoi donc? — Je crois que j'en aime un autre! — Eh bien, ma chère amie, ça passera, »

J'avais entrevu M. Michaud, — hélas! *in extremis*, — lorsqu'il vint dans le Midi, allant à Pise, chercher, pour sa poitrine malade, une guérison qu'il était bien sûr de n'y pas trouver. Il n'avait plus que le souffle, et il aurait pu dire, comme Voltaire, le lendemain d'*Irène*, aux badauds qui s'obstinaient à le suivre, et dont la curiosité l'ennuyait : « Imbéciles! Que voulez-vous voir ? un squelette ? Eh bien, regardez! » — Et il entr'ouvrait sa houppelande. — Rien de plus juste et de mieux observé que cette remarque de M. Joseph d'Arçay : « Le vénérable Michaud, alors septuagénaire, ressemblait assez à Voltaire, au physique et *même au moral*, quoique rédacteur d'un journal monarchique et religieux. » Le fait est que, pendant les heures trop courtes que nous passâmes ensemble, je crus voir un survivant du dix-huitième siècle, un contemporain des encyclopédistes, ayant étudié dans Voltaire les meilleurs moyens de combattre et de démolir les doctrines voltairiennes. Ses *mots* sont innombrables, et il y en a de ravissants. Je craindrais, en les citant, de me répéter;

ce qui est l'écueil trop ordinaire des vieux anecdotiers. En voici un pourtant que je crois inédit. Sous le premier Empire, la censure, qui n'était pas tendre, saisit toute l'édition d'un ouvrage, suspect de libéralisme ou d'idéologie. On embarqua le ballot sur un vaisseau marchand, avec ordre de le jeter par-dessus le bord, dès qu'on serait en pleine mer. — « J'entends, dit Michaud avec son joli sourire, la censure en a fait une édition *ad usum Delphini.* »

Sa femme aurait pu être sa fille, ou même sa petite-fille. « M. Michaud, nous dit M. Joseph d'Arçay, paraissait être pour elle... un second père. » — C'est parfaitement exact, et il la traitait avec une indulgence toute paternelle. Lorsqu'il s'associa le *beau* Poujoulat pour la *Correspondance d'Orient*, ce fut le texte de mauvaises plaisanteries pour les gens toujours enclins à taquiner les défenseurs du trône et de l'autel. Ils prétendirent que, dans cette *Correspondance*, d'ailleurs fort intéressante, M. Michaud se chargeait du Levant et M. Poujoulat du Couchant. M. d'Arçay est peut-être un peu sévère pour Poujoulat, qui était, comme beaucoup de méridionaux, naturellement emphatique, mais qui avait du *fond*, et qui a fini par révéler de vraies qualités d'historien et de publiciste. Nous l'avions surnommé un Salvandy de province; il valait mieux que ce surnom. Pourtant, dans cet état-major, la figure la plus curieuse, la plus originale, le plus amusante, était celle de Merle, le critique théâtral. Quel singulier contraste à mettre en regard! Michaud, voltairien de physionomie et

d'esprit, défendant tout ce que Voltaire a attaqué, et Merle, bohème *jusqu'aux moelles*, écrivant dans un journal qui n'imprimait jamais qu'en italiques le *roi* Louis-Philippe, et qui représentait les intérêts les plus graves de la religion, de la légitimité, de la propriété et de la famille! Ici, j'opposerai à M. Joseph d'Arçay, non pas une objection, mais un doute. Il nous dit que Merle, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, vivait maritalement avec madame Dorval, et que madame la Dauphine, instruite de cette liaison irrégulière, avait fait savoir à Merle, par un officier de sa maison, qu'elle le verrait avec plaisir légitimer, régulariser et sanctifier une situation peu conforme à ses sentiments de catholique et de royaliste. Merle obéit de bonne grâce, et madame Dorval devint, à l'église et à la mairie, madame Merle, tout en restant pour le public et pour son usage particulier, madame Dorval. »

Assurément, la sainte femme (c'est de la Dauphine que je parle) en était bien capable. Mais il me semble que les dates ne s'accordent pas. Pendant les dernières années de la Restauration, le directeur de la Porte-Saint-Martin n'était pas Merle, mais un ancien officier de la garde, qui s'appelait, je crois, M. de Montgenet. Madame Dorval, avant d'arriver à la Porte-Saint-Martin, où elle obtint son premier succès dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, avait fait partie de la troupe de l'Ambigu. Ce qui me paraît le plus décisif, c'est un détail qui est resté historique ou légendaire. Avant le 11 février 1829, — première représentation d'*Henri III*, — Alexandre Dumas était

à peu près inconnu dans le monde des théâtres. Or, Alexandre Dumas fut un des témoins de ce mariage réparateur. Après la cérémonie, on alla dîner aux *Vendanges de Bourgogne*. Puis, au sortir de table, Merle dit à Dumas avec un magnifique sang-froid ; « Mon cher ami, reconduisez ma femme ; moi je vais finir ma soirée au Théâtre-Français. »

Que d'anecdotes me rappelle ce nom de Merle, qui semble jaseur et siffleur ! Malheureusement, la plupart seraient trop gauloises pour mes pudiques lectrices, et trop *grasses* pour ce saint temps de Carême. Je compte parmi les meilleurs *Souvenirs* de ma vie littéraire les déjeuners que le vicomte Édouard Walsh, directeur de *la Mode*, nous donnait chez Véry, célébrité de cette époque, oubliée comme beaucoup d'autres célébrités moins nourrissantes. C'est à un de ces déjeuners que le garçon, qui se nommait Simon, et qui se piquait de bel esprit, nous dit en nous introduisant dans un petit salon : « Hier, le prince et la princesse de Joinville, le duc et la duchesse d'Aumale, ont dîné ici. Je leur ai offert des pêches... huit francs pièce... dame ! au mois d'avril !... Leurs Altesses ont refusé en disant que c'était trop cher... Dans le cabinet à côté, il y avait un clerc de notaire avec une princesse... d'un autre genre. Elle se fit servir deux de ces pêches, non pas pour les manger, mais pour se parfumer le bout des doigts dans son *rince-bouche*. Une fille de concierge ! Si ça ne fait pas pitié ! »

Et il haussait les épaules. Si ce brave Simon vit encore, il doit avoir en ce moment des motifs plus sé-

rieux pour répéter : « Si ça ne fait pas pitié ! » — Non, je me trompe... dégoût !

Les convives de ces déjeuners étaient Alfred Nettement, un avocat très distingué qui s'appelait du Theil, Jules Sandeau, Méry, Merle, quelquefois Roger de Beauvoir. — Méry, me direz-vous ? — Oui, le poète de *la Villéliade !* Son repentir était moins explicite et moins bruyant que celui de l'excellent Madier de Montjau. Mais, quand je lui demandai, de la part du vicomte Walsh, s'il ne consentirait pas à publier un roman dans *la Mode,* il me répondit : « Oh ! très volontiers, ne fût-ce que pour réparer mes vieux péchés ! » La présentation fut vite faite, et il n'était pas le moins brillant de notre petit groupe. Au premier mot que lui dit notre directeur pour obtenir de lui un roman, sa réponse fut typique : « J'ai, dit-il, 365 sujets, un pour chaque jour de l'année. Je vais vous les raconter. » — Et il nous raconta le premier, intitulé *la Circé de Paris.* Naturellement, Walsh s'écria en battant des mains : « C'est charmant ! Nous nous en tiendrons à celui-là ! » *La Circé de Paris* parut, en effet, quelques semaines après. Comme improvisation, c'était merveilleux. Comme valeur solide et durable, il fallait en rabattre.

Alfred Nettement avait la plaisanterie laborieuse et pesante. Jules Sandeau, sympathique, délicieux, tout en demi-teintes. Méry éblouissant, mais donnant parfois la sensation d'un feu d'artifice qui durerait dix minutes de trop. Tout compte fait, le plus amusant était Merle. M. Joseph d'Arçay nous en offre un

croquis d'une justesse exquise. Ce bohème, ce *panier percé,* cet homme de théâtre, avait la tenue du *gentleman* le plus correct. Seulement, en 1845, il avait échangé l'habit bleu à boutons de métal contre la redingote noire, et, comme nous le dit M. d'Arçay, avec sa mise d'une élégance sévère, sa haute taille, son profil de médaille romaine, on l'aurait pris volontiers pour un membre de la Chambre des lords, ou pour l'ambassadeur d'un pays où le corps diplomatique serait respectable et respecté.

Ce qui ajoutait à la saveur de ses anecdotes, c'est la gravité imperturbable avec laquelle il les débitait. Rien de plus curieux que le chapitre de ses relations avec le vieux prince de Metternich : — « Monsieur, me disait-il, j'étais dans une *dêche* atroce... une avalanche de papier timbré ; ma femme malade et sans engagement... Un matin, on m'annonce un visiteur officieux de la part de M. de Metternich. Je vois entrer un homme entre deux âges, de la physionomie la plus imposante ; un protocole ambulant : — « Mon-» sieur Merle, » me dit-il, « le prince sait que nul n'est » mieux au courant que vous de ce qui se passe dans » les coulisses des théâtres et dans les boudoirs inter-» lopes. Il a daigné me confier la mission de vous de-» mander de sa part si vous voudriez lui envoyer, deux » fois par semaine, la chronique secrète de ces boudoirs » et de ces coulisses... Vous fixeriez vous-même vos » conditions... Mais, vous m'entendez bien, plus ce » sera épicé, mieux vous répondrez à la pensée du » prince, au vœu de Son Excellence... — Alors, mon-

»sieur, je me lève, et, lui montrant la porte : « Sachez, » lui dis-je, « et informez votre maître que je ne tiens pas » la drogue capable de *rajeunir* M. de Metternich ! »

Et quel bizarre ménage, Merle et madame Dorval ! A eux deux, ils auraient dépensé, en six mois, les économies de M. Jules Grévy. Ils prouvaient, une fois de plus, que le sacrement du mariage n'a rien de commun avec le sacrement de l'ordre. L'union la plus parfaite, avec une réciprocité de tolérance qui faisait de la liberté le synonyme de la licence ! Le dévouement conjugal de Merle s'évertuait surtout à soigner les succès de sa femme. Je *me souviens* d'une saison (1845-1846), où madame Dorval jouait à la Porte-Saint-Martin un gros mélodrame, *Marie-Jeanne* (elle y était admirable), et où je rencontrais aux Italiens son mari, plus *gentleman* que jamais. Dans l'entr'acte, il se postait à l'entrée du foyer, et il disait invariablement aux nombreux amis, qui venaient lui serrer la main. « Allez voir *Marie-Jeanne !* ma femme y est sublime. Hier encore, la recette a dépassé six mille francs. »

Dans ce temps-là, j'étais très naïf ; — ne le suis-je plus ? — J'eus l'ébouriffante idée de faire une visite de cérémonie à ce couple excentrique. Je grimpai à un cinquième étage. A mon coup de sonnette, la porte fut entre-bâillée par un petit nègre, qui, sans me donner le temps de lui demander si ses maîtres étaient chez eux, me dit qu'ils n'y étaient pas. Au même instant, une autre porte s'entr'ouvrit, et j'aperçus Merle qui, rassuré sur mes intentions, vint à moi

avec son bon sourire, et me dit : « Excusez cet imbécile de Zamore ; il vous a pris pour un créancier. — Zamore ? — Oui, c'est ainsi que nous avons baptisé ce négrillon, qui est à deux fins. *Jeanne Vaubernier* figure dans le répertoire de ma femme, dans ses tournées de province, et ce petit bonhomme joue le Zamore de madame Du Barry. »

Dans cette galerie de *la Quotidienne* en 1838, M. Joseph d'Arçay nous présente tour à tour, et toujours ressemblants, M. Laurentie, aussi inflexible dans ses convictions politiques et religieuses qu'aimable et accueillant dans ses relations mondaines ; le comte de Locmaria, gentilhomme breton, brave militaire qui n'entendait rien à la direction d'un journal, et croyait avoir fait un chef-d'œuvre quand il avait obtenu d'un pauvre diable de romancier au rabais des feuilletons à raison de vingt-cinq francs chacun ; à quoi Michaud répliquait : « Vous avez fait une mauvaise affaire ; car, si les feuilletons sont bons, vous faites perdre vingt-cinq francs à ce pauvre garçon ; et, s'ils ne valent rien, vous faites perdre vingt-cinq francs au journal ; » — puis, MM. de Lostanges, de Blosseville, de Vaugrigneuse ; Théodore Muret, anguleux, sec, froid, pointu, aigu, acidulé, le front fuyant, le nez en lame de rasoir. On l'avait, nous dit M. Joseph d'Arçay, surnommé *la clef des lieux*, parce que, avec son nez en avant, son lorgnon, son air préoccupé et pressé, il nous rappelait ces deux vers d'*Iphigénie*, parodiés par un romantique de ma connaissance :

Est-ce bien vous, Seigneur, et quel pressant besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?

Et aussi, parce qu'il demandait régulièrement cette clef cinq minutes après être arrivé au théâtre.

Ainsi que je crois l'avoir dit ailleurs, la *caractéristique* de cet homme foncièrement désagréable était d'écrire cinquante-deux feuilletons par an, où il tonnait contre l'immoralité des pièces nouvelles, et, à l'approche du 1er janvier, de faire jouer aux *Variétés* ou à la Porte-Saint-Martin une *Revue de fin d'année*, cent fois plus décolletée que les pièces qu'il avait dénoncées à l'indignation publique. — Enfin, le duc de Valmy,

Qui depuis... mais alors il était royaliste,

et eut l'honneur d'être un des cinq députés *flétris* par la plus maladroite des adresses. On sait qu'ils furent tous réélus.. C'est à cette occasion que Larcy dit à Berryer ce joli mot : « Que risquez-vous, cher maître? Si, contre toute vraisemblance, vous n'étiez pas réélu, vous n'en serez pas moins renommé. »

Quant au duc de Valmy, physionomie intéressante dans ses faiblesses, mobile et variable comme les femmes dont il subit les influences, égaré finalement dans un dédale de spéculations et d'affaires, qui le forçaient, comme M. de Talleyrand, de parier pour l'Empire, M. Joseph d'Arçay l'a bien connu, et le peint à merveille. Faute de mieux, le duc échappa au désagrément d'être sénateur. Son aimable femme, à qui on aurait pu appliquer notre proverbe proven-

çal : *N'a pas fini de ploura ou brès !* — « Son berceau n'a pas eu toutes ses larmes ! » — était très liée avec une de mes parentes. Un jour, on lui parlait devant moi du Sénat et des chances qu'avait son mari d'être nommé sénateur. Elle se récriait. « Dieu nous en préserve ! répondait-elle.. Que dirait-on? que ne dirait-on pas ? — Du moins, madame la duchesse, répliqua le spirituel comte de L.., on ne demanderait pas au duc de Valmy ce que Lamartine demandait au marquis de la R... dans une situation analogue : « Vos raisons sont excellentes ; mais, maintenant, comment allez-vous vous appeler ? »

J'ai hâte d'arriver, avec M. Joseph d'Arçay, aux *présidents de la Chambre des députés*. Inclinons-nous avec respect devant les grandes et pures renommées de Ravez, de Lainé et de Royer-Collard. Nous les avons entrevus ; mais nous sommes trop *jeunes* pour en savoir autre chose que ce qu'en dit l'impartiale Histoire. Sur cette liste, trois noms dominent pour moi tous les autres : Dupin, Sauzet et Morny. Vous m'accorderez, n'est-ce pas ? qu'ils n'étaient pas des imbéciles, qu'ils possédaient plusieurs sortes de talent et d'esprit ? Eh bien, ils ont commis un grand nombre de calembours, et je cherche en vain pourquoi on reproche si obstinément à un pauvre vieux rêveur, à un chétif causeur littéraire, qui n'a jamais été, en fait de grandeurs officielles, que maire de son village — ce que l'on applaudissait chez de majestueux et mémorables personnages, concentrant dans leurs mains les pouvoirs d'une Assemblée souveraine. Je

voulais — mais les temps sont trop tristes, et, d'ailleurs, fait-on jamais ce qu'on veut ? — écrire, en tête d'un de mes derniers volumes, une courte préface, intitulée les *Calembours avouables*, et prouver qu'un mauvais calembour ne ressemble pas plus à un bon que Thibaudin ne ressemble à Lamoricière, ou Jules Ferry à Richelieu. Au fond de tous les mots spirituels, — regardez-y de près, — il y a du calembour. Le prince de Talleyrand est resté le type de l'homme d'esprit. Étudiez tous ces mots célèbres : — « Monsieur, nous appelons *pékin* tout ce qui n'est pas militaire. — Et nous, nous appelons militaire ce qui n'est pas *civil.* » — Lorsque Louis XVIII, réconcilié avec Monsieur, se décida à nommer un ministère d'Extrême-Droite : — « Sa Majesté vient de faire pair M. Pasquier et Monsieur *Roy ;* » etc., etc. Est-ce jeu de mots ? Est-ce calembour ?

On discutait la loi sur la chasse. Il était question de prohiber la chasse aux cailles *vertes*, en mai. — Vous ne craignez donc pas de passer pour des *anticailles?* dit M. de Morny à ses collègues.

Et M. Dupin ? Je me permettrai de compléter un de ses *mots* cités par M. Joseph d'Arçay. Un orateur ennuyeux, M. Abraham Dubois, occupait la tribune depuis trop longtemps, et son volumineux manuscrit, débité au bruit des conversations particulières, était à peine à la moitié : « Abraham ! Abraham ! lui dit à demi-voix M. Dupin, le moment du sacrifice est arrivé ! » Abraham se résigne ; mais le voilà remplacé par un M. Delacroix que la Chambre n'écoute pas

davantage. — « Après le sacrifice d'Abraham, le supplice de la croix ! » murmure M. Dupin. Je n'en cite qu'un ; je pourrais en citer mille.

Le bon et vénérable M. Sauzet est celui que j'ai vu et entendu de plus près. Si l'on n'avait pas su qu'il était doué de facultés éminentes, d'une mémoire imperturbable, d'une instruction prodigieuse, d'une éloquence melliflue, d'un savoir théologique digne des Pères de l'Église, qu'il avait, dans le procès des ministres, merveilleusement plaidé pour M. de Chantelauze, et que son rapport sur les lois de septembre était un véritable modèle, on aurait pu l'appeler *le calembour fait homme*. Ainsi qu'il arrive en pareil cas, il fallait en subir une vingtaine d'exécrables pour en savourer un bon. — Un de ses meilleurs — trop connu peut-être, — est celui que lui inspira la fameuse séance où M. Guizot, injurié, menacé, apostrophé par les députés de la Gauche qui lui criaient : « Vous êtes allé à Gand ! Vous êtes allé à Gand ! » prononça ces paroles non moins fameuses : « Vos injures ne monteront jamais à la hauteur de mon dédain. » — M. Sauzet se pencha vers lui, et lui dit : « Voilà une bien grande tempête pour un petit *tour à Gand.* »

En voici un autre, beaucoup plus ignoré. En 1868, je passai quelques jours à Lyon. Mon illustre ami, notre cher et éminent poète, Victor de Laprade, me fit l'insigne honneur et le vif plaisir de donner, à cette occasion, une soirée intime où il réunit quelques-uns de ses collègues de l'Académie lyonnaise et de la Faculté des lettres. Préalablement, il avait dit à

M. Sauzet : « Mon cher président (M. Sauzet était le président à perpétuité, comme le duc Pasquier était toujours le chancelier), vous êtes le plus bel ornement de ma soirée. Mes invités sont tous des savants, des hellénistes, des hommes graves, sauf un seul, atteint d'une passion malheureuse pour le calembour. Si vous lui donnez l'exemple, si vous le piquez au jeu, une fois lancés tous deux, ce sera un sinistre, et je vois d'ici les figures rembrunies de nos doctes collègues... Vous valez mieux que cela... promettez-moi d'être *vous-même*, le vrai Sauzet, le brillant causeur, le conteur incomparable, que nous admirons et que nous aimons. »

M. Sauzet promit, et tint parole. On eût dit une baguette magique qui évoquait tour à tour un demi-siècle de souvenirs ; le général Foy saluant les drapeaux de Fontenoy et d'Austerlitz ; Talma récitant devant le nonce du Pape l'exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre ; Monrose déclamant le monologue du cinquième acte du *Mariage de Figaro ;* Berryer flétrissant du haut de la tribune le cynisme des apostasies, etc., etc... Nous allions nous séparer, enchantés de notre soirée et félicitant l'enchanteur, lorsqu'un des assistants, passionnément hostile à l'Empire (c'était peut-être bien le maître de la maison), nous dit : « Le croiriez-vous ? Non, c'est à n'y pas croire ! un de nos évêques, haranguant l'Empereur, a eu le triste courage de lui dire, à propos de la reine Hortense : « Notre sainte mère ! » Alors Sauzet, d'un petit air sournois : « Pourquoi pas ?... il s'agit de s'en-

tendre... il suffirait de se la figurer *en sainte*. » Inutile d'ajouter que le grave auditoire rit, et fut désarmé.

Pardonnez-moi ces folies. C'est une sorte d'innocent *Décaméron* que je me raconte, pour me distraire de la peste jacobine qui sévit au Palais-Bourbon, à l'Élysée et dans les ministères. Je vous recommande, sans pouvoir, hélas ! m'y arrêter, dans le livre charmant de M. Joseph d'Arçay, les chapitres sur les duels parlementaires, sur les *Portraits politiques contemporains*, du vicomte de la Gueronnière, sur le bel ouvrage de la marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl, monument élevé à la gloire de son père, sur les métamorphoses du *Journal des Débats*, sur Émile de Girardin à la recherche d'un père, sur les origines d'une grande *Revue*, sur Esther Guimont, que l'auteur flatte en l'appelant femme galante, demi-mondaine, courtisane, hétaïre, et qui était, dans le fait, une coquine de la pire engeance, une malfaisante créature, aussi dangereuse que peuvent l'être ces espèces-là, quand elles ont de l'esprit ; digne *amie* de Nestor Roqueplan ; Égérie de M. Émile de Girardin ; mêlée non seulement à des affaires fort louches où se fourvoyèrent quelques hommes politiques, mais à une intrigue diabolique qui fit scandale, compromit une belle patricienne, et devint, sous la plume venimeuse du marquis de Foudras, le texte d'un roman à triple détente, intitulé *un Caprice de Grande Dame*.

Je finis par les pages sur Crétineau-Joly et le baron Dudon. Crétineau Joly ne m'a laissé que le *souvenir*

d'une grosse et laide figure, accusant des appétits sensuels et un tempérament trop peu tempéré. Le nom du baron Dudon,

Patron de Crétineau, qui n'était pas Joly.

me suggère une remarque plus sérieuse. M. Joseph d'Arçay nous dit en toute sincérité ; « J'ai été assez initié à ses affaires privées pour pouvoir affirmer que la fortune de cet homme politique, si vulnérable à tant d'endroits, pouvait très légitimement se justifier sans que la probité eût rien à en souffrir. »

Eh, bien, pendant des années, les organes du parti libéral, criblant d'invectives et d'épigrammes ce personnage calomnié, firent du baron Dudon une sorte de type collectif dont la réputation équivoque rejaillissait sur la Restauration tout entière et donnait à penser que le Roi, les ministres, les princes, les députés de la Droite, négligeaient comme lui la distinction du *tien* et du *mien*. Remarquez qu'il était unique dans son genre, que la malveillance la plus endiablée ne put trouver, en douze ou quinze ans, parmi les royalistes, un second exemplaire de cette prétendue improbité. Et dire qu'on accuse notre République de ne rien faire pour le progrès, d'être réfractaire aux réformes ! Elle possède plus de tolérance, sans compter les maisons de ce nom. M. Dudon était soupçonné d'avoir pêché en eau trouble lors de la liquidation de l'indemnité due aux alliés. Cette eau trouble était un petit ruisselet, devenu aujourd'hui un fleuve immense, sans fond, ou plutôt roulant nos fonds, et qui compte

autant de pêcheurs que de goujons. Exceptionnel en 1820, M. Dudon, en 1883, serait une exception encore, puisqu'il est prouvé qu'on le calomniait. Montesquieu a dit que les républiques ont, plus que les monarchies, besoin de s'appuyer sur la vertu. Cette pauvre vertu aurait trop à faire pour appuyer la République des Jules Ferry, des Wilson, des Challemel-Lacour, des Floquet, des Duhamel, des Thibaudin, et consorts ; elle s'est sentie tout d'abord tellement écrasée du fardeau, qu'elle se fait suppléer par le vice, — en attendant le crime.

JULES SANDEAU

(Souvenirs.)

Il me serait impossible de parler de Jules Sandeau avec le sang-froid qu'exige une notice ordinaire. Sandeau a été pour moi plus qu'un éminent écrivain, un romancier délicieux, un auteur dramatique dont le nom reste attaché à deux chefs-d'œuvre du théâtre contemporain. Il a été même plus qu'un ami. Son amitié est une date ineffaçable dans ma vie littéraire ; et qui sait? si je l'avais trouvé moins affectueux, moins cordial, moins encourageant, peut-être me serais-je arrêté dès mes premiers pas dans cette trop longue carrière, qui a produit tant de pages — et pas un livre.

Ce sont donc des souvenirs personnels que je vais essayer d'associer à la douce mémoire de l'homme excellent que nous pleurons. Une étude, même sommaire, de ses ouvrages, dépasserait de beaucoup les limites de cet article. Car ce *paresseux*, dont l'heureuse paresse consistait à attendre l'inspiration, à se reposer quand elle n'arrivait pas, à traiter avec un égal respect son public et son talent, la morale et la langue,

n'a pas écrit moins de quinze romans, un nombre à peu près pareil de nouvelles ; sans compter les pièces de théâtre, depuis *la Chasse au Roman* jusqu'à *Jean de Thommeray*.

En janvier 1832, madame Cardinal (ne pas confondre), propriétaire du célèbre cabinet de lecture de la rue des Canettes, me recommanda un livre signé Jules Sand, et intitulé *Rose et Blanche*. La forme et le format, l'intrigue et le style, tout trahissait une de ces œuvres de début, bâclées dans une mansarde pour aller au plus pressé ; quelque chose de comparable à *Jane la Pâle* ou au *Vicaire des Ardennes*, de M. de Balzac. C'était mauvais ; ce n'était ni médiocre ni vulgaire ; un vague pressentiment m'avertit que l'auteur de ce roman de pacotille serait bientôt quelqu'un. Je me trompais ; ce *singulier* se changea en *pluriel*. Cinq mois après, parut *Indiana*... Rassurez-vous ! un demi-siècle et deux tombeaux nous séparent de cette histoire, tant de fois racontée, ressassée, commentée, envenimée. Bien qu'ayant reçu de douloureuses confidences, je n'en dirai rien, sinon que l'illustre auteur d'*Indiana* prit à Sandeau la moitié de son nom, de son cœur et de son repos. Peut-être, dans un élan d'orgueil, dans les premières violences d'une rupture, avait-elle cru lui prendre aussi son talent. La suite lui infligea un éclatant démenti.

Vivant en province, ne tenant plus à la littérature et à Paris que par la lecture attentive des ouvrages nouveaux et de la *Revue des Deux-Mondes*, j'ignorais absolument cet épisode, dont on a beaucoup trop parlé.

Madame de Somerville, le premier récit signé de Jules Sandeau, ne m'apprit rien. Mais, à dater de *Marianna* (1837), il fut facile de deviner qu'un antagonisme s'établissait entre les deux plaideurs de cet éternel procès, toujours débattu, jamais jugé, de la passion révoltée contre le devoir, du devoir prenant ses revanches contre la passion. Tous deux écrivaient avec le sang de leurs blessures. Seulement, chez l'un, c'était plutôt la blessure qu'il avait subie ; chez l'autre, la blessure qu'elle avait faite. Dès lors, Jules Sandeau devint mon romancier de prédilection, Balzac m'effrayait ; George Sand me troublait ; Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié surexcitaient ma curiosité. Mais le plaisir que je goûtais à lire Sandeau avait quelque chose de plus intime, de plus recueilli et de plus tendre. Il me semblait parfois que je cessais d'être son lecteur pour devenir son confident et son ami. Par un phénomène psychologique que je ne me charge pas d'expliquer et qu'un Allemand appellerait peut-être *l'affinité dans l'infériorité,* je croyais souvent avoir pensé, rêvé, imaginé ce qu'il me racontait, ce que je me sentais incapable de débrouiller de mon cerveau. Je me souviens, entre autres, d'une longue promenade dans les montagnes du Luberon, pendant laquelle, au lieu de poursuivre les perdrix absentes, je me narrai à moi-même la tragique histoire d'un beau jeune homme, amant d'une femme mariée. Surpris par le mari, il lui offrait sa vie en réparation de l'outrage. Ce n'est pas ainsi que l'époux entend se venger. Il dit à l'amant : « Vous m'avez volé ma femme ; gardez-la !

Ce sera votre châtiment ! » — Châtiment terrible en effet !... — J'en étais là, quand mon compagnon de chasse me cria: « A toi! à toi! le lièvre! » — Je manquai le lièvre, et je perdis le fil de mon histoire. Rentré chez moi, je trouvai sur ma table le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* qui venait d'arriver. Je l'ouvris. Le rêve de ma promenade m'apparut, conté par Jules Sandeau. C'était *Fernand*, un chef-d'œuvre !

Marianna, *le Docteur Herbeau*, *Fernand*, *Richard*, *Vaillance*, *Karl-Henry*, *Mademoiselle de Kérouare*..., que d'heures charmantes j'ai dues à ces récits, dont je ne connaissais pas encore l'auteur, et qui inspiraient à un critique d'alors les lignes suivantes: « Ces qualités de grâce, de délicatesse, d'émotion contenue, de malice adoucie par la demi-teinte, de sensibilité exquise et d'attendrissement dans le sourire, dont l'ensemble fait de Jules Sandeau une des figures les plus aimables de la littérature contemporaine. »

Et je n'ai rien dit de *Mademoiselle de la Seiglière* (1844), supérieure peut-être dans le roman à ce qu'elle fut plus tard sur le théâtre !

Nous voici en 1845. Je publiai dans *la Mode*, vaillamment dirigée par le vicomte Édouard Walsh, *Napoléon Potard*, roman qui ne valait pas grand'chose, en attendant les *Mémoires d'un Notaire*, qui valaient encore moins, et dont la seule gloire est d'avoir effarouché la pudeur de la censure impériale. N'importe ! Le vicomte Walsh, avec une bonne grâce dont la recette paraît s'être perdue, m'écrivit obligeamment :

« Votre Potard a du succès. Jules Sandeau en est ravi ; il me charge de vous en faire compliment. »

Jules Sandeau ravi ! complimenté par Jules Sandeau ! Quelle joie ! il me sembla que cet incident nous rapprochait encore plus, que nous n'étions plus étrangers l'un à l'autre, que j'allais le voir, l'entendre, le féliciter, moi aussi, et le remercier de ses adorables romans. Maintenant, vous étonnerez-vous si je vous dis que le cœur me battait bien fort, le 26 octobre de la même année ?

La rue de Valois, une de ces rues où suintent encore les débauches de l'ancien Palais-Royal et de la galerie de bois, ne possédait pas de maison plus laide, plus noire, d'un aspect plus sinistre, d'une physionomie plus rébarbative, que celle où il fallait s'engouffrer pour arriver, par un escalier boiteux, humide, titubant, moite de toutes les lèpres parisiennes, à l'atelier où s'imprimait le recueil le plus élégant de cette époque, *la Mode*, étalant sur sa couverture jaune-paille l'écusson fleurdelisé de la Maison de France. Mon pied provincial hésitait à s'engager dans cette ouverture, que l'on pouvait indifféremment prendre pour l'entrée d'une cave, la bouche d'un égout ou le soupirail d'un cachot. Pour moi ce séjour d'effroi se métamorphosa en palais enchanté, lorsque le vicomte Walsh me dit : « Courage ! Je crois que nous allons trouver Sandeau corrigeant les épreuves de *Catherine*. Je vous présenterai, et nous irons déjeuner ensemble. »

La présentation fut vite faite. Il me sembla que

nous nous reconnaissions sans nous être jamais connus. Huit jours après, j'étais accueilli chez Sandeau comme un ami. Il habitait alors, rue de Lille, 19, un joli pavillon qu'il fallait aller chercher au milieu des lilas et des plantes grimpantes, en traversant la cour d'honneur, en baissant la tête sous la cage du grand escalier et en pénétrant jusqu'au bout du jardin planté d'acacias et de sycomores. C'est là que je goûtai, pendant six ou sept ans, les douceurs de l'amitié la plus vraie, de l'hospitalité la plus franche. C'est là que les conseils, les bonnes paroles de l'auteur de *Marianna* m'encouragèrent à persévérer, me soutinrent dans mes défaillances, me consolèrent dans mes tristesses. A la suite d'un article sur Émile Augier, que je publiai dans *la Mode*, Sandeau, qui préparait *Madeleine*, me dit : « Il est temps d'agrandir votre cadre ; il vous faut la *Revue des Deux-Mondes ;* Buloz vous a lu ; il veut vous connaître ; je vais vous conduire rue Saint-Benoît ! » Et simplement, sans phrases, avec une cordialité toute fraternelle, il se fit mon interlocuteur, mon patron, dans ce groupe où figuraient alors Sainte-Beuve, Charles Magnin, Lerminier, Alfred de Musset, Eugène Delacroix, Alfred de Vigny, Gustave Planche, Paul de Molènes, Madame Reybaud, Gérard de Nerval, J.-J. Ampère, Alexandre Thomas, Saint-René Taillandier, Prosper Mérimée, et le très spirituel beau-frère du maître de la maison, le baron Henri Blaze de Bury, aujourd'hui le seul survivant de cette glorieuse pléiade.

Mais revenons bien vite au pavillon de la rue de

Lille. Que d'heures charmantes j'ai passées dans ce nid charmant! Je puis vous assurer que, à cette époque, en 1845, Jules Sandeau, jeune encore, ne regrettait plus rien. C'est à peine s'il aiguisait d'un peu d'ironie le sourire dont il faisait l'aumône à ses amours d'*antan*. Il avait auprès de lui sa femme, sa compagne, si gracieuse, si intelligente, mille fois plus dévouée à ses succès que lui-même, — et son fils, le petit Jules, un délicieux enfant qui était sa plus douce joie, et qui devait être un jour son plus mortel désespoir. Le babil de ce cher enfant était un véritable enchantement. Il semblait parler à un être invisible, sylphe, ange ou fée, et il terminait ses phrases par un gazouillement de fauvette qui nous ravissait. Pendant les belles soirées d'été, penchés à la fenêtre ouverte, nous écoutions cette fraîche mélodie, tandis qu'un vrai rossignol, caché dans les massifs de verdure, lançait aux étoiles ses trilles et ses roulades. Ah! ce sont là de ces moments qu'il faudrait arrêter au passage, qui laissent du moins dans l'âme un peu de leur parfum, comme ces fleurs que nous touchons sans les cueillir, et dont l'odeur suave s'attache à nos habits et à nos mains! J'étais heureux du bonheur de ce père, et je songeais que cette exquise nature n'avait qu'à rester elle-même pour se refléter dans ses ouvrages. Ce fut peut-être la période la plus active, la plus féconde, d'une carrière que ses intermittences rendaient encore plus intéressante pour les lecteurs délicats. Après *Catherine*, cette idylle si pure, qu'on la dirait écrite avec une plume de cygne ou de colombe, je vis naître

sa sœur *Madeleine*, réhabilitation d'une jeune débauchée par l'amour honnête, la prière et le travail; puis *un Héritage*, qui devint plus tard, au théâtre, *la Pierre de touche;* puis *Valcreuse*, suivi de *la Chasse au Roman* et de *Sacs et Parchemins*. A propos de ce dernier roman, dont une heureuse métamorphose devait faire, en 1854, *le Gendre de M. Poirier*, Jules Sandeau me fit l'honneur de m'admettre à une discussion où je ne fus pas le plus fort. Il s'agissait de cette question, si souvent controversée, de l'alliance entre un gentilhomme ruiné par ses élégantes folies et une jeune fille d'opulente bourgeoisie. Je rêvais de traiter le sujet au rebours; un jeune homme de haute naissance, ruiné, non par sa faute, mais par le malheur des temps et les dissolvants révolutionnaires; peu à peu, la pauvreté rature ses parchemins, gratte les armoiries sculptées sur la porte de son château seigneurial; château si délabré, tellement hypothéqué, que, malgré le souvenir de vingt générations chevaleresques, leur dernier héritier, n'ayant pas de quoi le réparer, va être forcé de le vendre. Il sait que cette vente achèvera de tuer sa mère, veuve depuis des années, et dont le cœur s'est attaché à ces vieilles pierres comme ces lierres qui finissent par s'incruster dans les murs en ruine. Il se résigne à épouser une jeune personne dont le père, riche banquier parisien, n'a de bourgeois que ses antécédents et son nom. Le pauvre descendant des Croisés se sent humble, timide et petit dans ce magnifique hôtel, meublé avec un luxe inouï, plein d'artistiques merveilles. Il se sent dépaysé

dans ces salons où affluent les célébrités, où l'on entend des virtuoses à trois mille francs par soirée, où les reines de la mode rivalisent de somptueuses toilettes, où il se voit entouré de parents, d'amis de la famille, qui n'ont pas eu besoin de titres et de particule pour se faire admettre au *Jockey*, briller au premier rang des *sportsmen* et rayonner, parmi les arbitres de l'élégance et du goût, sur les cimes du *high-life*.... Mais à quoi bon poursuivre un récit imaginaire? Sandeau, admirablemant conseillé par Émile Augier, crut devoir s'en tenir à une donnée moins paradoxale, plus accessible au public moderne. Bien lui en prit; car de leur collaboration sortit ce *Gendre de M. Poirier*, dont le succès dure encore, et n'est pas près de finir.

Deux ans auparavant, nous avions eu *Mademoiselle de la Seiglière*, passant du roman au théâtre, malgré l'avis de Gustave Planche, qui écrivait le 14 décembre 1846: « *Mademoiselle de la Seiglière* est probablement le plus achevé de tous les récits que M. Sandeau a composés depuis ses débuts. En subissant de légères transformations, ce livre deviendrait une véritable comédie; et, cependant, nous sommes loin de conseiller à M. Sandeau de changer le cadre de sa pensée. En général, ces tentatives ne sont pas heureuses. La pensée qui s'est produite pour la première fois sous la forme du récit perd, en se montrant sous la forme dramatique, la meilleure partie de sa jeunesse et de sa fraîcheur. »

Cette fois, l'austère critique s'était trompé. Date

mémorable ! Douze ou quinze jours avant le coup — non, je me trompe, avant le *crime de Décembre*. A la répétition générale, nous n'étions pas tranquilles. Les effets ne portaient pas, ou portaient médiocrement. Samson, soit qu'il fût fatigué, soit qu'il voulût nous réserver une surprise, se contentait d'esquisser ce marquis auquel il devait, le lendemain, donner un relief si étonnant. Et puis, en 1851, on était encore obsédé de l'idée que la Comédie-Française ne pouvait faire de l'argent qu'avec mademoiselle Rachel. « Ce ne sera qu'un succès d'estime, » me disait tout bas l'excellent de Belloy. Or, le besoin d'un succès d'argent se faisait particulièrement sentir. Heureusement, le lendemain, tout changea. La soirée fut triomphale. Samson, Regnier, Delaunay, Maillart, Madeleine Brohan firent merveille. Le bureau de location eut à secouer sa classique somnolence. Le faubourg Saint-Germain, que nous redoutions et qu'avait mis en garde un article hargneux de Théodore Muret, se montra bon prince, et ne crut pas devoir bouder le marquis de la Seiglière plus que les docteurs Chomel et Audral ne boudaient Thomas Diafoirus et M. Purgon. Aussi, quelles ne furent pas les perplexités de Jules Sandeau, lorsque l'*attentat nocturne*, le *guet-apens du monstre* vint tout à coup bouleverser les pavés, agiter la rue, affoler la province, placer violemment le dilettantisme parisien entre le socialisme et la dictature, et faire fermer les théâtres ! Je courus chez lui ; rien de plus curieux que ce salon où chaque habitué offrait un échantillon des passions du moment. Nous étions deux

légitimistes, deux orléanistes et huit républicains. Gleyre, Paul Huet, Planche, Ponsard étaient exaspérés et votaient à l'unanimité la mort du grand coupable. Le marquis de Belloy et moi, nous étions fort penauds, comme des gens qui voient tirer sans cesse la loterie politique sans que leur numéro sorte jamais. Sandeau se serait arraché les cheveux, s'il en avait eu. Le coup d'État lui apparaissait comme une suite de cette déveine qui, depuis ses débuts, ne se lassait pas de *désargenter* ses succès, en un temps où des romans tels que *Colomba, Marianna, le Docteur Herbeau, les Ailes d'Icare* rapportaient mille francs à leurs auteurs, et où il leur fallait deux ans pour atteindre une seconde édition. « Ma pièce est perdue ! disait-il. Songez donc ! toutes ces allusions à la gloire impériale, au grand Empereur ! CE DIABLE D'HOMME ! — on viendra siffler, ou on ne viendra pas du tout ! »

En ce moment, nous vîmes entrer Émile Augier, très calme. Il laissa silencieusement passer quelques-unes de nos bourrasques. Puis, prenant à part Jules Sandeau : « Mon ami, lui dit-il, la politique n'est pas notre affaire. Notre affaire, à nous, c'est d'écrire de bonnes comédies et de gagner notre vie honnêtement. » L'événement lui donna raison. La tempête s'apaisa — hélas ! ou s'ajourna. Les théâtres se rouvrirent. *Mademoiselle de la Seiglière* reparut sur l'affiche. On vint en foule, on applaudit les scènes charmantes, et les mots dangereux passèrent sans encombre. Des recettes splendides protestèrent contre

nos fureurs. C'est de cette crise que date pour Jules Sandeau, non pas la richesse, — il ne l'aurait désirée que pour faire plus de bien, — mais une proportion un peu moins dérisoire entre sa fortune et son mérite. Seulement, ses fonctions de bibliothécaire, prises très au sérieux, et, cinq ans après, l'Académie française, où il ne tarda pas à se faire adorer de ses collègues et où ses réponses à Camille Doucet et à Louis de Loménie sont restées comme des modèles d'atticisme exquis et de malice courtoise, le détournèrent peu à peu de la littérature active. Sous l'empire, il ne publia qu'un roman, *la Maison de Penarvan,* que l'on peut ranger hardiment parmi ses œuvres les plus parfaites. Il fit jouer, en collaboration avec Émile Augier, *le Gendre de M. Poirier* (avril 1854), où je crois bien pouvoir lui attribuer l'adorable rôle d'Antoinette ; trois ou quatre mois auparavant, *la Pierre de touche,* extraite de son joli roman d'*un Héritage* puis, dix ans après, en décembre 1863, *la Maison de Penarvan,* comédie dont les deux premiers actes allèrent aux nues, mais qui fut, en somme, moins heureuse que le récit publié sous le même titre, quoique merveilleusement jouée par cette admirable madame Plessy, par Provost, Got et Coquelin. Je ne puis parler de cette pièce ; je l'ai mal vue, *Nous étions brouillés !* ...

Il y aurait de l'affectation à passer sous silence l'épisode qui compromit un moment notre amitié. Tous les torts étaient de mon côté. Je n'eus qu'une excuse. Deux hommes parfaitement honorables, Alfred Nette-

ment et Jacques Lecoffre, m'avaient assuré, — ce qui d'ailleurs paraissait assez vraisemblable, — que, espérant obtenir quelques passages de Jules Sandeau, ils lui envoyaient, dès le début, cette honnête et innocente *Semaine des Familles*, où nous remplacions chastement *amour* par *tambour*, et où je publiais, par fragments, à bâtons rompus, un livre que, après vingt et un ans, je ne me suis pas encore pardonné. Ayant dédié à Jules Sandeau mon premier ouvrage, — *Contes et Rêveries d'un Planteur de choux*, — je croyais, de très bonne foi, lui faire une agréable surprise en lui dédiant ces malheureux *Jeudis*. C'est ainsi que je commis étourdiment cette énormité : une dédicace tombant comme une tuile sur la tête d'un ami que je n'avais pas préalablement consulté. Jules Sandeau fut blessé, et me rendit blessure pour blessure. Je me hâte d'ajouter que, deux ans plus tard, la réconciliation fut sincère, cordiale et complète. Mais, puisque l'occasion s'en présente, je veux rectifier un fait qui, s'il était exact, aurait aggravé mes torts. Les juges les plus indulgents s'étonnèrent que j'eusse persifflé M. et madame de Girardin, après leur avoir été présenté et avoir passé quelques heures sous leur toit. Jamais, jamais je ne me serais permis ces railleries, si j'avais été vraiment reçu par l'illustre Delphine, si j'étais resté cinq minutes dans son salon, si j'avais pris un verre d'eau chez elle ! Dans mon récit, où la fantaisie alternait avec la satire, il m'avait semblé que je pouvais déplacer cette scène, qui avait eu réellement lieu, le 12 novembre 1847, au foyer du Théâtre-Français, à

la répétition générale de *Cléopâtre*. Là, j'étais strictement dans mon droit, puisque M. Buloz m'avait amené pour me mettre en mesure de rendre compte de la tragédie nouvelle dans la *Revue* du 15.

Hélas ! à quoi bon évoquer ces souvenirs perdus dans le lointain, dont nous sommes séparés par tant de catastrophes et de malheurs ! Que peuvent être nos griefs personnels, nos piqûres d'amour-propre, atomes évanouis dans l'orage, grains de sable tombés dans le gouffre avec la fortune et l'honneur de la France ? L'ère fatale, l'ère des désastres et des hontes approchait ; et, lorsque je revis Jules Sandeau, en avril 1872, sur ce côteau de Bellevue qu'il aimait tant, nous nous embrassâmes au milieu d'effroyables ruines. J'avais applaudi, la veille, au Théâtre-Français, son pathétique petit drame de *Marcel*. J'avais lu avec ravissement ses deux Nouvelles, *le Colonel Évrard* et *Jean de Thomeray*, où ne se révélait ni déclin ni lassitude. Nous mettions en commun, non plus nos projets et nos espérances, mais nos souvenirs et nos tristesses. En lui offrant un de mes volumes, — *le Filleul de Beaumarchais*, — j'avais écrit sur la première page :

> Colomb doit plaindre La Peyrouse...
> Lui seul était prédestiné....

Qui m'eût dit que, pour Jules Sandeau, ces patriotiques tristesses n'étaient que le prélude d'une de ces douleurs sans nom, sans fond, sans lendemain, après lesquelles on ne peut plus que répéter avec Hamlet : « Le reste est silence ? » — Ce fils unique, ce délicieux petit Jules, devenu un excellent officier de marine,

l'espoir, l'honneur, la joie, la consolation, la seconde vie de son père et de sa mère... Mais pourquoi redire ce retour, cette maladie contractée au service de la France, cette mort, ce père arrivant à Toulon pour n'y plus retrouver qu'un cadavre ? Pourquoi retracer ce qui ne devrait s'écrire qu'avec des larmes ? Il n'y a pas que les comédiens qui peuvent dire : « Nous autres, nous mourons deux fois. » — Hier, en relisant *Fernand*, mes regards sont tombés sur les lignes suivantes : « Madame de Mondeberre était simple, sans ostentation dans son deuil ; elle ne faisait ni spectacle, ni bruit de ses pleurs et de ses regrets. Comme tous les sentiments profonds, sa douleur, discrète et voilée, se laissait à peine deviner. Elle portait un mort dans son cœur ; pareille à ces tombes agrestes qui, n'étalant ni monument ni inscriptions funèbres, se cachent humblement sous un tertre de fleurs et de verdure. »

Il y avait de cela dans la douleur de ce père foudroyé. Elle était si profonde, que le dehors fut ce qu'on en connut le moins. IGNOTUS, dans un de ces articles qui font le tour du monde, — comme les marins, — nous a conté un détail bien touchant, que j'ignorais. Depuis la mort de son fils, Jules Sandeau n'avait pas cessé de demander, au café de la Rotonde, *le Moniteur de la Flotte*. Il n'y retrouvait plus ce fils passionnément aimé ; mais, pendant son agonie si chrétienne, sous les yeux de l'abbé Taillandier, frère d'un de ses collègues, la miséricorde divine lui a dit sans doute où il allait le retrouver.

HENRI RIVIÈRE

Pierrot et *Caïn.* — *L'Envoûtement.* — *La Grande Marquise.* — *La Main coupée.* — *La Jeunesse d'un Désespéré* et *Madame Naper.* — *La Possédée.* — *Le Meurtrier d'Albertine Renouf.* — *Mademoiselle d'Avremont*, etc., etc. — (Calmann-Lévy.)

(Souvenirs.)

Lorsque nous avons appris la mort héroïque — hélas ! l'horrible mort peut-être ! — du commandant Henri Rivière, la république des lettres tout entière s'est empressée de le réclamer comme sien. A ce propos, je hasarde une remarque. Quand un militaire ou un marin révèle des aptitudes, une vocation de poète, de littérateur ou d'artiste, il n'est pas rare de voir ses supérieurs ou ses camarades, *loups de mer*, *durs à cuire*, *culottes de peau* ou *capitaines Bitterlin*, hausser dédaigneusement les épaules et se livrer à une pantomime qui signifie en langage de bord ou de caserne : « Comment un homme qui a l'honneur de porter une épaulette et une épée peut-il descendre à de pareilles niaiseries et faire concurrence à des plumitifs ? » Nous sommes plus juste ou plus modeste. C'est pour nous un sujet de légitime fierté, chaque fois qu'un des nôtres nous prouve qu'il n'est pas impossible d'écrire de belles pages ou de beaux vers

tout en restant à son rang parmi les défenseurs armés du drapeau et de la patrie. Les exemples ne nous manqueraient pas, sans remonter à ces deux grands écrivains, César et Napoléon Ier. Alfred de Vigny et Lamartine n'ont-ils pas préludé au poème d'*Éloa* et aux *Méditations* par quelques années de service militaire? N'avons-nous pas eu Paul de Molènes avant Paul Déroulède? N'est-ce pas pendant la guerre et le siège qu'Albert Delpit a vaillamment gagné le ruban rouge, en attendant *le Fils de Coralie, le Père de Martial* et *la Marquise?* Et, pour en finir par le plus illustre de nos confrères, les lecteurs de l'*Histoire des Princes de Condé* songent-ils à se plaindre que cet historien de grande race et de large envergure ait été préalablement un des héros de nos campagnes d'Afrique, le jeune et intrépide colonel du vieux et admirable régiment?

J'avais un peu perdu de vue le répertoire littéraire et romanesque d'Henri Rivière. Il suffit de le relire pour comprendre l'énorme influence que sa carrière de marin a exercée sur son talent de romancier. L'officier de marine, en contact ou en conflit perpétuel avec les éléments, obligé souvent de combattre dans des conditions particulières qui déjoueraient les plus habiles calculs des stratégistes en terre ferme, séparé de l'abîme par quelques planches ballottées au gré des vents, vit, lutte et meurt dans une atmosphère spéciale, où il n'y a pas de milieu entre les réalités les plus positives du monde extérieur ou des sciences mathématiques et les libres élans de l'imagination la

plus excessive. Pour me servir d'un mot de Pascal, rajeuni par Sainte-Beuve, je dirai volontiers que l'*entre-deux* manquait chez Rivière : cet *entre-deux* que nous remplissons tant bien que mal à l'aide d'affections ordinaires, de plaisirs plus ou moins mesurés, de chagrins inséparables de la destinée humaine, de croyances religieuses, de traditions de famille, d'une honnête *moyenne* de sentiments et d'idées. Robuste, doué d'une volonté de fer et d'une énergie indomptable, il arrivait, d'un bond, du réel au surnaturel, des domaines bornés de la boussole et du compas aux régions immenses, flottantes, confuses, invisibles, où le compas et la boussole seraient inutiles. De là ce caractère à la fois pathologique et fantastique que l'on remarque dans la plupart de ses récits, quelque chose comme une alliance d'Hoffmann et d'Edgard Poe avec le scalpel de Bichat, le bistouri de Broussais ou le microscope de Lavater. De là cette originalité puissante qui s'affirma d'emblée avec tant d'éclat dans *Pierrot* et dans *Caïn*, et qui, depuis lors, parut s'affaiblir comme tout procédé qui s'use en se répétant. Henri Rivière commence par poser un personnage, une situation, un fait, un épisode, qui prête à des développements dramatiques, sans sortir des habitudes de la vie ou du roman. Puis, au lieu d'une analyse purement psychologique qui expliquerait les événements par le jeu des passions et des caractères, il pousse bravement une reconnaissance en plein *au delà*, loin, bien loin de ce qu'une étude morale rendrait vraisemblable ; il surexcite, il exacerbe, il vio-

lente la logique des sentiments, jusqu'à ce qu'ils deviennent des phénomènes.

Quoique jeune encore, quoique souvent distrait par les rudes exigences de cette carrière qui lui réservait un glorieux martyre, Henri Rivière laisse un bagage considérable: *Pierrot*, *Caïn* et *l'Envoûtement ; la Jeunesse d'un Désespéré* et *Madame Naper*, *la Grande Marquise ; le Meurtrier d'Albertine Renouf ; le Cacique ; Aventures de trois amis ; la Faute du Mari ; Mademoiselle d'Avremont ; Monsieur Margerie; Edmée ; le Roman de deux jeunes filles ; la Possédée ;* les *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, etc., etc., sans compter trois pièces de théâtre. Il me serait impossible d'embrasser tout cet ensemble, même en glissant rapidement sur chacun de ces ouvrages, qui ne sont pas tous de la même force, mais dont aucun n'est insignifiant ou vulgaire. D'ailleurs, vous le savez, j'en suis arrivé à préférer les souvenirs qui me rendent le passé aux analyses qui ne me rendent rien. Permettez-moi donc d'évoquer un souvenir personnel, qui pourra vous servir à ébaucher un trait de cette physionomie si vigoureuse, si attachante, si originale, et désormais ineffaçable, aussi longtemps du moins que les gloires de notre pauvre France ne seront pas absorbées par ses hontes.

En 1859 ou 1860, j'eus l'honneur d'être présenté à Henri Rivière, dans le salon si spirituellement hospitalier de madame la marquise de Blocqueville, où les nobles images d'héroïsme et de guerre fraternisaient avec les célébrités les plus imposantes ou les plus ai-

mables de la littérature, de la poésie, de l'art, de l'élégance et de la beauté ; abri charmant où les papiers sont aussi bien accueillis que les parchemins, et où l'on rencontre les plus adorables filles d'Ève, sans être importuné par le sempiternel nom d'Adam. Dès les premières minutes, je fus conquis. Les natures délicates, faibles, un peu maladives, sont aisément subjuguées par ces types de révolution et de force. Bientôt, notre causerie devint un échange de confidences. Nous étions assis sur un divan, côte à côte, à l'écart, dans un boudoir où les fleurs rares et les plantes exotiques s'éclairaient de la lumière adoucie, exquise, à demi voilée, des bougies roses et parfumées. Les sons d'une musique délicieuse, une *berceuse* de Chopin, nous arrivaient par bouffées mélodieuses, comme une brise qu'eussent exhalée ces touffes d'héliotropes, de verveines et de fuchsias.

— Je ne suis pas un inventeur, tant s'en faut ! disais-je à Henri Rivière ; mais mon plaisir, sinon mon talent, est de continuer à ma manière les inventions des autres. Ainsi, j'ai presque toujours un fauteuil pour la première représentation des pièces un peu importantes. Jamais je ne me plains que les entr'actes soient trop longs. Après le second acte, je me recueille ; je presse de mes deux mains mon front comme pour en extraire une idée rebelle. Puis je me raconte à moi-même la seconde partie de la pièce, les péripéties finales et le dénouement. C'est de cette façon que j'ai rêvé, improvisé et oublié *mes* deux derniers actes de *l'Aventurière*, du *Demi-Monde*, de

Diane de Lys, du *Gendre de M. Poirier*, du *Fils naturel*, de *Gabrielle*... Inutile d'ajouter que l'auteur ne se lasse pas de faire autrement et mieux que moi, et que j'en suis pour les frais de mes préliminaires !...

— Eh bien ! me dit Rivière en souriant, je vais vous mettre à l'épreuve. Deux jeunes gens, Georges et Raoul, tous deux lieutenants de vaisseau, sont amis intimes ; je dirais qu'ils s'aiment comme deux frères, si je ne me souvenais de mon latin : *Rara est concordia fratrum*. Leur amitié est si vive, si étroite, si passionnée, ils ont si bien l'habitude de vivre, de penser, de sentir, d'agir ensemble, qu'ils sont, pour ainsi parler, identifiés l'un avec l'autre, qu'ils finissent par se ressembler, ou du moins que leurs visages, ayant à exprimer des sentiments et des émotions analogues, offrent aux yeux d'un observateur, de l'école de Lavater, les mêmes contractions de muscles, les mêmes jeux de physionomie. Mais si leur extérieur présente ces traits de ressemblance, leurs caractères sont bien différents. Raoul est une belle âme, tendre, affectueuse, rêveuse. Ses idées d'avenir, les devoirs de son état ne l'empêchent pas de songer à une petite cousine, tout enfant quand il est parti, et qu'il espère retrouver jeune fille, charmante et prête à l'aimer comme il l'aimera. Georges est un ambitieux ou plutôt l'AMBITIEUX : on peut deviner que, tôt ou tard, cette passion corrosive le possédera tout entier. J'ai oublié de vous dire ma date : mai 1801.

» Or, par suite de circonstances dont le détail serait trop long, il arrive un moment où les deux amis sont chargés d'une mission périlleuse, d'où peut dépendre leur avancement, où ils peuvent rencontrer leur premier rayon de gloire. Seulement, la confiance, la préférence peut-être du gouverneur de la Guadeloupe, a fait de Raoul, pour conduire cette expédition, le supérieur de Georges; si on réussit, c'est à Raoul qu'en reviendra tout l'honneur; c'est lui qui sera nommé capitaine.

» Il s'agit de reprendre le fort de l'île de la Trinité, dont les Anglais se sont emparés. Pour y parvenir, Raoul et Georges ont à gravir deux sentiers qui serpentent derrière le fort, et que l'ennemi a négligé de garder. Ils se rejoignent à minuit, au point de jonction de ces deux sentiers, qui surplombent une crevasse volcanique. Raoul, tout entier à la joie d'un succès certain, l'œil fixé sur la frégate qu'illumine la lune, « courant sur la mer unie comme une glace », Raoul fait un faux pas, et tombe à la renverse dans la crevasse.

» Le danger est nul; le jeune lieutenant est tombé à califourchon sur un arbuste. Il suffira que Georges descende sur un tronc d'arbre, placé presque à fleur de terre, et tende la main à son ami.

» Georges ne bouge pas. Alors Raoul, qui sent l'arbuste plier peu à peu sous son poids, et qui voit Georges immobile, devine ce qui s'agite dans l'âme de l'ambitieux. Pendant cet instant rapide, son visage passe d'une expression de sécurité confiante à

tout ce que peuvent exprimer de plus terrible la stupeur, la détresse, l'angoisse, l'indignation, l'horreur, l'agonie. Au moment où Georges, réveillé comme d'un affreux cauchemar, se décide enfin, il est trop tard : l'arbuste s'est brisé ; Raoul tombe dans le gouffre ; « on entend le corps heurter de distance en dis-
» tance les arbres qui se le renvoient les uns aux au-
» tres. Puis un bruit mat, comme celui d'une masse
» qui touche enfin le sol ; et ce fut tout. »

» Ce crime — car c'est bel et bien un crime ! — est pour Georges le point de départ d'une incroyable série d'actions d'éclat, de succès, de victoires, qui dépassent les rêves les plus hardis de son ambition et de son orgueil. Même dans le désastre de Trafalgar, il trouve moyen de couler bas un vaisseau anglais et de sauver le vaisseau qu'il commande. Tout lui réussit ; les audaces les plus extraordinaires deviennent de nouveaux triomphes. Dans cette formidable lutte contre les éléments, contre les hommes et contre lui-même, il déploie une énergie si prodigieuse, qu'il inspire une frayeur superstitieuse, non seulement aux ennemis, mais à son équipage. La mort, qu'il semble chercher, ne veut pas de lui. Rien ne manque à ses prospérités, ni un avancement rapide, ni l'enthousiasme de la foule, ni l'engouement des salons, ni les récompenses nationales, ni les faveurs royales. Après les Cent-Jours, Louis XVIII lui dit un de ces mots charmants dont il avait le secret, qui ajoute un rayon à son auréole. Intrépide dans les combats, se jouant du danger, dominant les tempêtes, sûr de son étoile,

assez *fort* pour dompter ses remords comme Carter domptait ses lions et ses tigres, Georges nous apparaît, semblable à Lara, au Corsaire, à ces héros que lord Byron nous montre, le front dans les nuages, le pied sur les bords de l'abîme, moitié archanges, moitié démons, supérieurs aux lois ordinaires de la morale et de la conscience ! »

En prononçant ces dernières phrases, Henri Rivière s'était animé, exalté ; une nostalgie de l'héroïsme se réflétait sur sa mâle figure ; on eût dit qu'il aspirait de loin les odeurs salines de l'Océan, la fumée des canons, les ardeurs furieuses de l'abordage ; que, sans avoir à se reprocher la mort du moindre Raoul, il se sentait capable d'affronter tous les périls que Georges avait courus, d'accomplir tous les prodiges où Georges s'était signalé, et, en attendant, faute de mieux, de décrire en maître ces émouvants épisodes de notre histoire navale. Il était superbe !

Il reprit avec plus de calme :

— Maintenant, il faut que Caïn — je l'appelle Caïn — soit châtié ; il faut que l'expiation soit à la hauteur du crime. Comment entendriez-vous cette expiation, ce châtiment ?

Je réfléchis pendant cinq minutes, et je répliquai bien timidement :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas ? que Raoul, nature affectueuse et tendre, avait laissé dans son pays une jolie petite cousine, une enfant, qui devait être un jour sa femme et qu'il était tout disposé à aimer ?

— Oui.

— Eh bien ! je suppose que Georges, assez énergique pour faire taire ses remords et pour sauver les apparences, a écrit aux parents de son ami une lettre très pathétique, où il raconte à sa manière la mort de Raoul. On veut, dans cette famille désolée, le voir, l'entendre, s'assurer de cette ressemblance dont vous m'avez parlé, et qui peut donner, à ceux qui pleurent Raoul, quelques heures d'illusion. Cédant à des instances réitérées, craignant que ses refus, s'il y persiste, n'inspirent des soupçons, Georges, dans un de ses congés, s'exécute, et devient l'hôte de ce château où tout va lui rappeler l'absent. Son arrivée, sa ressemblance, ses récits font couler de nouvelles larmes. Il est jeune encore, déjà capitaine de vaisseau, en passe d'être bientôt nommé contre-amiral ; ses combats intérieurs donnent à son visage, hâlé par le soleil des tropiques, je ne sais quelle beauté sinistre, fatale, faite pour exalter les imaginations féminines. Bientôt, le père de Raoul, oncle et tuteur de sa nièce Louise, — je la nomme Louise, — adopte et aime Georges, comme si cet ami intime, ce frère d'armes, ce *Sosie* du fils qu'il a perdu, pouvait un jour le lui rendre. La conquête de Louise est plus facile encore et plus prompte. Quand son cousin est parti, elle n'était qu'un enfant, et ne pouvait pas savoir ce que c'est que l'amour. Comment n'aimerait-elle pas Georges, qui lui apparaît comme un autre Raoul, précédé auprès d'elle par la renommée de ses aventures, de ses batailles, de ses victoires, de ses mi-

racles de bravoure, arrivant avec le prestige de son grade, l'éloquence de sa parole, avec ces allures de dominateur qui subjuguent une femme avant qu'elle puisse lire dans son cœur? Il y aurait place ici pour une étude psychologique qui, sous votre plume, serait saisissante. Louise est d'une incomparable beauté, musicienne accomplie, pure comme un lis, douée d'une imagination égale à son intelligence. Ses tristesses d'orpheline répandent parfois sur sa physionomie un voile de mélancolie qui la rend plus séduisante encore. L'ambitieux Georges, qui n'a pas eu le temps d'aimer, sent tout à coup son cœur battre. Mais, à mesure que l'amour s'empare de ce cœur de bronze, une détente s'opère ; l'armure que Georges opposait à ses remords et qu'il croyait impénétrable, se brise et tombe en pièces. Son secret l'étouffe, le consume, le dévore ; et, tandis qu'il endure ce supplice, il faut que son visage sourie, que sa bouche murmure d'amoureuses paroles à l'oreille de Louise, et, un peu plus tard, qu'il s'occupe des apprêts du mariage ; car le père de Raoul, l'oncle de Louise, s'est empressé de donner son consentement ; que dis-je? Il est allé au-devant de l'aveu que Georges retardait trop, à son gré, et, avec l'insistance des vieillards, qui sont sujets à se répéter, il ne cesse de lui dire : « Oui, oui, ce mariage est la seule consolation que puissent se promettre mes vieux jours. Vous épouserez ma chère Louise. Vous aurez un fils, que nous appellerons Raoul; cet enfant vous ressemblera ; il ressemblera à.... » Un sanglot l'empêche d'achever.

» Georges n'a jamais reculé devant l'ennemi ; il ne reculera pas devant un fantôme ; une dernière fois, il dompte l'effroyable orage qui gronde au fond de son âme. Georges et Louise sont protestants. Le mariage se fait. Vous savez que le ministre, en bénissant les jeunes époux, donne au marié une Bible, qu'il doit garder comme la confidente de toutes ses pensées, la compagne de toute sa vie. Georges, en recevant cette Bible nuptiale, l'ouvre machinalement, et son regard tombe sur ces mots : « Caïn ! Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère ?

» Le soir, les jeunes mariés se retirent dans leur appartement. La chambre, vaste, à peine éclairée par la pâle lueur d'une veilleuse, avec d'immenses ombres qui courent des rideaux au plafond, est tout juste ce qu'il faut pour que l'amour s'y plaise, — et pour que la terreur y pénètre. Minuit sonne... »

En ce moment, la maîtresse de la maison vint à nous, deux cartes à la main, et nous dit avec son charmant sourire :

— Je suis désolée d'interrompre votre causerie, qui, sans doute, ne sera pas perdue pour la littérature... Mais, lieutenant, l'amiral C... vous demande à tous les échos. Il n'a personne pour faire son whist... Je vous supplie, ainsi que votre nouvel ami, de m'aider à sauver la situation...

Nous nous inclinâmes. Cinq minutes après, nous étions silencieusement assis à une table de whist, et j'avais l'honneur d'être le *partner* de l'amiral C...

qui, à ma troisième *renonce*, eut peine à retenir un juron plus maritime que parlementaire.

Je me confondis en excuses.

— Oh ! pardon, amiral ! mille fois pardon !... J'aurais dû jouer Georges... c'est-à-dire... non, trèfle et ne pas couper Raoul... c'est-à-dire, non... carreau...

L'amiral me regarda d'un air ébahi, se demandant si son *partner* ne lui arrivait pas de Charenton. Puis, sa bonté naturelle reprit le dessus, et il me dit gaiement :

— Ah ! je devine... C'est ce diable de lieutenant Rivière qui vous aura troublé la cervelle avec ses terribles histoires !

Le whist fini, nous sortîmes. La nuit était belle, une nuit de printemps parisien, sans lune, mais sans pluie. Par état, les officiers de marine sont toujours un peu noctambules; moi, je l'étais par passion. Henri Rivière me prit le bras, en disant:

— Votre idée est bonne : mais j'ai conçu autrement la seconde partie de mon sujet.

En ce moment, minuit sonnait à l'horloge de l'Institut.

Nous allumâmes nos cigares, et notre promenade nocturne nous conduisit du quai Voltaire à l'Arc-de-Triomphe. Alors il me raconta son *Caïn*, tel qu'il devait paraître le surlendemain, dans la *Revue contemporaine* (et non pas) comme on l'a dit, dans la *Revue des Deux-Mondes ;* son *Caïn*, où la puissance de concentration et d'intuition physiologique est si intense, que le surnaturel y devient vraisemblable,

que le lecteur ne tarde pas à être halluciné comme le héros, et accepte sans résistance cette visible et palpable incarnation du remords, ce remords fait homme, ce remords vivant, implacable, rivé, comme la chaîne du forçat, au pied de sa victime; le suivant partout, flétrissant chaque brin de son laurier, couvrant d'une tache de sang ses décorations et ses broderies, empoisonnant ses tendresses et ses joies, l'obligeant à lire le « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » dans chaque ligne des lettres du père de Raoul ; le remords collé à sa peau, incrusté dans sa chair, et finalement posant sur la face du criminel le masque tuméfié de son crime. C'est un chef-d'œuvre, ce Caïn ! Vous l'avez lu ; vous le relisez à l'heure où j'écris, ramenés vers l'auteur par un douloureux *à-propos*. Il s'en faut de bien peu que *Pierrot*, *l'Envoûtement*, *la Grande Marquise*, *la Main coupée*, *la Jeunesse d'un désespéré* ne soient au niveau de *Caïn*. Vous le voyez, si l'immortalité est acquise au nom d'Henri Rivière, ce ne sera pas seulement par l'héroïque tragédie du Tonkin, mais aussi par ses ouvrages. Sans doute, celle-ci est inférieure à celle-là ; mais elle n'y gâte rien.

MA CARMÉLITE [1]

En 1824, j'allai, pour la première fois de ma vie, au Salon de peinture, où le baron Gérard venait d'exposer sa *Sainte Thérèse,* destinée à la chapelle de l'hospice fondé par madame de Chateaubriand. Gérard, dont la couleur, déjà fort médiocre, n'a pas résisté aux injures du temps, avait beaucoup de détracteurs, comme tous les artistes quasi officiels, trop cravatés de blanc, trop corrects et trop décorés. Son tableau fut très discuté. Ce n'était pas, disait-on, l'extase de l'amour divin qu'exprimait cette figure, mais l'ivresse d'un amour infiniment plus profane. Pour moi, naïf adolescent, cette distinction me semblait trop subtile. Ce qui me frappa, ce qui me poursuivit dans mes rêves d'écolier, ce fut cette jeune femme d'une beauté exquise, au teint pâle, aux grands yeux noyés dans l'espace, aux mains d'une blancheur diaphane, plus élégante sous la bure monastique que bien des mondaines dans leurs prestigieuses toilettes; agenouillée, pelotonnée, accroupie, collée contre la cloison froide

1. Souvenirs.

et nue de sa cellule, et de qui l'on ne pouvait dire si son regard, assoifé d'infinis, appelait son amant céleste ou un être idéal, entrevu dans un songe. Pour un *fort en thème*, qui ne connaissait encore que la Galathée de Virgile, ce ne fut pas un tableau, mais une vision.

Quelques mois après, j'allais un matin à la messe, à l'église des Carmes, encore plus voisine que Saint-Sulpice du n° 37 de la rue de Vaugirard, où j'ai passé toutes mes heureuses années de collège. L'angle de la rue de Vaugirard et de la rue Cassette était formé par le mur du jardin de l'hôtel d'Hinisdal. Le long de ce mur, stationnait un fiacre. Sur le trottoir, je vis un jeune homme qui paraissait en proie à une agitation extraordinaire, et qui aurait pu servir de modèle à un peintre pour représenter le Giaour ou Lara, Harold ou Manfred. Ce fut rapide comme l'éclair. Notre chef d'institution, le bon M. de Reuss, n'était pas d'humeur à nous laisser flâner avec les héros de lord Byron. Au bout de cinq minutes, j'étais à genoux sur ma chaise, beaucoup moins recueilli que je n'aurais dû l'être. Excusez les distractions de la quinzième année ! Nous venions de traverser le Luxembourg, où les rossignols, les merles et les palombes chantaient la chanson de mai au milieu des lilas et des roses, à l'ombre des tilleuls, des érables et des platanes !

La messe allait finir *quand tout à coup* j'assistai à une scène étrange qui me replongea en pleine poésie byronienne, et qui distançait de bien loin l'idylle du printemps, des lilas, des rossignols et des palombes.

Dans le chœur, à côté du grillage où se plaçaient les religieuses pour entendre la messe, il y avait une petite porte. Cette porte s'ouvrit, et nous vîmes sortir une Carmélite qui, après avoir regardé à droite et à gauche, traversa rapidement l'église, comme si elle eût craint d'être poursuivie. On ne l'a poursuivit pas. Nous aperçûmes ses compagnes pressées, comme des ombres, contre le grillage qu'il leur était interdit de franchir. Nous entendîmes un chuchotement vague, un susurrement insaisissable, pareil à un souffle de brise expirant sur les bords d'un lac. Puis plus rien, que cequi reste d'une apparition ou d'une hallucination! Mais, au moment où la fugitive avait passé près de moi en me frôlant de sa guimpe et de son voile, j'avais eu peine à retenir un cri de stupeur; c'était, avec plus de pâleur au front, avec plus de feu dans le regard, avec une expression plus poignante de passion désespérée, la *Sainte Thérèse* de Gérard !

Douze années s'écoulèrent. En 183. , j'étais à Rome, possédé tout entier par ce charme mélancolique, cette indéfinissable magie des ruines terrestres et des divines espérances, que les poètes ont chantée, que les croyants savourent avec délices, que les sceptiques saluent avec respect, et à laquelle M. Cardinal préfère Chicago. Un soir, j'entrai à Saint-Louis des Français, à l'heure de l'*Angelus*. L'église, à peu près déserte, était plongée dans cette demi-obscurité où les âmes attristées reconnaissent leur crépuscule, et qui est aussi favorable à la rêverie qu'à la prière. Je n'entendais que le bruit de mes pas sur les dalles, et, de

loin en loin, le son des cloches des églises voisines, qui m'arrivait par bouffées, comme le dialogue aérien d'esprits invisibles. Quand mes yeux se furent accoutumés à cette atmosphère imprégnée d'ombre, de fraîcheur et d'encens, je remarquai une femme agenouillée, — non, je me trompe, — prosternée devant l'autel de la Vierge. Une femme priant, le soir, dans une église de Rome, rendez-vous de toutes les détresses, confidente de toutes les fautes, consolatrice de toutes les douleurs, refuge de tous les naufrages, il n'y avait rien là que de bien ordinaire. Comment se fit-il pourtant que mes regards fussent sans cesse ramenés vers cette femme par une attraction irrésistible ? Comment expliquer le mystérieux pressentiment qui me retenait là, insensible à la fuite des heures, plus ému que ne le comportait la situation, décidé à attendre, pour sortir, que l'inconnue eût fini sa prière ? J'étais à l'âge des romans ; je n'en écrivais pas, j'en faisais encore moins ; mais j'en rêvais cinq ou six par semaine. Bien souvent, depuis douze ans, mon souvenir avait évoqué l'étrange évasion de cette Carmélite, qui m'était apparue au seuil de mon adolescence, que le peintre de *Sainte Thérèse* semblait avoir devinée, et dont je ne pouvais oublier la beauté, la pâleur, les allures de willy ou de fantôme. Je m'obstinais à la rapprocher en idée de ce beau jeune homme que j'avais vu faisant le guet à l'angle de la rue Cassette. Songez que les imaginations voguaient alors en plein romantisme, acidulé de préventions contre l'ancien régime, et que nous avions acheté pour cinq sous, galerie de l'Odéon,

les Victimes cloîtrées, plate et absurbe rapsodie du citoyen Monvel, excellent tragédien, affreux terroriste, exécrable auteur dramatique!

La prière fut longue, et je fus mal payé de mon attente. Ainsi que j'aurais dû le prévoir, un voile épais me déroba les traits de l'étrangère, quand elle trempa ses doigts dans le bénitier, près duquel je m'étais placé. Tout ce que je pus reconnaître, c'est que ses doigts étaient maigres comme ceux d'un squelette, qu'elle était strictement vêtue de noir, et que, sous ce grand deuil, sa taille frêle et souple semblait s'être voûtée, comme dans un écrasement de douleur et de désespoir. Je la suivis un instant du regard, au sortir de l'église. Sa démarche inégale trahissait ou l'extrême lassitude d'un corps malade ou l'irréparable désolation d'une âme brisée. Au surplus, pendant cette longue attente, la nuit était tombée, et l'on eût dit que la femme *en noir* rentrait dans son élément en se perdant dans la nuit.

Depuis mon arrivée, je m'étais lié avec un médecin français, le docteur Darvil, à peine plus âgé que moi, qui, après avoir accompagné en Italie un millionnaire hypocondre, restait indéfiniment captivé par ce charme indéfinissable dont je parlais tout à l'heure. J'avais dû à cet aimable homme l'honneur et le plaisir d'être admis dans l'intimité des pensionnaires de l'École française à Rome. Quelles réunions charmantes! quels joyeux soupers au clair de lune, sous les treilles classiques! quelles belles promenades au Colysée, dans la campagne romaine, dans les musées et les galeries! Avec quelle verve ces jeunes gens

—dont la plupart sont devenus des hommes illustres— m'expliquaient les mystères de Rome, plus pittoresques et plus poétiques que les mystères de Paris ! Nos querelles mêmes étaient amusantes. Sans être précisément impies, ils avaient plus de respect pour Michel-Ange que pour Moïse, pour Raphaël que pour la Madone, pour le jugement de M. Ingres que pour le jugement dernier. Restés Parisiens dans la ville des Papes et des Césars, ils gardaient ou affectaient les allures narquoises, le ton goguenard, les paradoxes tapageurs de l'atelier et de la Grande-Chaumière. Le docteur Darvil, au contraire, après avoir passé par le matérialisme scientifique et médical, était revenu au catholicisme, sous la balsamique influence de deux jeunes apôtres qu'il ne séparait pas dans son admiration et sa gratitude : l'abbé Dupanloup et l'*abbé* Lacordaire. « N'est-ce pas bizarre ? disait-il avec son bon sourire, à un peintre, aujourd'hui membre de l'Institut, que j'appellerai Lélio. Moi qui suis, par état, condamné à toutes les laideurs réalistes de l'anatomie, de la dissection et de l'autopsie, je récite bravement mon *Credo ;* et vous, les amants de la beauté idéale, vous qui fraternisez, du matin au soir, avec les purs chefs-d'œuvre inspirés par la Religion, vous vous vantez de ne pas croire ! »

Un jour, entre le café et le cigare, la discussion s'était animée. Lélio, se moquant des *superstitions* romaines, racontait qu'il avait vu, le matin, une Transtévérine entrant au *Jesu* avec son enfant dans ses bras ; un pauvre enfant blême, chétif, hâve, miné

par la *mal'aria* et grelottant la fièvre. Il l'avait suivie, parce que la figure de cette mère douloureuse le frappait par son grand caractère, et il l'avait vue allumant un cierge.

— Une dose de quinine, ajoutait-il, aurait bien mieux fait son affaire !

— Ne raillez pas, Lélio ! répliqua gravement le docteur Darvil; vous valez cent fois mieux que vos plaisanteries. Vous dites que la quinine serait plus efficace que la prière... Qu'en savez-vous ? La quinine ne guérit pas toujours, et toujours la Religion fortifie et console. Cette pauvre Transtévérine a la foi qui sauve... Hélas ! je connais une mère plus malheureuse que cette pauvre paysanne. En ce moment, je donne des soins à un ménage parisien qui ferait pitié aux plus indifférents et ferait réfléchir les plus sceptiques. Le mari — trente-six ans à peine — se meurt de la poitrine. La femme, un peu plus jeune, lutte, avec un incroyable mélange d'énergie et de désespoir, contre un mal qui la dévore et qui la tue... A deux ans de distance, le même jour, — le 13 mai, — ils ont perdu leurs deux enfants, Jacques et Marie, deux délicieux chérubins dont il est facile de deviner la beauté en regardant ce père et cette mère, beaux encore malgré les ravages de la maladie et de la douleur... Un souvenir tragique, un remords étrange plane sur leur tête, et ajoute à l'amertume de leurs regrets... Mais à quoi bon vous raconter cette sinistre histoire ?... Vous ne croyez pas... Vous ririez !...

Je fis signe au docteur ; il se leva, et nous sortîmes

ensemble. Il avait remarqué mon émotion, et il me dit :

— Ah ! vous, du moins, vous n'êtes ni indifférent ni sceptique !

— Docteur, répliquai-je, cette femme, n'est-ce pas, était carmélite ? elle s'est enfuie de son couvent... elle a été enlevée par l'homme qui se meurt ?...

Il me regarda d'un air de profonde surprise.

— Vous êtes donc sorcier ? reprit-il.

— Oh ! non, pas sorcier, jamais sorcier... Mais écoutez-moi !

Je lui racontai la messe des Carmes, la *fugue* dont j'avais été témoin, le fiacre, le *beau ténébreux*, qui attendait fiévreusement sur le trottoir de la rue Cassette. Puis je lui fis part des singulières hypothèses que mon imagination de lycéen avait échafaudées sur ce mystérieux épisode ; un beau jeune homme et une belle jeune fille passionnément épris l'un de l'autre... Des parents dénaturés, impitoyables, fanatisés peut-être par les influence du *parti-prêtre*, s'opposant à l'union des deux amants, une vocation forcée, une correspondance clandestine, un enlèvement, etc., etc. — La suite au N° prochain...

— C'est bien cela ! me dit le docteur ; seulement, c'est le contraire. Thérèse Bernier, fille unique, riche héritière, belle comme un astre, pieuse comme un ange, avec une nuance d'exaltation mystique qui la rendait plus séduisante, vivait seule avec sa mère, veuve depuis quelques années. La mère et la fille s'adoraient ; Madame Bernier tomba malade ; si malade, que les médecins avaient perdu tout espoir. Alors, pen-

dant une nuit d'angoisse où Thérèse veillait sa mère en proie à un effrayant délire, elle fit vœu, si Dieu sauvait cette mère abandonnée par la science humaine, de se consacrer à lui, de renoncer au mariage et au monde, et d'entrer dans ce terrible ordre du Carmel, dont les austérités lui offraient un attrait de plus. Son choix ne devait-il pas être inspiré par sainte Thérèse, sa patronne?

» Madame Bernier guérit, et sa guérison parut surnaturelle à ceux qui avaient désespéré de sa vie. Mais, quand sa chère Thérèse lui fit part de sa résolution, elle se révolta et se récria, malgré sa fervente piété.

— Au moins, lui dit-elle, accorde-moi une année de sursis. Fais connaissance avec le monde. Nous avons beaucoup de parents et d'amis,.. ils donneront des soirées en ton honneur. Peut-être y rencontreras-tu l'homme prédestiné à te faire revenir sur une résolution qui m'effraie et me désespère... Il t'aimera, tu l'épouseras; vous aurez de beaux enfants; tu seras heureuse, et nous ne nous séparerons pas!...

» Thérèse fit cette concession, et les prévisions maternelles se réalisèrent. Au second bal, chez un banquier célèbre, la maîtresse de la maison présenta à la jeune dévote, dont l'ineffable beauté tournait toutes les têtes, un de ces jeunes gens, privilégiés de la fortune et de la nature, et qui ont à peine besoin d'être aimables pour être aimés. Lionel de Valnay offrait le type le plus exquis du héros de roman, tel que le rêvaient, depuis l'avènement de la nouvelle école, les lectrices de lord Byron, de Lamartine et

d'Alfred de Musset. Grand, svelte, doué d'une poétique pâleur qui ajoutait encore à l'expression de sa mâle figure, trop spirituel pour être traité de *bellâtre*, hardi cavalier, danseur intrépide, chantant d'une délicieuse voix de ténor le répertoire de Rubini, il réunissait en sa personne tous les genres de séduction, et, ce qui valait encore mieux, au lieu d'en abuser pour jouer les *Elleviou* et pour courtiser *la brune et la blonde*, il était, disait-on, susceptible de passion sincère, profonde et durable. Cette passion, il parut la ressentir pour Thérèse, qui la partagea. Ce ne fut, autour d'eux, qu'un cri : « Ils étaient faits l'un pour l'autre ! » — Il y eut, dans le rayonnement de leur amour, une sorte de magnétisme qui désarmait l'envie. Lionel était libre et riche. Madame Bernier, au comble de ses vœux, se voyait déjà jouant avec ses petits-enfants, et se promettait de réhabiliter les belles-mères. Pas un nuage dans leur ciel. Déjà, l'on songeait à fixer le jour des fiançailles. Au dernier bal de la saison, Thérèse, accablée d'invitations et lasse de cette quantité de valses et de quadrilles, se reposait un moment pendant que l'orchestre jouait le prélude d'une *mazurka*. Elle était à demi cachée derrière une tenture. L'orchestre s'interrompit tout à coup avant de donner le signal de la danse : un de ces silences dangereux qui ont commis, au bal, tant d'indiscrétions !

» En cet instant, Thérèse entendit une femme, fort parée et assez laide, murmurer à l'oreille de sa voisine : « Ainsi donc le beau Lionel se marie ! Pauvre » comtesse Odeska ! Que va-t-elle devenir ? Qui sait ?

» Le désespoir assurément... Le suicide peut-
» être! »

» Il n'en fallut pas davantage! L'orgueil était le péché mignon de Thérèse. Plus elle avait eu confiance, plus fut violente la réaction dans ce cœur qui s'était donné tout entier. Le souvenir de son vœu lui revint avec tout un arriéré de scrupules et de remords, que l'amour avait étouffés. « C'est Dieu qui m'avertit, c'est Dieu qui me frappe ! » dit-elle à sa mère, qui s'efforçait en vain de la calmer. Cédant à ses prières, épouvantée de son agitation fébrile, madame Bernier consigna Lionel à sa porte, et lui écrivit une lettre de rupture. Trois mois après, Thérèse entra au couvent de la rue de Vaugirard.

» Maintenant, comment le fil si brusquement brisé put-il se renouer? Comment s'y prit la passion pour triompher d'obstacles et de scrupules bien autrement terribles que ceux qu'elle avait surmontés une première fois? La camériste de madame Bernier — une fine mouche! — se laissa-t-elle gagner par les arguments *sonores* de Lionel, au point de se charger d'une correspondance secrète qui s'échangeait au parloir, et dont la Supérieure ne pouvait se méfier? Lionel plaida-t-il sa cause avec d'autant plus d'éloquence et de succès, qu'il eut son juge pour avocat et bientôt pour complice? Les premiers temps d'épreuve forcèrent-ils Thérèse de reconnaître qu'elle avait fatalement cédé à un paroxysme d'orgueil et de colère, que sa vocation était factice, que les rigueurs du Carmel, au-dessus de ses forces, révoltaient ses délicatesses, et que tout

était préférable à ce supplice ? Ici, j'abandonne à votre imagination romanesque le soin de reconstituer les détails de ce chapitre. Le fait — le fait brutal — dont le hasard vous rendit témoin, ce fut la fuite, ce fut l'enlèvement du 13 mai 1824.

» La suite est bien triste. Madame Bernier mourut de chagrin. Nos fugitifs trouvèrent en Angleterre ou en Écosse un prêtre catholique qui les maria. Puis ils se mirent à voyager. Un moment, ils avaient eu l'illusion du bonheur ; ils n'eurent pas même le repos. La naissance de leurs deux beaux enfants, qui pouvait les consoler, ne fut que le présage d'un malheur plus complet encore. Leur fils Jacques mourut du *croup* le 13 mai 1828, et leur fille Marie de la même maladie, le 13 mai 1830. Depuis lors, leur existence n'a été qu'un long martyre. Le doigt de Dieu leur apparaît visible dans ces deux morts et dans ces deux dates. Ils ont erré à travers l'Europe et l'Amérique, comme les personnages de la tragédie antique, poursuivis par la Fatalité. Aujourd'hui, ils finissent par où ils auraient dû commencer. Ils sont venus à Rome, et madame de Valnay doit, un de ces matins, aller se jeter au pied du Saint-Père en le priant de la relever de ses vœux.... »

Quelques jours après, le docteur Darvil vint me trouver dans ma chambre, et me dit : « Grégoire XVI a été admirable de mansuétude et de bonté. Non content de relever de ses vœux la pauvre pécheresse, il l'a encouragée et consolée. Mes chers malades y ont gagné déjà un apaisement immense, qui me ferait presque espérer, s'il n'était pas trop tard, la guéri-

son de M. de Valnay... Mais vous ne savez pas? Je leur ai parlé de vous, du 13 mai 1824, du fiacre de la rue Cassette, de la messe des Carmes... Madame de Valnay veut vous voir. C'est, comme toujours, une passionnée, une exaltée, la *Sainte Thérèse* de Gérard... Elle assure que la Providence vous a conduit à Rome pour assister à sa réconciliation avec le bon Dieu, et que votre visite lui fera du bien. »

Un pareil désir est un ordre. Le soir même, j'accompagnai le docteur. J'étais profondément ému en saluant celle qui avait été sœur Thérèse du Carmel, et qui, me montrant d'un geste son mari étendu sur une chaise longue, me dit avec un sourire de résignation plus triste qu'une larme : « Monsieur, vous avez été témoin du crime ; soyez témoin de l'expiation. »

Ce n'étaient plus ni la *Sainte Thérèse* de Gérard, ni l'irrésistible Lionel... Deux spectres, deux ombres, deux âmes ; de quoi faire paraître trop matériels et trop vivants le *Paolo* et la *Francesca* d'Ary Scheffer.

Longtemps retenu en province par des affections et des affaires de famille, je ne retournai à Paris que cinq ans plus tard. Ma première visite fut pour le docteur Darvil : — « Oh ! mon ami, dit-il, un miracle ! un vrai miracle! Nous autres savants, nous sommes des ânes !... mes malades sont ressuscités... Ce que j'avais pris pour un commencement de phtisie n'était qu'un excès de chagrin... La bénédiction du Saint-Père les a guéris... Lionel et Thérèse — ils me permettent de les appeler ainsi — apaisés et rassérénés,

retrouvent un regain de bonheur, d'espérance, d'amour et de jeunesse... Ayant désormais le monde en horreur, ils habitent, toute l'année, une charmante maison de campagne, dans les environs de Paris. S'ils vous invitent — ce dont je ne doute pas — vous verrez, se roulant sur le gazon, une délicieuse fillette de trois ans, qu'ils ont appelée Grégorine, par reconnaissance pour le pape Grégoire XVI. Chaque fois que j'ai l'honneur de causer avec madame de Valnay, elle a soin de me répéter : « Quand vous reverrez votre ami, dites-lui que SA CARMÉLITE est pardonnée. »

UN ROMAN A LONGWOOD [1]

J'ai raconté, dans les *Souvenirs d'un vieux critique*, tome I, l'histoire d'un de mes camarades de collège, Gaston de Raincy, enseigne de vaisseau, venu du Havre à Paris, avec six de ses matelots, pour siffler les acteurs ănglais, et si complètement désarmé par les grâces virginales de miss Smithson dans le rôle de Juliette, que, non content de l'applaudir, ce bon garçon, chevaleresque, romanesque et prime-sautier, avait eu un moment l'idée de l'épouser. J'ai dit comment Gaston, détourné de ce coup de tête par mes conseils et par ses propres réflexions, avait repris la mer, et comment je l'avais retrouvé, onze ans après, en 1838, capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur et marié à une femme charmante, dans toutes les conditions du bonheur absolu et de l'amour partagé.

Nous ne nous étions pas retrouvés pour nous séparer de nouveau sans nous revoir. J'avais adressé à Gaston quelques questions sur son mariage :

1. Souvenirs.

— Oh ! c'est tout un roman, me dit-il ; mais le récit serait trop long. Il faut que j'aille bien vite rejoindre, dans leur loge (voir les *Souvenirs d'un vieux critique*, t, I. p. 280), ma femme et ma belle-mère... Veux-tu que, demain, nous dînions ensemble ? Rendez-vous au café *de Paris*, à sept heures. Je ne sais pas si nous dînerons bien ; mais je te promets de parler beaucoup...

Le lendemain, voici ce que Gaston me raconta :

« Tu sais quel était, en 1827, mon *chauvinisme*, et à quel point j'exécrais l'Angleterre et les Anglais. En assistant à l'admirable drame de Shakspeare, en saluant miss Harriett Smithson de mes *bravos* enthousiastes, j'avais senti fléchir ma haine ; mais l'épreuve n'était pas complète ; c'est l'année suivante, à la fin de l'expédition de Morée, que les hasards de la guerre me lièrent avec un jeune *midshipman*, à peu près de de mon âge. Il s'appelait William Hesley ; si tu as vu, à la vitrine des marchands d'estampes, les gravures anglaises qui représentent un enfant de famille, à peine sorti de l'adolescence, imberbe, au regard timide et doux, aux traits délicats et purs où l'on devine les fraîches couleurs d'une jeune fille, tu peux te faire une idée de William, tel qu'il devait être lorsqu'il embrassa sa mère avant de s'embarquer pour les pays lointains. Son caractère était romanesque comme le mien, son imagination passionnée comme la mienne. Seulement, au milieu de ses rêves juvéniles, il conservait cette fleur, ce velouté de sentiments et de pensées, que nous laisse trop rarement l'éducation de collège.

» Blessés tous deux à Navarin, nous avions été envoyés en convalescence à Corfou. Nous y passâmes ensemble le printemps de 1828. Cette saison fut enchanteresse. Ces Iles Ioniennes ressemblent, en avril, à des corbeilles de fleurs. On eût dit que, pour fêter notre retour à la vie, le ciel s'était fait plus limpide, l'azur plus bleu, la vague plus caressante, les plantes plus embaumées, la brise plus sonore, qu'un souffle de poésie homérique glissait à travers les massifs de citronniers, de lentisques et de lauriers-roses. Beaucoup plus instruit que moi, William m'initiait aux beautés de la littérature anglaise. Grâce à lui, je fis connaissance avec les sœurs de Juliette : Ophélie, Cordelia, Béatrice, Desdemona. Il me lisait, en les traduisant à mesure, les plus beaux passages du *Paradis perdu*, le *Lalla-Rookh*, de Thomas Moore, les poèmes de lord Byron, alors dans tout l'état de sa gloire, *Marmion* et *la Dame du Lac*, de Walter Scott, Southey, et surtout les *Lakistes*, encore peu connus en France, Wordsworth, Coleridge, Beattie, dont les œuvres le captivaient par leur teinte mélancolique, le charme de leur couleur locale, le souvenir de la patrie absente, et peut-être par les rapprochements que lui suggéraient avec sa propre destinée quelques-unes de ces pages. Ainsi, en me lisant le *Minstrel*, de Beattie, il s'arrêtait, rêveur, à ces vers que Chateaubriand s'est donné la peine de traduire :

« — Edwin n'était pas un enfant vulgaire. Son œil semblait souvent chargé d'une grave pensée..., il était sensible, quoique sauvage, il se montrait tour à

tour plein de joie ou de tristesse, sans qu'on en devinât la cause... Il aimait à s'enfoncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les détours d'un ruisseau conduisaient ses pas à des bocages ignorés.... etc... » — Une autre fois, en me racontant que Coleridge, le poète de *Christabel* et de *la Chanson du Vieux marin* — qu'il savait par cœur — après avoir épousé par amour Sarah Frickers, l'avait délaissée par égoïsme, caprice ou esprit d'aventure, William s'écria avec une émotion dont l'intensité m'effrayait : « Oh ! quand on aime, comment n'est-ce pas pour la vie entière ? Comment ne pas mourir de douleur si l'on n'est pas aimé ou de honte si l'on n'aime plus ? » Ces explosions de sensibilité dans une âme habituellement contenue me frappaient d'autant plus qu'elles contrastaient avec l'incroyable sang-froid et l'héroïque bravoure que ce *midshipman* blond, rose et frais, avait déployés sous les canons de la flotte turque. J'avais fini par lire dans ce cœur timide, ardent et fier, comme dans un livre ouvert, et je me disais avec une vague frayeur : « Pauvre William ! son premier amour décidera de sa vie, et, si cet amour n'est pas heureux, il ne se consolera jamais ! »

» Il fallut pourtant se quitter, lorsque notre escadre repartit pour la France. Nous eûmes besoin d'un effort stoïque pour retenir nos larmes. Quelle énergie dans nos serrements de mains ! quelle tendresse dans nos adieux ! Nous étions bien sûrs que cette fraternelle amitié résisterait à l'absence. Notre chagrin, c'était

de songer que, au milieu des hasards de notre carrière, nous étions peut-être condamnés à ne plus nous revoir.

» Maintenant, tu peux juger quels furent ses transports et les miens, lorsque, sept ans après, en mai 1835, nous nous retrouvâmes... Où ? Tu ne le devinerais jamais... A Sainte-Hélène ! J'étais lieutenant à bord de la frégate *l'Artemise*, que de fortes avaries avaient obligée de se réfugier dans ces parages, et que notre capitaine était chargé de ravitailler. William occupait un grade analogue au mien sur le vaisseau *le Nelson*, qui, surpris par la tempête dans un voyage d'exploration, en avait au moins pour trois mois avant d'être en état de continuer sa route. Fraterniser avec un officier de marine anglais, à Sainte-Hélène, près du tombeau de mon Empereur, dans cette île maudite, où tant de fois, pendant les heures de quart de mes premières années de service, j'avais entrevu en rêve le fantôme du sublime captif, tant de fois appelé d'impossibles revanches, et fusillé en effigie lord Wellington et sir Hudson Lowe ! L'amitié fit ce miracle. D'ailleurs, tu le sais, je n'étais plus le farouche *louveteau de mer*, fils d'un *brigand de la Loire*, héritier de toutes les colères paternelles. Il me semblait désormais que je pouvais aimer passionnément la France sans trop haïr les nations rivales, pleurer les glorieux martyrs de Waterloo tout en reconnaissant que l'Angleterre avait bien quelque peu le droit de se défendre et même de se venger. Navarin avait complété en moi l'œuvre de Shakspeare ; William

s'était fait le continuateur de Juliette. Et puis, comment battre froid à un Anglais qui admirait autant que moi Napoléon et les prodiges de la grande armée ? De même qu'il m'avait révélé les beautés de ses poètes, je prenais plaisir à lui faire connaître les chefs-d'œuvre de nos lyriques. Il tressaillait, quand, d'une voix émue, je lui récitais *ces Deux Iles*, de Victor Hugo :

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux océans,
Et qui de loin dominent l'onde
Comme des têtes de géants...
La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles peut-être
Pour que Bonaparte y pût naître
Et Napoléon y mourir !

» A présent, pour l'intelligence de ce qui va suivre, je dois t'apprendre ce que bien des gens ignorent. Depuis la révolution de juillet, le gouvernement français entretient, à Longwood, un officier supérieur sous le titre de *gardien-conservateur de l'habitation et du tombeau de Napoléon.* Ce poste, plus honorable que gai, est généralement confié à un chef de bataillon sans fortune et sans grand avenir, que ses fatigues et ses blessures forceraient de prendre sa retraite avant l'âge, et que ses beaux états de service recommandent aux sympathies du ministre de la guerre. En 1835, le commandant Rébard, revêtu de ces modestes et peu lucratives fonctions, semblait prédes-

tiné, de tout temps, à les exercer. A ce nom de Rébard, j'avais eu d'abord envie d'ajouter mentalement *batif*, avant de découvrir que sous cette physionomie *rébarbative* se cachaient un cœur d'or, une âme affectueuse et tendre, légèrement assombrie par un sujet d'incessante tristesse. Il avait alors cinquante-huit ans ; mais on aurait pu aisément lui donner huit ou dix années de plus, tant ses nombreuses campagnes avaient laissé de rides sur son mâle visage, de cheveux blancs sur son front hâlé, de cicatrices sur sa poitrine, de rhumatismes à ses pieds et de lassitude à tout son corps. Figure-toi le type immortalisé par Charlet, avec cette nuance de résignation à l'héroïsme obscur et à l'esprit de sacrifice, qu'Alfred de Vigny vient de peindre en maître dans *la Canne de Jonc*. Le commandant Rébard s'était engagé à dix-sept ans. Il avait fait toutes les guerres du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Blessé une première fois à Saint-Jean-d'Acre et une dernière fois à la prise d'Alger, mis souvent à l'ordre du jour, tout aussi intelligent que bon nombre de ses camarades arrivés à faire partie de la pléiade impériale, il n'avait pas eu de chance, et, à la fin d'une carrière vaillamment remplie, il s'était trouvé presque heureux, quand le maréchal Soult — qui l'avait vu au feu — lui avait fait offrir le poste, nouvellement créé, de gardien du tombeau de Napoléon. Ce qui plaisait à ce vieux *grognard*, c'était ce rapprochement final entre son humble destinée et son Empereur, qu'il adorait. Ce qui maintenait sur son front et dans son regard un

nuage sombre, c'était de songer qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, qu'il était pauvre, et que les angoisses de son agonie seraient centuplées par cette question fatale : « Que vont devenir, après moi, ma femme et ma fille ? »

» Car il était marié, le commandant Rébard ; marié à une cousine qu'il avait aimée dès l'adolescence et épousée entre deux campagnes. De ce mariage était née une fille que j'appellerai Marcelle, alors âgée de vingt ans, et si exquise, si délicieuse, si touchante dans sa mélancolique beauté, que l'on eût été presque fâché qu'elle fût plus riche. La mère était un modèle de grâce, de douceur et de bonté ; si, au moment où elle s'efforçait de sourire, je surprenais une larme dans ses yeux, c'est qu'elle partageait, pour l'avenir de sa chère Marcelle, les inquiétudes de son mari.

» Je fus accueilli par le commandant Rébard avec la plus brusque, mais la plus franche cordialité. Il avait connu mon père : « *Un dur à cuire*, me dit-il, un *brave à trois poils*, comme moi, fidèle à notre dieu Napoléon, et inflexible ennemi de ceux qui l'ont martyrisé. » — En d'autres termes, je m'aperçus, dès notre première causerie, que, à l'égard des compatriotes de lord Wellington, de Pitt et de sir Hudson Lowe, le bon commandant en était exactement au même point où tu m'avais vu et arrêté, le 7 septembre 1827, quand je voulais siffler *Roméo et Juliette*. Mais il était forcé de dissimuler ; car l'île maudite, comme nous la nommions ensemble, n'était peuplée que de sujets de Guillaume IV, et les instructions di-

plomatiques qui lui arrivaient de France le mettaient en demeure de renoncer aux vieilles rancunes nationales ; ce dont il enrageait ! Il aimait sa femme et sa fille encore plus qu'il ne détestait la perfide Albion; et, lorsque Marcelle et sa mère, moins exclusives que lui, le prièrent, à ma requête, de me permettre de lui présenter William Hesley en s'engageant à lui faire bon accueil, il consentit sans autre protestation qu'un grognement sourd, destiné à sauvegarder le principe.

» Je n'avais pas un instant songé à me rendre compte de mes sentiments pour Marcelle. Dès ma première visite, j'étais sous le charme, mais sans que cette affection eût pour symptômes ces alternatives d'angoisse et d'ivresse qui caractérisent le *coup de foudre*. N'ayant jamais eu de sœur, passablement romanesque, comme tu as pu t'en apercevoir, je prenais pour une amitié fraternelle ma profonde sympathie pour cette angélique créature, absorbée par ces tendresses filiales, souriant à son père, à qui elle aurait voulu épargner, au prix de sa vie, un moment de chagrin, modeste comme une violette, pure comme une hermine, et si simple, si naturelle, qu'elle ne semblait pas se douter qu'elle était admirablement belle. Elle me rappelait le mot de Joseph de Maistre à propos de sa fille : « Ah ! si un honnête homme voulait se contenter du bonheur !... » Nous avions tous deux les mêmes goûts, surtout la musique. Quand elle m'accompagnait au piano, le regard de sa mère allait de l'un à l'autre, et parfois je me demandais — sans trop m'attarder à

cette idée — ce qui s'agitait au fond de cette âme maternelle, d'autant plus inquiète que la santé du commandant Rébard nous inspirait, de jour en jour, des pressentiments plus sinistres.

» Pourquoi donc étais-je si troublé en présentant William à ce brave commandant, qui fut parfaitement convenable, à sa femme et sa fille, qui se mirent en frais de leurs meilleurs sourires ? Pourquoi ce trouble devint-il une douleur amère, lorsque William me dit quinze jours après :

» — Je vous regarde comme mon ami le plus sûr, le plus sérieux, le plus vrai...

» — Et vous me rendez justice, répliquai-je en lui serrant la main.

» — Eh ! bien, je vais vous confier une mission délicate, difficile, impossible peut-être... J'aime ardemment mademoiselle Marcelle Rébard, comme on aime quand on est certain de n'aimer qu'une fois dans sa vie. Je ne me fais aucune illusion sur les obstacles. Je sais ou je devine que le commandant n'a pas encore abjuré les rancunes et les méfiances nationales. Mais je sais aussi que l'avenir de sa femme et de sa fille est pour lui le sujet d'anxiétés cruelles. Je suis presque riche ; lieutenant de vaisseau à vingt-sept ans, je puis me promettre une brillante carrière. Pas une tache dans ma famille, que tout le comté de Devonshire entoure de considération et d'estime... C'est vous, Gaston, que je charge... que je prie d'aller trouver de ma part le commandant Rébard, d'affronter le premier choc, et de lui demander pour moi la main de sa fille...

» Que pouvais-je répondre ? Une hésitation, une objection, auraient suffi à me trahir. Je n'avais aucun titre de priorité, aucun droit sur Marcelle, ne m'étant jamais arrêté à cette idée — pourtant bien simple — que je pouvais l'épouser. Dans ma détresse, j'éprouvais une sensation étrange, une sorte d'âpre plaisir à m'immoler sans murmure à l'amitié et à l'honneur. J'acceptais la mission, tout en me disant — en espérant peut-être — qu'aux premiers mots, le commandant Rébard allait se changer en bouledogue. Le lendemain, de bonne heure, j'arrivai à Longwood ; je fus foudroyé en arrivant. Le commandant avait eu, dans la nuit, une attaque d'apoplexie ; il n'était pas mort ; son intelligence restait absolument lucide ; mais la paralysie gagnait tous les organes de la vie ; il avait perdu la parole et on craignait qu'il ne passât pas la journée.

» Je fus introduit auprès du malade. Toute la vie s'était réfugiée dans son regard. Jamais, jamais, je n'oublierai l'expression de ce regard, quand il me vit entrer ; une seconde après, quand ses yeux démesurément agrandis se reportèrent sur sa fille, il me sembla que je n'avais pas un instant à perdre, que la certitude de sa mort imminente et de l'abandon où il allait laisser sa femme et Marcelle le déciderait, malgré ses répugnances, à accueillir ma demande. D'une voix tremblante, je m'acquittai de la commission de William. Il y eut quelque chose de tragique dans ce court dialogue d'un désespéré avec un muet. Les lèvres du moribond remuèrent. Ses yeux cherchèrent

de nouveau sa fille agenouillée près de son lit. Tout y était, dans ce regard terrible : l'étonnement, la colère, la résignation, la résistance du soldat, la capitulation de l'agonisant, le scrupule d'un père se demandant s'il avait le droit de fermer à sa fille cet avenir inespéré, l'invincible révolte du vétéran de la garde impériale, obsédé par le souvenir de Waterloo et du *Bellérophon*. Sa fille abrégea ce combat intérieur, qui l'aurait tué en cinq minutes. Elle se releva avec un mouvement incomparable de dignité et de fierté virginales, et me dit sans perdre de vue son père, qui suspendait à ses lèvres son dernier reste de vie :

» — C'est à moi de répondre... La demande de votre ami m'honore et me touche profondément... Sir William Hesley m'inspire autant de reconnaissance que d'estime... Mais, moi, la fille du commandant Rébard, d'un des rares survivants du *carré* de Waterloo, épouser un officier anglais ! et choisir pour dire *oui*, Longwood, Sainte-Hélène, cette chambre voisine de celle où l'Empereur est mort !... Jamais ! jamais ! »

» Je ne la reconnaissais plus. Ses yeux, ordinairement si doux, s'illuminaient d'une flamme surnaturelle. On eût dit une blanche colombe, élevée dans un nid d'aigle. Ce que je renonce à peindre, c'est le mélange d'orgueil, de joie, de regret, de remords peut-être, qui se peignit sur le pâle visage du commandant. Il eut encore la force de répondre par signes à l'aumônier de *l'Artémise*, et de lui faire comprendre qu'il voulait mourir en soldat chrétien. Puis l'agonie fit des progrès rapides. Il expira dans la nuit.

» Ses obsèques furent dignes de lui. Je déposai une couronne de fleurs des champs sur le drap noir de son cercueil, entre sa croix d'officier de la Légion d'honneur et son pauvre vieil uniforme de chef de bataillon. Tous les marins du *Nelson* s'étaient joints à l'équipage de *l'Artémise*, pour honorer ce brave homme, qui s'était vaillamment battu pendant nos grandes guerres. Un rêveur de paix universelle, ou mieux encore un poète de la taille de Byron, de Lamartine ou de Victor Hugo, aurait ressenti une émotion profonde en contemplant, sous ce beau ciel, ce cortège où les officiers des deux nations si longtemps ennemies conduisaient un soldat de Waterloo à sa tombe, voisine du tombeau de Napoléon. William me donnait le bras et nous pleurions ensemble. Le commandant Rébard avait été si soudainement frappé et était mort si vite, que, prenant à peine le soin d'atténuer la vérité, je me contentai de dire à William que, en face du lit de mort et du cercueil de son père, Marcelle n'aurait pu me répondre que par des sanglots. Il devina pourtant, ou crut deviner que la mort du commandant le séparait de Marcelle encore plus que ses répugnances. Vivant, le vieux *grognard* aurait pu se laisser fléchir ; mort, il léguait à sa fille un scrupule insurmontable.

» *Le Nelson* partit le surlendemain. La veuve et l'orpheline étaient tellement écrasées de douleur, que toute explication fut impossible. J'échangeai avec William un adieu et une étreinte qu'assombrit le deuil de nos illusions ou peut-être le chagrin de garder un ecret l'un pour l'autre. Je compris, en l'em-

brassant, qu'il n'avait plus d'espoir. Mais, pour te rassurer sur les suites de sa *désespérance,* je me hâte de te dire qu'il me donne quelquefois de ses nouvelles. L'hiver dernier, dans un de ses infatigables voyages, il a rencontré une créole si délicieusement jolie, qu'il a aimé ou cru aimer pour la première et la dernière fois. Elle a répondu à son amour et il l'a épousée.

» Un mois après, ma frégate reprit la mer pour retourner en France. Elle ramenait madame Rébard et sa fille, que j'avais vues presque tous les jours pendant ces tristes semaines, sans oser dire un mot d'un amour que je ne m'avouais pas à moi-même, mais qui, depuis l'agonie et la mort du commandant, s'était emparé de tout mon être. Nous étions à la fin de juillet ; les journées étaient accablantes, et, la nuit, on étouffait dans les cabines. Une nuit, Marcelle et sa mère ne pouvant dormir, étaient montées sur le pont. Elles ne se doutaient pas de ma présence, parce que je remplaçais, cette nuit-là, un de mes camarades, Georges Mayran, qui venait d'être pris d'un accès de fièvre. Les deux chères femmes causaient à demi-voix. Sur cette mer unie comme une glace, sous ce ciel étoilé, l'abbé Delille aurait dit que l'on n'entendait que le silence. — Ce ne fut pourtant pas le silence que j'entendis, mais le nom de William Hesley, échangé entre madame Rébard et Marcelle. Je m'approchai à pas furtifs, et, caché derrière les cordages, je prêtai avidement l'oreille : « Ma pauvre enfant, disait madame Rébard, ce jeune homme t'aimait sin-

cèrement. Il aurait assuré ton avenir... cet avenir qui m'épouvante !... Je crains que tu n'aies, plus tard, à te repentir de ton sacrifice...

» — Un sacrifice ! répliqua Marcelle ; mais, maman, je n'ai eu aucun mérite... Ce n'est pas sir William que j'aimais ; c'est...

» Quand je t'aurai dit que, un instant après, j'étais aux pieds de madame Rébard, pleurant, riant, fou de joie, baisant ses mains tremblantes, et lui demandant sa fille, tu devineras le nom qu'avait murmuré Marcelle... »

— Mon cher Gaston, dis-je à l'heureux conteur, ton récit m'a vivement intéressé ; seulement, il y a un détail qui me chiffonne..

— Lequel ?

— Hier, en me présentant à ta charmante femme, ... il me semble que tu ne l'appelais pas Marcelle, ...mais Marguerite...

— Imbécile ! si je l'avais appelée de son vrai nom, Marguerite, — en te racontant mon roman, tu aurais deviné tout de suite, et je manquais mon effet !...

LA BROCHETTE [1]

En 187..., quatre ans après l'horrible guerre qui n'a été, hélas! que le prologue de nos malheurs et de nos hontes, j'allai faire une visite à un excellent ami et confrère, royaliste *quand même*, dont le château avoisine Vitry-le-François. Nos journées se passaient à parcourir le pays, théâtre de tous les tragiques épisodes de l'invasion : pillages, incendies, massacres, fusillades, exécutions et ruines. A chacune de nos excursions, mon ami B... de B... me racontait l'histoire de ces bourgs, de ces villages, de ces hameaux, de ces manoirs, de ces *villas*, qui renaissaient de leurs débris. Il me faisait remarquer avec quelle rapidité s'opérait cette renaissance, et nous y trouvions le texte de réflexions tristes et amères sur notre pauvre chère France, qui possède à un si haut degré la faculté de *relèvement*, et à qui il a plu cette fois de n'essuyer son sang que pour retomber dans la boue.

Un soir, vers la fin de septembre, nous arrivâmes devant un château dont l'aspect contrastait avec ces

1. Souvenirs.

scènes d'activité, de mouvement, de réparation et de travail. Chose étrange! Ce château était, à trente lieues à la ronde, le seul que l'invasion eût épargné; mais, tandis que tout, à l'entour, se réveillait et se ranimait, il était le seul à garder un caractère d'immobilité et d'abandon, plus sinistre que les décombres. On pouvait aisément deviner qu'il n'avait plus, en fait d'habitants, que les hiboux de sa tourelle, les chauves-souris de ses greniers et les grenouilles de sa pièce d'eau. Déjà les plantes parasites et grimpantes, les liserons, les mauves sauvages, les clématites, avaient envahi la façade, obstrué les fenêtres et remplacé les vitres absentes ou brisées par des végétations fantaisistes. Les orties et les graminées croissaient librement dans la cour d'honneur. Les charmilles et les massifs n'étaient plus qu'un fouillis où les mauvaises herbes étouffaient les bonnes. Rien ne saurait rendre l'impression de malaise qui me serra le cœur en présence de cette silencieuse et morne solitude. Les habitations environnantes, saccagées, brûlées, pillées, portant encore la trace de leurs blessures, c'était la vie! ce château intact, c'était la mort!

Évidemment, dans ce constraste, il y avait un mystère, et, dans ce mystère, une histoire. Mon ami B... me la raconta sans se faire prier.

— C'est le château de Raucourt, me dit-il. Avant la guerre, ce château était habité par madame Duvernay, veuve d'un général de brigade, tué à Sébastopol. Pendant l'invasion, ce château fut du petit nombre de ceux dont les propriétaires restèrent à leur poste, at-

tendant l'ennemi et sûrs que, si leur présence n'empêchait pas beaucoup de mal, leur fuite en ferait encore plus. C'est que madame Duvernay n'était pas une femme ordinaire. Fille, sœur, épouse de soldats, ses origines, ses affections, ses goûts, ses habitudes en avaient fait, non pas, à Dieu ne plaise! une *virago*, mais une femme courageuse, à la hauteur de tous les sacrifices, au niveau de toutes les épreuves. La fermeté de son âme vaillante n'avait d'égale que l'ardeur de son patriotisme: qualités viriles, tempérées chez elle par un inépuisable fond de bonté et de charité.

Ayant eu, après cinq ou six ans de mariage, le malheur de perdre son unique enfant, une adorable petite fille, madame Duvernay ne s'était jamais entièrement consolée. Seulement, lorsque la guerre de Crimée lui eut pris son mari, lorsqu'elle reçut une dernière lettre où le général, blessé à mort, lui recommandait ou plutôt lui léguait la fille d'un brave sous-officier qui ne l'avait pas quitté pendant ses campagnes d'Afrique, et qui venait de tomber à ses côtés, la généreuse veuve, dans ce paroxysme de douleur qui a aussi ses enthousiasmes, avait aussitôt adopté cette jolie petite Honorine, dont l'âge et les traits lui rappelaient sa chère Edmée. Peu à peu, elle s'était prise pour cette orpheline d'une tendresse quasi-maternelle. Inutile d'ajouter qu'Honorine n'avait pas d'autre résidence que le château de Raucourt, pas d'autre institutrice que madame Duvernay, et que ces deux infortunes, la veuve sans enfants et la fille sans

mère, s'étaient passionnément attachées l'une à l'autre. On était persuadé, dans tout le pays, qu'Honorine serait l'héritière de la châtelaine de Raucourt, qui n'avait plus que des parents éloignés et que sa fille adoptive ne quittait pas plus que son ombre.

En 1870, Honorine courait sur sa vingtième année. Elle était charmante ; sa grâce, sa piété, sa douceur, sauvant ce qu'une situation comme la sienne a toujours d'un peu équivoque auprès des natures vulgaires, la faisaient aimer, même des fermiers et des domestiques. Or, ce n'était pas, à beaucoup près, un domestique que Laurent Gatinel, fils d'un maître d'école du voisinage, sorti de l'École centrale avec un diplôme d'ingénieur civil, et devenu, en attendant un emploi, régisseur de toutes les propriétés de madame Duvernay. Laurent avait alors vingt-huit à trente ans. Il eût été beau, si sa physionomie, son attitude et son regard avaient eu plus de franchise. Si vous avez lu *Rob-Roy*, figurez-vous Rasleigh marchant sans boiter, et joli garçon. Les nouvellistes et les *reporters* de village le disaient amoureux d'Honorine ; mais il était trop mystérieux, ou, comme on dit, trop *boutonné*, pour laisser deviner ses vrais sentiments. Ce dont on ne pouvait douter, c'est qu'il aimait l'argent, et d'aucuns attribuaient cette âpreté, cette rapacité, assez rare chez un jeune homme, à son désir de devenir un bon parti pour Honorine.

Je vous ai dit que madame Duvernay n'avait plus que des parents éloignés. Le moins éloigné de tous était un neveu à la mode de Bretagne, qui s'appelait

Étienne Hermel, et qui, après cinq ans passés sous les drapeaux, était revenu, avec la médaille militaire et les galons de sergent-major, à Vitry-le-François, où son désœuvrement le désespérait. Mais bientôt cet ennui changea de nom ; il fut facile d'expliquer ce changement, lorsqu'on vit Étienne faire de fréquentes visites à Raucourt, où sa parenté lui donnait ses entrées. Beaucoup moins dissimulé que Laurent, il ne tarda pas à ressentir pour Honorine une passion qui éclatait dans ses regards, dans le tremblement de sa voix, dans ses alternatives d'enivrement et d'angoisse, d'abattement et d'extase. La jeune fille ne disait et ne faisait rien pour encourager cet amour. Pourtant, elle avait, elle aussi, du sang héroïque dans les veines, et il était impossible qu'elle ne préférât pas ce soldat franc comme l'or, brave comme son sabre, à Laurent Gatinel, dont les allures patelines et sournoises avaient toujours paru lui déplaire. Elle n'avait d'ailleurs d'autre volonté que celle de sa bienfaitrice ; on se demandait si madame Duvernay n'accueillerait pas volontiers un projet de mariage entre son neveu et Honorine, comme un moyen de concilier sa plus vive tendresse avec ses convenances de famille. Naturellement, il suffisait de cette vraisemblance pour que Laurent prît son jeune rival en haine ; cette haine, en dépit de la prodigieuse puissance qu'il exerçait sur lui-même, se trahissait, à chacune de leurs rencontres, dans l'hypocrisie de son sourire, en désaccord avec les contractions de son visage.

Telle était la situation, lorsque nos premières dé-

faites ne nous laissèrent plus de doute sur l'invasion imminente. Sous ces épouvantables coups de foudre, les caractères se dessinèrent. Madame Duvernay reprit ses vêtements de grand deuil ; calme dans son inflexible tristesse, rentrée dans son rôle de *mère douloureuse*, elle disposa le château de façon à y installer une ambulance et déclara qu'elle resterait à Raucourt, quand même elle devrait périr ensevelie sous ses ruines. Digne d'être la fille d'une telle mère, Honorine se préparait à ses fonctions d'infirmière avec tant de courage, de dévouement et de zèle, madame Duvernay lisait dans ses yeux une si pure flamme de vierge chrétienne, une si fière nostalgie d'abnégation, de sacrifice et de martyre, un si ardent amour pour la France, que, le jour où on lui dit avec un redoublement de stupeur et de terreur : « Voici les Prussiens ! voici des blessés ! voici des morts ! » elle serra Honorine sur son cœur dans un mouvement d'une énergie extraordinaire ; puis, lui remettant un petit crucifix d'ivoire sur ébène, dont elle ne s'était jamais séparée, elle lui dit : « Tiens, mon enfant !... tiens, ma fille !... C'est le crucifix que le Père Parabère plaça sur la poitrine de mon mari mourant, et qu'il m'envoya avec sa croix de commandeur et les dernières lignes de son écriture... Je te le donne ; puisse-t-il te protéger au milieu de nos désastres et de nos périls !... »

Étienne n'hésita pas ; en quelques jours, il organisa un corps de francs-tireurs, qui le reconnurent pour leur chef. Laurent annonçait chaque matin qu'il allait partir pour se joindre à un régiment qui

s'était replié sur Châlons, ; cependant, il ne partait pas.

Une épreuve plus cruelle que toutes les autres était réservée à madame Duvernay. Un soir, après un de ces combats d'avant-postes où nous obtenions d'insignifiants avantages et qui préludèrent au grand naufrage de Sedan, elle vit arriver quatre soldats prussiens, portant sur un brancard leur colonel, mortellement blessé, disaient-ils. Que faire? Il ne s'agissait pas, bien entendu, de fermer les portes du château à ce vainqueur agonisant. Déjà, sans que cette féroce maxime eût été formulée, la force primait le droit. Déjà nos ennemis avaient le droit ou la force de parler en maîtres. La première idée de madame Duvernay fut de s'enfermer avec Honorine dans son appartement, de n'en plus sortir, d'abdiquer toutes ses prérogatives de maîtresse de maison, de façon à prouver à ce colonel allemand qu'il était chez lui, et non pas chez elle. Mais l'excellente femme avait compté sans cette émotion de pitié qui, à certaines heures, fait oublier les ressentiments de la défaite comme les rancunes nationales. Elle était sur le perron du château, au moment où passa le lugubre cortège. Ce fut assez d'un regard pour bouleverser tous ses projets. La civière avait été couverte d'un drap dont la blancheur disparaissait sous d'énormes taches de sang. La pâleur livide du blessé, ses yeux clos, son front emperlé de sueur reportèrent sa pensée de quinze ans en arrière. Elle eut, comme dans un lointain voilé d'ombre, la vision de son mari mourant, le lendemain d'Inker-

mann, loin de sa patrie, loin de sa femme et de tout ce qu'il aimait. — « Cet homme qui va mourir, se dit-elle avec une sorte d'inconscience, ce n'est plus un Prussien, ce n'est plus un ennemi ; c'est une créature du bon Dieu, que Dieu m'envoie pour l'aider à prier et à mourir ! »

Un quart d'heure après, admirablement secondée par Honorine, madame Duvernay installait le blessé dans sa meilleure chambre, et elle se penchait sur son chevet avec la sympathie intelligente et discrète d'une sœur de charité. Le colonel Eichfeld était en proie à un violent accès de délire. Il paraissait avoir une quarantaine d'années. Ses yeux, d'un bleu changeant et irisé comme les eaux de son Danube, s'égaraient tantôt sur les tentures de la fenêtre d'où l'on apercevait un ciel d'orage, tantôt sur cette femme et cette jeune jeune fille inconnues, vêtues de noir, qui sans doute lui rappelaient les objets de ses plus chères tendresses. — « Marthe ! Dorothée ! Frédérique ! » disait-il d'une voix entrecoupée par des convulsions d'agonie ; est-ce vous ? Comment êtes-vous ici ? Emmenez-moi ! Sauvez-moi !... »

« Sauvez-moi ! » Ce mot pénétra jusqu'au fond du cœur de madame Duvernay : — « Oui, nous le sauverons ! » dit-elle à Honorine ; Marthe, Frédérique, Dorothée, ce sont sans doute ses filles et sa femme... Nous les remplacerons ! »

Dès lors, elle se passionna pour cette œuvre étrange : la guérison d'un homme qui, une fois rétabli, ne manquerait probablement pas de poursuivre contre la

France l'implacable programme du *chancelier de fer*. C'est que le colonel Franz Eichfeld ressemblait bien peu à M. de Bismark. On eût dit un philosophe d'Heidelberg plutôt qu'un des chefs de l'invasion à outrance. A mesure qu'il reprenait ses sens, que le docteur allemand lui rendait l'espérance, qu'il se ranimait peu à peu sous la balsamique influence de ses deux infirmières, on pouvait remarquer en lui ce type germanique auquel nous avions cru, sur la foi des légendes et des poètes, dont cette effroyable guerre nous a désabusés, et que nous devons désormais regarder comme une exception : cheveux blonds, œil rêveur, sourire mélancolique, traits empreints d'une indéfinissable expression de douceur. Hâtons-nous d'ajouter que, en lui prodiguant ses soins, madame Duvernay ne cessait pas d'être Française de cœur et d'âme. Qui de nous n'avait pas ses superstitions pendant cette crise inouïe? Elle nous affolait tous ; l'hallucination et le vertige devenaient notre état normal ; ne pouvant plus croire qu'à l'invraisemblable et à l'impossible, nous finissions par prendre au sérieux l'inspiration surnaturelle d'une cuisinière, les divagations prophétiques d'un intrigant ou d'un fou. La superstition de madame Duvernay était moins insensée. Il lui semblait que, en soignant ce colonel prussien, elle épargnerait non seulement à son château, mais à sa province, une partie des horreurs de l'invasion ; que, si elle contribuait à guérir Eichfeld, qui n'avait pas l'air bien méchant, elle rachèterait la vie de quelques-uns de nos pauvres soldats ; — qui sait ? de ces braves francs-tireurs, com-

mandés par Étienne Hermel, et plus exposés que tous les autres.

Contre toute probabilité, le colonel guérit de ses blessures et entra en convalescence. Trop faible encore pour reprendre son service, il passait ses journées sur une chaise longue, que l'on roulait près de la fenêtre, ouverte sur le parc. A chaque instant, ses yeux se fixaient sur madame Duvernay et sur Honorine. Son pâle visage exprimait alors un indicible mélange de gratitude, de respect, de surprise, de remords peut-être. Le peu qu'il leur raconta de sa vie leur apprit qu'elles avaient bien deviné. Marthe, c'était sa femme ; Frédérique et Dorothée, c'étaient ses filles. Il montra quelques-unes de leurs lettres ; ses deux sœurs de charité — comme il les appelait — ne pouvaient pas ne pas être émues de l'expression naïve de leur désespoir tant qu'elles le croyaient en danger de mort ; de leur joie, en apprenant qu'il était sauvé.

Cependant, le temps marchait rapidement, et nos malheurs encore plus vite. Je n'ai pas à vous les rappeler. Que ne sont-ils présents à toutes les mémoires, pour nous rendre enfin ce qui pourrait les réparer ! Madame Duvernay n'avait pas un moment perdu de vue les opérations et les vicissitudes de la guerre. Ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était le danger incessant d'Étienne Hermel et de ses compagnons, qui continuaient leurs périlleuses audaces de francs-tireurs, passant, en une nuit, d'un bout du département à l'autre ; tantôt cachés dans les bois de Sézanne ; tantôt se dérobant dans des creux de rochers et des

grottes masquées par de grosses touffes de ronces et d'aubépines ; opérant des pointes hardies jusqu'à la lisière de la forêt d'Angecourt ; couchant, à la belle étoile, dans les carrières de grès et d'ardoises ; insaisissables, invisibles, harcelant les traînards de l'armée allemande ; s'emparant des fourgons de fourrages ; profitant de leur parfaite connaissance de toutes les localités du pays pour improviser des surprises et des embuscades, occire des uhlans, décimer les troupes éparses ; d'autant plus expéditifs dans cette guerre de haine et de hasard, qu'ils étaient sûrs, dès qu'ils seraient pris, d'être immédiatement fusillés.

Pour se renseigner, madame Duvernay avait deux émissaires : son régisseur, Laurent Gatinel, qui avait fini par rester, sous prétexte que la présence du colonel Eichfeld et le *va-et-vient* des soldats allemands lui faisaient un devoir de ne pas quitter le château, presque uniquement habité par des femmes ; — et Julie, sa caméristе, fille déjà mûre d'un des anciens gardes du général Duvernay ; une fine mouche qui en aurait remontré à bien des diplomates, si elle n'avait gâté ses finesses par ses bavardages. Deux ou trois fois, pendant la convalescence du colonel, madame Duvernay, écrasée de fatigue, s'était fait remplacer par Julie ; ces jours-là, elle remarquait avec étonnement que *son* malade, après ces heures passées avec la caméristе, essayait vainement de dissimuler son agitation et son trouble, qu'il regardait Honorine avec un surcroît de sympathie, comme pour la plaindre et pour regretter de ne pouvoir la défendre.

Laurent et Julie circulaient librement dans les environs du château, et revenaient raconter à leur maîtresse ce qu'ils avaient vu ou entendu dire. Bientôt elle eut le chagrin d'apprendre qu'Étienne Hermel et ses intrépides camarades avaient manqué quelques occasions qui auraient pu être fatales aux Prussiens, avertis à temps par un mystérieux message. Puis les nouvelles devinrent encore pires. Les francs-tireurs avaient été, à leur tour, surpris dans une embuscade ; Étienne s'était échappé, non sàns perdre quelques-uns de ses hommes, tués sur le champ de bataille, et sans laisser entre les mains des Prussiens quelques prisonniers, voués d'avance au feu de peloton. Enfin, un dernier bulletin acheva d'accabler madame Duvernay et Honorine. Cernés dans les carrières de Dormans, nos francs-tireurs avaient succombé au nombre. Étienne s'était défendu en désespéré, et était mort en brave.

Ces nouvelles sinistres, nos désastres sans cesse aggravés, les susceptibilités de la défaite auraient suffi à changer l'attitude de madame Duvernay, quand même la guérison à peu près complète du colonel Eichfeld n'eût pas ordonné à la noble femme de redevenir exclusivemeut Française. Moribond, il avait été pour elle presque un ami ; convalescent, un hôte ; guéri, il n'était plus qu'un ennemi. Le colonel s'aperçut aisément de ces nuances. Il avait d'ailleurs hâte de partir. Depuis quelques jours, madame Duvernay semblait l'éviter. Il lui fit demander une audience, et lui dit avec une expression de timidité, singulière chez un vainqueur :

— Madame, un de mes tourments, au milieu de tant d'émotions étranges, est de ne plus oser vous exprimer ma reconnaissance... Pourtant, je voudrais vous la témoigner en vous priant d'accepter un présent...

— Oh! colonel! répliqua-t-elle avec un mouvement de répulsion invincible.

— Oui... oui..., reprit-il, — et son sourire mélancolique redoubla de tristesse, — vous ne pouvez plus que me haïr... C'était inévitable ; l'idée de recevoir de moi autre chose qu'un adieu vous indigne... Néanmoins, veuillez écouter jusqu'au bout un soldat qui ne pourra jamais voir en vous qu'une bienfaitrice, une sœur de charité... Vous aimez bien mademoiselle Honorine ?

— Comme ma fille...

— Moi aussi, je l'aime... Si j'en crois votre femme de chambre, il est question pour cette chère enfant d'un mariage avec votre régisseur, Laurent Gatinel...

— Mais non... je n'en sais rien... je n'y avais pas songé... Julie est une bavarde... Si le bruit de ce mariage a couru, c'est sans mon consentement, sans l'assentiment d'Honorine...

— Eh bien, madame, il ne faut pas que ce mariage s'accomplisse...

— Pourquoi ?...

Au lieu de répondre, le colonel se dirigea vers une étagère où il avait placé quelques livres. Il y prit une de ces brochettes dont se servent les cuisiniers pour faire cuire sur le gril les rognons et les mauviettes.

Seulement, ce n'étaient ni des mauviettes, ni des rognons qu'enfilait cette brochette, mais deux ou trois douzaines de carrés de papier.

Le colonel les détacha :

— Tenez, madame, lisez ! dit-il.

Madame Duvernay tressaillit d'horreur. Sur ces papiers, elle venait de reconnaître l'écriture de Laurent. Le misérable s'était fait l'espion des Prussiens. Il leur avait dénoncé, jour par jour, les marches et contremarches des francs-tireurs et d'Étienne.

— Maintenant, pas un mot ! murmura le colonel.

Il donna un ordre, en allemand, aux soldats qui l'entouraient. Deux minutes après, Laurent parut. Il était livide. Il voulut parler. Un geste lui imposa silence.

— Madame, dit le colonel Eichfeld, je ne suis ici que votre hôte ; c'est vous qui commandez en souveraine... Que dois-je faire ?

Madame Duvernay ne répondit que par un regard ; le colonel comprit ce regard terrible. Il fit signe aux soldats, qui emmenèrent Laurent. Quelques secondes s'écoulèrent... Puis une détonation retentit de l'autre côté du mur du jardin : justice était faite.

Sans perdre un instant, sans dire une parole, le colonel Eichfeld s'inclina devant madame Duvernay et Honorine, et sortit. Cinq minutes après, il avait quitté le château.

Les deux femmes restèrent seules. Alors madame Duvernay fondit en larmes. Honorine pleurait aussi ;

mais un rayon de grâce divine brillait à travers ses pleurs.

— Ma chère fille ! ma pauvre enfant ! lui dit la noble veuve ; à ton âge, on se console... Des jours meilleurs succéderont peut-être à ces jours de désolation et d'épouvante. Nous te chercherons un brave et loyal garçon qui t'aidera à oublier...

Honorine se leva toute droite. Elle ne pleurait plus. Elle tira de son corsage le crucifix que madame Duvernay lui avait donné, et, le montrant à sa bienfaitrice :

— « Ne cherchez pas, » dit-elle.

M. JULES SIMON

Dieu, Patrie, Liberté.

Je ne connais pas, parmi nos contemporains, d'homme plus *instructif* que M. Jules Simon. Ce mot, sous ma plume, ne fait pas allusion à son savoir, à son talent, à son style, à son éloquence, mais aux leçons qu'il nous donne... et à celles qu'il a reçues. Voilà un philosophe platonicien, un penseur spiritualiste, un libéral sincère, un loyal patriote, orateur aussi remarquable à l'Académie qu'à la tribune, écrivain de premier ordre, esprit parfaitement équilibré, doué de toutes les qualités persuasives, assez fin pour accréditer des mensonges et même des vérités, assez *charmeur* pour attirer à soi et séduire la masse des indifférents et des neutres. Né au moment où tombait le premier Empire, il s'ouvre à la vie intellectuelle sous les princes d'Orléans auxquels il rend aujourd'hui une justice tardive. Disciple de M. Thiers en politique et de M. Cousin en philosophie, libre de tout engagement avec le passé, sa prédestination évidente était de s'attacher au gouvernement de juillet. Il a trop d'esprit et de bon sens

pour ne pas dire, avec cette héroïque *ganache* de la Fayette, que c'est là la meilleure des républiques, et pour ne pas reconnaître que peu importe qu'il y ait aux Tuileries un Roi et une famille royale, si ce Roi et cette famille font au pays bonne mesure de libertés. Non ! il veut être, et il est républicain, probable ment parce que le divin Platon, qu'il a traduit pour M. Cousin, lui fait aimer la République athénienne ; peut-être parce que les lésineries du grand philosophe (ce n'est pas de Platon que je parle) lui ont fait goûter le brouet noir de la République spartiate.

Le 20 février 1848, on aurait aisément parié dix contre un que les républicains — qui, de leur propre aveu, n'étaient pas prêts, — ne réussiraient pas à renverser la Monarchie, que tout semblait affermir, ses succès en Afrique, la prise d'Abd-el-Kader, le groupe des jeunes généraux au printemps de leur gloire, des jeunes princes dans tout l'éclat de leur bravoure, la majorité considérable de la Chambre des députés, la quasi-unanimité de la Chambre des pairs, la prospérité du pays, la complicité des intérêts matériels, la sagesse du Roi, l'éloquence de ses ministres, l'assentiment pacifique de l'Europe.

Le 8 mai 1870, il y avait encore, malgré les fameux *points noirs*, dix chances contre une pour que l'Empire échappât aux menaces de la République, et, comme il ne pouvait, hélas ! succomber qu'à la suite d'une guerre malheureuse, M. Jules Simon, Français avant tout, pouvait garder ses opinions ; il était incapable de former ces horribles vœux de lèse-patrie,

qui, chez la plupart de ses coreligionnaires politiques, servirent de prélude à leurs prouesses actuelles.

Eh! bien, contre toute vraisemblance et au grand détriment de cette France qu'il aime, M. Jules Simon, deux fois dans sa vie, en pleine seconde jeunesse, et au seuil d'une verte vieillesse, a vu se réaliser le gouvernement de ses rêves. En 1848, on eût dit que la Providence venait de choisir l'homme qu'il aurait choisi lui-même ; — car Platon, en exilant de sa république les poètes, aurait certainement fait une exception en faveur de Lamartine, sous peine d'être forcé d'en sortir avec lui. — En 1871, sa bonne fée lui donne pour chef de file M. Thiers, qui semble se faire républicain pour lui plaire, et à qui la France aux abois prodigue toute sa confiance. Est-ce tout? Pas encore ; comme si M. Jules Simon devait être décidément l'enfant gâté de cette troisième république, il se trouve que son conflit avec Gambetta, la fermeté de son attitude à Bordeaux, l'amitié de M. Thiers, la correction et le charme de ses manières et de son langage, qui faisaient dire à Mgr l'évêque d'Orléans, après une audience où M. Jules Simon avait redoublé de courtoisie, de politesse et de chatteries : « Il sera cardinal avant moi! » — lui permettent de conserver son portefeuille de ministre de l'instruction publique, en face d'une assemblée monarchique, réactionnaire et cléricale ; — et que, trois ou quatre ans plus tard, de nouvelles élections, des élections républicaines et radicales, qui évidemment le dépassent, forcent le maréchal, après

deux essais malheureux, de faire de lui son premier ministre. En vérité, jamais on ne vit chance plus favorable, victoire plus obstinée contre la vraisemblance et la logique des événements. Jamais beau joueur n'eut plus d'atouts dans la main. C'était, ou peu s'en faut, le *quine* à l'ancienne loterie, le numéro plein, sortant vingt fois de suite à la roulette de Monaco, le trèfle à quatre feuilles, la tulipe bleue, le merle blanc, ou plutôt tricolore, ce qui, je crois, est encore plus rare.

Maintenant, ouvrons ensemble le livre de M. Jules Simon ; il nous sera facile de conclure. Si j'avais à le définir, je dirais que ce livre est, sinon la confession, au moins la profession de foi d'un homme dont la foi essaye de se raidir contre de douloureuses expériences ; ou, si nous voulions rester plus poétiques, je l'appellerais l'éloquente élégie d'un amant trahi, qui, refusant de maudire sa maîtresse, attribue ses trahisons aux mauvais conseils de ceux qu'elle lui a préférés.

DIEU, PATRIE, LIBERTÉ, quel beau titre, si Dieu signifiait christianisme, si liberté signifiait monarchie entourée d'institutions libérales, si patrie était invoquée par ce patriotisme qui sacrifie ses opinions personnelles aux intérêts, au repos, à l'avenir, au salut de son pays !

L'introduction est très belle ; l'auteur s'adresse aux néo-jacobins qui sont aujourd'hui nos maîtres, et leur dit : « Vous avez combattu, contre eux (les fous, les énergumènes), l'amnistie, et vous l'avez faite ; vous

avez combattu, contre eux, la transformation de nos tribunaux en commissions judiciaires, et vous êtes en train de la préparer de vos propres mains. Vous avez combattu, contre eux, l'affaiblissement systématique de notre armée par la diminution du temps de service, et vous voterez cette diminution. Vous avez combattu, contre eux, au moins comme inopportun, le rétablistement du divorce, et vous allez le voter. Vous avez combattu, contre eux, la guerre au christianisme, et vous la ferez, vous la faites déjà, sous leurs ordres. Vous combattez le prêtre, de peur qu'il ne soit clérical, et le philosophe spiritualiste, de peur qu'il ne ramène le prêtre. Vous avez commencé par *laïciser* l'école, et puis vous l'avez neutralisée. Vous confondez la négation des croyances avec la liberté de penser, qui est tout le contraire. Vous abaissez le législateur, vous énervez le juge, vous supprimez le soldat ; et c'est le moment que vous choisissez pour supprimer aussi les croyances ! Vous les pourchassez jusque dans les campagnes, comme s'il vous fallait, après la Commune, des Jacqueries ! C'est un étrange moyen de sauver et de régénérer la France. »

Rien de plus vrai, et il est impossible de lire cette noble page sans ressentir une émotion profonde. Mais comment M. Jules Simon, en l'écrivant, ne s'est-il pas demandé s'il ne frappait pas *à côté?* On ne prête qu'aux riches, et, en attribuant aux hommes auxquels il s'adresse les capitulations les plus lâches, les palinodies les plus déshonorantes, l'obéissance la plus servile aux pires passions du radicalisme populacier, aux plus

odieux mandats impératifs du suffrage universel, il leur rend pleine justice. Ils sont en fonds pour expliquer toutes les bassesses, toutes les couardises, toutes les vilenies, toutes les turpitudes. Pourtant, s'ils se sont laissés ainsi glisser sur la pente savonnée, est-ce uniquement leur faute? Ne doit-on pas aussi s'en prendre à cette pente elle-même, c'est-à-dire à la fatalité révolutionnaire, à la *spécialité* de la République, dont le trait caractéristique est de ne pouvoir vivre qu'en s'exagérant, de ne pouvoir durer qu'en s'envenimant, de ne pouvoir subsister qu'en se précipitant aux extrêmes ; et cela sans avoir à changer de personnel ; si bien que les modérés de la veille deviennent les violents du lendemain, que les intentions sages se traduisent en résolutions insensées, et que la faiblesse, le vertige et la peur finissent par faire un pacte avec l'audace, avec la fureur, avec le crime, aux dépens de tout ce qu'on avait promis de conserver, au profit de tout ce qu'on avait promis de combattre ? Croyez-vous que, si ces gens-là, qui n'ont ni âme, ni cœur, ni honneur, ni conscience, mais qui, après tout, ne sont pas tous des imbéciles, avaient espéré pouvoir se maintenir en gardant intacts leurs premiers programmes, ils n'auraient pas mieux aimé arrêter leur montre à l'heure où, sortis de leur néant et de leur boue, ils étaient devenus des députés, des sénateurs, des conseillers d'État, des ministres, échangeant les gargotes du quartier Latin et les brasseries des boulevards extérieurs contre les bombances et les ripailles officielles? A part quelques enragés, quelques sectaires, marqués

du sceau de la réprobation éternelle, croyez-vous que ce soit seulement pour leur plaisir qu'ils mangent du prêtre, qu'ils livrent les robes noires aux haines stupides des faubouriens et des voyous, qu'ils expulsent les religieux, qu'ils brisent les crucifix, qu'ils crochettent les serrures, qu'ils suppriment Dieu, qu'ils achèvent de démolir tout ce qui pourrait encore, au milieu de la débâcle générale, protéger leur gouvernement et tranquilliser leurs jouissances ?

Non, ils ont cédé, ils cèdent au souffle impitoyable qui les pousse, et, ce souffle, c'est le simoun révolutionnaire, c'est la *mal'aria* républicaine. Ce qui est vrai dans le présent ne l'est pas moins dans le passé. M. Jules Simon, dans ses premiers chapitres, résume à larges traits, et avec une *maëstria* incomparable, l'histoire de la grande Révolution dans ses rapports avec les questions religieuses. Est-ce que les réformateurs de la Constituante ne se laissèrent pas absorber par les démolisseurs de la Législative et les destructeurs de la Convention ? Est-ce que Grégoire, Garat, Claude Fauchet, Camus, etc., ne se seraient pas récriés avec horreur si on leur avait prédit qu'ils iraient des réformes au schisme, du schisme à l'athéisme, de l'athéisme au culte de la déesse Raison sous les traits d'une courtisane, et au massacre collectif des religieux et des prêtres ? Les abus étaient visibles, les privilèges exorbitants ; la prépondérance de l'Église hors de proportion avec l'état des esprits qu'avait sécularisés un siècle de propagande philosophique, d'épidémie irréligieuse, de peccadilles épis-

copales et de mauvais exemples. Rien de plus simple, en apparence, et de plus facile que de corriger, de réformer, d'émonder ce que personne ne songeait plus à défendre. On est stupéfait, lorsque, en lisant ces belles pages de M. Jules Simon, on revoit le point de départ, et quand on mesure le chemin parcouru. Nos modernes mangeurs des saucissons du vendredi saint reconnaîtraient-ils leur ancêtre dans ce prêtre libéral qui écrivait en 1789 : « Dès que la religion catholique est nationale, il faut qu'on la respecte, à quelque prix que ce soit, et personne ne doit pouvoir la dédaigner en public avec impunité. Fermez donc vos boucheries, vos charcuteries, vos étaux sanglants de viande pendant le carême dans toute la France ! Qu'il soit défendu, sous peine de fortes amendes au profit de la Caisse de charité, d'en servir dans les auberges... Les étrangers non catholiques, d'une gourmandise si atroce qu'ils ne puissent pas, pendant six semaines, s'alimenter de bons légumes, de fruits excellents, de poissons délicieux, n'ont qu'à rester chez eux durant ce petit terme, ou y aller manger, avec leur voracité insatiable, la viande et le sang des animaux domestiques qu'ils ne peuvent se passer d'engloutir soir et matin... »

Que dirait le prince Napoléon, qu'aurait dit Sainte-Beuve de cette singulière tirade, dont l'auteur, Claude Fauchet, n'en fut pas moins, deux ans après, révolutionnaire jusqu'aux moelles, girondin jusqu'au vote, assermenté, évêque constitutionnel, et assez violemment rejeté hors de l'Église pour qu'on se dise qu'il aurait

mieux fait de manger un bœuf et de rester chrétien ?

M. Jules Simon est, nous n'en doutons pas, très sincère dans sa généreuse passion pour la liberté, dans ses idées de tolérance religieuse, dans son respect pour les croyances les plus absolues, dans sa haine contre les mesures de proscription, dans son désir de voir le peuple, le pauvre, rester fidèle à la religion qui le console et l'empêche de courir sus à la propriété sans l'intervention du gendarme. Eh bien, j'offre de parier, son livre à la main, qu'il y a moins de différence entre lui et le plus acharné, le plus venimeux, le plus frénétique de nos jacobins de 1883, de nos persécuteurs de prêtres et de couvents, de nos brasseurs de décrets, de nos professeurs d'athéisme, des désorganisateurs de nos codes, de nos finances, de notre magistrature, de notre armée, de notre diplomatie, de notre honneur, qu'il n'y en a eu, de 89 à 93, CHEZ LES MÊMES HOMMES, suivant qu'ils en étaient encore à la métaphysique de leur rôle, qu'ils s'assignaient d'avance la limite à ne pas dépasser, qu'ils croyaient pouvoir fixer le nombre de leurs étapes et de leurs haltes, qu'ils espéraient obtenir, par une concession partielle, le droit de ne rien concéder de plus, et, finalement, qu'ils se sentaient absorbés par une sorte de second *moi* qui entraînait, emportait, engouffrait le premier. Oh ! l'engrenage ! le démon révolutionnaire ! à qui on appartient par tout le corps, dès qu'on lui abandonne un cheveu ! la torpille républicaine, douée de la mystérieuse faculté d'engourdir la volonté, d'endormir la conscience, d'amollir tous les ressorts de

résistance à ce qui apparaissait d'abord comme monstrueux, exécrable, infâme, impossible !

Au surplus, pourquoi raisonner ? C'est le beau livre de M. Jules Simon que je pourrais appeler en témoignage. C'est lui qui me fournirait, presque à chaque page, mes arguments les plus solides. — « Ce serait, dit-il, rendre service à ceux qui aujourd'hui gouvernent notre politique que de leur mettre sous les yeux, à la fin du dix-neuvième siècle, l'histoire religieuse des dernières années du dix-huitième. Ils apprendraient combien il est difficile, même aux plus fermes esprits, de résister aux entraînements des foules et de se contenir dans les bornes qu'ils se sont d'abord prescrites... Pour toucher, même d'un main discrète, à la religion et à la conscience, il ne suffit pas d'être maître de soi, — et quel homme peut affirmer qu'il l'est ? — il faut encore être maître des passions et de l'esprit des autres. On commence par une réforme légitime, et on risque, au bout de quelques mois, d'avoir les pieds dans le sang. Il y a deux choses également difficiles dans le gouvernement des hommes : les secouer dans leur torpeur ; les arrêter dans leur emportement..... Il est naturel à l'homme d'aimer la liberté ; mais il faut croire que rien ne lui est plus difficile que de la comprendre, car nous le voyons presque toujours la chercher où elle n'est pas... » — Combien je regrette que l'espace me manque pour citer les pages suivantes, aussi éloquentes que vraies ! Dans ce livre de 420 pages, on pourrait cueillir bon nombre de pensées qui semblent gravées au burin, et

qui font songer à des médailles, — non, je me trompe, au revers d'une belle médaille d'or, frappée à l'effigie de M. Jules Simon; revers dont la spécialité serait de contredire la médaille. A tout moment, on est tenté de dire à l'éminent écrivain: « Oui, mon cher maître, vous avez parfaitement raison, et votre beau langage ajoute encore à la justesse, à la portée de vos raisonnements. Oui, le grand malheur d'un gouvernement tel que le nôtre, c'est que l'électeur y est dominé par ses intérêts les plus égoïstes, ses instincts les plus bas ou ses passions les plus dangereuses, l'élu tyrannisé par l'électeur, le ministre par l'élu, et que, dans ce conflit de tyrannies de bas en haut, le pays, ses droits, sa fortune, son bien-être intérieur, sa dignité extérieure, sont constamment sacrifiés. Mais ce malheur est étroitement attaché au régime du suffrage universel, et le suffrage universel, c'est la nécessité, la fatalité de la République, sa condition suprême; c'est la République elle-même, son *to be or not to be*, la robe de Nessus collée aux grosses épaules de la Marianne. C'est à la fois l'élément de sa vie et son péril de mort, le spécifique qui la soutient et le poison qui la tue, sa raison d'être et la cause permanente de sa déraison perpétuelle. Du moment que vous acceptez la souveraineté du peuple, le dogme du peuple souverain, vous êtes forcé d'en subir toutes les conséquences; car, ce souverain, c'est le redoutable et aveugle équivalent du despote, — du despote qui vous inspire de si éloquents anathèmes, et de qui vous dites admirablement: « Il n'est pas la conservation et la force de la

volonté nationale; il n'en est que l'absorption. » — Seulement, c'est le despote à des millions de têtes, avec cette masse effrayante de caprices, de variations, d'extravagances, d'atrocités, d'appétits, de convoitises brutales, de corruptions grossières, de scélératesses inconscientes ou *voulues* que suppose l'omnipotence du nombre. C'est le *César-multitude* (style Victor Hugo), avec le discernement de moins et l'ignorance de plus. Caligula faisait de son cheval un consul; le Caligula populaire décerne ses consulats à des ânes. Domitien prenait un plaisir cruel à tuer les mouches; le *Domitien-foule* proscrit les abeilles. Néron martyrisait les chrétiens, le Néron populacier massacre les ôtages. Néron incendiait Rome, mais pour la rebâtir plus belle; le Néron démagogique brûle les Tuileries, et y laisse à peine de quoi faire des serre-papiers. Commode assommait, dans le Cirque, des gladiateurs désarmés. Le Commode-canaille égorge, dans les abbayes et dans les églises, des moines, des religieuses et des prêtres, plus désarmés encore.

Tous ces tyrans, Néron, Caligula, Domitien, Commode, Tibère, Caracalla, avaient une manière à eux de s'approprier les richesses de ceux qu'ils condamnaient à mort. Puisse le tyran multiplié par un nombre infini de zéros, ne pas faire la même opération par des méthodes encore plus expéditives!

Il faut lire et relire le dernier chapitre, intitulé *Bilan*. Là, M. Jules Simon se livre presque tout entier; je dis *presque*, parce qu'avec cette nature plus fine qu'éner-

7.

gique, plus délicate que véhémente, plus souple que vigoureuse, plus insinuante que tranchante, plus lumineuse que chaude, plus *intentionnée* que résolue, plus ouatée que hérissée, il n'est pas facile de pénétrer jusqu'au fond. Avant d'arriver à ce magnifique épilogue, M. Jules Simon s'est contenu ; il traite avec de grands égards l'éloquence jacobine de M. Challemel-Lacour, le *pince sans rire ;* accorde beaucoup de talent à M. Jules Ferry (*boum !*) ; ménage M. Paul Bert ; discute M. Marcou, et semble prendre au sérieux le citoyen Jules Roche, ce neveu d'évêque, qui ne mériterait que la malédiction de son oncle. Dans son terrible *Bilan*, il se dégonfle et le réquisitoire est accablant. Il a des ironies vengeresses : « Nous attendions beaucoup, en ce genre, des *lumières* de M. Barodet ; » — des coups droits qui percent de part en part mandataires, mandants et mandat. « La plupart des candidats se soucient moins de dire ce qu'ils pensent que ce que pensent leurs électeurs. » — « Ils devraient être au service d'une doctrine, ils sont au service de leurs intérêts, ce qui est presque le contraire ; tous mendient. » — « Peu leur importe ce qui pend au bout de leur hameçon, pourvu que le poisson s'y prenne.... tous serviles... » — « Les élus exercent sur les ministres le despotisme que les électeurs exercent sur eux. Les ministres obéissent aux députés, les députés aux électeurs, les électeurs aux démagogues ; et le résultat, c'est que, au dedans, il n'y a plus de gouvernement et que, au dehors, il n'y a plus de France. » — « Le talent d'un ministre est aujourd'hui

celui de feu Mangin ou celui de feu Robert Houdin; il ne s'agit guère d'être un Richelieu. »

Et le *bilan* de nos finances! Hélas! Nous ne le connaissons que trop, mais on ne saurait assez le répéter. En 1826 (ministère Villèle), moins d'un milliard. Depuis 1877, plus de trois milliards. « Parmi les dépenses nouvelles, il y en a qui ne s'expliquent que trop. Demandez à Varus! »

Et notre situation à l'extérieur! — « Nous nous sommes montrés provocants mal à propos, nous n'avons pas su être fermes... Nos gouvernants ont fait comme les gens qui trouvent le service de trois ans trop lourd, et ne perdent pas une occasion de brailler *la Marseillaise*. Résultat général : Notre situation matérielle perdue en Égypte, notre situation morale perdue en Orient, notre force amoindrie en Algérie, nos relations avec Rome et Londres plus que compromises. Joignez-y le ridicule de quelques pas faits en avant, comme si nous tenions à faire ressortir notre faiblesse matérielle et morale. Voilà notre rôle dans le monde pour ces dernières années. » — Il faudrait citer jusqu'au bout ces admirables pages. J'aime mieux vous renvoyer au livre, et essayer de conclure.

M. Jules Simon se souvient-il de cette journée de décembre 1876, où, prenant possession de la présidence du ministère, il résuma ainsi son programme politique : « Depuis que *j'existe*, j'ai toujours été profondément conservateur, et profondément républicain. »

A son livre, qui devrait être un événement, et que

nous venons de lire avec passion, il manque un *post-scriptum ;* ce *post-scriptum* où les jolies femmes et les hommes d'esprit achèvent de dévoiler leur pensée. Ce n'est pas moi, chétif, qui oserais souffler M. Jules Simon ; il se chargerait du texte ; je me borne à indiquer le sens :

« Éclairé par l'expérience, je reconnais aujourd'hui qu'il est impossible d'être conservateur lorsqu'on est républicain, ou d'être républicain lorsqu'on est conservateur. Décidément, il faut choisir, et j'aime trop mon pays pour que l'on puisse douter de mon choix. »

LE DUC ALBERT DE BROGLIE

Frédéric II et Marie-Thérèse, d'après des documents nouveaux (1740-1742).

Quel temps que celui où l'on ne peut s'abandonner à une légitime admiration pour un livre excellent, sans faire un douloureux retour sur l'heure présente et sur soi-même ! Ceci n'est pas, croyez-le bien, une allusion chagrine aux mécomptes que M. le duc de Broglie a subis sur un autre terrain, et à la question de savoir si la politique lui a été moins favorable que la littérature, l'histoire écrite plus propice que l'histoire *vécue.* Cette question est vidée ; il serait de très mauvais goût d'y revenir. A ceux qui, sous prétexte de mieux louer l'historien, chicaneraient l'homme d'État, nous pouvons désormais répondre, preuves en main, que décidément la France, la France républicaine de 1883, préfère le rebut à l'élite, l'empirique au médecin, le poison au spécifique, l'expédient aux principes, le maléfice au bienfait, la *blague* à l'éloquence, la nullité intrigante au talent sérieux, le bock au château-margaux, le politicien au politique, l'aventurier au général, le *strass* au diamant, le chryso-

cale à l'or, l'athée au chrétien, le vice à la vertu, l'opprobre à l'honneur, les gens tarés aux braves gens, le plaisir d'être exploitée au chagrin d'être gouvernée, et, pour tout dire, la joie de mépriser ses maîtres à l'ennui de les estimer ; noble sentiment qu'elle partage avec les domestiques des courtisanes, des chevaliers d'industrie et des maisons mal famées ! Dès lors, il n'est pas de Jules Ferry, de Devès, de Floquet, de Ballue, de Labuze ou autre *sous-vétérinaire*, qui ne lui convienne mieux que le duc de Broglie. Pour commander à un peuple parvenu à ce degré d'affolement, de perversion, d'ahurissement, de démoralisation, d'aveuglement, de dégradation et de vertige, chaque qualité devient un défaut, chaque défaut une qualité.

Non ! si, en lisant cette œuvre de maître, — *Frédéric II et Marie-Thérèse,* — nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de tristesse, c'est que cette histoire, vieille de cent quarante ans, nous remettait en face de l'histoire d'hier. Certes, le talent ferme et fier du duc de Broglie est de ceux qui peuvent le mieux se passer du secours, toujours quelque peu factice et usuraire, de l'*actualité*, de l'*à-propos*. Et pourtant ! comment se trouver en présence de ces trois puissances, — l'Autriche, la France, la Prusse, — comment renouveler connaissance avec le *grand* Frédéric, le plus antipathique des grands hommes, admirablement peint par le duc de Broglie, comment constater, avec l'illustre écrivain, que, dès 1740, des influences funestes firent dévier la politique et la

diplomatie françaises, abusèrent notre gouvernement sur ses véritables intérêts, et l'amenèrent à lâcher la proie pour l'ombre, à être la dupe de la Prusse plutôt que l'allié de l'Autriche, comment se heurter à tous ces sujets de rapprochement, à tous ces points de ressemblance, sans déplorer une erreur si fatalement renouvelée ? Henri IV, Richelieu, Mazarin, Louis XIV et le grand Condé avaient eu raison de l'effrayante prépondérance de la maison d'Autriche, que Charles-Quint avait élevée si haut, qui menaçait de se transformer en monarchie universelle, et qui resserrait la France, comme dans un étau, entre les Pyrénées et nos frontières de l'Est. Mais cette phase inquiétante était close. Louis XIV, malgré les sombres revers de sa vieillesse, couvrait encore l'Europe des ombres de sa grandeur, comme ces chênes séculaires qu'il faut approcher de bien près pour s'apercevoir que, si leur tronc est gigantesque, leurs racines profondes, leur cime à demi dépouillée commence à offrir des marques de décadence et de vétusté. Dès lors, il n'y avait plus à redouter l'Autriche, à s'efforcer de l'amoindrir encore, à continuer, en plein dix-huitième siècle, l'œuvre que le siècle précédent avait entreprise avec tant de persévérance et accomplie avec tant de succès. L'équilibre était rétabli à notre avantage. Pourquoi le rompre au profit de cette puissance rivale, naissante, mais déjà redoutable, dont tout faisait prévoir l'accroissement sous un jeune prince, qui avait bien pu faire de l'*Anti-Machiavel* le masque de sa figure, mais qui n'en était pas moins un

Machiavel botté et éperonné, unissant l'astuce à l'audace et le génie de l'intrigue au génie de la guerre? Pourquoi recommencer le vieux programme de l'abaissement de la maison d'Autriche, alors qu'elle était réduite à des proportions rassurantes, qu'un Bourbon régnait en Espagne, et qu'une solide alliance avec Marie-Thérèse à la mort de l'empereur Charles VI, aurait pu, nous dit le duc de Broglie, mettre la France en mesure d'obtenir une cession de territoire qui peut-être l'eût protégée contre de récents désastres?

S'il n'y avait pas quelque chose de paradoxal et même d'un peu puéril à trop forcer les comparaisons, on pourrait signaler d'autres analogies entre la situation de 1740 et les événements contemporains. Ainsi notre jeune et éminent confrère, M. Paul Thureau-Dangin, suivant pas à pas le duc de Broglie dans le récit des ruses, des supercheries, des roueries, des marches et des contre-marches de Frédéric II, n'a pas eu de peine à retrouver dans cette physionomie royale, à la fois énergique et ambiguë, machiavélique et martiale, léonine et féline, quelques traits de M. de Bismark. Frédéric a cet avantage qu'il personnifie à lui tout seul nos trois vainqueurs de 1870. Il est souverain comme Guillaume, diplomate comme Bismark, stratégiste comme Moltke. Mais, si on perd un moment de vue son sceptre et son épée, que de similitudes! Le chancelier de fer, le conquérant sans scrupules que le succès a blindé, a eu, soyez-en sûr, au début, ses heures d'insinuante souplesse. Souvenez-vous de la page où Mérimée raconte l'apparition de Bismark

à Biarritz, pendant le séjour de l'Impératrice et de l'Empereur. Mérimée est aussi émerveillé de son esprit qu'étonné des dimensions du pied de sa femme, et il ajoute ces mots auxquels les catastrophes ultérieures donnent un sens si cruel : « Il a fait ma conquête. » J'imagine que pour conquérir le fin et sceptique conteur, M. de Bismark déploya quelques-unes des chatteries dont Frédéric II fut si prodigue en l'honneur de Voltaire.

Voltaire ! Nous n'avons que sa monnaie ; mais cette monnaie courante, éparpillée dans le journalisme, n'en est que plus malléable et d'une circulation plus facile. En 1740, la presse, à l'état de puissance sociale, n'existait pas encore ; mais la littérature existait, aiguisée de l'esprit des salons, teintée de philosophie encyclopédique, et représentant la plus absolue, quoique la plus mobile des souveraines : l'Opinion ; l'opinion, toujours plus influente, plus dissolvante et plus corrosive sous les gouvernements qui prétendent encore se faire obéir, mais ne savent plus se faire respecter. Eh bien, sous le ministère du cardinal de Fleury, — le Fontenelle de la diplomatie et de la barrette, — l'opinion, traduite par Voltaire et son groupe, pesa sur le choix de nos alliances et de la direction de nos armes, comme elle a pesé, avant et après Sadowa, interprétée par les journalistes libres-penseurs et révolutionnaires. Ne vous y trompez pas ! la Prusse, cette Prusse que nous aurions dû craindre et haïr entre toutes les puissances européennes, cette Prusse dont le nom nous rappelait les hontes de Rosbach, les sar-

casmes de Frédéric, les odieuses facéties de Voltaire se félicitant de nos défaites, les terribles revanches d'Iéna, les duretés de Brennus-Blücher, bien plus cruel dans la victoire que l'empereur Alexandre et même que lord Wellington, la Prusse rachetait tous ses torts, édulcorait tous nos griefs, en 1866 comme en 1740, par ce que j'appellerai là franc-maçonnerie de l'impiété, — faisant vis-à-vis à l'impiété de la franc-maçonnerie. — Les mêmes causes produisaient des effets analogues. Seulement, elles mettaient, de préférence, en branle la noblesse française, au lieu de pousser en avant et au hasard de ses passions grossières la masse démocratique. Pour ces échappés de l'ombrageuse dévotion du vieux Grand Roi et de madame de Maintenon, émancipés et dépravés par la Régence, gangrénés tour à tour et ruinés par l'agiotage, premiers disciples d'Arouet, ennuyés ou fatigués de leur inaction brillante, le jeune roi de Prusse avait le mérite de représenter officiellement le protestantisme allemand et, personnellement, toutes les hardiesses de l'incrédulité la plus raffinée, enjolivées de mœurs mi-parties de boudoir et de caserne. L'Autriche, au contraire, et son impératrice Marie-Thérèse, dont on ne devinait pas encore les qualités admirables, faites de génie, d'héroïsme, de piété, de patriotisme et de vertu, c'était la grande tradition catholique, le culte du passé, le respect des antiques croyances, tout ce que récusaient ces précurseurs inconscients de la Révolution.

Dans cette galerie dont le duc de Broglie nous fait

les honneurs avec une autorité et une *maëstria* incomparables, on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de l'équité du juge, de la fermeté de l'historien ou du talent de l'artiste. Jamais, par exemple, le cardinal de Fleury n'avait été dessiné d'un crayon si sûr, si juste et si fin :

« On n'avait pas vu sans une surprise qui, en se prolongeant, tournait à l'admiration, un vieux prêtre que ne recommandaient ni le talent, ni la naissance, sortir à petit bruit du fond d'une sacristie, monter au faîte du pouvoir à l'âge où d'autres en descendent, s'y maintenir sans défaillance pendant près de vingt années, et, dans cet intervalle, à plus de quatre-vingts ans sonnés, engager une grande guerre, en sortir avec honneur, après des succès qui avaient flatté l'orgueil national et en assurant à sa patrie la possession d'une province qui complétait heureusement son territoire.... Sa renommée, tardivement acquise, lui semblait, comme sa vieillesse, merveilleusement prolongée, un bien fragile qui ne tenait qu'à un souffle et que la moindre secousse pouvait faire tomber en poussière. Faire durer sa puissance autant que sa vie, les terminer ensemble et en paix le plus tard possible ; en attendant, savourer les hommages que l'on rendait de toutes parts au Nestor de la politique ; recevoir de tous les souverains d'Europe des lettres flatteuses, les écouter les yeux baissés dans cette attitude de jouissance modeste qu'un prélat mondain sait garder à l'autel devant l'encensoir ; — y répondre sur un ton d'humilité, remplir ainsi ses journées sans agiter ses

veilles et sans user ses forces, c'était désormais le seul rêve d'une ambition que l'âge avait fatiguée, mais non dégoûtée. »

Si, lors des débuts de l'illustre écrivain, déjà pleins de promesses qu'il a dépassées, des critiques moroses lui ont reproché de *faire gris*, d'être trop sage, donnant à entendre que, vingt ans plus tard, cette sagesse pourrait tourner en froideur et en sécheresse, ils doivent aujourd'hui être détrompés. Il en est des qualités de l'esprit comme des facultés du cœur et des forces physiques. Ce n'est pas en commençant à se dépenser avec excès que l'on se prépare une maturité féconde et correcte. L'intempérance intellectuelle a les mêmes allures que l'autre. Le pli une fois pris, elle vous gouverne, à l'âge où l'on se croyait sûr de la dominer, et l'on est vieux sans avoir été mûr. C'est, au contraire, le privilège des intelligences saines et bien réglées, que leurs économies juvéniles deviennent les trésors de leur virilité, et que, en prenant des années, elles révèlent tout ce dont on les accusait de manquer. Chaque nouvel ouvrage du duc de Broglie nous le montre sous un aspect nouveau ; fin, souple, d'une sagacité imperturbable, malicieux au besoin, souvent coloriste. Rien ne vaut, pour écrire l'histoire, l'avantage d'avoir passé par les grandes affaires, surtout quand on en est sorti avec le droit de mépriser un peu les hommes et de trop bien connaître le présent pour être tenté de calomnier le passé. Etant donnés le talent du noble duc, son savoir, son beau style, cette droiture et cette sévérité de conscience, applicables

aux œuvres de l'esprit comme aux actes de la vie publique et privée, nul, il faut l'avouer, ne s'est trouvé dans des conditions meilleures pour réaliser, dans toute son exquise perfection, le type de l'historien, plus rare peut-être que celui de l'homme d'État. Sa naissance, ses traditions de famille le plaçaient d'emblée au niveau de cette aristocratie des chancelleries et des almanachs de Gotha, que l'on peut bien qualifier de retardataire ou de rétrograde, mais qui n'en possède pas moins le dépôt des documents authentiques sur les traités, les guerres, les événements et les personnages d'autrefois, sur tous les épisodes mémorables des relations internationales ; détail qui explique pourquoi les diplomates républicains, ci-devant *pions* de collège, orateurs de café ou beaux esprits de journalisme, champignons éclos en vingt-quatre heures sur le fumier démocratique, font généralement une si pauvre figure et contribuent, pour leur large part, au discrédit de la France. En outre, l'éminent auteur de *Frédéric II et Marie-Thérèse* a été mis, mieux qu'un autre, en mesure de fouiller dans les archives du ministère des affaires étrangères, ou, en d'autres termes, de prendre l'histoire sur le fait, au lieu de ne l'avoir que de seconde main, dans des livres prémédités, apprêtés, *voulus*, écrits pour les besoins d'une cause, où la vérité devient ce qu'elle peut, et où des hommes parfois intéressés à mentir, ont souvent, comme l'abbé de Vertot, fait leur siège avant d'entrer dans la ville. Il faut lire les premières pages de ce beau récit pour se faire une idée du charme commu-

nicatif que le duc de Broglie a trouvé dans ces recherches où il reconnaissait les noms de quelques-uns de ses ancêtres, et qui ressemblaient pour lui à une revanche. Quelle différence ! Puiser à la source vive au lieu de boire l'eau de sa carafe ! Voir, dans toute la franchise de leur déshabillé, de leur correspondance, de leur pensée intime, les acteurs que l'on met en scène, au lieu d'attendre, pour les poser devant nous, qu'ils aient eu le temps de faire leur toilette, de se maquiller le visage, et d'endosser leurs habits brodés ! — « Une fois qu'on y a pris goût, je ne connais pas d'occupation plus attachante, je dirais volontiers plus entraînante que celle-là. Communiquer directement avec les hommes du passé sans l'intermédiaire obligé de l'historien officiel, les surprendre chez eux au naturel et au dépourvu — non pas tels qu'ils se sont posés eux-mêmes dans des Mémoires faits après coup, — mais tels qu'ils se révèlent dans des écrits qu'ils ne croyaient pas destinés aux regards du public, quel enseignement, et aussi quel amusement inattendus!...» — Je m'arrête ; il faudrait citer tout ce passage, ou plutôt il faudrait citer le livre tout entier.

Il est difficile de penser au cardinal de Fleury sans songer à Louis XV. L'histoire est justement sévère pour ce monarque égoïste, voluptueux et indolent, qui semble intercalé entre Louis XIV et Louis XVI, pour gaspiller l'œuvre de l'un et préparer le martyre de l'autre. Le premier de ces deux reproches est-il bien fondé ? Celui qui a compromis l'héritage, bien lourd d'ailleurs, de Louis XIV, ne serait-ce pas Louis XIV

lui-même ? Un académicien de fraîche date, dont les aperçus historiques et politiques me paraissent préférables à ses romans, rendant au duc de Broglie et à son livre un hommage qui ne lui est refusé par personne, pas même par ses plus véhéments adversaires, — a remarqué avec raison que c'était le Grand Roi qui, par ses hauteurs, sa passion pour l'éclat et le *paraître*, l'emphase de sa supériorité et de ses triomphes, son perpétuel penchant

« A graver sur l'airain ses frêles avantages, »

avait finalement légué à l'Allemagne une rancune profonde contre la France ; rancune qui fut pour beaucoup dans l'enthousiasme dont elle salua les premières victoires de Frédéric, et qui était d'avance assuré à tout prince d'origine et de physionomie germaniques, reconnu capable de lutter contre la France. Louis XV, je l'avoue, est fort effacé entre la rayonnante et foudroyante aurore du roi de Prusse et la noble figure de Marie-Thérèse. Pourtant, il ne serait pas impossible de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes. Louis XV, en 1740, n'était pas encore le vieux libertin, esclave de madame Du Barry. A cette date, rien ne l'excuse, mais tout l'explique. Unique et dernier rejeton d'une race où la mort avait fait d'effroyables trouées, héritier, à cinq ans, d'une couronne que les fautes de son glorieux aïeul rendaient trop éblouissante pour ses yeux d'enfant et trop pesante pour sa jeune tête, traité avec des mé-

nagements infinis comme une fleur que l'on craint de voir périr et se dessécher sur sa tige, gâté avant d'être corrompu, mal élevé avant de prendre plaisir à s'abaisser lui-même, l'élève du cardinal de Fleury, pour résister à ces malignes influences, aurait eu besoin d'une âme autrement trempée que la sienne, d'une force de caractère et de volonté qui lui manquait absolument. Les détracteurs du Régent ne lui ont concédé d'autre mérite que celui de ne pas avoir empoisonné son royal pupille. En étaient-ils bien sûrs? Il y a plusieurs sortes de poisons. Les miasmes d'une orgie courtisanesque peuvent être aussi insalubres, aussi délétères que la morphine et l'arsenic. Grandissant dans cette atmosphère empestée, marié, au sortir de l'adolescence, à une princesse de sept ans plus âgée que lui, et trop peu séduisante pour couper les ailes à la *papillonne*, Louis XV subit tout d'abord les maléfices du pouvoir souverain, dont il ressentit les ivresses avant d'en comprendre les responsabilités. Tout le prédestinait à être, moins encore un despote qu'un roi de bon plaisir, — je dirais un roi de féerie, s'il était permis à l'histoire de s'égarer aux théâtres du Châtelet ou de la Porte-Saint-Martin.

Il avait la bonhomie spirituelle des égoïstes, toujours accommodants pourvu qu'on ne dérange pas leurs amusements et qu'on ne trouble pas leur repos. Dans cet épisode de 1740 que le duc de Broglie a si excellemment raconté, sa voluptueuse nonchalance aurait pu le servir mieux que l'esprit d'initiative et d'aventure. Assurément, ce serait faire injure à Napoléon III

que de le comparer à Louis XV. Les mœurs modernes tolèrent le petit hôtel ; elles n'admettraient pas le sérail. Pourtant, dans les dernières années du second Empire, lorsque j'apercevais de loin, dans sa loge, ce visage rêveur et impassible, ce regard vague et flottant, — si bien idéalisé par Hippolyte Flandrin, à qui on en sut si peu de gré, — je m'expliquais cette politique à *bâtons rompus* qui signala la fin du règne, où l'on voulut voir des signes d'incapacité ou d'affaissement intellectuel, et qui n'était, selon moi, que la fatigue d'un cerveau où la rêverie empiétait de plus en plus sur l'action et où le pressentiment d'un rôle fini paralysait la volonté. Dans une pareille disposition d'esprit, il reste encore une ressource à un chef de gouvernement : adopter la politique expectante, et ne pas s'en départir ; se désintéresser d'un jeu dont on ne tient pas les cartes, et qui sait ? si le hasard y met un peu du sien, laisser tourner à son profit les fautes ou les revers de ceux que l'on ne veut avoir ni pour alliés, ni pour ennemis. C'est ce qu'eût fait volontiers Louis XV, clairvoyant par indolence, ce qu'eût préféré sans doute le cardinal, sage par décrépitude. Mais la jeune noblesse de Versailles ne l'entendait pas ainsi, pas plus que la France bourgeoise ou militaire de 1847, lorsque Lamartine prononçait cette parole fatale : « La France s'ennuie ! » — A cette jeunesse brillante et frivole qui entendait ses *anciens* raconter les victoires de Turenne, de Condé, des maréchaux de Luxembourg et de Villars, et qu'une monarchie absolue, désormais sans contre-poids, condamnait à s'agi-

ter dans le vide, il fallait un regain de gloire à faucher, un brin de laurier à cueillir, une aventure dont sa futilité et sa bravoure se chargeaient de faire une partie de plaisir. Voilà comment s'engagea cette inutile campagne de 1740, vaillamment, étourdiment, gaiement, à la française, mais avec l'inconvénient de lâcher la proie pour l'ombre, de sacrifier une alliance qui pouvait nous faire honneur à un allié plus rusé que nous, qui nous mystifiait, s'emparait de la Silésie, inaugurait la maxime « que la force prime le droit », et, tout en accumulant les défections, les trahisons, les mensonges, savait encore s'arranger pour jouer le beau rôle et s'attirer les compliments de nos philosophes :

«..........Ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin, on vole une province. »

Entre Frédéric II et Marie-Thérèse, le duc de Broglie ne pouvait hésiter. Il peint à merveille cette jeune archiduchesse « douée de toutes les grâces et animée de tous les sentiments délicats et affectueux, qui font d'une jeune femme, dans quelque rang qu'elle soit placée, le charme de sa famille et la parure de sa société ». — « Elle avait plus de séduction encore que de beauté ; ses yeux, d'un bleu un peu sombre, étaient pleins de vivacité et de douceur. Sa chevelure blonde retombait en boucles abondantes. La lèvre inférieure un peu avancée (trait héréditaire de la Maison d'Autriche), n'ôtait rien à l'agrément d'un sourire

qui laissait voir des dents d'une blancheur éblouissante. Son teint était éclatant. Le tour de son visage décrivait un ovale parfait. Le cou se dégageait avec élégance des épaules tombantes. L'expression de la physionomie révélait la pureté de l'âme. »

Qui pourrait, hélas ! en lisant ce charmant portrait, se défendre d'un douloureux souvenir ? Il nous semble voir passer sur cette page une autre image, une autre ombre, l'ombre de cette princesse qui tint de plus près à la France, et que l'on peindrait aisément en recueillant ici les principaux traits de sa mère. Trente ans après, la grande Marie-Thérèse nous donnait sa fille, Marie-Antoinette. Qu'en avons nous fait ?

On s'étonne que la galanterie — qui n'était plus la chevalerie française — n'ait pas préféré cette archiduchesse, « aux beaux yeux d'un bleu un peu sombre », à Frédéric II, que l'on peut se figurer vaillant, habile, spirituel, madré, savant, lettré, homme de génie, tout, excepté aimable, sympathique et séduisant. Faut-il croire que Marie-Thérèse, elle aussi, passionnément dévouée à son pays, nous aurait fait payer cher son alliance, et que nous n'aurions rien gagné de ce côté-là ? Raison de plus pour regretter que la *furia francese* n'ait pas permis à Louis XV et à son ministre octogénaire de faire, l'un de sa paresse, l'autre de sa lassitude, le meilleur moyen de balancer les roueries de Frédéric et le patriotisme de Marie-Thérèse, en évitant de se battre *pour le roi de Prusse.*

Le beau livre du duc de Broglie mérite mieux qu'un grand succès littéraire. Bien des vérités en jaillissent,

d'une application permanente, que nos fautes et nos malheurs entremêlent d'une singulière amertume. Écrire l'histoire avec cette élévation de vues, cette sûreté de jugement, cette chaleur d'âme, avec l'émotion sincère d'un témoin placé en face de documents immédiats, vivants, irrécusables, intimes, c'est être plus qu'un historien ; c'est avoir le droit de donner d'austères et magistrales leçons. Notre politique extérieure est depuis longtemps livrée à des esprits médiocres, superficiels, légers, présomptueux, ignorants, qui feraient volontiers dater du moment où ils entrent en fonctions diplomatiques ou ministérielles les enseignements du passé. La plupart des malheurs dont je parle nous auraient peut-être été épargnés, si, comme M. le duc de Broglie, les hommes chargés de défendre vis-à-vis de l'Europe les intérêts et la dignité de la France, avaient commencé par étudier notre histoire, par fouiller dans nos archives, par compulser nos *papiers de famille*, afin d'éviter, en des situations analogues, de commettre les mêmes fautes. Est-ce tout ? Pas encore. Le cardinal de Fleury n'était pas un grand ministre ; Louis XV fut un pauvre *sire*. Marie-Thérèse eut le droit de nous garder rancune ; Frédéric se moqua de nous. La campagne de 1740, conduite à la diable, tourna aussi mal que possible ; et, avec tout cela, malgré tout cela, la France monarchique de 1750 nous apparaît grande, intacte, honorée, enviable, radieuse, si nous la comparons à la France républicaine de 1883.

DEUX GRANDS MINISTRES

I

Le comte Camille de Cavour a fait beaucoup de mal à la France, plus de mal peut-être que M. de Bismark; car c'est sous son influence que nous avons vu le gouvernement impérial dévier du droit chemin et glisser sur cette pente qui devait nous conduire aux abîmes. Du moment que l'empereur Napoléon III, dont le triomphe, en 1852, n'avait pu s'expliquer que par une rupture violente avec les idées révolutionnaires et par des gages de sécurité trompeuse prodigués aux hommes d'ordre, à la religion, à l'Église, au Saint-Siège, aux vraies traditions nationales, redevenait le conspirateur de 1831, affilié au carbonarisme, laissait disparaître les petits États, s'assimilait la révolution italienne, permettait à ses égoïstes et dangereux alliés de déchirer en lambeaux le traité de Villafranca, alarmait les catholiques, préludait à la spoliation de la Papauté, se faisait le collaborateur de Cavour et, plus tard, de Cialdini, tout était dit; les catastrophes ultérieures ne furent que la conséquence logique de cette première faute. La politique française abdiquant

son véritable rôle en Europe, était désormais condamnée à une série d'expédients, de reculades, d'incohérences, de capitulations et d'aventures. Elle cessait d'être une politique de principes pour devenir une politique de hasard. Or il est rare, quoi qu'on en dise, que le hasard favorise ceux qui ne négligent rien pour se le rendre défavorable, ceux qui agissent en sens inverse de leurs intérêts et de leurs devoirs. Cavour prépara l'œuvre funeste du grand chancelier. Il nous engagea dans ce fatal engrenage à qui il suffit de laisser prendre le bout du petit doigt, pour que le corps y passe tout entier.

Tout cela est exact ; et pourtant, il est difficile d'échapper au prestige de ce nom de Cavour. Si je pouvais me croire un moment le contraire de ce que je suis, — c'est-à-dire *italianissime,* libre de préoccupations catholiques et hostile ou indifférent au pouvoir temporel, — je sens que je ne résisterais pas à ce charme que M. Luigi Chiala exprime si bien dans sa notice publiée en-tête des lettres du comte de Cavour. Peu s'en est fallu que, par la sincérité de ses sentiments et l'éloquence de son langage, il me fît partager une admiration italienne, impossible à traduire en français. Lorsqu'un homme a rendu d'immenses services à son pays, lorsqu'il l'a arraché au joug de l'étranger, quand sa mémoire est saluée par la reconnaissance de tout un peuple, quand il s'est élevé au premier rang des gloires nationales, les rancunes et les scrupules du dehors n'y peuvent rien ; il est illustre au delà comme en deçà des frontières de sa

patrie, et nous-mêmes, tout en faisant nos réserves, tout en gardant *in petto* le droit de le maudire, nous sommes douloureusement forcés de le proclamer un grand patriote, un grand citoyen et un grand homme.

Comme si la France n'avait pas épuisé le calice des humiliations et des hontes, il lui était réservé par une suprême ironie du sort d'avoir, elle aussi, son grand homme, son grand patriote, son grand citoyen, de faire de sa mort un deuil public, de lui décerner des obsèques royales, de lui dresser des statues, de substituer son culte à celui de Dieu, mais avec cette différence que, s'il faut être Italien pour admirer sans restriction le comte de Cavour, il devrait suffire d'être Français pour lancer à Gambetta un implacable anathème ; avec cette différence que, si Cavour et Bismark ont mérité les hommages enthousiastes de l'Italie et de l'Allemagne en faisant beaucoup de mal à la France, Gambetta, Français ou soi-disant tel, nous a fait, à lui seul, plus de mal que Bismark et Cavour. Voir un peuple en délire déifier, comme le plus glorieux et le plus sublime des bienfaiteurs, l'homme à qui il doit d'avoir subi les plus épouvantables désastres dont il soit fait mention dans l'histoire, d'avoir été décimé par le canon, par le froid, par la faim, par les absurdités monstrueuses d'une dictature insensée, d'être écrasé sous le poids d'une rançon et d'un budget qui tôt ou tard se traduiront en banqueroute, d'avoir perdu deux de ses plus belles provinces, de ne pouvoir prononcer sans un déchirement de cœur les noms de

Strasbourg et de Metz, d'être obligé de voiler de noir ses frontières de l'est, comme on couvre d'un crêpe l'image d'une chère morte, et finalement d'être tombé si bas dans le concert européen, qu'on ne lui confierait pas même la petite flûte, à moins que ce ne fût pour se siffler lui-même,... non, c'est trop fort ! C'est à se demander, comme dans les opéras et les mélodrames, si l'on veille ou si l'on rêve. Cette page manquait à la liste lugubre, sinistre, grotesque, navrante, de nos malheurs et de nos folies ; liste qui pourrait prendre pour titre ou pour sous-titre : COMMENT LES PEUPLES FINISSENT.

Mais enfin, puisqu'il est prouvé que nous ne rêvons pas, je dis hardiment ceci : Pour admirer passionnément Cavour, je n'aurais qu'à me croire Italien. Pour vouer à Gambetta un culte de reconnaissance, ce ne serait pas assez de me croire républicain, libéral et philosophe de la nuance Jules Simon, Lanfrey ou Vacherot ; il faudrait me figurer que je suis Prussien. Le vrai théâtre de son apothéose, ce n'était pas Paris ou Nice, c'était Berlin ; il est impossible de ne pas songer au refrain que fredonnaient nos soldats après les défaites du vieux maréchal de Villeroy :

Villeroy, Villeroy
A fort bien servi le Roy...
Guillaume, Guillaume, Guillaume !

Voulez-vous, chers lecteurs, continuer avec moi cette hypothèse ? Nous cessons, pour un quart d'heure,

d'être royalistes et catholiques ; nous sommes républicains et libres penseurs, — mais en respectant la pensée et la liberté d'autrui ; — et nous feuilletons ensemble le dossier du grand citoyen.

Enfant, il fut élevé au séminaire ; on sait comment il a traité la religion de ses anciens maîtres ; passons ! l'ingratitude est l'indépendance du cœur.

Le voilà, étudiant, à Paris, esquissant son apprentissage politique dans les estaminets et les cafés, avec accompagnement de chopes, d'absinthe et de coups de poing sur les tables. Ses âmes damnées — (damnées probablement, mais âmes?) — assurent qu'il y déployait déjà ses qualités de charmeur et de bon enfant. Charmeur ? La valeur de ce joli mot dépend surtout de celle des gens qui sont charmés. J'ai aperçu deux ou trois fois M. Gambetta ; j'avais peine à me persuader que ces gros traits, cet œil de verre, ce ventre prépondérant, cette voix de chantre de cathédrale, ce manque absolu de distinction et de tenue, fussent l'étiquette d'un vrai charmeur, à moins que ce ne fût le charmeur de toutes les couleuvres qu'il devait plus tard nous faire avaler. J'imagine que le duc de Broglie, le duc de Noailles, M. de Falloux, Laprade, Octave Feuillet et Gounod, n'ont pas la même manière d'être charmés que les *fruits secs* du quartier Latin, les marchands de vins et les commis voyageurs, dont le vif penchant pour M. Gambetta s'expliquait par de frappantes analogies. J'estime, madame la duchesse et madame la marquise, qu'il faut, pour vous charmer, d'autres moyens de séduction que pour fasciner

les Célimènes de chez Bullier ou de l'Eldorado. Mettons plutôt *blagueur*, viveur, *noceur*, gouailleur, beau diseur ; nous serons plus près de la vérité.

Bon enfant, je le croirais plus aisément, d'après un témoignage presque unanime. Mais prenez garde ! N'est-ce pas le cas de rappeler le mot de M. Auber, à qui on demandait sa voix pour Zimmermann, sous prétexte qu'il était bon enfant : « Cadet-Roussel aussi est bon enfant, et jamais on n'a eu l'idée de le mettre à l'Institut. » — D'ailleurs, la langue française, que M. Gambetta n'a jamais sue, a des perfidies. Rien de plus aimable que ces deux mots écrits séparément : « Bon », et « enfant ». — Réunissez-les, ils ne signifient pas grand'chose. Qu'est-ce, d'ailleurs, que la bonté d'un homme qui, une fois arrivé, — non, je me trompe, — parvenu à l'omnipotence, aux millions, à la baignoire d'argent et au cuisinier Trompette, laissa mourir de faim ses parents pauvres ?

Que dire de l'éclat et du bruit de son plaidoyer pour Delescluze ? Les vitres aussi font beaucoup de bruit et ont beaucoup d'éclats, quand on les casse. C'est ici que commence à s'accentuer cette incroyable *veine* qui pourrait se définir ainsi : Mal jouer, avec des jeux médiocres, mais contre des adversaires (les Prussiens exceptés) qui ont fait constamment tout ce qu'il fallait pour perdre. Si, en 1868, l'Empereur et ses conseillers avaient été ce qu'ils étaient en 1853, cette péroraison séditieuse, appel à la révolte et prologue de l'*Histoire d'un crime*, cette péroraison que n'auraient supportée ni Louis XVIII, ni Charles X, ni Louis-

Philippe, aurait mené son homme tout droit à Nouméa ou à Cayenne. Elle mena M. Gambetta à une double élection, et servit de signal à son avènement politique ; mais à quel prix ! Avez-vous lu dans *le Figaro* l'histoire de cette candidature à Marseille ? En présence d'hommes tels que M. Calixte Bournat, si excellent, si spirituel et si aimable, Thiers et Lesseps, si illustres, Marie, l'ami le plus intime de Berryer, et Gustave du Demaine, le vaillant légitimiste, l'énergique officier de marine, oncle de notre cher député invalidé de 1877, quelle fut l'arme de M. Gambetta ? l'impiété, une impiété venimeuse, grossière et cynique, digne de M. Cattiaux ou de M. Léo Taxil. — « La religion est la principale ennemie de l'humanité... Il faut attaquer toutes les religions, n'importe lesquelles... Les processions de la Fête-Dieu sont des mascarades de mardi gras... Ce qui perd les peuples, c'est leur attachement à la religion... » Il niait même, ce courtisan des pires passions populacières, il niait l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme... Ah ! comme c'était bien l'homme qui devait plus tard se faire le complice de Garibaldi et donner le signal des persécutions religieuses en s'écriant : « Le cléricalisme (— lisez : le catholicisme —), c'est l'ennemi ! » Comme c'était déjà l'homme qui devait livrer l'armée au général Farre et l'enfance à M. Paul Bert ! Eh bien, dût-on me traiter d'émule de Patouillet et de Nonotte, j'affirme que l'impiété à ce degré de virulence, à cette dose de picrate et de dynamite, déclasse une intelligence, ôte au hurleur de blasphèmes le droit de se dire patrio

et de gouverner un pays. Car la patrie, ce n'est pas seulement le territoire, — que M. Gambetta, d'ailleurs, a singulièrement défendu ; — ce n'est pas l'agglomération de quelques millions d'habitants ; c'est la famille, c'est le foyer, c'est l'ensemble des traditions nationales, c'est le trésor des croyances et des souvenirs ; c'est l'héritage des siècles où le peuple priait Dieu. Le gouvernement, ce n'est pas la force brutale, pesant sur des êtres passifs, représentée par le juge, le gendarme et le geôlier ; c'est l'autorité morale, adoucie à la fois et affermie par une communauté d'idées et de sentiments, s'exerçant sur les âmes et, pour obtenir plus facilement l'obéissance, unissant les sujets et le maître dans une même foi et une même espérance. Brisez ces liens, révoquez ces traditions, dépeuplez ce foyer, effacez ces souvenirs, fermez les églises, reniez le passé, videz le ciel, supprimez l'âme ; faites que l'histoire d'une nation ne date que du moment où vos exemples et vos leçons lui ont inoculé l'athéisme ; la patrie et le gouvernement ne sont plus que des non-sens ; et c'est ainsi que les esprits les moins suspects, les plus dégagés du passé, ont pu dire que la Révolution avait tué le patriotisme.

Et l'éloquence ? Car enfin nous ne devons pas cesser tout à fait d'être littéraires, ni oublier que l'éloquence fait partie essentielle de la littérature. L'éloquence de M. Gambetta ! on a osé — ces gens-là ont toutes les audaces ! — le qualifier d'orateur incomparable, sublime, admirable. Le prince de la parole ! le premier orateur du siècle ! Le Démosthène français !

Le Mirabeau de la troisième République ! En vérité, c'est être bien humble, et avouer que, sous l'inspiration républicaine, le niveau de la faconde française a singulièrement baissé, comme tout le reste. Si l'on veut dire que, comparé à son entourage, aux Margue, aux Guichard, aux Floquet, aux Gent, aux Rouvier, etc., etc., M. Gambetta fut un Mirabeau ou un Démosthènes, d'accord ! personne ne dira le contraire. Mais quoi ! est-ce dans le siècle du comte de Serre, du général Foy, de Royer-Collard, de Lainé, de Martignac, de Casimir Périer, de Guizot, de Berryer, de Montalembert, de Falloux, de Lamartine, de Thiers, et, dans d'autres cadres, de Chateaubriand, de Villemain, de Cousin, de Lacordaire, de Jules Favre, de Lachaud, que l'on hisse au premier rang ce tribun verbeux et incorrect, sonore et creux, dont chaque harangue semblait un défi lancé à Dumarsais et à Vaugelas ? Je sais bien que les grands improvisateurs ont le privilège de l'incorrection, que notre Berryer lui-même a eu sur la conscience quelques métaphores incohérentes... Mais voici la différence. Un soir, sous Louis-Philippe, dans les couloirs du Théâtre-Italien, après un des plus beaux discours de l'orateur royaliste, M. Saint-Marc Girardin dit à un admirateur enthousiaste de l'éloquence de Berryer : « Effet pour effet, j'aime mieux Lablache. » Lablache, c'est-à-dire ce qu'il y a eu de plus magnifique, de plus grandiose, de plus irrésistible, dans l'expression dramatique et musicale, destinée, hélas ! à ne pas se survivre. Si M. Saint-Marc Girardin avait vécu dix ans de plus, s'il avait

entendu M. Gambetta, et si un raffiné du *Journal des Débats* avait pu savoir ce que c'était que Jenneval, il aurait dit : « J'aime mieux Jenneval. » Jenneval, le Frédérick de la banlieue, le Bocage de Carcassonne, le Mélingue de Cahors.

On parle quelquefois — pour mémoire — de la république athénienne, et l'on s'est plu à y faire figurer M. Gambetta à côté d'une femme charmante, tellement philhellène, que, bien différente d'Henriette, elle serait capable d'embrasser tous les grecs de notre république. Dieux immortels, dieux de l'Olympe, de l'Attique et du Péloponèse ! Si M. Gambetta avait été contemporain et compatriote d'Aspasie et de Périclès au lieu d'être contemporain et compatriote de M. Jules Ferry et de madame Léonie L..., et s'il avait discouru en grec en traitant la langue d'Homère comme il traitait celle de Bossuet, toutes les marchandes de pommes, d'herbes et de poisson lui auraient jeté leur marchandise à la figure. Songez donc ! Démosthènes, vous le savez, voulant faire répéter par son auditoire l'injure qu'il allait décocher à son adversaire, prononça comme brève une syllabe longue ; aussitôt, la foule rectifia cette faute volontaire et l'injure fut multipliée par des milliers de voix. Attribuez ces délicatesses au public de M. Gambetta ! Que serait devenue son éloquence ?

L'éloquence sans Dieu et sans âme ! un seul exemple me suffira pour en donner la mesure. Albert Joly meurt, et M. Gambetta veut débiter un discours sur sa tombe. Comment faire ? On ne croit ni à Dieu, ni à une seconde vie, ni à l'immortalité de l'âme, et l'on

serait perdu si les frères et amis, présents à l'enfouissement, soupçonnaient là-dessus ou là-dessous la moindre concession. Une concession à perpétuité dans un cimetière ! c'était à ne pas s'en relever. Et pourtant il est dur de déclarer que tout est fini, qu'il n'y a rien au delà du tombeau, qu'il ne restera rien de ce cadavre que ce qui reste d'un singe ou d'un chien. Un chrétien aurait dit simplement : « Au revoir ! » M. Gambetta, exagérant son galimatias habituel, imagina je ne sais quel souffle qui planait, un Albert Joly posthume dont les molécules allaient peu à peu se confondre avec les rayons du soleil, les brises du soir, la verdure des gazons et le feuillage des cyprès. C'était le dernier mot du pathos, du charabia, du grotesque dans le funèbre ; mais la *caisse* fut sauvée.

Et la guerre ? Je ne veux pas me répéter ; si vous aviez le courage de descendre dans mes catacombes, vous y retrouveriez ce que j'ai écrit, de 1870 à 1872, sous la dictée des événements, et surtout de la conscience publique, que l'on n'avait pas eu, au moment et au lendemain de la grande crise, le temps de frelater et de pervertir. Je m'en tiendrai toujours, et le bon sens de la France reviendra tôt ou tard au verdict prononcé par six juges, d'origine et de physionomie bien différentes, mais d'une valeur indiscutable, et sans liens avec les partis monarchiques. — « L'homme qui a le plus fait souffrir et mourir inutilement », écrit madame Sand dans ce premier mouvement qui est le bon. — « La dictature de l'incapacité ». dit le républicain Lanfrey. — « Fou furieux », répond

M. Thiers. — « L'illustre Gaudissart ! » burine Alexandre Dumas fils. — « Rabagas ! » réplique M. Victorien Sardou, et sa pièce fait courir tout Paris, ce même Paris qu'une curiosité niaise ou un souffle de vertige ameutait, l'autre jour, aux funérailles triomphales. — « Varus ! rends-nous nos légions ! » s'écrie le duc d'Audiffret-Pasquier, et cette phrase, médiocrement originale, suffit à lui ouvrir les portes de l'Académie.

Patriotisme ! L'honneur de la France sauvé par cet homme ! Allons donc ! Le plus humble des soldats de Chanzy, le plus obscur des zouaves de Charette, le plus oublié des disciples du frère Philippe, ont plus fait pour sauver l'honneur de la France que ce *jouisseur* déréglé, cet élève de Pantagruel, *qui craignait les coups naturellement*. Le patriotisme, — M. de la Palisse vous l'apprendrait, — c'est le dévouement à la patrie. Le dévouement ne va pas sans l'idée de sacrifice. Qu'a-t-il sacrifié, ce héros par procuration ? Sa fortune ? En 1870, il n'avait pas un sou vaillant, et il meurt archimilionnaire. Sa vie ? Très économe de la sienne, il ne fut prodigue que de celle des autres. Après avoir, dans une de ses innombrables hâbleries, signé un pacte avec la victoire ou avec la mort, il fit tout bas un traité avec la défaite, la mort de nos soldats, sa sécurité personnelle, les cigares exquis et la bonne chère. Ah ! ils ont pu juger de sa bravoure, les témoins de cette scène tragi-comique de Cavaillon, où ce foudre de guerre, tremblant et livide, ne savait que balbutier : « Monsieur le maire, protégez-moi ! vous répondez de ma vie ! » — et où le

maire, l'intrépide commandant en retraite de Bonadona, lui répliquait : « Soyez tranquille ! on me passera sur le corps avant de toucher à un de vos cheveux. » — Encore une fois, qu'a-t-il sacrifié ? Son ambition ? son orgueil ? Il fit, des cadavres de nos conscrits et de nos mobiles, le piédestal de sa grandeur. Le 1er novembre 1870, après la capitulation de Bazaine, après l'insurrection de Paris, il savait très bien que la partie était irrévocablement perdue, que prolonger la lutte, c'était faire couler inutilement le meilleur sang de la France ; imposer à des milliers d'hommes un surcroît de torture aggravé par son impéritie qui n'avait su ni les vêtir, ni les chausser, ni les armer, ni les nourrir ; ajouter les rigueurs de l'hiver aux cruautés de la défaite ; décupler le chiffre des départements en proie aux horreurs de l'invasion, rendre d'avance dix fois plus atroces les conditions d'une paix nécessaire, et dix fois plus illusoires les chances d'une revanche. Il n'ignorait rien de tout cela, et pourtant il contremanda les élections ; pourquoi ? parce que les élections allaient couper court à sa dictature et formuler en scrutins de vote la malédiction nationale.

Vous avez vu la splendeur de ses obsèques, l'étalage de ce deuil officiel, le luxe de ces ovations funéraires, cet amas de couronnes si nombreuses et si énormes que 148 ont dû rester, faute de place, au Palais-Bourbon. Vous avez vu ce mélange de curiosité folle, d'émotions *voulues*, de larmes cousues sur les habits brodés. Vous avez pu compter cette somme effrayante

de popularité en billon. Si vous avez passé devant le Palais au moment où le cortège allait se mettre en branle, vous avez aperçu le char triomphal, et vous avez pu dire : « Le char l'attend ! ». — Eh bien, si ce même homme, en novembre 1870, avait paru devant un groupe de mères, de femmes et de sœurs, tenant à la main le décret d'ajournement des élections, il aurait été lapidé. Et, trois mois après, lorsque, poussant jusqu'au délire l'ivresse de sa dictature et la rage de son enjeu perdu, il voulait encore répudier l'armistice, appréhender au collet M. Jules Simon et continuer la guerre, ce n'est plus un groupe de femmes en deuil, c'est la France tout entière, la France épuisée, exsangue, haletante, agonisante, qui se serait soulevée contre ce maudit, aussi impitoyable que Napoléon Ier pour la *chair à canon*, avec cent victoires de moins et cent désastres de plus, avec le génie de moins et les bévues de plus, avec la gloire de moins et l'humiliation de plus. Et si, lorsque se réunit l'Assemblée, librement et sincèrement élue le 8 février, un député s'était levé pour demander la mise en accusation de cet homme, coupable d'avoir follement joué avec le sang, la fortune, l'existence même de son pays, une acclamation immense aurait répondu à cette proposition, qui n'eût pas été seulement un vote parlementaire, mais le cri de la patrie.

Je n'ai pas fini ; je n'ai pas dit tout ce que j'avais sur le cœur ; M. Chiala d'ailleurs a le droit de penser que c'est là une singulière façon de parler de son livre, de son héros et de sa belle notice. Il me pardonnera,

si je lui rappelle que les peintres, pour faire valoir leur modèle, ont souvent recours à l'emploi des *repoussoirs*, et que, dans mon idée, le *grand citoyen* qui a fait perdre à son peuple dix milliards et deux provinces, doit excellemment servir de repoussoir au grand ministre qui a légué à son souverain un royaume. Dans un second article, je tâcherai d'accentuer encore mieux le contraste, et de serrer de plus près l'œuvre si patriotique de M. Luigi Chiala. Aujourd'hui, je me borne à dire aux thuriféraires, aux séides, aux panégyristes, aux admirateurs plus ou moins sincères de M. Gambetta, aux dévots de cette religion nouvelle, aussi empressés d'adorer ce cadavre putréfié que de blasphémer le Dieu crucifié :

— Vous voulez lui élever une statue ? Soit ! mais hâtez-vous, et ayez soin de choisir votre marbre dans une carrière voisine ; car, avant qu'il soit extrait, dégrossi, taillé, installé et inauguré, nous pourrons voir surgir tels événements qui le feront tomber comme tombaient les idoles au souffle de l'Évangile. Ou si, contre toute vraisemblance, on vous laisse le temps de mener votre œuvre à bonne fin, entourez la statue d'une forte grille qui tienne les curieux à distance ; car, quelle que soit la perfection du marbre, quel que soit le talent du sculpteur, ils découvriraient le pied d'argile.

II

Tout est mensonge dans les éléments dont se com-

pose la popularité de M. Gambetta. Il a été, nous dit-on, le dernier à désespérer de la victoire. En d'autres termes, on le glorifie, en 1883, pour le même fait qui, en 1871, attirait sur lui la malédiction universelle. Singulière gloire qui n'est séparée d'une flétrissure que par la variation des événements et la mobilité d'un peuple ! Eh bien, n'abusons pas de nos avantages. On pourrait consentir à amnistier le tribun-dictateur, mais à deux conditions : premièrement, si son intérêt personnel n'eût pas été étroitement lié à la prolongation de la guerre ; secondement, si, dans la phase suprême de cette lutte *in extremis,* il avait partagé les périls et les souffrances de ceux qu'il condamnait à souffrir et à mourir pour le bon plaisir de son orgueil. Or, poser ces deux questions, c'est les résoudre. S'obstiner, dans le délire impitoyable de son omnipotence, — et de son impuissance — à rendre la situation aussi effroyable que possible ; puis, lorsqu'elle est sans remède, sans issue, quand le sac aux hâbleries est complètement vidé, s'esquiver, se dérober, laisser à d'autres cette responsabilité terrible, se désintéresser également de la rançon écrasante, de la paix horrible et du dernier épisode, plus affreux que tout le reste, — Paris et la France, encore sous les serres de l'Allemagne, se débattant entre les griffes sanglantes de la Commune et échangeant les barbares contre les bandits ; — c'était très commode ; c'était peut-être très sain. Était-ce héroïque ? Était-ce patriotique ? Y avait-il là de quoi mériter une ovation d'outre-tombe ?

Un mot encore avant d'aborder la seconde période

des glorieux services de M. Gambetta. Depuis quand l'honneur d'une nation vaincue exige-t-il qu'elle se fasse exterminer avant de se rendre? Est-ce que le Piémont s'est cru déshonoré en traitant avec l'Autriche après Novare? Est-ce que l'Autriche a cru son honneur à jamais perdu en faisant la paix avec la France après Solférino, avec la Prusse après Sadowa? Est-ce que la Russie se regarda comme rayée de la carte des chancelleries européennes pour avoir mis bas les armes après la prise de Sébastopol! La première chose à laquelle doit songer un pays vaincu, c'est la revanche. Or, la revanche sera-t-elle plus facile et plus prochaine, parce que, au lieu de deux ou trois places fortes ou villes-frontières, il aura perdu deux ou trois provinces; parce que, au lieu de deux milliards, il en aura dépensé six et payé cinq; parce que, au lieu de dix départements envahis, une moitié du territoire aura subi toutes les horreurs de l'invasion, plus ruineuses encore pour la fortune publique? Si cette doctrine féroce et insensée avait prévalu pendant les grandes époques guerrières, il n'y aurait plus en Europe que des décombres amoncelés dans des déserts. On irait visiter les ruines de Paris, de Londres, de Berlin, de Madrid, de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Turin, comme on visite les ruines de Ninive, de Memphis, de Palmyre ou de Carthage. Ce serait fort poétique; mais M. Gambetta a prouvé qu'il préférait le positif à la poésie, et que, en ruinant son pays, il avait eu soin de ne pas se ruiner lui-même.

Remarquez que, durant cette dictature infiniment prolongée, M. Gambetta n'a pas eu un jour, pas une heure, où il nous ait donné une de ces illusions qui, même en se dissipant, laissent dans l'âme un souvenir moins sombre, comme le reflet d'un rayon absent. Pas une mesure qui n'ait été une bévue. Pas un ordre qu'il n'ait fallu rétracter. Pas un bulletin de victoire qui n'ait été aussitôt suivi d'un aveu de défaite. Pas une rodomontade qui n'ait eu pour envers une humiliation. Pas un choix de général qui n'ait prodigué les grosses épaulettes à des vétérinaires, à des épiciers, à des bohèmes, à des herboristes ou à des apothicaires. Pas un choix de fournisseur, qui ne se soit traduit pour nos malheureuses armées en surcroît de supplice et de misère, en impossibilité de marcher, de combattre, de vaincre et de vivre. Et le camp de Conlie ? Et le camp des Alpines ? Deux insanités qui ont coûté des millions, qui ont tué ou démoralisé des milliers de nos conscrits et de nos mobiles, et dont on a connu, dans le temps, sinon le bénéfice, au moins les bénéficiaires ! Ah ! si les morts pouvaient parler ! Si les vivants n'avaient pas mieux aimé se taire ! Si d'Aurelle de Paladine sortait de son tombeau ! Si Bourbaki, le brave des braves, voulait dire les motifs qui le poussèrent au désespoir et au suicide ! Si le général Chansy, pour ménager son avenir politique, n'avait fait au héros des ordres et contre-ordres l'aumône de son silence ! Si les princes d'Orléans, toujours français, toujours ardents à se battre pour leur pays, racontaient comment ils furent

forcés ou de se cacher sous des pseudonymes, ou de se retirer devant les menaces des matamores jacobins, groupés autour de Gambetta ! Ou mieux encore, s'ils s'étaient tout à coup soulevés de leur linceul de neige ou du fond de la fosse commune, les martyrs, les suppliciés de cette guerre, et si, intervenant dans les obsèques triomphales, opposant l'armée de la faim, du froid, du dénuement et de la mort au cortège officiel et à l'aveugle multitude, ils leur avaient demandé de quel droit on devient une idole populaire en faisant souffrir et mourir les enfants du peuple !

Mais j'oublie trop que je suis républicain, — ce que c'est que le défaut d'habitude ! — Or nul n'ignore que, pour les républicains, la République passe avant la France, avant la liberté, — M. Clovis Hugues le disait encore l'autre jour, — et que peu importent les défaites, les absurdités d'un commandement militaire accaparé par un avocat, les hommes tués, les armées détruites, les villes brûlées, les départements envahis, les mères en deuil, les provinces perdues, les humiliations nationales, l'argent dilapidé, les milliards engloutis, l'ère du *déficit*, la banqueroute en perspective, si le puissant personnage, responsable de tous ces malheurs, peut être considéré comme le fondateur ou le sauveur de la République.

Soit ! Nous savons ce que M. Gambetta a détruit ; voyons ce qu'il a sauvé. Nous savons ce qu'il a fondu ; cherchons ce qu'il a fondé. On nous dit que c'est lui qui, à deux reprises différentes, après le 24 mai 1873 et le 16 mai 1877, a protégé la République contre la

réaction monarchique ; que, si elle est sortie intacte(?) de cette double crise, c'est à lui qu'elle le doit et qu'il y a là de quoi changer en titres de gloire toutes les peccadilles.

Pour le 24 mai, je nie absolument. L'influence de M. Gambetta, pendant tout cet épisode, était nulle. Le discrédit qu'avait jeté sur lui la masse énorme de ses fautes, aggravée par sa *fugue* à Saint-Sébastien, n'était qu'à demi effacé. C'est sur M. Thiers, brusquement tombé du pouvoir, irrité, exacerbé, trop vindicatif et trop *personnel* pour ne pas brûler les vieilles carcasses de ses vieux vaisseaux monarchiques, que se reportaient toutes les espérances, que se combinaient toutes les revanches du parti républicain, encore en minorité dans le Parlement. D'ailleurs, à dater du mois d'août de cette même année, le mouvement royaliste s'accentua avec une telle intensité, non seulement dans l'Ouest et dans le Midi, mais à Paris et dans toute la France, que M. Gambetta, le auveteur, qui, après la séance du 24 mai, avait eu une peur bleue d'être arrêté et s'était étonné qu'on ne fît pas ce qu'il aurait et ce qu'il avait fait lui-même, y eût certainement dépensé en vain tout son héroïsme, toute son habileté et toute son éloquence. Si ce mouvement échoua, M. Gambetta n'y fut pour rien. Quant au 16 mai, le beau mérite ! Je ne voudrais rien écrire d'offensant ou de désobligeant pour des hommes que j'honore, que je respecte, que j'admire même sur d'autres terrains. Mais enfin, il faut bien avouer que cette miniature de coup d'État homœopathique à des

doses infinitésimales, avec l'intention bien formelle de ne pas sortir des voies parlementaires, ce 18 Brumaire d'une légalité scrupuleuse et timide, réunissait toutes les conditions nécessaires pour assurer le triomphe définitif de la République. M. Gambetta n'avait pas à s'en mêler. On était bien certain que les 363 reviendraient en bloc, augmentés, mais non corrigés, et que, s'il y avait quelques manquants à l'appel, les invalidations, tombant comme grêle sur la minorité monarchique, se chargeraient de compléter et d'élargir les cadres de l'armée opportuniste et radicale. Si M. Gambetta s'est dessiné au premier plan pendant cette campagne dont le résultat pouvait se chiffrer d'avance, c'est d'abord parce que la mort de M. Thiers lui fit beau jeu ; c'est ensuite parce que le capitaine le plus médiocre n'a pas de peine à s'emparer d'une place dont toutes les portes sont ouvertes, et où les sentinelles ont pour consigne la retraite devant l'ennemi.

Non, M. Gambetta n'a rien sauvé ; a-t-il fondé ? On nous a appris qu'il n'avait pas fait de testament ; il en a eu deux : le testament de sa dictature militaire et celui de sa dictature politique. Ce que nous a légué sa dictature militaire, vous le savez, je l'ai trop dit, et je ne recommencerai pas cette nomenclature. Pire encore aura été le testament de sa dictature politique. Jamais pouvoir ne fut égal au sien. Il était à la fois souverain et premier ministre. Maître absolu de la Chambre des députés, qui dominait le Sénat, exerçant une puissance occulte — et d'autant plus

redoutable, — qui se jouait d'un président illusoire et des marionnettes ministérielles, possédant tous les moyens d'intimidation, de corruption ou de persuasion depuis qu'il avait le meilleur cuisinier de Paris et qu'un mariage MORGANATIQUE l'avait, disait-on, uni à la fée aux millions, peuplant de ses créatures tous les emplois, depuis les plus hauts grades de l'armée jusqu'aux recettes générales, depuis le conseil d'État jusqu'aux sous-préfectures, depuis les justices de paix jusqu'aux perceptions de village, il n'avait à craindre ni opposition ni contrôle. Il était, du matin au soir, libre de traduire en mauvais français le vers du poète latin :

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas !

Il pouvait être, à son choix, Solon, Washington, Pitt, Sully, Richelieu, Mazarin, Louvois, Colbert, Daru, Gouvion-Saint-Cyr, Metternich, Villèle, Casimir Périer, etc., etc., et il a été... M. Gambetta. Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il empêché ? De quelle mesure néfaste, de quel vote odieux, de quel excès d'arbitraire a-t-il dissuadé cette majorité qu'il tenait, servile et plate, dans sa main ? Quel plan de gouvernement a-t-il esquissé ? Quelle initiative a-t-il prise ? A quelle idée politique peut-on rattacher sa mémoire ! De quelle espèce de république a-t-il été, en définitive, le promoteur et le partisan ? La république de Jules Simon et de Vacherot ? Non. La république de Lamartine ? Encore moins. De Ledru-Rollin ? Pas davantage. De Rochefort ? A Dieu ne plaise ! De Clé-

menceau ? Nenni. De Delescluze ? Nullement. Plutôt un salmis de toutes ces républiques, une Babel républicaine, démocratique et sociale, une Babel où l'on parlerait toutes ces langues. Les *nouvelles couches*, pourvu qu'elles restent maniables, qu'elles se gardent de troubler la sécurité des *jouisseurs*, et ne marquent leur avènement qu'en montrant le poing aux curés. Belleville, pourvu que les Bellevillois fussent raisonnables et ne se trouvassent pas plus mal logés dans leurs *repaires* que le grand tribun dans son palais. Athènes, pourvu que Miltiade s'humiliât devant lui afin d'obtenir de l'avancement, qu'Alcibiade ne lui fît pas concurrence en coupant la queue de son chien, qu'Aristide eût déménagé depuis la veille, que Diogène renonçât à chercher un homme et Socrate à prêcher la vertu, qu'Aristophane ne fût pas trop méchant, qu'Aspasie fût toujours bonne fille, que Démosthènes fît des solécismes, que Thucydide donnât des entorses à l'Histoire, que l'Aréopage ne regardât pas de trop près les comptes de la République, que Platon cessât de patroner l'amour platonique, et que la censure interdît *le Cyclope* d'Euripide ; ainsi de suite.

On reconnaît, on retrouve M. Gambetta dans tout ce que la République a fait de mauvais, de sinistre et de grotesque. Quand il n'a pas *opéré* lui-même, il a délégué ses mameluks et ses janissaires, ses vizirs et ses muets, ses Giaffar et ses Mesrour ; d'autant plus coupable qu'il était moins responsable et qu'il évoluait sous le masque. M. de Bièvre aurait dit : « Se peut-il

que l'on fasse une si rude guerre *au culte*, quand on l'est soi-même ? »

Ostensible ou clandestin, caché dans la coulisse ou paradant sur les planches, présent ou invisible, ce parleur de liberté a été l'auteur, l'initiateur, l'inspirateur, le collaborateur ou le complice de tous les actes d'oppression qui ont indigné les libéraux sincères. Il a eû la main dans toutes les expulsions, le doigt dans tous les crochetages ; il a mis son cachet sur tous les scellés. Ce pouvoir sans limites dont il disposait, il n'en a usé que pour aggraver ce qu'il lui eût été si facile d'alléger, pour envenimer ce qu'il était le maître d'adoucir ; et puis, lorsque, sortant enfin de cette pénombre si favorable à son bon plaisir, la stratégie parlementaire l'a forcé de se résigner à être premier ministre, de choisir ses collègues, de gouverner à ciel ouvert, lorsque tous les regards fixés sur ce remplaçant de la Providence l'invitaient à tenter quelque chose, à *faire grand,* à nous relever de l'ornière où avaient pataugé les Marcère, les Waddington, les Freycinet et consorts, à montrer enfin *urbi et orbi* ce que c'était qu'un premier rôle succédant à des comparses, un fort ténor après des choristes, un grand ministre placé par la force des choses et le droit du génie à la tête d'un grand peuple, quel *fiasco !* quelle impuissance ! quel néant ! quelle subite métamorphose du géant en pygmée ! Avec quelle maladresse nous le vîmes se débattre dans le fouillis créé par lui-même, s'égarer dans le dédale dont il croyait tenir le fil ! Avec quel puéril entêtement ce concilia-

teur suprême de toutes les nuances républicaines divisa ce qu'il avait mission d'unir! Quoi! tant d'insuffisance avec tant de suffisance! Pas une pensée, pas une lueur, pas une velléité de gourvernement! On nous avait annoncé un chiffre énorme, suivi d'autant de zéros qu'il y avait de ministres ; nous aperçûmes les zéros, mais le chiffre resta invisible. Ce fut une déroute, une débâcle, une *veste,* à faire regretter les Freycinet, les Waddington, les Marcère et les Ricard ; l'attente avait été gigantesque ; la déception fut immense. Une chute ridicule fit justice de cette outre gonflée de vent, aplatie par l'épingle que M. Gambetta avait été contraint de mettre dans le jeu. N'y eût-il, dans sa vie politique que le fait d'avoir été anéanti par sa grandeur du moment qu'elle devenait officielle, atrophié par son pouvoir dès l'instant qu'il prenait un corps, un visage, un titre, un habit, ce serait assez pour le jauger — et le juger.

Et maintenant, quel est le testament de sa seconde dictature, le testament politique de cet homme qui a touché à tout, comme un dégustateur de vins capiteux que sa tête était incapable de porter? Dans quel état laisse-t-il la diplomatie française, qui fut jadis une de nos gloires nationales, qui faisait autorité dans le monde, et que se hâtent aujourd'hui de déserter tous les hommes de cœur et d'honneur, peu jaloux d'avoir leur part des mépris et des ironies de l'Europe? Dans quel état la magistrature? Dans quel état les finances? Est-ce en contribuant au rappel des bandits de la Commune, des anarchistes et des pli-

lards, qu'il a légué un gage de sécurité à la bourgeoisie, à la propriété, au commerce, à l'agriculture, à l'industrie ? Est-ce en s'évertuant à créer une République jacobine, qu'il a multiplié ses adhérents parmi les républicains modérés, les demeurants du Centre gauche, les esprits flottants et les neutres ? Est-ce en inaugurant, sinon par lui-même, au moins par ses courtisans et ses intimes, les persécutions religieuses, la libre circulation des impiétés les plus grossières et des obscénités les plus infâmes, qu'il a préparé l'acquiescement des catholiques à une forme de gouvernement, devenue pour eux synonyme de tout ce qui menace leur liberté et révolte leur conscience ? Est-ce en s'entourant des ennemis les plus acharnés de l'enseignement religieux, des champions les plus enragés de l'éducation laïque et athée, qu'il a mis sa chère République en mesure de plaire aux pères de famille et de promettre à l'avenir une génération de braves gens ?

Et l'armée ? on a eu le courage de prétendre que, après avoir personnifié l'idée de défense à outrance, *in extremis*, sans merci, M. Gambetta incarnait l'idée de revanche. Il faut convenir qu'elle y aurait mis beaucoup de bonne volonté. La réorganisation de l'armée, le relèvement de la France guerrière, l'espoir d'une prochaine revanche, sous les traits du GÉNÉRAL FARRE ! L'esprit militaire, la dignité de l'épaulette, l'honneur du sang versé pour la France, soumis, sacrifiés, immolés à cet égoïsme dictatorial qui condamnait des généraux, des colonels, des officiers su-

périeurs, à passer sous les Fourches Caudines du quai d'Orsay, à faire antichambre chez cet avocat dont le nom éveillait dans l'âme de ces vieux soldats les atroces souvenirs de 1870, à saluer jusqu'à terre cet illustre *pékin* sous peine de se voir victimes d'un passe-droit ou privés du prix de leurs longs services ! Des témoins oculaires, authentiques, m'ont raconté qu'ils s'étaient trouvés, à l'heure des audiences, aux environs de l'hôtel de la Présidence et qu'ils avaient été douloureusement frappés de cette quantité de galons et d'uniformes, affluant chez le Maître, qui, dès longtemps, avait pris pour devise :

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre !

Quelle belle préparation à cette revanche qui aurait exigé de l'armée un redoublement d'énergie, de force morale, de discipline, de ressort, un sentiment plus accentué de sa valeur, de ses devoirs et de ses droits, indépendants des inflences *politiciennes*, un renouveau de vigueur martiale, — c'est-à-dire tout ce que devait nécessairement énerver, paralyser, falsifier, frelater ce métier de solliciteur, cette application abusive, humiliante et débilitante du *Cedant arma togæ !*

Au surplus, pourquoi insister sur le testament ? L'héritière est là. Voltaire a dit : « Si c'est Homère qui a fait Virgile, c'est son plus bel ouvrage. » — Si c'est M. Gambetta qui a *fait* la République d'hier, d'aujourd'hui et de demain, nous ne connaissons pas de plus sanglante satire contre l'œuvre et l'ouvrier, contre le testateur et la légataire.

III

Ainsi que je devais m'y attendre, et que j'en ai souvent fait l'expérience, l'accessoire a absorbé cette fois le principal. Le sujet qui me passionnait, et que je savais bien, m'a entraîné et accaparé aux dépens de M. Luigi Chiala, qui me racontait excellemment le comte Camile de Cavour.

Dans une langue exquise, harmonieuse et douce.
Comme le frais ruisseau qui glisse sur la mousse,
Mais que je ne comprends que lorsque Rossini,
Cimarosa, Verdi, Mozart ou Bellini,
Pour la faire arriver à mes longues oreilles,
Ajoutent leurs trésors à ses pures merveilles
Et me font enseigner ce langage divin
Par Zerline, Otello, Rosine ou Chérubin.

Je ne dirai pas, comme un personnage de M. Labiche, membre de l'Académie française : « Je n'ai pas de remords, parce que je me repens. » — mais j'ai moins de remords, parce que le bel ouvrage de M. Chiala n'en est encore qu'au premier volume, et que ce volume s'arrête à 1852, au moment où Cavour va entrer dans sa vraie phase de lutte, de patriotisme et de gloire, et nous offrir cette figure de grand ministre, que la France ne connaît plus que par ouï-dire. Dès les premières pages de la notice, dès les premières lettres de Cavour, — dont les unes sont écrites en français, les autres en italien, — on se sent dans une atmosphère bien différente de celle à laquelle nous ont habitués nos culotteurs de pipes, nos bu-

veurs de chopes et nos politiciens d'estaminet. On murmure à part soi : « Si ce sont là des révolutionnaires, il faut avouer qu'ils ressemblent bien peu aux nôtres et sont de bien bonne compagnie. » — C'est que ces révolutionnaires sont des aristocrates qui rêvent l'affranchissement et l'agrandissement de leur patrie, tandis que les nôtres sont des démocrates ou des démagogues, des ambitieux ou des intrigants, dont tout le programme se résume dans cette phrase triviale : *Ote-toi de là, que je m'y mette !* — C'est que ces révolutionnaires, au lieu de conspirer le renversement de la race royale, étroitement liée aux traditions, au passé, à l'avenir, à la prospérité, aux joies et aux douleurs de leur pays, ne sont hostiles qu'à la domination étrangère, tandis que les nôtres traitent en étranger, en ennemi, quiconque met obstacle à leurs fiévreuses convoitises, tant ils sont sûrs de ne pouvoir sortir de leur néant et s'élever de rien à tout que sur les ruines des trônes, des institutions séculaires, des garanties sociales et de la fortune publique ! Les noms qui reviennent le plus souvent dans cette correspondance du comte de Cavour sont ceux de la marquise Pauline de Roussy ; — de la famille de saint François de Sales ; — les noms de MM. Auguste et William de la Rive, esprits d'élite, que j'ai eu l'honneur ds rencontrer à Évian et à Genève, et qui m'ont laissé les meilleurs souvenirs ; — de la comtesse Adolphe de Circourt, cette femme supérieure que Paris n'oubliera jamais, et qui fut, pendant des années, une des bonnes fées des rares salons où l'on

cause et où l'on ne s'ennuie pas ; — de Santa-Rosa, qu'il est impossible de nommer sans songer à une des pages les plus éloquentes de M. Cousin ; — de la pieuse marquise de Barolo, la bienfaitrice, la consolatrice, l'hôtesse de Silvio Pellico ; — du marquis E. de Sambuy, proche parent de nos illustres et populaires Crillon. Et Massino d'Azeglio ! — Et le marquis Costa de Beauregard ! et le baron Prosper de Barante ! et le général Boyl ! et le général La Marmora ! et le marquis César Alfieri ! etc... Vous le voyez, nous sommes loin des Barodet, des Margue, des Guichard, des Spuller, des Tirard, des Amagat, des Bousquet, des Bouchet, des Naquet, des Floquet et des Pellet. On devine tout ce que ces beaux noms ajouteront d'intérêt au travail d'ensemble que j'essayerai, dès que le second volume aura paru. Pour aujourd'hui, je me contenterai de dire en fermant le livre de M. Chiala : Heureux les peuples qui s'accordent avec leur aristocratie et leur souverain pour travailler à une œuvre commune ! heureux les peuples chez qui l'amour de la liberté n'est pas l'hypocrisie de l'ambition et la vocation de l'arbitraire ! heureux les peuples dont le patriotisme ne consiste pas à démolir leur pays, mais à le servir ! heureux les peuples qui ont un grand ministre à mettre aux ordres de leur Roi et non pas de petits ministres à livrer aux caprices de la canaille !... Je m'arrête ; je m'aperçois que chacune de ces *béatitudes* tombe d'aplomb sur notre pauvre France, qu'il faut aimer en dépit de ses folies; sur la France, que l'on aime malgré tout — et malgré elle.

M. ERNEST RENAN [1]

Si j'avais encore un peu de jeunesse et de gaieté, je crois qu'il me serait facile de tourner en plaisanterie bien des passages de ces *Souvenirs*, dont je ne conteste, d'ailleurs, ni l'intérêt, ni le charme. Il y a des moments où M. Ernest Renan, malgré tout son talent et toute sa science, nous apparaît comme un personnage comique. Ainsi, voilà un homme éminent, un écrivain accompli, un théologien consommé, un moraliste impeccable, un philologue versé dans l'étude des langues sémitiques, qui jette sa soutane aux orties, cesse d'être chrétien, et affirme bravement « la claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'une façon appréciable aucune volonté libre, supérieure à celle de l'homme » ; — ce qui, soit dit en passant, ressemble encore plus à de l'athéisme que M. Renan ne ressemble à Alcibiade. Il répudie l'Ancien et le Nouveau Testament, parce qu'il croit s'être aperçu que Daniel est un apocryphe du temps des Macchabées, parce qu'il a découvert des divergences inconciliables entre

1. Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

les Synoptiques et le quatrième Évangile, et parce que l'attribution de Pentateuque à Moïse est insoutenable. Soit ! Mais alors, puisqu'il se dégage, avec autant de sécurité que de regret, le cœur serré et le sourire aux lèvres, de la religion de sa mère, de cette foi catholique qui abrita son berceau, dont il aspira, pendant ses jeunes années, les suaves et mystiques parfums et dont les vérités lui furent plus tard enseignées par d'admirables maîtres, restés à ses yeux les types les moins imparfaits de notre imparfaite nature, — modèles de piété, de vertu, de loyauté, d'urbanité et de savoir, — c'est, j'imagine, pour jouir des immunités du scepticisme, et non pas pour se prosterner devant d'autres autels.

Erreur ! je laisse M. Renan ravi de sa délivrance, se reposant dans son incrédulité sous prétexte que la seconde partie d'Isaïe n'est peut-être pas d'Isaïe et que Gensenius est un habile homme ; je le quitte désapprenant son *Pater* et son *Credo*, et doué d'une oreille si fine, qu'il entend Jésus lui disant : *Abandonne-moi pour être mon disciple ;* — et je le retrouve en extase, en prière, sur l'Acropole d'Athènes, récitant à Minerve les litanies qu'il ne dit plus en l'honneur de la Sainte Vierge. Non, il ne dit plus « Étoile de la mer, Étoile du matin, Rose mystique, Tour d'ivoire », cantique qui lui fut enseigné par « des magiciens barbares » *(sic)* et qui n'est décidément ni assez poétique, ni assez raisonnable pour lui. Perché sur l'Acropole, comme le muezzin sur le minaret, il s'écrie, les bras levés au ciel, du côté de l'Olympe : « O Athénè ! ô Rai-

son ! (rien de 93.) ô Eurhythmie ! ô Théonoé ! ô Vérité ! ô Salpinx ! ô Cora ! (rien de Péarl.) ô Vierge ! ô Hygie ! ô Victoire ! ô Promachos ! ô Ergané ! ô Démocratie ! ô Sagesse ! ô Énergie de Zeus ! etc., etc.

On le voit, il y en a là pour tous les goûts, même pour les amateurs de Galimatias. Déesse de la Démocratie, Minerve préside le conseil municipal de Paris, est pour moitié dans l'éloquence de Margue et dans la conversion de Tirard, et devient Pallas ou Bellone pour inspirer Thibaudin. Déesse de la sagesse, elle se fait le Mentor de Daniel Wilson. Déesse-Raison, elle renoue les pieuses traditions de Saint-Just et de Robespierre. Déesse-Vérité, il lui est loisible de conserver le costume négatif qu'elle exhiba, sur le mont Ida, aux yeux éblouis du berger Pâris, sacrifiant, ce jour-là, la sagesse à la coquetterie et la pudeur à la vanité. Déesse-Hygie, elle maintient en bonne santé et sobriété les convives de M. Grévy ; ainsi de suite. Quel dommage que le Parthénon ne possède pas au moins un augure ! M. Renan l'aurait rencontré, et, s'ils s'étaient regardés sans pouffer de rire, M. Renan aurait perdu le droit de ne pas croire aux miracles. Rien de plus curieux que ce chapitre où l'auteur de la *Vie de Jésus* jette son bonnet carré par-dessus les moulins de l'Acropole. Vous venez de voir les *magiciens barbares ;* voici maintenant « des prêtres d'un culte étranger, venus des Syriens de Palestine ; les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, *dit-on*, accompli un voyage sur la terre ; voici nos églises gothiques, si peu solides qu'elles tombent

en ruine au bout de cinq ou six cents ans. Voici le laid petit Juif (saint Paul), lisant tout de travers les inscriptions du temple de Minerve, si bien qu'il l'a momentanément vaincue, et que, pendant mille ans, elle, la Vérité, la Pureté, l'Archégète, la Chasteté, la Sainteté, la ou le Salpinx, la ou le Promachos, a été traitée d'idole... Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. » Le monde a été absurde, mais il ne le sera plus. On découvre déjà d'excellents symptômes. Il y a déjà beaucoup de Grecs dans le gouvernement, dans la politique, dans la société des satisfaits, des repus et des sages, et sur les marches de cet autre temple grec, où les consciences sont moins vierges que la déesse du Parthénon. Conclusion : « O abîme, tu es le Dieu unique. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. » — *Amen!*

Je me figure la jubilation de Sainte-Beuve, s'il revenait au monde, et lisait ces dernières lignes. Peut-être devons-nous y chercher l'explication de ce morceau stupéfiant. Aux yeux de M. Renan, le grand mérite de Minerve, ce n'est pas d'avoir inspiré, sanctifié et divinisé un temple dont je conteste, pour ma part, la supériorité sur nos cathédrales ; ce n'est pas d'avoir personnifié le Beau idéal, le Beau absolu, avantage que M. Renan ne saurait passionnément ad-

mirer sans qu'on le déclarât hors de lui-même ; ce n'est pas d'avoir fait de ce Beau le synonyme de l'honnêteté suprême, ce qui aurait bien gêné Alcibiade, Aspasie et Phryné. C'est de n'avoir jamais existé, de n'être qu'un mythe, un symbole, une fiction purement humaine, comme tous les autres dieux de la Fable, et de s'accommoder ainsi au penchant — j'allais dire à la manie de cet étrange esprit à qui répugnent tout point d'appui, tout terrain solide et qui semble sans cesse occupé à dissoudre ce qu'il vient de croire, à nier ce qu'il vient de dire. M. Renan est probablement de bonne foi en supposant qu'il a déserté l'Évangile et le Catéchisme, parce qu'il y a rencontré des textes contradictoires, des dates inconciliables ; il se trompe ; ce qui l'a éloigné de l'Église, ce n'est ni sa raison, ni sa science ; c'est le tour particulier de son intelligence qui ne se trouve à l'aise que dans le vide, n'accepte la lumière que dans la brume et rejette tout ce qui, dans une doctrine quelconque, refuse de s'accorder avec sa nature évasive, avec cet incroyable don de fluidité, d'évaporation intellectuelle où les certitudes s'en vont en fumée, où les dogmes ne sont plus que des illusions, où les idées ne sont plus que des rêves. Cette prière sur l'Acropole, cette invocation à Minerve, ce chapelet d'un nouveau genre récité devant le Parthénon, ne peuvent pas même être admis comme une fantaisie de poète, comme une *griserie* d'artiste ; car M. Renan sait fort bien que, même à ce point de vue et en dehors de toute religion, les madones de Raphaël, les sculptures et les tableaux de Michel-

Ange, valent toutes les statues et tous les bas-reliefs de Phidias. Mais, pour lui, les chefs-d'œuvre chrétiens ont le grave inconvénient d'affirmer la beauté d'un dogme qui *lie;* l'œuvre païenne a l'immense avantage d'*illustrer* des fables qui dispensent de croire.

M. Ernest Renan doit singulièrement déranger les théories de son collègue et ami M. Taine sur la décisive influence de la race, de l'éducation et du milieu. On a peine à comprendre qu'un Breton bretonnant, un enfant de Tréguier, élevé par une mère profondément chrétienne, dans une atmosphère quasi-monastique, puis par des prêtres dont il a proclamé lui-même la simplicité, la piété, les vertus dignes de la primitive Église, et finalement par d'autres prêtres qui, dans son veuvage de foi, lui apparaissent encore comme d'incomparables maîtres, se soit tout à coup révélé avec de prodigieuses qualités de souplesse, de dextérité, de finesse ; tout ce qu'il y a de moins ressemblant au granit et aux chênes de son pays ; quelque chose comme un professeur d'escrime dont le talent consisterait surtout à rompre, à multiplier les parades et les feintes sans jamais se fendre. Cet esprit supérieur, très séduisant, — j'allais dire amusant dans sa perpétuelle voltige, semble avoir pris plaisir à se désarticuler, à se désosser. Il s'antidate, quand il affiche une telle passion pour le ciel d'Homère, quand il dit, comme Béranger, aussi peu sincère que lui : *Sous Phidias, j'eus Athènes pour mère !* — Je vois plutôt en lui un Byzantin, un Grec de décadence ou de Bas-Empire, rusé, subtil, ondoyant, variable, para-

doxal, rompu à toutes les stratégies de la sophistique et de la rhétorique, mais possédant, par surcroît d'attrayantes qualités de style, des spécialités de charmeur. Sa dialectique, insinuante à la fois et impalpable, insidieuse et insaisissable, est pleine de traquenards, de trappes, de pièges recouverts de fleurs rares. Il a le génie du faux-fuyant et de l'échappatoire. Il fait songer à cette torpille dont Balzac fit un type courtisanesque, et que l'on ne saurait toucher sans ressentir un engourdissement qui ne déplaît pas. On est tenté, en le lisant, de retourner chacune de ses phrases pour voir si elle n'a pas un revers comme les médailles.

Ce qui nous étonne, c'est qu'il se soit effrayé des contradictions de certains textes ; car il est lui-même une contradiction vivante, permanente, infatigable, et il ne s'en défend pas : « Bon gré, mal gré, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens contraire, nous dit-il dès ses premières pages, j'étais prédestiné à être ce que je suis, un romantique protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre-à-terre, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bourgeois, un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerf* de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter. C'est ce que ce *grand observateur,* Challemel-Lacour, a dit excellemment: « Il pense comme un homme, il sent comme une femme, il agit comme un enfant. »

Glissons sur ce *grand observateur*, Challemel-Lacour,

Et tout ce qu'il observe est fort mal observé !

Souhaitons-lui d'*observer* un peu mieux ce qui se passe hors de nos frontières, afin de répondre d'une façon un peu moins humiliante aux *observations* des orateurs de la Droite. Arrêtons-nous à ce détail significatif : « Il sent comme une femme, » *Odor di femina !* oui, c'est vrai ; mais alors nouvelle contradiction. « Quand la réflexion, nous dit M. Renan, nous a mené au dernier terme du doute, ce qu'il y a d'affirmations spontanées du bien et du beau dans la conscience féminine nous enchante et tranche pour nous la question. Voilà pourquoi la religion n'est plus maintenue dans le monde que par la femme. La femme belle et vertueuse est le mirage qui peuple de *lacs et d'allées de saules* notre grand désert moral. »

D'accord ! Mais comment se fait-il donc que M. Renan, nature essentiellement féminine, d'après le *grand observateur* Challemel, se place résolument au premier rang des démolisseurs de toute religion et de toute certitude ? Comment se fait-il que sa sœur Henriette, qui lui a inspiré des pages vraiment exquises et à laquelle il vient de rendre un hommage non moins exquis en refusant de joindre à ce volume et de lancer dans le commerce ces pages réservées aux amis, — l'ait précédé, guidé, encouragé, soutenu dans cette voie qui devait le conduire à la négation absolue, dans cette défection qui a désespéré sa mère ? Que devient

dès-lors la pieuse mission de la femme, « qui nous remet en communication avec l'éternelle source où Dieu se mire » ? — N'importe ! Je suis, pour cette fois seulement, du même avis que M. Challemel-Lacour. Il y a de la femme chez M. Renan. Je l'aimerais mieux plus jolie ; mais il ne faut pas être trop exigeant, et ce *travesti* me plaît d'autant plus que, en ces temps de tristesse et de misère, il me permet de m'égayer un peu quand je songe au docte académicien, tel que je l'ai rencontré si souvent, presque aussi différent de l'Apollon du Belvédère que de la Vénus de Milo. Tout à l'heure je le qualifiais de charmeur ; j'en serai quitte pour le qualifier de *charmeuse*, et c'est, en effet, le titre qui lui convient. — « Tais-toi, sirène ! » criait M. de Chauvelin à M. de Martignac.

Vous connaissez les attributions et aussi les servitudes de la charmeuse ; caresser toutes les opinions sans en adopter aucune ; réconcilier en sa personne les sentiments et les originalités les plus contraires ; être toute à tous, sans que nul ait le droit de dire qu'elle est à lui ; épier sur le visage de son interlocuteur ce qu'il pense, pour lui offrir d'avance l'écho de sa pensée ; n'avoir plus de physionomie propre, mais s'en faire une avec les divers traits qui passent tour à tour sous ses yeux ; avoir l'air de se proposer au moment où elle se dérobe ; mettre dans un regard ou dans un sourire de quoi consoler quand on s'aperçoit que ce sourire ne signifie pas grand'chose et que ce regard ne signifie rien ; cajoler toujours, ne s'engager jamais, se condamner, s'assouplir à une inces-

sante gymnastique où l'agilité des mouvements fait perdre de vue la netteté des lignes et des contours; échauffer tous les cerveaux sans être sûre du battement d'un seul cœur... Mais que dis-je? et pourquoi vous fatiguer de ma lourde prose, quand j'ai là, sous la main, la prose légère, aérienne, ailée, de M. Ernest Renan? *Habemus confitentem reum :* « Je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir. Ma nullité avec les gens du monde dépasse toute imagination. Je m'embarque, je m'embrouille, je patauge, je m'égare en un tissu d'inepties. Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée, une politesse de prêtre, je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise. Mon attention, quand je suis avec quelqu'un, est de deviner ses idées et, par excès de déférence, de les lui servir anticipées. Cela se rattache à la supposition que très peu d'hommes sont assez détachés de leurs propres idées pour qu'on ne les blesse pas en leur disant autre chose que ce qu'ils pensent. »

Ne pourrait-on modifier ainsi cette dernière phrase? « Cela se rattache à la supposition que presque tous mes interlocuteurs sont des imbéciles, incapables de me comprendre, et qu'on les sert selon leurs mérites en sous-entendant : « Cela revient au même, » — et en ajoutant tout bas : « Après cela, si vous saviez comme ça m'est égal !... »

Notons ce détail caractéristique : *politesse de prêtre*. — Les prêtres que j'ai l'honneur de connaître sont généralement très polis ; mais essayez donc

de leur dire : « Gensenius a raison contre Isaïe, » et vous verrez s'ils seront de votre avis. Je parlais de médaille tout à l'heure ; la politesse est une médaille dont le scepticisme est le revers.

Ce qu'il y a de curieux, — et même de divertissant, — c'est qu'un de mes amis et confrères, écrivain de la *Revue des Deux Mondes* et grand admirateur de M. Ernest Renan, a eu récemment l'honneur de dîner avec lui dans une hospitalière maison de Passy. Il pleuvait, les fiacres étaient rares, et les deux convives, très contents l'un de l'autre, prirent plaisir à revenir à Paris dans le même véhicule. La conversation de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus* fut exactement telle qu'il l'a décrite lui-même, sauf, bien entendu, la *nullité* et le *tissu d'inepties*. Exagérant l'étymologie du mot *prévenance,* il s'ingénia constamment à *prévenir* ce que mon ami allait penser et à répéter d'avance ce que mon ami allait dire. Aussi qu'arriva-t-il? Que son interlocuteur, quoique bien *prévenu*... en sa faveur, avait dit au départ : « Quel enchanteur ! » — et, à l'arrivée, murmurait : « Quel farceur ! »

Évitons pourtant le parti pris de dénigrement et de persiflage. Redevenons littéraires. N'y eut-il, dans ce volume, que *le Broyeur de lin,* — un bijou, une perle ! — ce serait assez pour révéler l'écrivain de premier ordre, et pour nous suggérer deux remarques : M. Renan, en renonçant à sa fausse vocation sacerdotale, aurait bien dû suivre la véritable, et se signaler dans le roman. Là, ses défauts seraient devenus des qualités. Ses facultés de délicate et subtile analyse, s'appli-

quant aux phénomènes du monde intérieur, au miroitement des passions, aux perpétuelles inconséquences du cœur, de l'imagination et de l'âme, se seraient, pour ainsi dire, mirées dans ses récits. L'œuvre et l'ouvrier se seraient expliqués et complétés l'un par l'autre. Ce qu'il y a, dans sa manière, de décevant, de fugitif, de négatif, de fantaisiste, de prestigieux, de mouvant, aurait admirablement trouvé son emploi dans ces fictions dont l'élasticité s'accorderait avec celle de sa logique, de sa science et de sa conscience. Il n'aurait pas tardé à prendre pleine possession de ces *petits sentiers*, domaine de Marivaux, et, mieux que Marivaux, il les eût parsemés de verdure et de fleurs. En second lieu, comment un artiste, un poète, si habile à nous émouvoir, à nous exalter en nous contant l'histoire de ce vieux gentilhomme de Trédarzec, si fier, qu'il ne peut pas travailler aux champs; si pauvre, qu'il se fait à huis clos *broyeur de lin* pour vivre; si pur, que, à la rentrée des Bourbons, il ne veut rien leur demander parce que la Révolution ne lui a rien pris; si fidèle, qu'il meurt à l'aspect du drapeau tricolore flottant sur le clocher de Tréguier! — comment cet artiste, ce poète, cet amant de l'idéale Beauté, ne comprend-il pas qu'il y a là quelque chose de grand, presque de divin, que les victoires démocratiques et les conquêtes scientifiques ne lui rendront jamais? *Saint-Renan*, *Mon oncle Pierre, le Bonhomme Système, la Petite Noémi* surtout, autant de pages ravissantes, qui nous donnent le droit de préférer le Renan qui raconte au Renan qui se confesse!

Car cette série de *Souvenirs*, à dater de la page 129, devrait plutôt s'appeler une série de *Coufessions*. Rien n'y manque, pas même l'examen de conscience, et, s'il était permis de jouer avec les mots de la langue sacrée, je dirais que l'illustre pénitent y remplace la *contrition* par la *satisfaction*. Il est évidemment très satisfait de lui-même. Après avoir rendu de magnifiques hommages aux vertus, à la sainteté, aux talents, au savoir de ses maîtres des séminaires de Saint-Nicolas du Chardonnet, d'Issy et de Saint-Sulpice, — MM. Garnier, Gosselin, Richard, Manier, Le Hir, Carrière, Gottofrey, Pinault, et même, sauf quelques restrictions malicieuses, M. Dupanloup, — M. Renan se demande si, en abjurant la religion de ces hommes admirables, il n'est pas resté fidèle aux quatre vertus qni résumaient leur enseignement moral, et dont ils lui donnèrent la leçon et l'exemple : le désintéressement ou la pauvreté, la modestie, la politesse et la chasteté. Ses réponses sont tranquillisantes. Il les numérote pour être plus sûr de son fait. Ici encore un mauvais plaisant aurait à faire une jolie cueillette. 1. La pauvreté. Il en remontrerait à Sénèque sur le chapitre du mépris des richesses ; il a fallu que notre éditeur et ami regretté, Michel Lévy, l'attendît une nuit d'hiver, à l'angle de la rue Vivienne et de la rue Neuve-des-Petits-Champs, et que, là, sans s'inquiéter des sergents de ville, il le bâillonnât d'une main, et, de l'autre, lui mît sur la gorge un revolver bourré de billets de banque. 2. La modestie. Le succès l'ennuie ; ce n'est pas sa faute, si ce diable de succès, entêté

comme un Breton, ne se laisse pas décourager par ses rebuffades. M. Renan a déjà congédié six bonnes, parce que, malgré ses recommandation sévères, elles avaient laissé monter le succès consigné à sa porte. 3. La politesse. C'est sur ce point que MM. Le Hir et Gottofrey seraient surtout contents de leur élève. Nul ne pratique plus exactement la civilité honnête et puérile. Ce n'est pas lui qui répondrait, comme M. Deschalumeaux, quand on lui offre un morceau de volaille : « Ce que vous voudrez ; l'aile, par exemple ! » Il a dû renoncer à l'omnibus, parce que, quand le buraliste lui avait donné le n° 5, il laissait passer devant lui le 6, le 7 et le 8 ; ce qui lui attirait l'ironique mépris du conducteur. En chemin de fer, c'est bien pis. Oubliant l'aphorisme d'Henry Mürger, que, « en chemin de fer, il n'y a pas d'amis, il n'y a que des coins », M. Renan a toujours, de son plein gré, la dernière place, à moins qu'il n'ait la protection du chef de gare. Je le soupçonne d'avoir été, dans sa brillante carrière, protégé par beaucoup de chefs de gare. 4. La chasteté. M. Renan y a eu d'autant plus de mérite que, par sa propre expérience, « il a reconnu, *en particulier*, que la Nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste » (textuel). Mais quel désastre que M. Labiche, collègue de M. Renan à l'Académie française, ait renoncé, selon son expression, à faire rire ses contemporains ! Je lis à la page 347 de ces *Souvenirs :* « Si jamais un auteur comique voulait amuser le public de mes ridicules, je ne lui demanderais qu'une chose : c'est de me prendre pour collabo-

rateur; je lui conterais des choses vingt fois plus amusantes que ce qu'il pourrait inventer. » — Je le crois bien ! Il y aurait là tout un nouveau répertoire; de quoi ramener au théâtre du Palais-Royal la vogue qu'il a perdue. Quels titres affriolants ! *Le Nouveau Joseph*, ou *le Bel Ernest, abandonnant son manteau à la marquise Putiphar ! Ernest et Amanda, ou la Nouvelle Tentation de saint Antoine !*

M. Renan nous dit qu'il s'est évertué, en haine du succès, à éteindre son style; que ses maîtres, les vénérables sulpiciens, lui recommandaient de n'avoir pas de style; ce qui est, ajoute-t-il, le plus excellent moyen de bien écrire. Pourtant, je crois que les solitaires de Port-Royal, les écrivains du grand siècle, les professeurs de Saint-Sulpice et même M. Victor Cousin, auraient désavoué, dans ce livre, écrit d'ailleurs de façon si séduisante, certaines phrases que M. Renan n'a pas assez *éteintes*, celle-ci, par exemple : « Courage, courage, Nature ! obstine-toi ! répare pour la millionnième fois la maille de filet qui se casse; refais la *tarière* qui creuse, aux dernières limites de l'*attingible*, le puits d'où l'eau vive jaillira. Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité. Tâche d'enfiler le *trou* imperceptible du *pertuis* qui mène à un autre ciel. (???) »

Ou celle-ci : « En même temps, ils grossissaient outre mesure le *bol alimentaire* et rétrécissaient singulièrement l'*orifice de déglutition.* »

J'essaye de sourire, et je n'en ai pas envie. Dans son ensemble, pris très au sérieux, ce livre attriste, et il

effraye. Je ne sais si je ne préférerais pas une impiété violente, agressive, grossière, radicale, à ces formules mielleuses, d'un miel qui semble parfois composé, non pas par des abeilles, mais par des guêpes. Ces récits d'apparence lénitive, respectueuse, presque naïve, s'entr'ouvrent çà et là pour laisser échapper une bouffée de blasphèmes, pour découvrir un fond qui donne le frisson. M. Renan, songeant sans doute à Littré, nous avertit que ses précautions sont prises pour que personne ne puisse abuser de son affaiblissement physique et moral, dans le cas où il paraîtrait, *in extremis*, se réconcilier avec l'Église. Il nous assure, en attendant, qu'il a trouvé le bonheur en ce monde, que rien ne trouble sa félicité et sa quiétude. Nous lui faisons l'honneur de ne pas le croire, et, si nous devions résumer notre pensée après avoir lu son livre, nous dirions en latin : *Homo duplex !* — et en français : Homme étrange, énigmatique, qu'il faut plaindre s'il n'est pas de bonne foi, et plaindre encore plus s'il est sincère !

JOUBERT

Souvenirs.

LES CORRESPONDANTS DE JOUBERT [1]

On attribue à M. de Talleyrand un mot qui m'a toujours paru discutable. « Il suffit, aurait-il dit, d'avoir vécu pendant les années qui préludèrent à la Révolution, pour être en droit d'affirmer qu'on a goûté, dans toute sa plénitude, le plaisir de vivre. » — C'est possible ; il me semble pourtant que, de 1780 à 1789, les intelligences vives et délicates, — les seules qui puissent être sensibles aux jouissances idéales, — devaient éprouver un malaise analogue à celui que nous ressentons à l'approche d'un orage, quand l'air se charge d'électricité, quand les nuages de l'horizon envahissent peu à peu l'azur du ciel. Pour moi, si une bonne fée m'offrait d'échapper aux misères et aux ignominies de l'heure présente pour revivre dans un autre temps, je choisirais les premières années de ce siècle qui finit si mal ; l'aurore du Consulat, depuis le 18 brumaire jusqu'au meurtre du duc d'Enghien. Ce ne serait pas, à Dieu ne plaise ! pour entrer dans le cercle magique tracé par l'épée du futur empereur,

1. Publication de M. Paul de Raynal.

ni pour jouer avec le *bric-à-brac* des victoires et conquêtes, mais pour essayer d'obtenir une petite place dans le groupe incomparable que rappelle à nos souvenirs la *Correspondance* de Joubert. Il y eut là, pour les esprits d'élite, cette sensation exquise de la convalescence, bien connue de tous ceux qui renaissent à la vie après une maladie regardée comme mortelle. On dirait que, dans cette phase rapide, l'âme et le corps se réconcilient, celui-ci pour reprendre une à une les fonctions de ses organes, celle-là pour rattraper tout un arriéré de sentiments, de projets, d'espérances et d'idées. A cette impression de bien-être se mêle cette nuance de mélancolie, inséparable des joies humaines, ce reste de faiblesse et de langueur qui est un charme de plus, qui nous dispense de l'effort, permet à ceux qui nous aiment de vouloir et d'agir pour nous, émousse à notre profit toutes les aspérités de l'existence et ne nous en laisse que les douceurs. C'est l'alliance bénie des deux crépuscules, l'un prêt à ranimer la nature endormie, à verser dans le calice de chaque fleur une goutte de rosée, à réveiller les nids, à lustrer les verdures ; l'autre, ravivant les étoiles, écoutant le chant du rossignol, s'enveloppant de mystère, de fraîcheur, d'harmonies et de parfums.

Pour mieux apprécier le livre charmant qui nous rend les *Correspondants* de Joubert, il faut relire les premières pages du quatrième volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Les juges les plus sévères de ces terribles *Mémoires* avouent que Chateaubriand, arrivé à

cette période de sa vie, n'est plus ou n'est pas encore le Çelte vindicatif et irascible, mécontent d'autrui et de lui-même, hérissé d'autant de rugosités que les chênes de Combourg et les rochers de Saint-Malo. Là, en retraçant son été ou plutôt son printemps à Savigny, en racontant l'explosion de son premier succès qu'il est loin de surfaire, en décrivant cette *oasis* que lui rendent plus délicieuse les souffrances, les privations et les adversités récentes, en évoquant des amitiés où son imagination n'avait pas eu le temps d'absorber son cœur, une détente s'opère dans ce génie inquiet et constamment tendu vers l'insaisissable. Son style s'attendrit et ne garde que ses qualités enchanteresses. Il parle de M. de Fontanes, de madame de Beaumont, de madame de Staël, de Chênedollé, de Joubert, de M. de Bonald, de Lucile, et même de madame de Chateaubriand, comme il ne parlera jamais de personne. Qui ne se souvient de ce merveilleux portrait de M. Joubert ?

« Plein de manies et d'originalités, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et, quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui. Il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter ;

car il ne pouvait pas s'empêcher d'être ému de leur tristesse et de leur joie ; c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient chez lui, pendant ce repos et ce silence qu'il s'ordonnait... »

Rapprochez de cette page celle où Chateaubriand ressuscite un de ses plus chers souvenirs ; il est chez madame de Beaumont :

« Je me rappellerai éternellement quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié. Nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager. Madame Joubert, madame de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc. Le fils de madame Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse ; cet enfant a déjà disparu. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée. Deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé huit ans dans un abandon profond, excepté quelques jours promptement écoulés ! C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages. Je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du nouveau monde. La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, madame de Beaumont remarquait diverses constellations, en me disant que je

me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître. Depuis que je l'ai perdue, non loin de son tombeau, à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées. Je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine. Le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre. Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur... »

Et la page finit par cette phrase, par ce cri, où le génie de Chateaubriand se résume tout entier :

« Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir ? »

— Par quel miracle... d'imbécillité, dirai-je à mon tour, puis-je m'obstiner à faire ce que je fais sur ce papier, moi qui sais que, quand même je mourrais demain, ce papier mourrait avant moi ?

Nous revoyons, dans le livre de M. Paul de Raynal, dans sa remarquable notice et dans les lettres des correspondants de Joubert, des figures bien intéressantes : madame de Beaumont, née de Montmorin, qui ne survécut à sa famille, moissonnée par l'échafaud, que pour aimer, souffrir et mourir ; M. de Fontanes, que je me représente comme un trait d'union entre le grand siècle et le nôtre, et, plus tard, entre le génie de Chateaubriand et l'esprit de Villemain ; causeur aimable, ami sûr, poète à ses heures, personnage officiel sans

trop d'apparat, talent sobre, délicat, lent à se contenter et à produire, ingénieux, transitoire, provisoire, de qui on ne saurait dire s'il a été l'héritier de nos classiques, leur exécuteur testamentaire, ou le précurseur du romantisme ; madame de Vintimille, madame de Guitaut, mademoiselle de Chastenay, oubliées par la Révolution et par la mort, reliques d'une société disparue, comparables à ces épaves qui donnent une idée de la richesse d'un navire, à ces débris qui servent à reconstruire en esprit un monument écroulé, un temple aboli, un vase brisé ; Chênedollé, moins poétique dans ses œuvres que dans ses sentiments et dans ses rêves ; fidèle *patito* de la Muse de Chateaubriand, moins sympathique lorsqu'il chante le *Génie de l'homme*, que lorsqu'il accourt, en 1830, un bouquet de lis à la main, sur le passage de son vieux Roi, proscrit par la France ingrate ; Chênedollé, dont le nom, qui aurait pu rayonner sur la liste de l'Académie française, reste humblement attaché à la mystérieuse et mélancolique légende de Lucile de Chateaubriand ; Lucile enfin, élégie vivante ou mourante, égarée dans la vie comme dans un désert où elle cherchait vainement à se reconnaître, âme dépareillée qui aspirait à trouver une sœur, et ne rencontra qu'un frère ; Lucile, que je ne puis nommer sans cueillir un de ces souvenirs personnels qui finiront, comme je l'ai déjà dit et répété, par absorber mes très faibles facultés de critique.

Jusqu'à la fin de la Restauration, jusques et y compris la grande édition de Ladvocat, nous ne connais-

sions M. de Chateaubriand que sous les prénoms de François-Auguste. En 1832 ou 1833, un de mes camarades de collège, premier clerc chez un avoué de Paris, fut envoyé par son patron chez l'illustre écrivain pour lui demander une signature. Il remarqua que Chateaubriand signait : René-François. Peut-être ne put-il dissimuler une légère expression de surprise. — « Vous vous étonnez de ma signature, lui dit Chateaubriand ; c'est la vraie. Après la publication et le succès de mon *mauvais* roman de *René (sic)*, je fus si malheureux de certaines interprétations, aussi odieuses qu'absurdes, que, pour le public, je me décidai à changer de nom de baptême, et à ne plus m'appeler René. »

Je ne crois pas me tromper en affirmant que, dans le livre de M. Paul de Raynal, les pages qui font revivre, — j'allais dire qui font naître, — madame de Chateaubriand, exciteront le plus vif et le plus sérieux intérêt. Madame de Chateaubriand ! deux fois martyre, dans la solitude de son foyer et dans l'histoire de son temps ; deux fois victime, des négligences de son immortel époux et de l'indifférence d'une génération enjôlée par le génie ! Si je n'avais pas sujet, en songeant à *ma* littérature, de m'humilier plutôt que de m'enorgueillir, je rappellerais, — ce dont je suis seul à me souvenir, — que j'ai eu l'honneur, il y a plus de vingt ans, à propos de madame Récamier, d'être le premier à essayer une *réhabilitation* de cette femme exquise qui a tenu si peu de place dans la vie publique et privée de son mari, et qui aurait été digne de fixer

son cœur et sa plume, si elle n'avait eu le malheur d'être sa femme. Aujourd'hui, la réaction est en bon train. Si je suis bien informé, M. le comte d'Haussonville a lu récemment, dans un cercle d'amis tous plus lettrés les uns que les autres, des fragments de ses *Mémoires*, étincelants, entraînants, irrésistibles, qui rétablissent en pleine lumière la figure de madame de Chateaubriand, au risque de jeter un peu d'ombre sur le fascinateur, sur le poète de Velléda, de Cymodocée et d'Amélie.

Quelle jolie étude il y aurait à écrire, — mais il y faudrait Balzac ou au moins Charles de Bernard, — sur les poètes et les auteurs célèbres, dans leurs rapports avec le mariage ! Généralement, deux de leurs traits caractéristiques, c'est l'imagination et c'est l'orgueil. A part quelques exceptions, il est rare que l'épouse légitime flatte l'orgueil et contente l'imagination. Elle a besoin de se surveiller avec un soin extraordinaire pour ne jamais laisser deviner à l'idole que l'on peut se répandre en effusions sentimentales, lyriques ou romanesques, emprunter aux anges leurs accents les plus séraphiques, hanter les cimes immaculées dans l'intimité des aigles, prendre chaque matin un bain d'idéal, rêver un je ne sais quoi meilleur que le bien, plus beau que la beauté, plus céleste que le divin, plus vaste que l'infini, plus virginal que la chasteté, plus héroïque que le devoir, plus vertueux que la vertu, — et faire à ce métier une telle dépense de superflu, que, une fois rentré chez soi, on manque du nécessaire. Les Égéries extra-légales, les Béatrix

extra-muros ont un rôle beaucoup plus facile. Leur grand homme leur arrive bien en point, comme un artiste en représentation, sûr de ses moyens et de ses effets, plus sûr encore que l'on a trop envie de le retenir pour ne pas lui monnayer sa gloire en transports d'enthousiasme. Avec ces femmes qui se font siennes par l'admiration ou l'amour, son cœur se croit d'autant plus engagé que sa personne reste plus libre ; il est d'autant plus enclin à se donner, qu'il garde le moyen de se reprendre. Il leur sait gré de ne l'attacher par aucun nœud officiel et légal, mais seulement par ce lien invisible dont il est maître de fixer lui-même la force et la durée. Rien ne l'assure que sa femme ne l'a pas épousé pour les motifs vulgaires qui décident la plupart des mariages, et qui ne sont pas caressants pour sa vanité. Tout lui répète que les *autres* l'ont préféré, attiré, chéri, parce qu'il leur semblait grand, et qu'elles le savaient illustre. Avec elles, il n'a jamais à débattre ces menus détails d'intérieur et de ménage, où il suffit d'un moment de mauvaise humeur pour le rapetisser à des yeux qui ne sont pas éblouis. Elles ne le voient qu'en costume ; sa femme le voit dans le déshabillé qui découvre le pied d'argile. Il y a bien peu de maîtresses qui ne disent à l'homme supérieur ou passant pour tel : « Oh ! que je voudrais être ta femme ! » — Il y a encore moins d'épouses qui ne lui disent : « Oh ! que je voudrais être votre maîtresse ! » Il faut que le fruit permis ait trois fois plus de saveur pour paraître aussi savoureux que le fruit défendu. Il faut que le

pain quotidien soit d'une bien bonne pâte pour sembler aussi appétissant que les brioches.

M. de Raynal a excellemment sauvé les apparences, en effleurant cet énigmatique chapitre de la vie de M. de Chateaubriand ; on ne saurait, malheureusement, lutter contre l'évidence, contre le témoignage des contemporains, contre les aveux, médiocrement voilés, de Chateaubriand lui-même. On devine, dans les préliminaires et l'accomplissement de ce mariage, ce que les *sportsmen* appellent un faux départ. Mademoiselle Céleste de Lavigne passe pour un bon parti. Elle est riche, et le jeune cadet de Bretagne a dejà fait pacte avec cette noble pauvreté qui sera, en définitive, la plus fidèle de ses compagnes. Lucile — ce qui, par parenthèse, prouve sa parfaite innocence — s'est prise d'une belle amitié pour « cette blonde enfant de dix-sept ans, jolie, mince, suave, avec sa robe blanche et ses cheveux flottants », que le grand frère apercevait parfois sur la grève, moins attentif à cette apparition réelle qu'aux poétiques créations de son cerveau, à ces sylphides qu'il poursuivait sur les vagues et dans les nuages, et qu'il devait appeler un jour les filles de ses songes. Lucile se met en tête de marier son frère à sa jeune amie. Il se laisse faire, quoiqu'il ne se sente, — c'est lui qui parle, — aucune qualité de mari. Mais, si la donnée effrayante du poème de *René* est absolument imaginaire, n'est-ce pas à lui-même que pensait Chateaubriand lorsqu'il a écrit : « En arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux

mœurs des Indiens ; mais il ne vivait pas avec elle ? »

Rien de plus curieux que les contradictions de l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe,* chaque fois qu'il parle de son mariage et de sa femme. De temps à autre, la vérité triomphe de ses secrètes antipathies. En présence de ce modèle de résignation, de piété, de vertu, que rend plus méritoire un esprit fin, délicat et charmant, sa conscience proteste contre les griefs de son imagination, de sa vanité ou de *ses sens*. On dirait qu'il s'en veut de ne pas l'aimer davantage, de ne pas donner plus de bonheur à une personne accomplie dont l'intelligence est au niveau de la sienne, qui garde intact l'honneur de son foyer, qui ne lui a jamais fait subir la peine du talion, qui l'a soutenu de ses conseils et de son courage dans les grandes crises de sa vie, et dont le seul tort est peut-être de pratiquer strictement les préceptes de ce christianisme dont il célèbre poétiquement le génie. — « Je ne sais dit-il, s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme... La tromper en rien est impossible. D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, racontant à merveille, madame de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages... Ses inconvénients, si elle en a, découlent de la surabondance de ses qualités... »

Notons, quelques lignes plus loin, une phrase qui fait rêver et semble de nature à accréditer la bizarre légende d'après laquelle le mariage n'aurait pas été consommé :

« Privée d'enfants, *qu'elle aurait eus peut-être dans une autre union*, et qu'elle eût aimés avec folie ; n'ayant point ces honneurs et ces tendresses de la mère de famille, qui consolent une femme de ses belles années (?), elle s'est avancée, stérile et solitaire, vers la vieillesse.... »

Après cet hommage, Chateaubriand ajoute, — et ici on ne peut s'empêcher de sourire : « Si je ne me fusse pas marié, ma faiblesse ne m'aurait-elle pas livré en proie à quelque indigne créature ? n'aurais-je pas gaspillé et sali mes heures comme lord Byron ? Aujourd'hui que je m'enfonce dans les années, toutes mes folies seraient passées ; il ne m'en resterait que le vide et les regrets. Vieux garçon, sans estime, ou trompé ou détrompé, vieil oiseau répétant à qui ne l'écouterait pas ma chanson usée. La pleine licence de mes *désirs* n'aurait pas ajouté une corde de plus à ma lyre, un son plus ému à ma voix. La *contrainte* de mes sentiments, le *mystère* de mes pensées, ont peut-être augmenté l'énergie de mes accents, animé mes ouvrages d'une fièvre interne, d'une flamme cachée, qui se fût dissipée à l'air libre de l'amour... »

Dans ce passage, Chateaubriand se vante tout à la fois et se calomnie. On serait presque tenté de répéter, en l'ennoblissant, le fameux *Zuze un peu!* du capitaine marseillais. Franchement, étant donnés ses chevaleresques instincts d'honneur, l'élévation de son esprit, la délicatesse de ses goûts, la vigilance de son orgueil, que pouvait-il faire de plus, quand même il aurait possédé toutes les libertés du célibat? A peine

marié, il tombe aux pieds de Charlotte Yves. Rentré en France, il se fait le garde-malade de madame de Beaumont, qu'il accompagne en Italie, dont la mort lui vaut d'innombrables compliments de condoléance, et qui, à un titre quelconque, a primé auprès de lui madame de Chateaubriand. De son propre aveu (voir ses *Mémoires*), en revenant de Jérusalem, il fait l'école buissonnière, et passe par l'Espagne, où il a un rendez-vous d'amour. Je tiens du plus aimable des secrétaires d'ambassade, que, en 1822, ambassadeur à Londres, âgé de cinquante-trois ans, il avait une maîtresse, madame L..., femme d'un célèbre virtuose de cette époque. Pendant le long règne de madame Récamier, *la cage hyménéenne*, comme disait, dans son discours académique, l'excellent Auguste Barbier, ne l'empêche pas d'aller, tous les jours, humer l'encens de l'Abbaye-au-Bois, et, s'il n'est que l'*ami* de la plus illustre beauté de notre siècle, ce platonisme forcé s'explique par d'autres raisons que les entraves conjugales. Est-ce tout? Pas encore. S'il faut en croire ce méchant diable de Sainte-Beuve, apostillé par l'héroïne elle-même, en 1829, à soixante ans, René s'aventure en quelques parties fines avec madame Hortense A... Enfin, madame de Chateaubriand laisse si peu de trace dans les affections, dans les souvenirs du grand homme dont elle a noblement porté le nom, que, immédiatement après sa mort, n'ayant plus lui-même qu'un an à vivre, il offre ce nom glorieux à madame Récamier. Encore une fois, — sans compter l'immense chapitre de l'inconnu, — que pouvait-il faire de plus? Qu'a fait de plus lord Byron,

marié à une créature haïssable, victime du *cant* britannique, repoussé par le pays qui refusa longtemps de se parer de sa gloire? Vous figurez-vous le poète des *Martyrs* ou du *Dernier des Abencérages, s'acoquinant* avec une maritorne, hantant, comme Sainte-Beuve, les trottoirs nocturnes et les maisons clandestines, ou entretenant une liaison avec sa cuisinière?

Eh bien, rouvrez le livre si intéressant de M. Paul de Raynal. Lisez ou relisez les adorables lettres de madame de Chateaubriand; — je n'en cite rien; il faudrait tout citer. — Savourez ce délicieux mélange de finesse, de grâce, de douce gaieté, de fantaisie aimable, de malice innocente, de bon sens et d'imprévu. Faites, comme moi, un effort pour taire le nom de madame de Sévigné, que l'on ne doit comparer à personne: vous comprendrez ce que fut, en réalité, cette *sacrifiée*, cette *disgraciée*, couverte d'autant plus d'ombre qu'il y avait près d'elle plus de rayons. Vous devinerez surtout ce qu'elle aurait pu être, si Chateaubriand, au lieu de réserver pour ses *Mémoires* posthumes quelques louanges tardives, l'avait acceptée et aimée tout d'abord comme sa digne compagne, comme le charme et l'apaisement des orages de sa vie, comme la bonne fée de sa jeunesse, la trésorière de son génie, la consolatrice de ses adversités, l'épouse, en un mot, l'épouse, avec toutes ses prérogatives et tous ses droits; s'il l'avait placée à ses côtés, en pleine lumière, dans son cadre, en lui donnant pour cortège, non plus les vieux prêtres, les missionnaires et les religieuses de l'hospice de Marie-Thérèse,

mais les poètes, les écrivains, les orateurs, les artistes qu'il ralliait autour de lui. C'est là, certainement, ce que lui aurait conseillé Joubert, en lui disant avec son fin sourire de moraliste chrétien : « Plaignons l'homme de génie qui a créé, dans sa vie et dans ses ouvrages, une galerie de femmes, — et qui a oublié d'y mettre la sienne ! »

EDMOND BIRÉ

Victor Hugo avant 1830.

Lorsque parut le livre intitulé : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, j'entendis dire par un homme d'infiniment d'esprit, aujourd'hui collègue de M. Hugo à l'Académie française : « Vous savez le *pourquoi* de ce livre ? La *Vie de Jésus*, d'Ernest Renan, a semé des doutes sur telle ou telle page des Évangiles. Il ne fallait pas que, dans deux mille ans, un malheur pareil se reproduisît aux dépens de Victor Hugo. Le *témoin de sa vie*, à lui tout seul, fixera mieux les incertitudes que les quatre évangélistes, par la bonne raison que ce *témoin*, c'est lui même. »

Hélas ! oui, c'est lui-même, et c'est justement pour cela que, toute proportion gardée entre le sacré et le profane, ces deux gros volumes contiennent au moins autant d'erreurs *voulues* que l'Évangile selon Renan. L'ouvrage d'Edmond Biré n'eût-il d'autre mérite que de faire justice de ces complaisants mensonges, de leur opposer des faits, des dates, des écrits, des preuves, avec une imperturbable sûreté de main et de mémoire, ce serait assez pour le recommander aux sympathies de tous ceux qui, sans renoncer à lire

de beaux vers, ne veulent pas être dupes, et diraient volontiers : *Amicus Hugo, sed magis amica veritas.* — Mais, pour nous, pour les demeurants de la belle époque du romantisme, et même pour la génération qui nous suit, ce livre offre un attrait d'un autre genre. Il ressuscite et nous rend le Victor Hugo que nous avons aimé avant d'être sûrs qu'il fût vraiment admirable ; le jeune poète dont le nom et les premières œuvres s'associent à nos meilleurs souvenirs. Il nous le rend dans toute la fraîcheur de cet incomparable printemps poétique, où se confondaient en de pures harmonies l'amour chaste, l'amour heureux, la pauvreté souriante, l'inspiration limpide, la Monarchie bienfaisante, le *renouveau* royaliste et chrétien, tout l'aimable cortège des *Odes et Ballades*, de *Bug-Jargal* et de la préface de *Cromwell.* Le justicier se fait magicien. Il nous donne l'illusion des jours qui ne sont plus et qui ne reviendront jamais. Sa baguette évoque les images de ce passé auquel nous demandons un refuge quand les hontes et les misères du présent pèsent d'un poids trop lourd sur nos vieilles épaules. Il semble, en le lisant, que nous entendons tinter la cloche des Feuillantines, que nous voyons rougir *(vere rubenti)* les tilleuls du Luxembourg, que les externes de Saint-Louis et de Stanislas vont remplir de leurs cris joyeux la grande allée et la rue de Vaugirard, et que, des hauteurs de la rue Notre-Dame-des-Champs, nous allons assister au défilé des célébrités prochaines, futures... ou manquées ; Eugène Deveria et Tony Johannot, Louis Boulanger

et Chenavard, Jehan Duseigneur et Poterlet, Alfred de Vigny et Sainte-Beuve, Fontaney et Ulric Guttinguer, la blonde figure d'Alfred de Musset et le visage grisonnant de Charles Nodier.

A certains moments, Edmond Biré, par la puissance de cette évocation magique, nous fait croire, — et ce serait bien heureux pour le premier, — qu'il y a eu, en réalité, deux Victor Hugo; l'un, ouvert à toutes les nobles pensées, chantre prédestiné de toutes les saintes causes, merveilleux interprète de tous les sentiments généreux, toujours prêt à vibrer, comme la lyre qu'il manie avec une grâce juvénile, à tous les souffles vivifiants et purs qui forment l'atmosphère des époques bénies de Dieu ; tendre, affectueux, sans envie, heureux des victoires de ses frères d'armes, ne cherchant dans les rivalités poétiques qu'un sujet d'émulation et un gage d'amitié ; l'autre, courtisan et esclave de toutes les passions mauvaises, haineux, enfiellé, venimeux, vindicatif, méchant, jaloux de toute gloire qui n'est pas sienne, bouffi d'orgueil, pontifiant sur son propre autel, ne permettant à Dieu d'exister qu'à la condition de le traiter d'égal à égal et peut-être de haut en bas ; insultant la faiblesse, la sainteté et le malheur, complice de toutes les oppressions et de toutes les iniquités républicaines, atteint d'une incontinence d'alexandrins baroques, monstrueux ou séniles, acharné à détruire l'idée de respect, à outrager tout ce qu'il adorait, à servir tout ce qu'il méprisait, et tellement avide, tellement insatiable de popularité, que les gros sous ne lui

suffisent plus, qu'il lui faut des liards, et que lui l'octogénaire gorgé de gloire, le poète des *Vierges de Verdun*, de *la Vendée*, de *la Mort du duc de Bérri*, de *la Naissance du duc de Bordeaux*, il écrit au citoyen Maxime Lisbonne, héros de la Commune et directeur des Bouffes-du-Nord, une lettre obséquieuse pour le remercier d'avoir fait jouer *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* par ses grotesques cabotins, concurremment avec *Nadine*, de la citoyenne Louise Michel.

Or, si nous nous souvenons qu'un des derniers recueils poétiques de M. Victor Hugo est intitulé l'ANE, nous pourrons, sans trop d'irrévérence, ajouter que c'est justement là que le bât le blesse. Ah ! ces douze ans de royalisme, d'un royalisme si ardent, si expansif, — j'allais dire si excessif, — que Stendhal écrivait : « L'*Edinburgh-Review* s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti *ultra*. Ce parti, si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies. Mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo... »

Ah ! oui, si l'on pouvait les supprimer, ces années indiscrètes ! Faute de mieux, M. Victor Hugo, on le sait, n'a rien négligé pour les atténuer, pour les soumettre à un système d'évaporation, favorisé par le lointain ; il a trouvé, pour le peu qui en reste, des explications qui seraient spécieuses, si elles n'étaient démenties par les faits. Il était si jeune ! Presque un enfant ! Un enfant *sublime*, il est vrai ; mais l'on peut

être sublime et manquer de discernement dans le choix de son premier drapeau. Et puis l'éducation ! Nul n'ignore que la première éducation de l'enfant se fait par la mère, et que la mère de M. Hugo était une Vendéenne, une *brigande*, comme madame de Bonchamps et madame de la Rochejaquelein. Est-ce tout ? Pas encore. A côté de la mère vendéenne, c'est-à-dire royaliste et catholique fervente, le prêtre. « Le digne prêtre-précepteur s'appelait l'abbé de la Rivière. Avoir été enseigné dans sa première enfance par un prêtre est un fait dont on ne doit parler qu'avec calme et douceur ; ce n'est ni la faute du prêtre, ni la vôtre. C'est dans des conditions que ni l'enfant ni le prêtre n'ont choisies, une rencontre malsaine de deux intelligences, l'une petite, l'autre rapetissée, l'une qui vieillit, l'autre qui grandit. La sénilité se gagne. Une âme d'enfant peut se rider de toutes les erreurs d'un vieillard. » (Victor Hugo, *Actes et paroles*.)

On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la ferveur vendéenne de cette mère, et sur l'invariable orthodoxie de ce prêtre vénérable. « Le capitaine Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et mademoiselle Sophie Trébuchet se marièrent civilement à l'hôtel de ville. Il n'y eut pas de mariage religieux... Les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine de trouver un prêtre. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout. » (LE TÉMOIN.)

Ajoutons, toujours d'après l'inflexible et infaillible procès-verbal d'Edmond Biré, que la suite répondit admirablement à ce début. « Cette pieuse mère, dont

les rigides leçons retardèrent l'épanouissement intellectuel de son fils et en firent un catholique et un royaliste inconscient, avait une singulière façon de surveiller et de gouverner ses lectures. Liseuse plus infatigable que timorée, elle s'était abonnée chez un loueur de livres, et elle faisait *essayer* ces livres par ses enfants. C'est ainsi qu'au seuil de l'adolescence, Victor et Eugène lurent Rousseau, Voltaire, Diderot, *Faublas* et d'autres romans de même nature. » (LE TÉMOIN.)

On peut se faire une idée de ce que fut ce ménage, « qui s'était si aisément passé de la bénédiction du curé », si nous rappelons que le mari et la femme vécurent presque constamment séparés pour *incompatibilité d'humeur*, que le général Hugo avait, du vivant même de madame Hugo, née Sophie Trébuchet, épousé religieusement madame veuve d'Almé, comtesse de Salcano, et que, trois semaines après la mort de sa première femme, — dont il ne suivit pas le convoi, — ses amis et connaissances reçurent cette lettre de faire part :

« Monsieur le général Léopold Hugo a l'honneur de vous faire part qu'il vient de faire légaliser par-devant M. l'officier public de Chabris (Indre), les liens purement religieux qui l'unissaient à madame veuve d'Almé, comtesse de Salcano. »

(Saint-Lazare, près Blois.)

Voilà la mère ; voici le prêtre. « Ce La Rivière était un ancien prêtre de l'Oratoire. La Révolution l'avait

épouvanté, et il s'était vu guillotiné s'il ne se mariait pas. Il avait mieux aimé donner sa main que sa tête. Dans sa précipitation, il n'était pas allé chercher sa femme bien loin ; il avait pris la première qu'il avait trouvée auprès de lui : sa servante. » (LE TÉMOIN.)

— « Allons ! avouez-le, s'écrie excellemment Edmond Biré, avec ce prêtre jureur qui a épousé sa servante, nous voilà loin, bien loin de Joseph de Maistre et du Père Loriquet ! »

Non ! mille fois non ! ce furent d'autres influences qui décidèrent la première vocation de M. Victor Hugo. Au moment où il débuta dans la poésie, les Muses, sauf Béranger et Casimir Delavigne, étaient royalistes. Le vent soufflait du côté des Tuileries, rendues à leurs hôtes légitimes. Le jeune poète et ses amis, décidés à tenter une révolution littéraire, étaient trop intelligents pour ne pas comprendre que leur entreprise serait vaine s'ils ne profitaient pas de la Restauration monarchique pour en finir avec le paganisme grec et romain, pour rompre avec la tradition voltairienne et s'inspirer de ce passé, redevenu nouveau à force d'être oublié ou méconnu. L'art néo-classique ou pseudo-classique se mourait d'inanition et de décrépitude entre les mains des derniers survivants de l'école révolutionnaire. Les plaies ouvertes par les dernières guerres de l'Empire saignaient encore, et, pour restaurer le Bonaparte idéal, épique, poétique, il fallait attendre que les épouses ou les mères eussent pleuré ou essuyé toutes leurs larmes. Pendant cette phase trop courte, la Religion et la

Royauté s'offraient aux imaginations et aux âmes comme des consolatrices qui avaient besoin d'être consolées. Elles arrivaient, elles revenaient avec le prestige de l'exil et du malheur, échappées d'un amas de ruines, escortées des souvenirs du Temple, dont la royale et sainte orpheline apparaissait tout aussi émouvante que les débris de la Grande Armée. Par une pente naturelle, les esprits, une fois sur cette voie, remontèrent plus haut encore et plus loin. La Monarchie leur rapportait dans son reliquaire les clefs de ce moyen âge, que l'on avait ignoré et négligé si longtemps pour aller tout droit à Rome et à Athènes. Or, comment renouer cette chaîne, raviver cet art mystique et charmant, saluer les cathédrales gothiques, prouver qu'il y avait eu quelque chose avant Malherbe, sans s'identifier avec ces siècles de foi, se passionner pour leurs légendes, aspirer le parfum de leur encens et de leurs fleurs, se faire en idée leurs contemporains, et réussir un moment à croire ce qu'ils croyaient? Ce fut là et ce devait être la première étape d'hommes de génie ou de talent, que nous vîmes dévier plus tard, entraînés par ces passions qui vont retrouver le caractère individuel sous une couche collective et factice, et ont expliqué, de nos jours, tant d'apostasies, de palinodies et de déchéances morales.

M. Hugo novateur, M. Hugo admirateur fanatique de Chateaubriand, M. Hugo s'ouvrant à la poésie en même temps que Lamartine, Alfred de Vigny, Alexandre Soumet, Guiraud, Jules de Ressé-

guier, etc., etc., ne pouvait pas, à cette radieuse aurore qu'Edmond Biré a décrite avec tant de charme, ne pas être chevaleresque, monarchique et chrétien, même en supposant que sa haute naissance ne le rangeât pas tout d'abord, par fatalité ou solidarité de caste, dans le parti de ses pairs, les Rohan, les la Rochefoucauld et les Montmorency. A ce propos, rien de plus curieux que l'armorial du poète, revu, contrôlé, corrigé et diminué par Edmond Biré. N'était-ce pas étrange, cette prétention nobiliaire, cet échafaudage héraldique, chez le courtisan de la démocratie la plus radicale ? Peut-être y a-t-il un raffinement d'orgueil à dire ou à laisser entendre aux masses populaires : « J'ai d'autant plus de mérite à prendre parti pour vous contre les hommes d'ancien régime, que leurs parchemins ne sont pas plus authentiques que les miens, et que je pourrais écrire sur les miens mes prodigieuses invectives contre la Tiare et la Couronne, contre les rois, les princes, les évêques et tous les dépossédés des antiques privilèges ! » — Et voilà M. Hugo se servant à lui-même de Chérin et de d'Hozier, dressant ou relevant son arbre généalogique, et s'accrochant à des branches qui auraient le droit d'en prendre de l'ombrage, si la gloire et le génie ne valaient pas tous les quartiers. La vérité vraie (voir l'*Histoire de Nancy*, par Jean Cayon), c'est que la famille de vieille noblesse dont il prétend descendre, qui a donné des chanoinesses à l'abbaye de Remiremont, des évêques à Ptolémaïs, des chambellans et des capitaines des gardes aux ducs de Lorraine, est

absolument étrangère à M. Hugo, quoi qu'en dise LE TÉMOIN DE SA VIE. Son père, le général Hugo, était le fils d'un honnête menuisier de Nancy, ce qui explique peut-être la quantité de chevilles remarquées dans certains vers du grand poète. Le père et l'aïeul de ce menuisier étaient cultivateurs, l'un à Domvallier, l'autre à Baudricourt. Comme il avait sept filles, il les occupa et les maria comme il put. Trois d'entre elles, Victoire, Anne-Julie et Marie-Françoise, étaient couturières; deux étaient mariées, l'une à Joseph Pettinger, boulanger, l'autre à Joseph Georges, perruquier... Encore une fois, tout ceci ne signifie rien, et signifierait moins encore, si M. Hugo, acceptant bravement ces cultivateurs, ce menuisier, ce boulanger et ce perruquier, avait écrit, en guise d'épigraphe, à la première page de ses œuvres complètes, dont il publie en ce moment l'édition définitive :

Arrière ce passé que le présent dépouille !
Je ne suis pas Rohan, Crillon ni la Trémouille,
Ni Créquy, ni Maillé, ni Gontaut; j'aime mieux
Être mon propre aïeul que compter mes aïeux.

Remarquez qu'en recherchant les causes qui décidèrent des premières opinions et dictèrent les premiers chants de M. Hugo, je m'en tiens aux plus honorables, aux plus collectives. Pourtant, il est permis de croire que, à cette heure matinale, épris d'une charmante jeune fille que ses parents hésitaient à lui accorder, effrayés de la question d'argent, il ne pouvait être insensible aux faveurs royales, et que, avant

de se décider entre le parti monarchique et le parti libéral, il fut surtout du parti des pensions. Quand on songe que c'est à Louis XVIII et à Charles X qu'il dut ses années de pur et honnête bonheur, et que cette incomparable lune de miel, avec tous ses accessoires, non seulement eut une salutaire influence sur son génie, mais contribua puissamment à la mise en scène de ses œuvres, à l'enthousiasme de ses jeunes admirateurs, on se dit avec Edmond Biré : « Même en admettant que cet enfant gâté de la Royauté et du public royaliste eût le droit, en avançant dans la vie et en consultant *la raison du plus fort*, de changer d'opinion, d'adopter la politique et la religion du succès, de se faire pensionner par la démocratie triomphante, rien n'autorisait, rien n'excuse ces deux choses aggravantes : la violence de ses insultes contre ses bienfaiteurs, et la supercherie de ses retouches, de ses ratures à toutes les pages de son œuvre et de sa vie qui l'honoraient, — et qui le condamnent. » Sur le premier point, Biré cède la parole à Lamartine, qui fut, lui aussi, bien variable, qui aurait pu, hélas ! choisir pour armes parlantes une girouette, mais non pas un grattoir. Certes, le Lamartine de l'*Histoire des Girondins*, des *Banquets* et du 24 février, n'était plus le poète des *Méditations*, des *Harmonies*, du *Chant du Sacre* et du discours de réception à l'Académie française ; seulement il restait *gentilhomme*. Victor Cousin, sans que j'aie jamais pu m'expliquer pourquoi, établissait entre Mérimée et Sainte-Beuve cette unique différence, que Mérimée était gentilhomme (?). Cette dis-

tinction, toujours un peu arbitraire, s'appliquerait bien mieux à Lamartine et à M. Hugo. Celui-ci au lieu de se créer des ancêtres imaginaires, au lieu de nous conter que l'auteur de *Jocelyn* n'était encore, en 1825, que M. Prat pour ses voisins de Saône-et-Loire, aurait mieux fait de se demander si, en dehors des révolutions, des nivellements sociaux, de l'abolition des titres, de la destruction des parchemins, du renversement de la pyramide, il n'existait pas une *gentilhommerie* morale, idéale, indélébile, et si celle-là n'imprimait pas son cachet, même sur les actes et les écrits coupables. Il y a, sous ce rapport, entre les deux rivaux de poésie, la même différence qu'entre leurs deux mères. A cette femme qui trouve bon de se marier sans prêtre et de faire déguster par ses fils adolescents la littérature de *Candide*. des *Bijoux indiscrets*, de *la Religieuse* et de *Faublas*, opposez l'adorable mère de Lamartine, évoquée par son fils dans une page enchanteresse qu'Edmond Biré a eu le bon esprit ou la malice de citer ; vous comprendrez peut-être cette nuance indéfinissable qui fait que M. Hugo a pu être un grand artiste, un poète immense, un prosateur colossal, un maître, un pontife, un dieu, mais n'a jamais été un homme bien élevé. Lorsqu'il traite, par exemple, de *gros podagre* le spirituel monarque qui fut presque son parrain littéraire, il est plus ou moins qu'ingrat. Flagorneur de la multitude, on dirait que, pour mieux la flatter, il s'assimile les manières et le langage de sa nouvelle clientèle.

« On éprouve, dit Lamartine, un certain déplaisir à

voir un lionceau, devenu plus tard un lion, jeter gratuitement le sarcasme et le rire malséants sur les malheurs et les vieillesses des princes qui protégèrent son enfance. A quoi bon ces ridicules posthumes jetés en pâture au peuple impérial de 1862 par l'enfant *sublime*, baptisé par les Bourbons d'un autre temps ? A quoi bon une page de Paul-Louis Courier, reliée par mégarde (oh ! non ! pas par mégarde ! au contraire !) dans un volume de Hugo ! S'il daignait m'écouter je lui dirais : « Déchirez ce chapitre : il
» retombe un peu de cette poussière sur votre berceau!
» Ne flattez pas ce peuple à vos dépens. Vous avez aimé
» les Bourbons quand ils rentraient, très innocents de
» la campagne de France, de la déroute de Russie, de
» l'invasion du monde coalisé en 1814, — pour dis-
» puter la France au partage de la Pologne ; n'en rou-
» gissez pas plus que moi. »

Au partage de la Pologne ! ce mot sinistre nous fait froid dans le dos. Ce dont les Bourbons nous ont sauvés, ce que n'ont pas fait les Wellington, Alexandre et Blucher, les nouveaux amis de M. Victor Hugo pourraient bien, un de ces jours, parvenir à le faire.

Les supercheries, le *grattage*, ne forment pas la partie la moins curieuse et la moins piquante du livre de Biré. Songez donc ! M. Hugo avait à faire, par milliers, ce que l'on appelle en argot de théâtre des *raccords*, pour adoucir les contrastes entre ce qu'il fut et ce qu'il est. Nous avons vu comment il s'y est pris pour attribuer son royalisme à sa mère. Il ne lui en a pas coûté davantage pour inventer un mot du géné-

ral Hugo, mot qui n'a jamais été dit : « Laissons faire le temps ; l'enfant est de l'opinion de sa mère ; l'homme sera de l'opinion de son père. » Paroles mémorables que ce père aurait adressées à son ami le général Lucotte.

Or, il n'y a à cela qu'un malheur ; c'est, d'abord, que ce père bonapartiste ou soi-disant tel était tout aussi royaliste que sa femme ; que ce grognard de la Grande Armée, ce brigand de la Loire, haïssait Napoléon (voir ses *Mémoires*), que le gouvernement impérial avait refusé de ratifier son grade de général, conféré par le roi Joseph ; qu'il dut à Louis XVIII d'être confirmé dans son grade, et qu'un des premiers actes du règne de Charles X fut de le nommer lieutenant général de ses armées ; ce qui suppose, ou, de la part du Roi, un admirable penchant à rendre le bien pour le mal, ou, de la part du général comte Hugo, une bien grande habileté à dissimuler son rôle de malcontent et de conspirateur bonapartiste ; c'est ensuite que « le général comte Lucotte était, à cette date de 1820, un fervent royaliste, voire un *clérical.* Marié à la fille du marquis de Corberon, qui avait péri sur l'échafaud révolutionnaire,... pas plus que le général Hugo, il n'avait eu à se louer de l'Empereur. En 1814, il avait été des plus empressés à se rallier à la Restauration. Il était allé à Saint-Ouen offrir ses serviees à Louis XVIII, qui le récompensa en le nommant lieutenant général. En 1815, pendant les Cent-Jours, il s'opposa à ce que les soldats sous ses ordres prissent la cocarde tricolore, et il fut compris,

en 1818, dans le corps royal d'état-major. Lorsqu'il mourut, en septembre 1821, il était administrateur de la confrérie du Saint-Sépulcre, association qui ne comptait dans ses rangs que des royalistes-*ultras*.»

Singulier bonapartiste, n'est-ce pas ? pour recevoir la confidence des espérances paternelles du bonapartiste général Hugo !

Cinquante pages suffiraient à peine au chiffre et au détail de ces opérations qu'a multipliées à outrance M. Victor Hugo pour élaguer, assouplir, mutiler, biffer, transformer, pallier, travestir tout ce qui, dans ses écrits et dans ses discours, dans sa vie publique et privée, antérieure au coup d'État du 2 décembre, risquerait d'effaroucher Clovis Hugues ou de mécontenter Tony Révillon. Par un procédé contraire à celui des ci-devant jolies femmes, il s'ingénie à poser le masque de sa vieillesse sur le visage de ses jeunes années. Du livre d'or de ses belles saisons de foi, d'amour, de loyauté, d'honneur, d'enthousiasme, son impitoyable travail fait une sorte de *palimpseste* où il faudrait, à chaque ligne, effacer un mensonge pour retrouver, au-dessous, la vérité qui peut le compromettre auprès des frères et amis. Il corrige même et dément ce vieil impertinent de *Moniteur*. Ainsi, pour ne citer que deux exemples entre mille, le 17 juillet 1851, dans son discours sur la révision de la Constitution, M. Hugo avait parlé du roi Charles X en termes respectueux et convenables : *Biffé*. Le 15 janvier 1850, M. Hugo avait dit à propos de Mgr Affre : « C'est l'archevêque de Paris abordant avec un sourire *su-*

blime le faubourg Saint-Antoine *révolté*. — « En 1875, ajoute Edmond Biré, le sourire de Mgr Affre n'est plus *sublime ;* le faubourg Saint-Antoine n'est plus *révolté*. »

Ce qu'Edmond Biré ne dit pas, ce que je puis attester *de visu et auditu*, c'est que, dans cette phase transitoire entre la pairie et l'exil, où M. Hugo, député, montait souvent à la tribune, sa parole emphatique, solennelle, sibylline, hiérophantique, encombrée de métaphores et d'antithèses, ne réussissait auprès d'aucun parti, pas même le sien. Il à pu dans ses *Actes et Paroles*, non pas emprunter, mais prêter au *Moniteur* une foule de *très bien !* d'exclamations admiratives, d'explosions d'enthousiasme, de tonnerres d'applaudissements. On ne trouverait pas trace de ces triomphes oratoires dans la collection officielle.

Comprenez-vous maintenant l'immense service que notre ami Edmond Biré, le chercheur infatigable, le trouveur infaillible, le dépisteur inexorable, aura rendu, par cette œuvre *définitive*, non seulement à la vérité, à la justice, à la conscience publique, mais à tous ceux, — et le nombre en sera grand, — qui voudront tôt ou tard procéder au triage et évaluer le déchet ? Eh bien, ce n'est là, je le répète, que la moitié de cette œuvre étonnante où pourront se plaire, sinon les fanatiques, au moins les admirateurs sincères, attristés, mais fidèles, du grand poète qui nous fut si cher. UN VICTOR HUGO INÉDIT !... ce sera le sujet d'un second chapitre.

II

« Le soin que j'ai mis à relever les erreurs du *témoin* de M. Victor Hugo ou à rechercher les écrits de sa jeunesse, témoigne peut-être d'une admiration plus sincère à son endroit que celle des bons amis de cour qui vont célébrant bien haut ses œuvres, et qui, entre eux, *sotto voce*, le gratifient, en dépit de son anticléricalisme, d'un ample canonicat dans le diocèse de l'archevêque de Grenade. »

Voilà la note juste, et voilà aussi le double attrait de ce livre. Ce n'est pas la faute d'Edmond Biré, si chacune des pages charmantes, touchantes, éloquentes, originales, sympathiques, patiemment recueillies parmi les *juvenilia* du poète, sont aujourd'hui comparables à des fleurs exquises dont le calice renfermerait un venimeux insecte, si Victor Hugo, non content d'avoir passé d'un extrême à l'autre, ne veut pas qu'il soit dit que le Victor Hugo de 1820 fut bon camarade, bon confrère, enclin à d'autres admirations que l'admiration de soi-même, répondant à d'augustes bienfaits par une expansive gratitude, sincèrement royaliste et sincèrement chrétien.

Rappelons ici un souvenir qui s'accorde avec les précieuses trouvailles d'Edmond Biré. Pendant les trois ou quatre années qui suivirent la révolution de Juillet et préludèrent à la dispersion du *Cénacle*, alors que Sainte-Beuve disait encore *le grand Victor*, et Gustave Planche *Victor* tout court, le mot d'ordre, dans ce groupe plus ou moins révolutionnaire, fut de

déclarer que M. Hugo n'était vraiment entré dans la plénitude de ses facultés poétiques qu'à dater du moment où la chute des Bourbons et la défaite du parti du trône et de l'autel avaient mis son génie hors de tutelle. Nous fûmes tous beaucoup trop prompts à accepter cette légende. Sans doute, dans les œuvres qui vont des *Feuilles d'Automne* aux *Contemplations* et de *Notre-Dame de Paris* aux *Misérables*, l'artiste, — j'allais dire l'ouvrier, — est plus sûr de sa main et de son outil. La physionomie s'accentue et se caractérise avec plus de relief. La poésie et la prose n'ont plus de secrets pour l'écrivain, et c'est plaisir de le voir se jouer en maître, en dompteur, de toutes les difficultés de l'hémistiche et de la césure, du rythme et de la rime. Il est gigantesque, colossal, prodigieux, titanique, étonnant, stupéfiant. Mais, à ce compte, on devrait avouer que les œuvres de sa vieillesse sont encore supérieures à celles de sa maturité ; car jamais la *poigne* ne fut plus triomphante, plus magistrale, plus extraordinaire, que dans ces poèmes séniles, si affligeants pour les vrais amis du poète. Ce qui ressort pour nous du livre d'Edmond Biré et d'une nouvelle lecture, — après un demi-siècle, — des *Odes et Ballades*, c'est que, par un phénomène de précocité, M. Hugo, dans cette première phase, possédait, avec une forme déjà très suffisante, une fraîcheur d'inspiration, le velouté de la fleur et du fruit, ce je ne sais quoi qui fait que l'on préfère la rosée du matin aux rayons du midi, le printemps à l'été, la beauté virginale de la jeune fille innocente et pure à la beauté

savante et armée de toutes pièces, de la femme de trente ans. C'est qu'il était sincère, et que, depuis lors, il ne l'a jamais été ; sincère dans son amour, dans ses amitiés, dans ses croyances, dans son culte pour les poésies du passé qui lui révélaient une poésie nouvelle et un art nouveau. J'insiste sur ce détail essentiel, parce que je n'en connais pas de plus honorable pour le Victor Hugo d'alors et pour les sources vives où il puisait. S'il est prouvé que son génie, — car nul ne conteste son génie, — ne fut jamais plus à l'aise, moins artificiel, moins calculé, moins *voulu*, que lorsqu'il s'inclinait sur les tombeaux de Saint-Denis, célébrait l'héroïsme vendéen, flétrissait *la Bande noire*, se passionnait pour Chateaubriand, glorifiait le dévouement filial de mademoiselle de Sombreuil, chantait les douleurs et les joies de la Royauté, brillait, avec les Berryer, les Fitz-James, les Bonald, les d'Herbouville, les Michaud, les Nodier, les Laurentie, aux rangs de la Société royale et catholique des Bonnes-Lettres, il est permis d'en conclure que les causes qu'il servait alors étaient préférables à celles qu'il croit servir en immolant sur son propre autel ses plus sacrés et ses plus chers souvenirs. Nous avons vu, l'autre jour, Lamartine le comparer à un lionceau, devenu plus tard un lion. Ne pourrait-on pas le comparer aussi à un aiglon qui, prenant son vol vers les cimes, commencerait par salir son nid ?

Citons quelques exemples d'après Edmond Biré, le plus doux et le plus sûr des juges d'instruction. Ils prouveront que la mémoire de M. Victor Hugo, pro-

digieuse lorsqu'il s'agit d'écrire sans rature et de prononcer sans suffocation : Ehrenfels, Siegfried, Hammerstein, Gutenfels, Rolandseck, Fursteneck, Katzenellenbogen, etc., etc. (total 460 noms aussi euphoniques les uns que les autres), — lui fait tout à coup défaut, sitôt qu'elle l'embarrasse.

Rien de plus piquant que le chapitre de la confession de Victor Hugo, rectifié par Edmond Biré. (Fin d'octobre ou 1er novembre 1822.)

L'abbé duc de Rohan, émerveillé des premières poésies de M. Hugo, comme il l'avait été des *Méditations* de Lamartine, dit au jeune poète : « — Avez-vous un confesseur ? — Non. — Il vous en faut un ; je m'en charge. »

J'abrège quelques détails préliminaires. « Le lendemain, le duc vient chercher Victor Hugo et le conduit chez l'*abbé* Frayssinous à l'Abbaye-aux-Bois, où une seule pièce lui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. — Le succès, dit le prédicateur, est une force ; il fallait donc tout faire pour réussir. Victor ne devait donc pas s'en tenir à la littérature. Il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui, et l'aiderait. Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des Jésuites et du mal de M. de Chateaubriand, qu'il traitait de jacobin déguisé et plus dangereux sous son masque. »

« Nous croyons pouvoir affirmer, dit Edmond Biré, que, sur tous les points, les souvenirs de M. Victor

Hugo l'ont mal servi. » — J'ajoute moins charitablement : « ou que M. Hugo nous a mal servi ses souvenirs. »

« ... A cette date, l'abbé Frayssinous avait disparu pour faire place à Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis... Par ordonnance royale du 1er juin, il avait été nommé grand maître de l'Université. Élu membre de l'Académie française le 27 juin de la même année, il venait d'être élevé à la dignité de pair de France. Évêque, grand maître de l'Université, pair de France, il ne lui était guère possible, si simples que pussent être ses goûts, de loger toutes ces dignités « dans une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon ». — D'ailleurs, en sa qualité de premier aumônier du Roi, il était logé, non à l'Abbaye-aux-Bois, mais aux Tuileries, dans le pavillon des Enfants de France. »

Les impossibilités morales sont encore plus frappantes que les impossibilités matérielles. Mgr Frayssinous, modèle de sagesse et de douceur, traiter de jacobin M. de Chateaubriand, en 1822, alors que M. de Chateaubriand, ambassadeur à Londres, chef des *ultras*, allait entrer, avec la Droite, dans la composition du ministère Villèle et se faire le promoteur de la plus contre-révolutionnaire des guerres, la campagne d'Espagne ! Ici, je puis, mieux que personne, donner raison à Edmond Biré. Un de mes parents, mort récemment à un âge très avancé, était alors secrétaire bénévole de Mgr d'Hermopolis, qui le retenait presque tous les jours à déjeuner. L'illustre évê-

que ne parlait de Chateaubriand qu'avec enthousiasme. En revanche, mon parent vit arriver, un matin, un prêtre vêtu d'une soutanelle, maigre, nerveux, teint jaune, œil de feu sous l'arcade sourcilière, lèvre sarcastique, figure faite de bile et de génie. Il reprocha violemment, amèrement, au nouveau grand maître de l'Université, de n'avoir pas encore destitué le professeur X..., signalé comme gallican. Lorsqu'il fut sorti, Mgr Frayssinous dit à son jeune ami : « C'est l'abbé de Lamennais ; que Dieu le protège contre le démon de l'orgueil ! Il y aurait en lui l'étoffe d'un sectaire et d'un jacobin ! »

Ce fut l'abbé de Lamennais qui eut l'honneur de confesser M. Hugo. Mais, entre le confesseur manqué et le confesseur choisi, se place un intermède très amusant, en ce qu'il nous fait surprendre M. Hugo et son témoin, la main dans le sac aux... anachronismes.

« Le soir de ce même jour où il avait déjeuné avec deux abbés, le poète dînait avec deux actrices. Son ami Soumet l'entraîna chez mademoiselle Duchesnois, dans une petite maison de la rue de la Tour-des-Dames où il prit place à table entre la maîtresse de la maison, « décolletée à mi-corps », et une autre comédienne « non moins décolletée », mademoiselle Leverd. Une troisième femme dînait, — madame Sophie Gay, dont on représentait, ce soir-là même, pour la première fois un opéra-comique, le *Maître de Chapelle.* »

Halte ! Et cédons la parole à Edmond Biré . « Force nous est bien de dire, — toujours avec *le Moniteur*, — que le dîner chez mademoiselle Duchesnois est un

dîner fantastique. Étrange repas, en effet, que celui où les convives déplient leurs serviettes un soir d'octobre 1822, et se lèvent de table pour aller à la première représentation du *Maître de Chapelle*, qui a eu lieu le 29 mars 1821 ! »

Rien de plus exact, 29 mars 1821. — Musique de Paër. Artistes : Martin, Féréol, Paul Darancourt ; mesdames Rigaud, Boulanger.

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Mgr Frayssinous eut le malheur de déplaire à M. Hugo par le bien qu'il lui dit des jésuites. « Était-il donc, en 1822, aussi ennemi des jésuites que cela ? Faut-il lui rappeler que, dans l'une des dernières livraisons du *Conservateur littéraire*, il avait publié, en s'y associant, le témoignage de l'astronome Lalande en faveur des jésuites, où on lit ce passage :

« Je les ai vus de près ; c'était un peuple de héros pour la religion et l'humanité... Deux ministres, Pombal et Choiseul, ont détruit sans retour le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais, l'objet éternel de mon admiration et de mes regrets. »

Est-ce tout ? Pas encore. « D'après le récit du *Témoin*, le duc de Rohan aurait conduit M. Hugo chez Lamennais, aux Feuillantines, dans les premiers jours d'octobre 1822. Ils seraient arrivés au moment où l'abbé Carron quittait la maison des Feuillantines, que l'abbé de Lamennais se disposait également à quitter. Le poète et le prêtre se voyaient pour la première fois. »

Autant de lignes, autant d'erreurs. « Comment M. Victor Hugo a-t-il pu voir aux Feuillantines, en octobre 1822, l'abbé Carron, mort dix-huit mois auparavant, le 15 mars 1821 ? Lamennais ne s'y trouvait pas non plus. Parti de Paris à la fin de 1821, il n'y revint qu'au mois de mars 1823. C'est de La Chênaie qu'il écrivit, le 6 octobre 1822, à M. Victor Hugo, pour le féliciter de son mariage. Il l'appelait mon cher Victor, et signait « Votre ami ». Ils étaient, depuis longtemps déjà, liés d'une étroite amitié. » C'est le cas de répéter le vieux cliché : « Pas de commentaire. »

J'ai nommé, au cours de ce récit, Alexandre Soumet ; j'aurais pu rencontrer aussi sur mon chemin Alfred de Vigny, Casimir Delavigne, Alexandre Guiraud. A l'heure des débuts, lorsqu'il n'y avait pas même de *primus inter pares*, et que les rangs n'étaient pas encore fixés, le public des gens du monde et même des lettrés avait hésité à mettre immédiatement hors de pair et au-dessus de toute comparaison le poète des *Odes et Ballades*, plus jeune que ses rivaux et signalé aux ironies des mauvais plaisants par quelques bizarreries. Je me souviens, entre autres, que, à la mort de Louis XVIII, ceux que l'on a, de tout temps, surnommés les hommes de goût, préférèrent hautement l'ode de Guiraud à celle de Victor Hugo. Il n'en faut pas davantage pour expliquer comment celui-ci, après avoir, dans des articles d'ailleurs charmants, généreux, chaleureux, enthousiastes, fraternels, proclamé les succès de ces poètes sans même

craindre de les surfaire, n'a pas voulu qu'il restât trace de ses admirations préventives. C'est ainsi que le nom d'Alexandre Soumet, à qui il avait dédié la première de ses odes, — *le Poète dans les Révolutions*, — a disparu dans les éditions nouvelles. Pour Alfred de Vigny, il y a eu quelque chose de plus fort. Hugo avait publié, dans *la Muse française*, une étude très remarquable et très élogieuse sur le beau poème d'*Éloa*. En 1834, lorsqu'il publia son livre intitulé *Littérature et Philosophie mêlées*, Alfred de Vigny grandissait, et Hugo, compromis par ses gros drames en prose de la Porte-Saint-Martin, trahi par Sainte-Beuve, battu en brèche par Gustave Planche, semblait rester stationnaire. Il était urgent de mettre bon ordre à ce contresens poétique. Pourtant, sacrifier une belle page, retentissante d'antithèses, c'était dur. « M. Hugo se rappela qu'un certain poète anglais, nommé Milton, avait publié, vers l'an 1667, un poème qui n'était pas sans quelque analogie avec celui d'Alfred de Vigny. Le reste allait de soi. Il n'y avait qu'à mettre Milton au lieu d'Alfred de Vigny, *le Paradis perdu* là où il y avait *Éloa ;* et le tour fut fait. »

Ce trait caractéristique, multiplié à l'infini, explicable par le penchant à ne plus admirer que lui-même, est d'autant plus significatif que Soumet, Guiraud et même Alfred de Vigny, après avoir eu leur jour d'éclat, ont vu peu à peu leur étoile pâlir dans le ciel poétique, tandis que M. Hugo devenait de plus en plus célèbre et surtout populaire. Or on conçoit, on excuse la secrète faiblesse d'un homme de talent qui,

ayant eu son moment et ne l'ayant plus, s'en veut d'avoir contribué à l'avènement du triomphateur, et efface les témoignages de l'enthousiasme d'*antan*. Il semble, au contraire, que le poète arrivé à l'apothéose en permanence, et désormais sans rival, devrait trouver un raffinement d'orgueil à laisser subsister ou à faire revivre les marques d'admiration qu'il avait jadis prodiguées à ses émules, aujourd'hui perdus dans son auréole. En poésie comme à la guerre, proclamer la valeur de ceux qu'on a vaincus, n'est-ce pas rehausser le prix de la victoire ? Le char de triomphe pourrait-il avoir un plus beau cortège ?

Et Chateaubriand ? M. Hugo l'avait admiré jusqu'à l'extase, loué jusqu'à l'hyperbole, encensé jusqu'à l'asphyxie. Dans un article sur *Georges Gordon, lord Byron,* il avait placé l'auteur des *Martyrs* à cent coudées au-dessus du poète de *Lara*. On lit dans la préface de son édition de 1824 : « Les plus grands poètes du monde sont venus après les grandes calamités publiques. » — Suit l'énumération : « Homère, Virgile, Dante, Milton, Corneille » ; et M. Hugo ajoutait : « Après la révolution française, Chateaubriand s'élève, et la proportion est gardée. »

« Tous ces passages en l'honneur de Chateaubriand, M. Hugo les a effacés dans ce livre de *Littérature et Philosophie mêlées,* où, pourtant, s'il faut l'en croire, « il a eu soin de réimprimer ses articles d'autrefois, sans y rien changer ». — En guise de compensation, il atténuait les critiques que, dans son *Fragment sur Voltaire*, il avait adressées à l'auteur de l'*Essai sur*

les mœurs. — « Sa *Henriade*, écrivait-il en 1823, est encore bien inférieure, comme composition littéraire, à son *infâme Pucelle*, ce qui ne signifie certes pas que ce *repoussant* ouvrage soit supérieur, même dans son genre *honteux*. » — Repoussant ! infâme ! honteux ! M. Victor Hugo rature philosophiquement, en 1834, ces épithètes attentatoires à l'honneur de M. de Voltaire. »

Au surplus, à quoi bon insister ? Edmond Biré a-t-il eu entre les mains l'édition des *Odes et Ballades*, publiée par Hachette en 1878 ? Avant les préfaces de 1822, de 1824 et de 1826, il y en a une autre, la préface définitive ; deux pages, pas davantage, mais ces deux pages valent un volume. Le poète, après avoir dit ou laissé entendre que l'on a tort de tant admirer Michel Ney, qui, né tonnelier, devint maréchal de France, et Murat, qui, né garçon d'écurie, devint roi, ajoute qu'il y a quelque chose de bien plus admirable : « être né aristocrate et royaliste, et devenir démocrate ».

« Monter d'une échoppe à un palais, dit-il aux futurs électeurs de Brialou, de Tony Révillon et de Sigismond Lacroix, c'est rare et beau, *si vous voulez*. Monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare, et c'est plus beau. Dans la première de ces deux *ascensions*, à chaque pas qu'on a fait, on a gagné quelque chose et augmenté son bien-être, sa puissance et sa richesse ; dans l'autre *ascension*, c'est tout le contraire. Dans cette âpre lutte contre les préjugés sucés avec le lait, dans cette rude élévation du faux au vrai, à chaque *échelon* qu'on a

franchi, on a dû payer d'un sacrifice matériel son accroissement moral, renoncer aux biens et aux honneurs de ce monde, risquer sa fortune, risquer son foyer, risquer sa vie..... »

Et le poète conclut que la publication de ses *Odes royalistes,* bégayées entre le sein de sa nourrice et sa première toupie, est pour lui ce que dut être pour Murat son fouet de postillon ou pour Michel Ney son tonneau. Je crains bien que ce fouet ne serve à flageller le bon sens, et que ce tonneau ne soit cerclé de cercles vicieux. Nous voilà renseignés. Lorsque M. Hugo a passé de la religion de Bossuet, de Fénelon, de Lacordaire, de Frayssinous, de Bonald, de Montalembert, à celle de Louis Blanc, de Jules Roche, de Jules Ferry, d'Hovelacque, de Léo Taxil et de Cattiaux, lorsqu'il a échangé le drapeau de La Rochejaquelein, de Chateaubriand, de Charette, de Pimodan, contre celui de Floquet, de Clémenceau et de Rochefort, il a, selon sa propre expression, gravi *l'échelle de lumière ;* il a échappé aux ténèbres pour se transfigurer dans les immortelles clartés ; métamorphose héroïque qui touche de près au martyre, puisque chacun de ces pas de l'ombre au jour, du mal au bien et de l'erreur à la vérité, a coûté à ce supplicié de ses convictions nouvelles son bien-être, sa fortune, les honneurs et les vanités de ce monde. Ainsi donc, lorsque M. Hugo, sans même attendre la fin du mois d'août 1830, célébrait la révolution de Juillet dans un chant d'allégresse et de triomphe, c'était au prix de sa fortune, en renonçant aux honneurs de ce monde,

qu'il perpétrait cet acte d'abnégation et de fidélité au malheur. Lorsque, dans ses drames, il insultait la majesté royale, bafouait les ancêtres de ses bienfaiteurs et flattait les passions populaires, c'était pour continuer son *ascension* en sacrifiant sa popularité et ses droits d'auteur. Lorsqu'il invoquait lè souvenir du duc d'Orléans et la protection de sa veuve pour obtenir la pairie, il jetait par-dessus le bord ambitions, dignités et vanités, afin de compter dans sa vie d'immolation une étape de plus vers les lumineux horizons de la démocratie. Lorsque, depuis douze ans, à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, il n'a pas dit un mot, pas écrit une ligne en faveur des faibles, des opprimés, des vaincus, des proscrits, contre les abominables jacobins qui ruinent, pillent et déshonorent la France, c'est pour se rapprocher encore plus de la lumière et de la vérité, dût-il y perdre son dernier sou et, comme son aïeul Homère, se voir réduit à tendre la main aux passants en déclamant des tirades des *Quatre vents de l'esprit*. Hélas ! les effets de cette abnégation stoïque sautent aux yeux. En 1820, lorsque parurent ses *odes* — non, ses *vagissements* royalistes, arrachés aux douleurs de la dentition, M. Hugo était millionnaire ; aujourd'hui, il meurt de faim.

Dans tout cela, je ne vois qu'une échelle. C'est celle qu'il faut tirer après avoir lu cette incroyable préface.

Rapprochez de cette page le chapitre XII du livre d'Edmond Biré ; opposez aux adorables odes de 1822, *Son nom*, *Encore à toi*, *A une jeune fille*, les vers des

Chansons des rues et des bois, où s'affirme l'*ascension* de M. Hugo :

« Le prince est bonhomme ; la rue
Est pourtant sanglante. — Bravo !
Dit Dracon. — La Royauté-grue
Monte sur le Roi-soliveau. »

vers que le poète a eu le triste courage de dater de 1827, c'est-à-dire d'une époque où il écrivait à un ministre de Charles X : « Si j'avais quelques titres, il y a quatre ans, à une pension du Roi, ces titres ne sont rien auprès de ceux que je pourrais réunir aujourd'hui. » — Puis placez en regard de cette date apocryphe de 1827 le discours de M. Hugo à Louis-Philippe après la mort du prince royal : « Sire, votre sang est le sang même du pays ; votre famille et la France ont le même cœur ; ce qui frappe l'une blesse l'autre... La mort fatale du prince eût pu ébranler le trône ; ce deuil public et national consolide la dynastie. » (Juillet 1842.) — Puis, franchissez un espace de trois ans. Lisez cette lettre du 20 mars 1845 adressée par M. Hugo au baron Alexandre de Humboldt, chambellan de S. M. Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse. « Vous avez bien voulu, monsieur le baron et illustre confrère..., être assez bon pour vous charger d'offrir, en mon nom, *Notre-Dame de Paris* à votre auguste Roi, pour lequel vous connaissez ma sympathie et mon admiration, etc., etc. » Vous vous écrierez, n'est-ce pas, avec Edmond Biré : « Que M. Hugo ait, en 1827, protesté de sa fidélité, de son dévouement à Charles X ; qu'il ait dit, en 1842, à Louis-Philippe :

« Sire, Dieu et la France ont besoin de vous ; » qu'il ait, en 1845, déposé l'hommage de son admiration aux pieds du roi de Prusse; qu'il ait béni l'avènement de la reine Victoria au trône d'Angleterre, et célébré le czar Nicolas, *le noble et pieux Empereur (Le Rhin)*; qu'il ait ensuite jeté l'insulte à tous les rois ; qu'après les avoir traités de *monstres*, de *bandits*, de *tigres* et de *vampires*, il les ait comparés à des *poux sur une souquenille immonde ;* et que maintenant il nous veuille contraindre à saluer l'unité de sa vie, la fixité de ses opinions, la fermeté immuable de ses principes, cela, — qu'il nous permette de le lui dire, — cela, C'EST RAIDE ! »

Et peut-être ajouterez-vous avec un écrivain républicain, Hippolyte Castille :

« M. Victor Hugo, en moins de vingt ans, a déroulé sous nos yeux toute la série des apostasies politiques dont ce siècle mobile et sans foi nous donne le spectacle ; parlé hier dynastie, aujourd'hui république ; prêché l'ordre, hurlé l'anarchie ; endossé l'habit brodé du pair de France et la blouse démocratique ; promis son cœur et sa foi à tous les régimes ; appelé progrès les variations d'un esprit que le nouveau captive ; cherché à se faire un mérite d'une ambition poursuivant le pouvoir à travers toutes les transformations gouvernementales ; commencé la vie en courtisan, fini sa carrière en démagogue ; posé en Dieu et en sans-culotte ; vécu contradictoire, outrecuidant, sceptique, pompeux, vide, sonore, finalement pénible à contempler dans ses convulsions qui ne sont peut-être encore

qu'un effet littéraire. » — (Hippolyte Castille, *Portraits politiques au XIX siècle.*)

Mon sujet me déborde et réclame encore un chapitre.

III

« Mes premiers vers sont d'un enfant ;
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme. »

Si Alfred de Musset a pu écrire ces vers sans être contredit par personne, — surtout par nous, ses camarades de collège, qui avions eu, dès 1828, confidence de *Portia* et de *Don Paez,* — et si, en définitive, ces vers d'un enfant et d'un adolescent sont à peu près ses meilleurs, pourquoi n'y aurait-il pas eu un autre exemple de précocité poétique en un moment où la poésie se respirait avec l'air ? Pourquoi M. Victor Hugo tiendrait-il tant à faire prévaloir l'idée que les premiers-nés de sa muse (style de 1820), n'étant pas viables, ne l'engageaient à rien, pas même à reconnaître sa paternité ? N'est-ce pas un singulier dialogue, celui qui s'établirait entre le poète et un admirateur de sa première manière ?

— Je vous assure, illustre maître, que vous faites trop bon marché de vos débuts. Ils suffiraient à la gloire de tel ou tel de vos collègues académiciens que je pourrais vous nommer. Ils étaient merveilleux, éclatants, éblouissants, extraordinaires. Ils justifiaient le mot d'*enfant sublime,* que Chateaubriand n'a jamais dit, mais qu'il aurait pu dire. Ils expliquent la lettre

qu'Alexandre Soumet, toujours heureux, lui, des succès de ses jeunes émules, vous écrivait de Toulouse en 1818 : « Depuis que nous avons vos odes, monsieur, je n'entends parler que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à notre littérature. » — Ils expliquent encore mieux la surprise que ce même Soumet dut ressentir en écrivant à notre ami Jules de Rességuier : « Le jeune Hugo... cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater. Je lui ai demandé à quoi il se destinait, et si son intention était de suivre uniquement la carrière des lettres. Il m'a répondu qu'il espérait devenir un jour pair de France... et il le sera. » Surprise que partageront, à coup sûr, vos adorateurs d'aujourd'hui, fascinés surtout par votre mépris des grandeurs humaines, par votre démocratique horreur pour la *Royauté-grue*. Car enfin, en 1820, il est clair que vous ne vouliez être un jour nommé pair de France que par Louis XVIII ou par son légitime successeur !

» — Brisons là, monsieur, s'il vous plaît ! vous me désobligez. Combien de fois faut-il vous répéter que tout ce que j'ai écrit pendant ces années crépusculaires n'était que pur enfantillage, quelque chose d'analogue à un jeu de quilles ou à une partie de barres ? Je crois, Dieu me pardonne ! que j'avais encore un bourrelet et des lisières. Je me souviens que, entre mon *Louis XVII* et mon *Baptême du duc de Bordeaux,* ma bonne fit mine de me fouetter, parce que j'avais mangé un pot de confitures... »

Quoi qu'il en soit, voici du Victor Hugo inédit.

Edmond Biré, qui sait trouver l'introuvable, a extrait les vers suivants de la pièce sur *le Bonheur de l'étude*, envoyée par le poète de quinze ans à ce concours académique qui fut si brillant, et où on remarqua les noms de Pierre Lebrun, de Casimir Delavigne, de Saintine et de Charles Loyson :

« Victor Hugo, nous dit Edmond Biré, trouve d'heureuses inspirations pour peindre Louis XVI, dans la prison du Temple, demandant des consolations à l'étude :

« Que son pouvoir est doux ! c'est toi que j'en atteste,
Victime des bourreaux que la France déteste !
Quand, despotes sujets, tes lâches ennemis
T'imputaient des forfaits qu'eux seuls avaient commis,
Et, n'ayant que ta gloire et leurs crimes pour titres,
Du destin de leur maître osaient se croire arbitres,
Tu te rendis plus grand, de ta propre grandeur,
Que tu le fus jamais aux jours de ta splendeur.
O Louis ! entouré de cent monstres sinistres,
Des fureurs d'un vil peuple exécrables ministres,
Ta raison eût suffi pour t'apprendre à mourir ;
Mais l'étude fit plus et t'apprit à souffrir.
L'étude de ton cœur dissipa les alarmes,
Et, même en tes cachots, te fit goûter ses charmes.
Ton fils t'accompagnait. Oh ! qu'il fut doux pour toi
De rester toujours père en cessant d'être roi !
Qu'il te fut doux d'orner son âme noble et tendre
Des vertus qu'il aimait en aimant à t'entendre,
Et de former ce fils, né pour verser des pleurs,
A chérir ces Français qui causaient ses malheurs !
Grand Roi ! L'étude alors te fut doublement chère ;
Elle instruisait ton fils et charmait ta misère.
Souvent on le voyait, sur tes genoux assis,

De Tacite, en pleurant, écouter les récits ;
S'exercer, jeune encore, aux devoirs d'un monarque,
En lisant ces héros qui vivent dans Plutarque,
Et, respectant dans toi leurs communes vertus,
Croire admirer son père en admirant Titus.
Ah ! si de ses bourreaux la barbare constance
N'eût par de longs tourments miné son existence,
Faisant aimer sa gloire à nos yeux éblouis,
Digne en tout de son père, il eût été Louis !.... »

Glissons ici deux remarques, Ces vers font supposer que, chez l'*enfant sublime*, le royalisme était non seulement une opinion, mais une passion. Évidemment, son idée fixe le ramenait sans cesse à la famille royale, aux crimes et aux victimes de la Révolution ; sans quoi, il serait difficile de comprendre que ce sujet aussi vague que paisible, — *le Bonheur de l'étude*, — lui eût apparu sous les traits de Louis XVI enfermé au Temple, et lisant Tacite ou Plutarque à son fils, dont il fut, pendant cette phase suprême, presque constamment séparé. Peut-être aussi l'*élève Hugo*, déjà fort avisé, sachant que l'Académie, en 1817, était presque toute royaliste, avait-il pensé que cette tirade augmentait ses chances ; comme nous avions soin, en 1827 et 1828, d'émailler d'allusions philhelléniques nos compositions de fin d'année, pour attraper un prix de discours français ou de vers latins.

Il faudrait citer aussi *le Télégraphe*, satire pleine de traits piquants contre le ministère Decazes et contre les doctrinaires qui lui prêtaient l'appui de leur talent : MM. Royer-Collard, Guizot et de Barante ; nouvelle preuve que M. Hugo était, à cette époque, non pas

royaliste comme vous et moi, mais *ultra, archi-ultra :*

Un bon roi tôt ou tard chasse un mauvais ministre ;
Hélas ! pour repousser tout augure sinistre,
Que faut-il à la France, objet de tant de soins ?
Rien qu'un Bourbon de plus, et quelques sots de moins.

Le héros de cette satire s'appelle *Varius*, et, en imaginant ce nom diaphane, M. Hugo ne se doutait pas qu'il se nommait lui-même. Naturellement, Varius est ami du soleil levant ; autre trait de ressemblance entre le héros et le poète. La satire n'épargne ni l'admirable comte de Serre :

Que de Serre, un matin, perde tout à la fois
Le sens qu il eut un jour, les sceaux qu'il eut neuf mois...

ni l'honnête M. de Barante :

Ou Barante, éludant un orateur chagrin,
Vivre en prince, aux dépens de vingt commis sans pain...

ni le comte de Sainte-Aulaire, si spirituel, si aimable et si sincèrement chrétien ; ni le baron-abbé Louis, dont je ne me fais pas, à Dieu ne plaise ! l'apologiste :

Souvent j'ai ri tout bas, quand l'abbé confondu
Cachait un *déficit* sous un malentendu...

mais qui, s'il revenait au monde, confondrait à son tour M. Tirard, son successeur, convaincu de *déficits* et de malentendus bien autrement effrayants. Les signaux du télégraphe passent de la Droite à la Gauche ; et alors Varius, sans perdre un instant,

Va courtiser Étienne et saluer Constant (Benjamin.)
Il fuit ces émigrés à face féodale ;
Leur ombre est un fléau, leur luxe est un scandale...

Villèle est, à l'entendre, un fanatique ardent,
De Pradt sait le français, Fiévée est un pédant;
Les nobles, le clergé, sont faits pour nos insultes;
Il faut un protestant pour ministre des cultes...
En un mot, monseigneur, qu'il vit hier au bain,
Veut qu'on soit libéral. — Il s'est fait jacobin!

Vous avez là le diapason de ces poésies pré-poétiques et pré-historiques. Mais, ce qui, dans les fouilles d'Edmond Biré, est vraiment très remarquable, c'est la prose; ce sont les articles éparpillés par M. Hugo dans les journaux ou recueils royalistes de cette époque de renaissance universelle: *le Conservateur littéraire*, *la Muse française*, *le Drapeau blanc*, etc. Je ne connais rien, dans le répertoire de nos plus brillants *lundistes*, qui soit supérieur à l'analyse de la tragédie de *Marie Stuart*, par M. Pierre Lebrun. Quand je dis analyse, j'ai grand tort. C'est quelque chose de plus vivant, de plus entraînant, de plus dramatique, que la tragédie elle-même. Que ne puis-je citer ces pages, où le jeune critique de dix-huit ans

Prélude sans effort à des beautés nouvelles,
Et nous fait, en marchant, sentir qu'il a des ailes?

En trois pages, il esquisse une tragédie tout autre que celle de Lebrun. Il nous émeut, il nous saisit, il nous emporte, et, lorsqu'il arrive au dénouement, lorsqu'il s'écrie: « Leicester tire son épée... il est désarmé, chargé de chaînes; immobile au milieu de la scène, il entend le bruit du bourreau dans la salle d'exécution; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une

tête qui tombe... Ah! c'est alors qu'il n'y eût pas eu assez de cris, assez de pleurs. C'est alors, Talma, que vous auriez été sublime... » — Nous nous écrions, nous aussi, avec le poète: « Oui, c'est bien cela! C'était la vraie tragédie de *Marie Stuart;* quel dommage que vous ne l'ayez pas faite! »

Je viens de nommer Talma; ce nom me ramène à une des parties les plus curieuses du livre d'Edmond Biré: le chapitre des erreurs involontaires ou *voulues*. On dirait que M. Hugo, à force de se brouiller avec la vérité, a fini par la trouver insupportable, alors même que sa gloire et sa politique n'auraient pas à en souffrir. M. Hugo serait-il plus grand, si, comme il l'a dicté à son docile *Témoin*, il était prouvé que Talma, mort le 19 octobre 1826, et déjà languissant depuis cinq ou six mois, a dîné avec lui en février 1827, s'est déclaré passionnément romantique, s'est plaint de n'avoir jamais eu de vrai rôle, a battu des mains à la lecture de quelques scènes de *Cromwell,* et a terminé ses confidences par ces mots: « Je demande Shakspeare, on me donne Ducis. »

Là encore, comme dans tout le cours de ces étranges *témoignages*, si victorieusement réfutés par Edmond Biré, l'impossibilité matérielle s'aggrave d'impossibilités morales. Sexagénaire et touchant à sa fin au moment où le romantisme se débrouillait à peine de ses langes et où le mot cherchait encore son vrai sens, Talma était de son temps, de la grande époque révolutionnaire, consulaire, impériale; ami de Louis David, le peintre classique par excellence, de Marie-

Joseph Chénier, et du petit officier d'artillerie, qui, devenu, plus tard, Napoléon Bonaparte, échangeait avec lui ses idées sur Corneille, et le consultait sur la façon de porter le manteau des Césars sans avoir trop l'air d'un parvenu. Assurément, Talma était un artiste de trop large envergure pour ne pas comprendre que ses poètes habituels, Arnault père et fils, Jouy, Baour-Lormian, Luce de Lancival, Delrieu, étaient de bien pauvres successeurs de Corneille et de Racine. Il avait déjà opéré d'utiles réformes dans le costume, la pantomime, la diction tragique, rapprochés de la vérité historique et de la vérité humaine. Ainsi que l'a dit madame de Staël, un grand acteur ne traverse pas les tempêtes de la Révolution, il ne trempe pas un pan de sa toge dans le sang des héros, des bourreaux et des victimes, il n'a pas à se demander, chaque soir, s'il joue sur les planches d'un théâtre ou sur celles d'un échafaud, sans qu'un secret instinct l'avertisse qu'un art nouveau va sortir de cette nuit d'orage, que ces convulsions d'une société qui meurt et d'une société qui essaye de naître renferment de nouveaux éléments de terreur et de pitié, et que chacune de ces terribles rafales a dû emporter un lambeau de la tradition et de la convention théâtrales. Talma a deviné tout cela ; il a entrevu Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, avant qu'ils eussent donné ce qu'ils promettaient, et lorsqu'il était lui-même trop vieux pour s'associer à des aventures de jeunesse ; rien de plus. Il faudrait ne pas connaître la nature spéciale des acteurs pour ignorer qu'ils aiment mieux qu'on

les admire d'avoir fait quelque chose de rien ou beaucoup de quelque chose, que d'avoir interprété dignement d'admirables chefs-d'œuvre. Talma appréciait à leur juste valeur, ou plutôt à leur juste néant, *Sylla*, *Régulus*, *Omasis*, *Hector*, *Tippo-Saïb*, *Marius à Minturnes*, *les Templiers*, *Sigismond de Bourgogne*, *Ninus II*; mais il n'était pas fâché de s'entendre dire que lui seul donnait la vie à ces larves tragiques, qu'il avait droit, dans le succès, à la part du lion, et que ces pièces où il attirait tout Paris tomberaient en poussière, s'il n'était plus là. Parlant l'anglais comme le français, attiré vers le génie shakspearien par le caractère un peu sombre de son talent, il avait sans doute mesuré l'immense distance qui sépare Shakspeare de Ducis; mais il n'a jamais ni dit, ni pu dire : « Je demande Shakspeare, on me donne Ducis, » parce que, après ses soirées d'*Hamlet* et d'*Othello*, ses admirateurs répétaient : « Grâce à vous, — et à vous seul, — Ducis nous donne l'illusion de Shakspeare. »

Que de jolies pages j'aurais à citer encore! que de étails amusants, curieux, malins sans amertume et sans fiel, nécessaires à quiconque voudra bien connaître l'époque la plus intéressante de notre siècle littéraire! Victor Hugo à la cour, dans les culottes de M. Charles Briffaut! Le courroux de M. de Chateaubriand, ne voulant pas avoir dit *enfant sublime!* La manière dont s'y prend, pour esquiver la difficulté, M. de Salvandy dans sa réponse à l'illustre récipiendaire, réponse où il le félicita d'avoir perfectionné l'*art scénique* dans ses drames en vers et en prose!

N'allez pas croire, en effet, qu'Edmond Biré ne soit, dans cet ouvrage, qu'un merveilleux orthopédiste, un incomparable faiseur d'*Errata!* A côté des passages où il prouve à quel point M. Hugo a été mal *témoigné* par son témoin ou le témoin mal soufflé par son souffleur, on rencontre des chapitres qui assignent à Biré un rang très élevé parmi les historiens de notre littérature. Rarement on a mieux parlé du groupe qui servit d'éclaireur ou de pionnier à M. Victor Hugo, qui joua d'abord auprès de lui le rôle de précurseur, de parrain, de héraut, de frère aîné, et qui a fini par s'effacer dans le rayonnement de sa gloire, On devine. qu'Edmond Biré prend un sincère plaisir à disputer aux caprices de l'oubli des noms qui méritent de ne pas périr, depuis Charles Nodier, dont nous nous souvenions encore, jusqu'à Gaspard de Pons, que nous aurions toujours ignoré. Je me le représente incliné sous le péristyle du Temple, recueillant avec une sorte de mélancolique tendresse ceux qui sont tombés sur les marches au moment de franchir le seuil. Comme il fait aimer Alexandre Soumet, que Dumas appelait *le Bayard de la poésie!* Avec quelle grâce il rappelle le meilleur titre d'Alexandre Guiraud aux sympathies des chercheurs de perles poétiques! Guiraud a écrit une touchante élégie, *le Petit Savoyard*, qui survit à ses tragédies. — « Madame Récamier, nous dit Edmond Biré, répondait à une femme qui lui faisait, après une longue séparation, des compliments sur son visage : « Ah! ma chère amie, il n'y a » plus d'illusions à se faire. Du jour où j'ai vu que les

» petits Savoyards, dans la rue, ne se retournaient » plus, j'ai compris que tout était fini. » — Moins parfaite que la beauté de madame Récamier, mais peut-être moins fugitive, la poésie de M. Guiraud a encore pour elle les petits Savoyards. »

Je signalerai à Edmond Biré deux ou trois imperceptibles vétilles. M. de la Ferronnays n'était pas marquis, mais comte. Ce n'est pas Auguste, — l'Orsini de *la Tour de Nesle* — qui a joué Saltabadil, en 1832, dans l'unique représentation de *le Roi s'amuse*. C'est Beauvallet. Enfin, Charles Hugo n'est pas mort le 13 mars 1861, mais le 13 mars 1871 ; sans quoi, ses enfants, que les journaux nous représentent presque comme des *bébés* assistant aux apothéoses de leur grand-père, seraient aujourd'hui majeurs.

Il y a aussi un *hélas!* que je voudrais supprimer, à la page 353. J'avais ouï dire que, à l'époque des glorieux débuts de Delphine Gay, il avait été vaguement question de la marier, d'abord à Lamartine, puis à M. Villemain. Je crois même qu'il a existé une légende d'après laquelle on aurait un instant songé, pour la *Muse de la Patrie*, à un mariage morganatique avec le roi Charles X. J'ignorais que madame Sophie Gay, — une fine commère assez peu séraphique, — « eût fait ce beau rêve d'unir sa fille à Alfred de Vigny, le chantre de *Madeleine* au chantre d'*Éloa*. Si ce mariage s'était fait, on peut affirmer, sans être sorcier, qu'il eût fort mal tourné. Alfred de Vigny, nature délicate, exquise, mais fluide, insaisissable, ombrageuse, sujette à tomber dans le *précieux*, à se

replier au moindre froissement, à s'enfermer, à se calfeutrer en elle-même, ne convenait nullement à Delphine Gay, dont la poésie n'était que provisoire, artificielle, qui avait plus d'esprit que de génie, et qui, sous de poétiques dehors, cachait un fond très positif. Elle trouva le mari qu'il lui fallait ; un Mercadet de haut vol, qui gagnait des millions pendant qu'elle faisait des mots, tenait son salon et écrivait des *Courriers de Paris*.

Me voici à la fin de mon troisième chapitre, et il me semble que je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous dire sur ce *Victor Hugo avant* 1830, éclatante revanche de la vérité, de la justice, hommage à toutes les nobles causes que le grand poète a tour à tour servies, chantées, délaissées, trahies, outragées. Edmond Biré n'est pas, à Dieu ne plaise ! un de ces insulteurs que les Romains ameutaient autour du char de triomphe, pour rappeler au triomphateur le néant de la gloire humaine. Il est plus et mieux que cela. Survenant au moment où M. Victor Hugo, au dire de ses thuriféraires, est entré, de son vivant, dans l'immortalité, et où une postérité préventive continue l'*hosannah!* de ses contemporains, il ne veut pas qu'il soit permis à l'idole populaire de falsifier son passé, sous prétexte que ce passé la met en contradiction avec elle-même et la condamne ou à mentir, ou à perdre de son prestige auprès des grossières multitudes. Il personnifie d'avance la postérité vraie, définitive, non pas celle qui, dit-on, acceptera de confiance des panégyriques secrètement reniés par les

panégyristes, mais celle qui voudra être renseignée, qui demandera compte à M. Hugo de ce qu'il fut et de ce qu'il est, et qui préférera peut-être les œuvres de son adolescence royaliste aux œuvres de sa sénilité radicale. Ce livre était nécessaire. Il fallait qu'un homme, en dehors des coteries et des partis, sans hostilité personnelle, très accessible aux beautés des pages immortelles, incontestables et incontestées, se fît bénédictin pour être plus sûr de ses preuves, et remît en lumière tout ce que M. Hugo voudrait rejeter dans l'ombre. Il s'est trouvé, par surcroît, que ce livre est charmant, d'une lecture irrésistible, parsemé des citations les plus attrayantes, dignes de combler une lacune dans notre histoire littéraire. Nous le recommandons de cœur et d'âme à nos amis. Ceux qu'irrite l'Hugolâtrie y rencontreront, à chaque ligne, une satisfaction d'autant plus complète, que Biré a rectifié partout, et n'a injurié nulle part. Ceux qui, sans approuver les aberrations caduques de l'auteur des *Quatre Vents de l'esprit*, croient devoir posséder tout Hugo dans leur bibliothèque, ne sauraient se dispenser d'y ajouter ce volume, comme le plus instructif des compléments, le plus lumineux des commentaires, le plus poli des contradicteurs, le plus infaillible des guides. Si les hommes restés fidèles à tout ce qu'offense M. Hugo résistaient à mon appel, il faudrait en conclure que nos ennemis ont bien raison de railler nos croyances, d'insulter nos souvenirs, de blasphémer notre culte et de lacérer notre drapeau.

LES POETES

Les Névroses, par M. Maurice Rollinat

Une malheureuse duchesse, — réhabilitée par la douleur et par la mort, — prenait, dit-on, pour calmer ses souffrances, de la morphine à hautes doses. *Les Névroses*, de M. Maurice Rollinat, c'est de la morphine littéraire.

Et remarquez que l'analogie pourrait, sans trop de paradoxe, s'étendre beaucoup plus loin. Notre pauvre société française est aujourd'hui comparable à une femme, qui, ennuyée d'un bonheur raisonnable, injuste ou ingrate envers un mari excellent, s'est jetée dans les aventures. A chaque nouvel essai pour se prouver à elle-même qu'elle n'a pas perdu au change, qu'elle s'est grandie en se déclassant et que la passion satisfaite peut la dédommager de la perte de son honneur et de son repos, les mécomptes se multiplient, les déceptions s'enveniment ; l'expiation commence et va toujours croissant, d'autant plus effroyable que le rêve avait été plus beau. Alors, cette femme tombée, qui aurait pu être heureuse et glorieuse entre toutes, dont le berceau avait eu les bonnes fées pour marraines, se livre à toutes les fantaisies d'un cerveau

malade pour s'étourdir sur son infortune; il ne lui suffit plus d'être irrégulière, elle devient excentrique. Son imagination avait fait taire sa raison. Ses nerfs s'emparent de son imagination, la subjuguent, l'absorbent et dominent tout son être. Ses sensations s'exagèrent, se déplacent, se pervertissent, passent par des alternatives d'engourdissement et de vertige. Contre ses crises de désespoir, elle appelle tour à tour les soporifiques et les excitants. Ce qui est naturel et simple lui paraît fade ; il lui faut un paradis artificiel pour lui cacher le soupirail de son enfer. Sa détresse se consume à invoquer l'inconnu, l'impossible, le je ne sais quoi qui n'a jamais été ressenti, et, au besoin, l'infini du mal, puisque l'infini du bien ne lui a laissé que dégoûts et amertumes. Elle ne voudrait pas d'un songe qui ne serait pas un cauchemar, d'un plaisir qui ne serait pas un délire, d'une mouche qui ne serait pas une cantharide, d'un cheval qui ne serait pas un hippogriffe, d'une fête qui ne serait pas une orgie, d'un breuvage qui ne serait pas un poison. C'est ainsi, sous cet épouvantable régime, que les femmes déchues arrivent à la folie et au suicide, et les peuples aveuglés à un gouvernement tel que le nôtre, à une littérature qui vient de nous donner, en guise de primevères, *les Névroses*, de M. Maurice Rollinat.

Les deux qualités qui manquent le plus absolument à ce livre, sont justement celles qui le rendraient pardonnable, et auxquelles, sans doute, l'auteur prétend le plus : l'originalité et la sincérité ; l'originalité, car

ce n'était pas la peine de *cadavériser*, d'*éthériser*, de *macabriser*, d'*hystériser* la poésie française (je parle la langue de M. Maurice Rollinat), pour emboîter le pas à ce pauvre fou de Baudelaire ; la sincérité, fort heureusement ! car, si M. Maurice Rollinat avait franchement ressenti la moitié de ce qu'il exprime ou s'efforce d'exprimer, il serait mort depuis longtemps ; et ce serait vraiment dommage ; pour lui d'abord, qui n'aurait pas en ce moment le plaisir d'être le héros de la saison littéraire ; puis pour les élégantes lectrices de *Nana*, de *Pot-Bouille* et du *Bonjour des Dames*, qui y perdraient l'ineffable joie de savourer *la Belle Fromagère, la Putréfaction, la Ballade du cadavre* et *la Vache au taureau.*

On m'avait parlé de M. Maurice Rollinat comme d'un désespéré. Je crois qu'on se trompait. Le désespoir a des allures moins savantes et un langage plus simple. Il ne pose pas, il ne vise pas à l'effet, et, s'il l'obtient, c'est sans le vouloir. Dès l'instant qu'il calculerait, il cesserait d'être lui-même pour devenir l'exploitation raffinée d'un désespoir factice ; ce qui n'est plus du tout la même chose. Il ne distribue pas ses programmes. Il ne les découpe pas en tranches; tant pour la luxure à l'usage des lycéens saturés de Parny ou des vieux libertins en quête d'aphrodisiaques ; tant pour la curiosité, tant pour la stupeur, tant pour l'horreur ; une horreur artistement arrangée comme tout le reste, de manière à créer pour le lecteur ces habiles transitions de l'érotique au funéraire, de la chair fraîche à la chair morte, du *lupanar*

à la Morgue, qui émoustillent, dit-on, les voluptueux surmenés. Je ne me figure pas le désespoir, — le vrai, — faisant, le matin, ses provisions de draps mortuaires, de chauves-souris, de crânes, de squelettes, de phtisies, de linceuls, de cierges, de paquets de cordes pour faire descendre les bières dans les fosses, de puanteurs cadavériques, etc., etc., comme une bonne ménagère fait elle-même son marché ; ici, du Baudelaire, déjà nommé ; là, de l'Edgard Poë ; plus loin, du Lewis ; ailleurs, du *Vampire* ; lord Ruthwen, doublé de Smarra ; nulle part, le sentiment humain, le sang de la blessure, cet accent que nul artifice n'imite, cette note où se reconnaissent les âmes brisées et désolées, ce cri du cœur, ce cri de *la Nuit de mai*, de l'*Espoir de Dieu*, de l'*Épître à Lamartine*, qui fait tout pardonner à Alfred de Musset.

Le commencement de ce siècle, — qui finit bien mal, — a produit de grands désespérés ; René, Obermann, Manfred, Lara, Jacopo Ortiz... Mais lord Byron, Chateaubriand, Sénancourt, Ugo Foscolo, Shelley, Jean-Paul, Zacharias Werner, etc., etc... trouvaient dans leur désespoir, — sincère ou admirablement joué, — d'autres inspirations que M. Maurice Rollinat. L'homme se débattant contre l'énigme de sa destinée, interrogeant en vain le ciel qui s'ouvrirait à ses misères et qui se ferme à son orgueil ; le sentiment d'une mystérieuse déchéance, qui suppose de célestes origines, confondu avec l'instinct du mal où se révèlent des influences diaboliques et une nature pervertie ; la créature demandant compte de ses douleurs à la création

et au Créateur : la lutte poignante de l'atome perdu dans l'immensité et s'efforçant de soumettre cette immensité à cet atome ; le contraste perpétuel de l'infini de nos rêves avec la petitesse de nos œuvres ; un inexprimable mélange d'impuissance et de grandeur, de passion et de lassitude, de conception et d'avortement, de surexcitation et d'ennui ; l'idéal exagéré au point de disparaître dans les brumes de l'impossible et de l'insondable ; l'intime souffrance d'une âme détournée de ses voies et se plaignant que la terre lui refuse ce qu'elle ne peut donner à personne ; — tout cela n'était peut-être pas bien sensé, mais c'était poétique ; l'imagination était frappée à l'aspect de cette Muse du désespoir, debout sur les ruines d'un monde que la Révolution venait de détruire sans être sûre de le remplacer. Les héros de ces poèmes pouvaient bien vivre dans l'intimité des fantômes, sous l'if et le cyprès des cimetières ; ils étaient parfois hantés de visions surnaturelles, sépulcrales, séraphiques ou infernales; ils apercevaient dans leurs songes une femme d'une beauté divine, et, faute de pouvoir la saisir, ils retombaient épuisés sur leur couche moite de sueur ; mais ils n'exhalaient pas, à tour de rôle, un parfum d'o-po-ponax éventé dans un boudoir de courtisane, et une odeur de cadavre concentrée dans une chambre de carabin. Ils ne combinaient pas la luxure des sens avec le deuil de l'âme. S'ils chantaient l'agonie, ils ne disaient pas :

« L'agonisant *croasse* un *lamento* qui navre ;
Et, quand les morts sont clos dans leur coffre *obsédant*,

> Le hoquet *gargouilleur* qu'ils ont *en se vidant*
> *Filtre* comme la plainte infecte du cadavre. »

Ce qui est purement et simplement hideux, sans être ni simple ni pur.

Tout est *voulu* rien n'est *vécu*, tout est réfléchi, prémédité, calculé, étiqueté, raisonné, numéroté, dans ces *Névroses;* tout, même les dédicaces. Je ne parle pas des jeunes inconnus, tels que MM. Paul Eudel, Gustave Gœtschy, Léon Bloy, Edmond Haraucourt, Victor Lalotte, Raoul Lafayette, André Slon, Achille Melandri, Michel Ménard, Michel Icres, etc., etc., etc... Ce sont peut-être les poètes de l'avenir, les futurs héritiers de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Musset, de Laprade, de Coppée, de Sully-Prudhomme ; plus probablement, ce sont, pour le moment, les amis, les camarades, les *pays*, groupés autour du poète des *Névroses*, et si heureux, si fiers de lire leurs noms dans un livre à grand tirage, que leur enthousiasme consomme tout l'encens de la petite église. Je ne veux noter que les dédicaces significatives. A Albert Wolff d'abord, à tout seigneur, tout honneur ! M. Maurice Rollinat lui devait bien cette marque de déférence et de gratitude. Ici, je me permettrai d'ouvrir une première parenthèse et d'adresser une question à mon très spirituel confrère, au roi, — non, au prince, — pardon, au président des courriéristes. Lorsque M. Émile Bergerat eut la fâcheuse idée d'exhumer des vers posthumes de son beau-père, Théophile Gautier, vers que le philloxera avait dépouillés de la feuille de vigne, Albert Wolff se

fit excellemment l'interprète du sentiment universel, et exprima le regret qu'une grande renommée, consacrée par la majesté de la mort, fût profanée par l'exubérance du NU. Mais, aujourd'hui, est-il bien sûr que cette débauche d'une luxuriante palette fût beaucoup plus indécente que *les Robes*, *le Succube*, *les Martyrs*, *les Lèvres*, *la Belle Fromagère, Lèvres pâmées*, *la Baigneuse*, *les Drapeaux*, *Jalousie féline, Vierge damnée*, *la Relique, les Seins*, *le Chat*, *A l'insensible*, *Ombres visiteuses, la Ventouse* et généralement toutes les pièces agglomérées sous ce titre trop bien justifié : *les Luxures!* Je glisse et j'arrive à d'autres dédicaces. Côté des outranciers de la politique et de la poésie : Clovis Hugues. Léon Cladel, Camille Pelletan, etc... Côté des vrais poètes: Louis Ratisbonne, Jules Breton, etc... et puis... *horresco referens* ! côté des catholiques ! Et quels catholiques ! La fleur du panier, — que dis-je ! de la corbeille de pain bénit ; Jules Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Charles Buet, et même madame Charles Buet ! ! !

Oui, M. Barbey d'Aurevilly, que l'auteur du *Succube* et de *la Ventouse* paraît tenir en estime particulière, et qu'il appelle en lui empruntant ses majuscules.

> Monarque du Grand Art, *paroxyste* (?) et hautain !

Et l'on s'étonne de la décadence du Grand Art, et de la débâcle des Monarchies !

Sérieusement, si, au lieu d'être un pauvre vieux

clérical de pacotille, j'étais un cléricalissime à tous crins comme MM. Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello et Charles Buet, ce serait pour moi une mortification, plus rude que le cilice et la discipline, de voir mon nom au *verso* d'une page dont le *recto* étale des vers tels que ceux-ci (sans compter ceux qu'on ne pourrait pas citer, même en latin :

Or elle respirait à son aise, au milieu
De cette âcre atmosphère où le roquefort bleu
    Suintait près du chester *exsangue* (?)
..... O saveur ! Elle était flambante de désir,
    Et ne sentait pas le fromage !

Ou ceux-ci ;

Je me livre en pâture aux *ventouses des Filles !* (?)
Mais, raffinant alors sa *tortuosité*.
La fièvre tourne en moi ses plus *creusantes* vrilles.

Plus sérieusement encore, si je n'étais pas veuf, et si je lisais le nom de ma femme sur une page quelconque du livre qui contient des vers tels que ceux-ci : (sans compter ceux qu'on ne pourrait pas transcrire, même en hébreu :)

Ainsi donc, comme un plomb sur la peau du jaguar,
Ma passion sur toi glisse, et mes pleurs eux-mêmes
Coulent sans t'émouvoir le long de tes mains blêmes ;
Et, quand je te supplie, à genoux QUE tu m'aimes,
Je reste épouvanté par les froideurs suprêmes
        De ton regard !........

... Puisque sur ton sein nu l'amour me fait *beugler*,
Sans que jamais sur toi ma convoitise morde,
Puisque toujours passive et sans miséricorde,

Tu veux qu'en tes bras morts et glacés je me torde,
Ce soir, de tes cheveux, je vais faire une corde.
Pour t'étrangler !

Ou ceux-ci : LE MAUVAIS MORT.

Mon crâne a *constaté* sa *diminution*;
Et, *résidu de mort* qui s'écaille et s'émiette,
J'en viens à regrettrer la *putréfaction*
Et le temps où le ver n'était pas à la *diète*.
Mais l'oubli passe en vain la lime et le rabot
Sur mon débris *terreux*, de plus en plus *nabot ;*
La chair de femme est là, frôleuse et tracassière ;

Pour des accouplements *fourbes* et scélérats,
Le désir ouvre encor ce qui fut mes deux bras,
Et ma *lubricité* survit à ma poussière.

Assez ! assez ! n'est-ce pas ? Et dire que ces vers sont presque chastes, presque propres, comparés à cinq cents autres, que je n'oserais pas citer, quand même, au lieu d'avoir l'honneur d'écrire dans *la Gazette de France*, j'écrirais dans *le Gil Blas !*

Eh bien, oui, si je lisais le nom de ma femme, de ma sœur ou de ma fille dans le volume qui renferme pareilles gentillesses, et si j'étais aussi dévot que MM. Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello et Charles Buet, mon confesseur aurait beaucoup de peine à me faire pratiquer, même aux approches de Pâques, le précepte évangélique du pardon des injures.

Paulo majora... J'évoquais tout à l'heure le souvenir des poètes que nous vîmes, il y a plus d'un demi-siècle, arracher la poésie française au froid sensualisme de la Muse du siècle dernier et des commence-

ments du nôtre. Telle était dans cette renaissance spiritualiste, l'harmonie entre les maîtres et les disciples, entre les initiateurs et les initiés, que, lorsque Alfred de Musset lança, comme un défi, sa fameuse invective :

> Amour ! fléau du monde, exécrable folie,
> Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie
> Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur !...

ce fut presque un scandale. Nous nous demandâmes avec effroi quel était ce jeune iconoclaste qui blasphémait l'amour au moment où le spiritualisme chrétien le purifiait de ses souillures. Depuis lors, on le voit, nous avons fait du chemin. Ce qui nous semblait en 1830, un sacrilège, ferait aujourd'hui l'effet d'un timide soupir d'adolescent ou de vierge. C'est chose curieuse et triste de mesurer le cercle parcouru pour revenir finalement au point de départ, et même perdre plus de terrain que nous n'en avions gagné. Sensualisme ou paganisme, c'est tout un. Or le paganisme de Gentil-Bernard et de Parny avait du moins le mérite de ne pas chercher midi à quatorze heures. Son libertinage à fleur de peau était presque naïf. Imitateur maladroit et bien dégénéré d'Horace et d'Ovide, il se promenait de Paphos à Cythère, s'abritait sous les bosquets d'Amathonte, se nourrissait tant bien que mal d'ambroisie rance et de nectar tourné, préférait le temple de Gnide à Notre-Dame de Paris, enrubannait ses bergers et ses bergères, ressuscitait ou galvanisait Mélibée et Amaryllis, Co-

rydon et Galathée, s'écriait à propos des dieux et des déesses de l'Olympe :

> Adorons-les, ces dieux *faits comme nous !*

et se contentait de chanter ou de prêcher la religion du plaisir, sans s'inquiéter de savoir si ce plaisir se compliquerait d'une crise nerveuse, si les faunes, les sylvains, les nymphes et les dryades allaient échanger leurs danses légères et riantes contre la ronde du sabbat ou la danse de Saint-Guy, si la prairie foulée par Ménalque, Églé, Amyntas et Naïs, n'allait pas se métamorphoser en cimetière.

Dans la poésie de M. Maurice Rollinat, Dieu est absent, en dépit du *Memento quia pulvis es*, des épigraphes empruntées à Job et de la parodie lugubre du *De profundis*, qui n'est pas déjà bien gai. Dieu est absent ; est-ce au profit de la nature ? Non, mille fois non ! L'homme livré à lui-même, sans autre loi que son caprice, sans autre arbitre que sa passion, sans autre frein que l'impossible, nous apparaît dans cette série de gravures à l'eau-forte, bien plus misérable, bien plus hors de la nature que s'il était assujetti au joug le plus dur, aux croyances les plus précises, aux dogmes les plus inflexibles. Le naturalisme de M. Zola est dépassé ; car enfin, quoique ses documents humains le renseignent souvent fort mal, quoique sa méthode scientifique et sa théorie du roman apostillé par Claude Bernard aient fait sourire à ses dépens, il y avait encore trace de l'humanité dans ses récits systématiquement hideux et nauséabonds.

Dans les *Névroses*, il n'y a plus rien d'humain. Si j'osais créer des mots, — et M. Maurice Rollinat m'en donne l'exemple, — je dirais que cette poésie est de l'ultra-paganisme, de l'*hyper-naturalisme.* L'auteur a eu beau intituler *les Ames*, toute la première partie de son livre, ces âmes sont tout au plus celles dont il est question dans les contes de revenants. L'âme, telle que la comprennent les chrétiens et les philosophes spiritualistes, avec ses vraies prérogatives et ses attributions immortelles, *fille du ciel*, *prisonnière invisible*, déléguée de Dieu, confidente de nos joies, consolatrice de nos peines, victorieuse de la mort, chargée de nous rappeler sans cesse nos origines et notre destinée, l'âme n'existe pas plus que Dieu lui-même dans l'ouvrage de M. Maurice Rollinat ; c'est ce qui explique pourquoi la vie nous y est offerte sous des traits si cruels, la mort sous un aspect si implacable, l'amour sous un jour si livide, la volupté même avec un cortège de sensations extra-voluptueuses, qui la dépravent, l'enveniment et la tuent. Cette poésie n'est pas plus païenne que chrétienne ; elle est hystérique ou épileptique, à votre choix. Je me figure, au quatrième siècle, au plus épais du Bas-Empire, dans l'impur mélange d'un christianisme falsifié avec un paganisme momifié, un ascète défroqué, après une longue fermentation de ses passions les moins avouables, s'unissant à une bacchante en retrait d'emploi, à une prêtresse des mystères de la bonne Déesse. Leur religion, leur poésie, auraient eu des points de ressemblance avec ces *Névro-*

ses. Satan se fait le suppléant de Jésus-Christ et de Jupiter. La Mer Morte, chargée de miasmes pestilentiels, remplace à la fois le Céphise et le Jourdain. Le ciel d'Athènes se couvre de cette nuée *aux flancs noirs*, qui portait aux villes maudites la flamme vengeresse. Aux vierges de la primitive Église, aux gracieuses héroïnes de Catulle et de Tibulle, succèdent des courtisanes, cachant une tête de mort sous les plis de leur robe. Ce ne sont plus des ramiers et des colombes, ce sont des corbeaux et des hiboux que Cypris attelle à son char. Les dauphins groupés autour d'Amphitrite se transforment en une autre espèce de poissons. Le moineau de Lesbie becquète un morceau de fromage,

Des géromés vautrés comme des hommes saoûls...
... Mais si nauséabonds, si pourris, si hideux,
Que les mouches battaient des ailes autour d'eux,
Sans jamais y faire ripaille.

Le nectar divin, fortement alcoolisé, est cuisiné dans une chaudière méphistophélétique par les sorcières de Macbeth. Dans ce continuel va-et-vient d'images lascives et d'hallucinations macabres, on ne sait plus si Vénus, dans son costume classique, va nous réciter une ode d'Anacréon, ou si un pénitent noir, du temps d'Henri III, va nous crier du fond de sa cagoule. « Frère, il faut mourir ! » — si une Phryné de trottoir s'apprête à nous lancer une œillade assassine ou si un employé des pompes funèbres vient nous dire : « Messieurs, quand ça vous fera plaisir ! »

Ce livre des *Névroses*, c'est le produit d'un monstrueux accouplement du Moine bourru avec la Nonne sanglante.

Après les drames en prose de M. Victor Hugo, — *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* ou *Angélo*, peu importe, — Gustave Planche écrivait : « Si ce devait être là le théâtre moderne, on pourrait dire que l'Art s'en va. » — S'il fallait prendre au sérieux ces *Névroses*, si elles devaient marquer une date, une hégyre quelconque, une évolution nouvelle dans la poésie contemporaine, ce ne serait plus l'Art qui s'en irait ; ce serait la conscience publique, le sens moral, la société tout entière ; on aurait à faire table rase ; tout serait à recommencer dans le domaine de l'imagination et de l'âme. L'esprit français, le génie national changeraient de physionomie et de nature. Il faudrait supprimer Racine comme Virgile, Lamartine comme Racine, Musset comme Lamartine, Victor Hugo comme André Chénier. Les Muses abdiqueraient en faveur des pieuvres et des stryges. Franchement, ce serait acheter trop cher le plaisir de lire l'Aphrodise au fromage et le *Soliloque de Troppmann*. On m'écrit que nos poètes *arrivés*, — Coppée et Sully Prudhomme en tête, — se sont un moment émus de l'irruption triomphale et bruyante de ce nouveau venu ; que, un moment, ils se sont demandé si M. Maurice Rollinat n'allait pas leur arracher des mains la branche de laurier. Je pense qu'ils sont rassurés. Les *Névroses*, le bruit qu'on en a fait, leur succès préventif ou de surprise, tout cela ne peut être qu'un accès de fièvre chaude. Souhaitons au

poète assez de force pour en guérir, à ses admirateurs assez de pudeur pour en rougir ; sans quoi, la critique littéraire ne pourrait plus être pratiquée que par les médecins aliénistes et les disciples de Parent-Duchatelet.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

Fragments d'un journal intime.

Le goût public a de singuliers caprices et des évolutions imprévues. Au moment où il nous désespère par ses complaisances pour des œuvres que le moyen âge aurait attribuées à une *possession* démoniaque, le voilà se prenant d'une belle passion pour un petit livre qui n'est que l'histoire d'une âme pure, élevée, maladive, nostalgique, condamnée d'avance à rester impuissante, inactive et inutile ; car elle est tourmentée d'une soif inextinguible d'idéal et d'infini ; — et, — suivez bien mon raisonnement, qu'il faudrait dater d'Heidelberg ou de Tubingue pour le rendre tout à fait intelligible ; — dès l'instant que cette âme réaliserait l'idéal dont elle est éprise, cet idéal réalisé cesserait d'être l'idéal. Dès l'instant qu'elle atteindrait l'infini qu'elle rêve, cet infini deviendrait le *fini*. Ceci n'est peut-être pas très clair, quoique du ressort de M. de la Palisse ; mais, que voulez-vous ! Henri-Frédéric Amiel, qui était poète à ses heures, n'avait probablement pas lu les vers de Voltaire :

« Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez pas en Allemagne ! »

Pourtant, n'allons pas trop vite, et, sous prétexte que cet idéaliste à outrance nous dérobe aux pestilences matérialistes, naturalistes, réalistes, hystériques et névropathiques, ne faisons pas trop bon marché d'un autre genre de péril. Les extrêmes se touchent. Notre horreur pour la *mal'aria* des bas-fonds, des marécages et des cloaques, ne doit pas nous faire oublier que, en dépassant certaines hauteurs, les poumons manquent d'air respirable ; c'est le cas de répéter l'hémistiche de Lamartine : *Ni si haut, ni si bas !*

Afin de vous prémunir contre cette débauche d'idéalisme, je vais vous offrir une page de ce beau génie, tenu à l'état de disponibilité permanente par son défaut de volonté, ou plutôt par sa volonté de ne pas vouloir. Définissons la situation. Je vous suppose, comme moi, possédant la foi du charbonnier, détestant, comme M. Jourdain, le *brouillamini* et le *tintamarre*, un peu humilié néanmoins quand vous voyez les libres penseurs hausser superbement les épaules à l'idée que vous allez à la messe. Cette page est du 4 février 1881. Amiel est mort à la fin d'avril de la même année. On peut donc la regarder comme ses *novissima verba*, le résumé de toute une vie de méditations, de recueillement, de réflexions et de contemplations :

« — Depuis bien des années, le Dieu *immanent* m'a été plus *actuel* que le Dieu *transcendant*, la religion de Jacob m'a été plus étrangère que celle de Kant ou même de Spinosa. Toute la *dramaturgie* sémitique

m'est apparue comme une œuvre d'imagination. Les documents apostoliques ont changé de valeur et de sens à mes yeux. La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante. La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène, et a perdu sa valeur fixe et *nouménale* (?) ; les apologétiques de Pascal, de Leibnitz, de Sécrétan (?) ne me semblent pas plus probantes que celles du moyen âge ; car elles supposent ce qui est en question : une doctrine révélée, un christianisme défini et immuable. Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle *phénoménologie* de l'esprit, l'intuition de l'universelle métamorphose. Toutes les convictions particulières, les principes tranchants, les formules accusées, les idées *infusibles*, ne sont que des préjugés utiles à la pratique, mais des étroitesses d'esprit. L'absolu de détail est absurde et contradictoire. Les partis politiques, religieux, esthétiques, littéraires, sont des *ankyloses* de la pensée. Toute croyance spéciale est une *raideur* et une *obtusité ;* mais cette consistance est nécessaire à son heure. Notre *monade*, *en tant* que pensante, s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du milieu historique ; mais *en tant* qu'individuelle et *pour faire quelque chose*, elle s'adapte aux illusions courantes, et se propose un but déterminé. »

Eh bien, là, franchement, j'aime mieux, dans le genre sacré, le catéchisme, et, dans le profane, la chanson de *Vive Henri IV!*

Maintenant, vous êtes renseigné. Il est évident que

cet esprit délicat, fin, subtil, replié constamment sur lui-même faute de vouloir et d'agir, obstiné à se repaître de son rêve comme un affamé de sa faim, était finalement arrivé ou allait arriver au scepticisme, ou du moins au spinosisme. Cette solution était inévitable, chez un maniaque à qui le Dieu des chrétiens ne paraissait pas assez infini et la religion chrétienne assez idéale. Il est facile de deviner le travail de dissolution, de décomposition, qui s'opérait continuellement et se renouvelait sans cesse dans le cerveau de ce Genevois doublé d'étudiant ou de professeur allemand. Son savoir s'infiltrait tant bien que mal dans sa pensée personnelle. Sa pensée, tamisée, pour ainsi dire, et *vaporisée* par l'analyse psychologique, n'avait plus que la fluidité d'un songe. Ce songe, à son tour, se déplaçait, se dépossédait, se désintéressait de lui-même, et ne voulait plus être qu'une parcelle de l'idée universelle, un atome perdu dans le perpétuel mouvement de l'humanité et de la nature. Chose singulière ! il semble que cette abdication du MOI soit le contraire de l'égoïsme ; et cependant elle produit des effets analogues. Elle paralyse l'individu en le plaçant en face de cette *universalité* qui se l'assimile, l'absorbe et l'annule ; elle en fait un être collectif qui n'a plus ni activité ni responsabilité, puisque c'est le genre humain tout entier qui agit en lui et pour lui, et qui devient responsable de ses actes. Amiel n'a pas poussé jusque-là les conséquences de sa désarticulation intellectuelle et morale, parce qu'il avait, au fond, une belle âme, une conscience pure, et qu'il ne

laissa éteindre en lui ni le sentiment du devoir, ni le doux feu des affections légitimes. Pourtant, que de sacrifices elle lui a coûtés ! Le mariage d'abord. Il ne s'est jamais marié, parce qu'il n'a jamais rencontré la perfection féminine, et « que se donner à moins, disait-il, lui paraissait impossible » ; en quoi il montrait peu de discernement. Le charme de la femme est justement son imperfection, et son attrait le plus irrésistible est de nous sembler d'autant plus aimable qu'elle est moins parfaite. Elle y gagne je ne sais quel mélange de grâce, de faiblesse, de souplesse, de finesse, comme si elle avait à se faire pardonner quelque chose avant de chercher à se faire aimer. S'il n'y avait que des femmes parfaites en ce monde, la société deviendrait si ennuyeuse, que l'on aurait, pour se défendre du péril d'aimer et de l'ennui de se marier, des raisons diamétralement contraires à celles d'Amiel, mais tout aussi puissantes. Heureusement, cette pauvre société, que menacent d'ailleurs tant de dangers, n'a pas encore à s'inquiéter de celui-là.

« — Amiel, nous dit M. Schérer, a été le martyr de l'idéal. » — Un moraliste illustre, un écrivain éminent, un maître, M. Caro, a consacré au *Journal intime* de bien éloquentes pages sous ce titre : *La Maladie de l'Idéal.* Ce n'est pas seulement l'amour et la chance d'être heureux dans le mariage que cette maladie a fait perdre à son supplicié ; c'est aussi la faculté de s'affirmer, de se donner tout entier dans une œuvre considérable, solide et durable ; toujours

la même raison : l'impossibilité de se contenter, à moins de se sentir ou de se croire parfait ; l'implacable rêve de l'idéal devenant, au réveil, pour l'artiste un tourment de plus, quand il désespère d'en approcher.

« Idéal ! Idéal ! Depuis que dans nos âmes
Le monde a secoué ses semences infâmes,
Nous t'avons renié comme un enfant du ciel ;
Mais Dieu nous donne à tous l'instinct vague et sublime
Qui fait chercher au loin la perle dans l'abîme
Et le monde inconnu dans le monde réel.
» Tous nous sommes groupés autour de ta statue
De son beau voile d'or et de pourpre vêtue :
Mais malheur à celui qui s'approche trop près !
Malheur à l'insensé, prêtre, amant ou poète,
Qui s'avance vers toi sans incliner la tête,
Pour soulever ton voile et contempler tes traits ! »

Henri-Frédéric Amiel eut ce malheur. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'effrayé de cette lutte inégale, se méfiant de ses forces, trop timide ou trop négativement ambitieux pour se prendre corps à corps avec l'objet de son culte, Amiel passait d'un extrême à l'autre. — « Forcé, nous dit M. Schérer, d'exprimer soit une idée, soit un sentiment, et, d'un autre côté, reculant par timidité devant les conceptions hautes et fortes, il se réfugiait dans un thème borné, morceau d'occasion, sentence ou quatrain ; ou bien il prend un sujet tout fait, et traduit des poèmes étrangers, et il trompe sa conscience d'artiste en s'adonnant à des raffinements de forme... Il se livre à des prodiges de patience et de virtuosité... » — En d'autres termes,

figurez-vous Lamartine et Victor Hugo, découragés par la disproportion entre leur chimère et leur œuvre, s'amusant à écrire des bouts-rimés sur les albums des belles dames.

Ainsi, malgré des facultés éminentes, malgré des études fortes et variées, Amiel aurait été tout simplement un *raté,* si ses amis n'avaient découvert et publié ce *Journal intime* qui nous donne la clef de son caractère, de sa nostalgie, de ses hésitations, de ses défaillances, de cette aspiration au *mieux* qui l'empêchait de se contenter du *bien ;* un livre qui nous explique pourquoi Amiel n'a pas écrit d'autres livres, dignes de lui survivre, et qui, en nous l'expliquant, les supplée au point d'assurer à son nom tout un arriéré de célébrité et de lui concilier le suffrage des esprits délicats. Certes, ce phénomène est rare, surtout de nos jours, et ce n'est pas au milieu d'une société absorbée par les intérêts et les plaisirs matériels, sous le règne des gens de Bourse et des politiciens, parmi les séductions grossières et sensuelles du roman et du théâtre, en présence d'une littérature hâtive et surmenée dont les coryphées, pour être sûrs de ne jamais se mécontenter d'eux-mêmes, ont soin de ne jamais se relire, — qu'il nous est permis de dédaigner ce songeur, ce frère des abeilles, moins heureux que ses sœurs, puisque les fleurs les plus belles et les plus odorantes ne lui suffisent pas. Il y a même, dans ce rayon de gloire posthume, — rayon de lune plutôt que de soleil, — quelque chose d'attendrissant qui s'accorde admirablement avec cet

épisode littéraire ; l'homme n'existant plus, il semble que nous n'ayons affaire qu'à une ombre, ou mieux encore à une âme. Pourtant, prenons garde ! S'il y avait beaucoup d'Amiels au monde, si cet exemple était trop contagieux, on ne ferait plus rien, pas même des enfants. Tous les ressorts de l'activité humaine se briseraient ou se détendraient à la fois, de façon à inaugurer le règne des contemplateurs, amoureux des étoiles. La dépopulation signalée par les statistiques s'accroîtrait dans une mesure effrayante. Nous aurions tous tant de génie, que, ce génie nous servant à comprendre qu'il n'y en a pas un brin dans nos œuvres, nous les jetterions au feu avant de les signer ; — ce qui serait, au surplus, le moindre des malheurs. L'art, la poésie, la littérature seraient frappés de stérilité ; car il y a toujours moyen, pour les rêveurs insatiables, d'imaginer un plus beau poème que l'*Iliade*, un plus beau tableau que *la Transfiguration*, un plus bel opéra que *Don Juan*, une statue plus belle que la *Vénus de Milo*. Est-ce tout ? Pas encore. Tandis que les contemplateurs contempleraient, que les rêveurs rêveraient, que les chevaliers du Saint-Graal attelleraient des cygnes à leur char invisible pour courir après l'oiseau bleu, il y aurait toujours une assez grande quantité de gens positifs, d'esprits pratiques, de consciences larges, d'amoureux du bien d'autrui, de *faiseurs*, d'intrigants, de charlatans et de drôles, pour s'emparer de toutes les positions, dévorer toutes les proies, faire main-basse sur toutes les libertés, envahir le haut de tous les pavés, grossir

leur budget aux dépens du nôtre, et occuper, à eux seuls, tout le gouvernement... Mais, grand Dieu ! qu'allais-je dire ? Nous avons cet édifiant spectacle, sans que les Amiels y soient pour rien.

Revenons à cette maladie de l'idéal, trait caractéristique sans lequel le *Journal intime* n'existerait pas. M'accuserez-vous de paradoxe clérical, si je prétends que le malade ne s'est pas guéri, qu'Amiel n'a pas atteint son idéal, parce qu'il le cherchait là où il n'était pas, et refusait de le chercher là où il aurait pu le trouver? On a vu plus haut avec quel dédain, à la veille de sa mort, il parlait du Dieu de Jacob et de la religion révélée. Or, la religion, ou, plus exactement, la foi, a seule l'admirable privilège de limiter tout ensemble et de satisfaire cette poursuite de l'idéal, cette passion de l'infini, cette recherche de l'absolu, qui ne sont bonnes, en définitive, qu'à faire passer l'âme par des alternatives de trouble et de torpeur, de surexcitation stérile et de prostration fataliste. Jamais on ne me persuadera qu'une imagination, si exigeante qu'elle soit, ne puisse se contenter d'un idéal qui a suffi à saint Augustin, à Leibnitz, à Pascal, à Bossuet, à Fénelon, à Lacordaire, à Racine, à Corneille, à Gerson, à Montalembert. L'infini est en Dieu seul, et dans cette condition rassurante pour notre faiblesse, que là, en ce divin refuge, au lieu de nous égarer, il nous abrite; au lieu de nous agiter, il nous apaise; au lieu de nous fuir perpétuellement à mesure que nous croyons y toucher, il nous attend et nous accueille comme un consolateur et un ami. Arrivée à

ce point de repère, l'imagination, lasse de voyages et d'aventures, peut replier tranquillement ses ailes, comme un alcyon blessé ou fatigué qui retrouve son nid. Voilà ce qu'Amiel a ignoré ou négligé, et c'est pour cela que, même dans son *Journal intime*, qui contient des pages exquises, il est facile de relever bon nombre de contradictions et d'inconséquences. Et encore Amiel, quoi qu'il en ait dit, était, je le parierais, un chrétien inconscient. Sa nature aimable, douce, serviable, sympathique, lui inspirait, à son insu, quelques-unes des vertus du christianisme ; mais supposez des passions violentes, de mauvais instincts, une ambition effrénée, un orgueil corrosif, un penchant à toutes les révoltes, un attrait pour tous les vices ; il est probable que sa fièvre d'idéalisme, toujours déçue, toujours repoussée loin de son but, désenchantée et mécontente d'elle-même, aurait finalement cherché une autre issue, fait une autre trouée, exercé des ravages plus funestes qu'un ravage intérieur. C'est ainsi que les utopistes, — ces martyrs plus ou moins sincères de l'idéal politique ou social, — peuvent devenir les plus dangereux des révolutionnaires. C'est ainsi que les mystiques, — ces outranciers de l'idéal religieux, — peuvent finir par commettre de plus gros péchés que les épicuriens et les sceptiques. Il y a deux manières d'être NIHILISTE ; l'inoffensive, qui fut celle d'Amiel, — et l'autre.

Le style de son *Journal,* souvent délicieux, se ressent çà et là de l'état de son âme. Tantôt alourdi et obstrüé par ses réminiscences germaniques ; tantôt,

au contraire, si subtil, si léger, qu'il ressemble à de l'air tissé, et qu'il nous glisse entre les doigts, enlevé par l'idée vers des régions supérieures à notre débile intelligence. On éprouve alors une impression analogue à celle que doivent ressentir les paysans bretons, lorsque, approchant des rives de l'Arvor, ils croient apercevoir les lavandières de la légende, et voient tout à coup ces formes fantastiques s'évanouir dans la brume matinale... *Aut videt, aut vidisse putat*... Malgré ma déférence pour le jugement de M. Schérer, je ne puis admirer sans réserve des passages tels que ceux-ci : « Il me faut un effort pour me ressaisir, pour m'affirmer et me *personnaliser*. L'infini me tente, le mystère me fascine, l'*unification*, l'*hénose* de Plotin m'enivre comme un philtre ; c'est mon opium, mon haschich. Le dégoût de ma vie individuelle et l'*engloutissement* de ma volonté privée dans la conscience pure de l'activité universelle, c'est mon penchant, ma faiblesse, mon instinct... L'immense variété des choses m'étourdit parfois jusqu'à l'ivresse et au vertige, et je reconnais le vieil ennemi, le *protéisme*, l'*ensorcellement* par la *maïa multiforme* des images, formes, êtres qui dansent la ronde du sabbat dans le chaos de ma pensée trop ouverte et trop hospitalière. Tout m'attire, me *polarise*, me métamorphose et m'aliène momentanément de ma personalité, qui, *volatilisée*, expansive et *centrifuge* comme l'éther, tend toujours à se perdre dans l'espace sans bornes, ou *inversement* à se condenser dans un point insignifiant de sa propre étendue... Dans ces moments, il me semble que ma

conscience s'aperçoit dans sa forme, contenant son passé, son présent et son avenir, vide qui renferme tout, milieu invisible et fécond, *virtualité* d'un monde qui se dégage de sa propre existence pour se ressaisir dans son intimité pure. En ces instants sublimes, l'âme est rentrée en soi, retournée à l'*indétermination*; elle s'est *réimpliquée* au delà de sa propre vie, elle redevient *embryon* divin. Tout s'efface, se dissout, se détend, reprend l'état primitif, se replonge dans la *fluidité* originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. Cet état est contemplation et non stupeur; il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'être et la conscience de l'*omnipossibilité* latente au fond de cet être. »

Ouf! cette page est de celles dont Sainte-Beuve aurait dit : « Ce doit être bien beau en allemand! » — Je l'ai citée, non pas pour me donner le facile agrément d'y trouver matière à des plaisanteries de vaudeville, mais parce qu'elle nous livre Amiel tout entier, parce que l'analyse la plus pénétrante, la plus déliée, nous renseignerait moins bien que ce style si personnel, prodigieux dans sa bizarrerie, espèce de miroir magique, exceptionnel comme l'âme qui s'y reflète. Pour épuiser mes critiques, je remarque que les préjugés anticatholiques d'Amiel l'ont rendu, non seulement injuste, mais inintelligent à l'égard d'Eugénie de Guérin (page 188) : « En comparant cette belle âme avec ce livre, on ne peut s'empêcher de soupirer. Eugénie de Guérin se débat en vain contre une triple

influence qui pèse sur son génie : un catholicisme fervent et dévot jusqu'à la superstition, le célibat, la privation de ressources intellectuelles suffisantes... Ce qui est le plus instructif dans ce volume, c'est la piété catholique prise sur le fait, et franchement le résultat n'est pas enviable. Quand on voit ce qu'une belle âme religieuse devient sous cette discipline, et le peu de véritable paix qu'elle achète au prix de son abdication de conscience entre les mains du prêtre... on se sent le cœur saisi d'une véritable pitié pour ces captifs d'un christianisme enfantin, et l'on reconnaît que le confessionnal est la citadelle de cette religion-là. »

Autant de mots, autant de sophismes. Otez à Eugénie de Guérin sa piété, son église, son prie-Dieu et son confesseur ; vous en faites une désespérée, une révoltée. Mariez-la à quelque piètre gentillâtre de province ; elle n'est plus qu'une vulgaire ménagère, luttant contre les difficultés de la vie matérielle. Essayez de vous la figurer riche, élégante, parisienne, mondaine : elle n'est plus Eugénie de Guérin ; ce n'est plus ce délicieux mélange de mélancolie, de résignation, de poésie inconsciente, de dévouement, d'obéissance au devoir, de perpétuel rècours à Dieu, qui rend son livre si cher, son image si douce à toutes les âmes pures, délicates et secrètement blessées. — « Quand on voit ce qu'une belle âme religieuse devient sous cette discipline... » — nous dit Amiel. Hélas ! son *Journal intime* nous montre à ses dépens ce qu'elle devient sans cette discipline !

Ce qui est charmant dans ce *Journal*, ce sont les pensées détachées. Les plus courtes sont les meilleures, quoiqu'elles ne soient nullement des folies. Seulement je signale à qui de droit, pour une édition prochaine, deux *Pensées* répétées, pages 31, 63 et 86 : « Chacun ne comprend que ce qu'il retrouve en soi. » — « La bonté est le principe du tact, et le respect pour autrui la première condition du savoir-vivre. »

Voici quelques épis de cette jolie gerbe :

— « La rêverie est le dimanche de la pensée. »

— « Repousser sa croix, c'est l'appesantir. »

— « Rien ne ressemble à l'orgueil comme le découragement. »

— « Une erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle contient plus de vérité. »

— « Revois deux fois pour voir juste ; ne vois qu'une fois pour voir beau. »

— « Il y a deux degrés d'orgueil ; l'un où l'on s'approuve soi-même ; l'autre où l'on ne peut s'accepter. Celui-ci est probablement le plus raffiné. »

— « Faire aisément ce qui est difficile aux autres, voilà le talent ; faire ce qui est impossible au talent, voilà le génie. »

— « Qui n'accepte pas le regret, n'accepte pas la vie. »

— « Le devoir que tu devines te lie dès l'instant où tu l'as deviné. »

— « Tout besoin s'apaise et tout vice grandit par la satisfaction. »

— « L'inachevé n'est rien. »

— « Ce n'est pas ce qu'il a, ni même ce qu'il fait qui exprime directement la valeur d'un homme ; c'est ce qu'il est. » Etc., etc., etc.

A huit jours de distance, j'aurai rendu compte de deux ouvrages qui représentent les deux points extrêmes de la pensée humaine ; *les Névroses,* de M. Maurice Rollinat, et le *Journal intime*, d'Amiel. Maintenant, ne me trouverez-vous pas trop arriéré, trop *terre à terre,* si j'avoue que, selon moi, le véritable esprit français, le naturel, la simplicité, la clarté, se tiennent également loin de ces deux extrémités ? Après avoir lu l'œuvre de ce génie impondérable qui s'est appelé, de son vivant, Henri-Frédéric Amiel, on relit avec délices une page de *Zadig,* un chapitre de *Gil-Blas*, une scène de Molière, et, mieux que tout, par-dessus tout, une lettre de madame de Sévigné.

LES POÈTES

M. Clovis Hugues. — *Les Jours de combat.*

Je souhaite aux prolétaires, clients de M. Clovis Hugues, de profiter de la prospérité des finances républicaines pour devenir aussi riches que les rimes de leur poète :

Et quoi que Francis Magnard dise,
Nous regrettons autant que vous
Les pastels et la mignardise.

Pourtant j'aimerais mieux encore un peintre qui écrirait :

Je suis naturaliste, et, quoi que Magnard dise,
Dans l'art de Delacroix, je hais la mignardise.

Soyons sérieux. Je viens de lire ce volume — *les Jours de combat,* — avec la satisfaction légèrement anxieuse qu'éprouverait un homme vindicatif en voyant pendre son ennemi pour crimes d'assassinat, de vol, de viol, de pillage et d'incendie. C'est très beau, un ennemi pendu ! Mais, en pareil cas, un spectateur, même charmé, a toujours quelque envie de se dire : « Voilà peut-être comment je serai dimanche ! »

M. Clovis Hugues déteste tout ce que j'aime, mé-

prise tout ce que j'honore, insulte tout ce que je respecte, glorifie tout ce que j'exècre. Mais il va si résolument jusqu'au bout de la logique révolutionnaire, que les meilleurs arguments de l'*infâme réaction* ne valent pas telle ou telle de ces pages poétiques, trempées dans l'huile de pétrole mêlée au sang des otages. Évidemment, si c'est là désormais la Muse de la patrie, si Louise Michel doit être notre Jeanne d'Arc, si Canrobert mérite d'être souffleté par le major Labordère, si nous avons à saluer, comme les héros du présent, comme les législateurs de l'avenir, Raoul Rigault, Lissagaray, Félix Piat, Rochefort, Vallès, Léo Taxil et consorts ; si Ferré, Mégy et Trinquet ont droit aux palmes du martyre ; si la Commune, non plus amnistiée ou réhabilitée, mais couronnée d'immortelles rouges, dressée sur un piédestal de marbre et d'or, illuminée de toutes les flammes d'une apothéose de féerie, embellie de tous les enchantements de la poésie et du lyrisme, divinité substituée à tous les dieux de l'Olympe et surtout au Dieu de l'Évangile, doit devenir le modèle suprême de notre prochain gouvernement, tout est dit. Les classes *dirigeantes* n'ont plus qu'à boucler leurs malles, M. Tirard à légaliser sa faillite, et M. de Bismarck à dépecer la France.

Les bourgeois voltairiens de 1825, soufflés par les beaux-esprits du *Constitutionnel*, avaient fait de Béranger le poète *populaire*. Si ce pauvre Béranger revenait au monde, et s'il lui prenait fantaisie de fredonner encore :

Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !...

ou bien :

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
— Un drapeau noir ! Ah ! grand Dieu, je frémis !
Quoi ! lui, mourir ! ô Gloire, quel veuvage !...

M. Clovis Hugues lui ménagerait de singulières surprises. Il verrait de quelle façon le poète *populaire* de 1883 traite son idole et son auguste famille. Écoutez le chœur des symboliques violettes :

Dans le sentier des violettes
L'autre jour je me promenais ;
Car c'est là que pour les poètes
S'épanouissent les sonnets.

Or les pauvres fleurs étaient tristes
Et murmuraient en frissonnant :
« Quoi ! c'est pour les bonapartistes
Que nous fleurissons maintenant !

» Quoi ! nous ne buvons la lumière,
Quoi ! nous ne vivons sans remords
Que pour être à leur boutonnière
Un signe maudit par les morts !

» Quoi ! nous sommes pour la ruine,
Pour le crime et l'odeur du sang,
Nous qu'à nos parfums on devine
Sous l'herbe des bois en passant ! » etc., etc.

Ce qu'il y a de curieux, c'est le magnifique sang-froid de ce poète dont les amis ont fusillé les généraux, massacré les plus saintes victimes qui aient ja-

mais tenté la scélératesse d'abominables bandits, brûlé une moitié de Paris, offert aux Prussiens vainqueurs et souriants ce splendide complément de leur victoire, entassé sous leurs yeux les décombres des monuments et des édifices, — et qui force aujourd'hui les innocentes violettes à maudire dans la même strophe le sang, la ruine, le crime, les Bonapartes et les bonapartistes. Ce qu'il faut admirer, c'est le flegme de cet adorateur de Quatre-Vingt-Treize, de ce Tyrtée du radicalisme socialiste et communiste, dont les ancêtres s'appellent Robespierre, Danton, Saint-Just, Fouquier-Tinville, Camille Desmoulins, Babeuf, Marat peut-être, — et qui semble oublier que chacun de ces noms rappellent des souvenirs cent fois plus sanglants que ceux du 2 Décembre et du 18 Brumaire.

A un autre point de vue, ne pourrait-on pas dire à M. Clovis Hugues : « Vous êtes un ingrat ! Sauf votre talent, qui est très réel, quoique bien mal employé, vous devez tout aux Bonapartes et au bonapartisme. Si vous êtes aujourd'hui un personnage, un député, presque un aigle au milieu des *sous-vétérinaires;* si vous touchez à l'accomplissement de vos rêves de démolition universelle ; si vous avez la parole dans les clubs et les *meetings* les plus cramoisis ; si votre lyre garde intactes toutes ses cordes d'airain ; si, vibrant librement sous vos doigts, elle trouve de dociles échos parmi l'aveugle multitude, rendez-en grâce à César, ou plutôt aux deux Césars ; à Celui que Victor Hugo a chanté, et à Celui que Sainte-Beuve a refusé de cé-

lébrer ; à Celui dont l'épique figure, idéalisée par le lointain, sacrée par la légende, plus grande, disait-on, à Sainte-Hélène qu'aux Tuileries, sans cesse ravivée par la mauvaise foi d'un faux libéralisme, opposée par des avocats, des journalistes et des rhéteurs à la plus bienfaisante des monarchies, contribua plus que tout le reste à rouvrir l'ère des révolutions, dont vous êtes, vos amis et vous, les produits suprêmes et les légataires probables ; et à Celui que l'on ne peut plus ni accuser, ni condamner, ni glorifier, ni encenser, ni expliquer, ni maudire, puisque jamais énigme vivante ne porta plus profondément l'empreinte de la fatalité. Effacez de ces soixante dernières années le nom, le souvenir, l'ombre, le fantôme, la magie, le prestige, la renaissance des Bonapartes ; et M. Clovis Hugues, tel qu'il se montre à nous dans ses vers, ses discours et sa chevelure, devient absolument impossible ; nous avons une monarchie traditionnelle, héréditaire, tempérée, tutélaire, économe, qui donne aux intérêts une telle sécurité, à l'industrie un tel essor, au commerce un tel élan, à l'agriculture un tel appui, aux finances un tel levier, au pays une prospérité telle, que, les inquiétudes humanitaires et socialistes de M. Clovis Hugues n'ayant plus à s'exercer, sa verve aurait changé d'objectif. Qui sait ? nous l'aurions peut-être lu et applaudi, saluant en beaux vers le berceau d'un *petit prince* ; ce qui ne l'aurait pas mis en trop mauvaise compagnie, puisque ce malheur lui serait commun avec Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset et Théophile Gautier, — et ce qui,

après tout, vaudrait mieux qu'un *éreintement* de Mgr l'évêque d'Angers :

... Et le sang coulait, comme au fond d'un bouge
Les ivrognes font couler le vin bleu ;
Et toujours, toujours, il pleuvait du rouge
Sur le front étroit de l'homme de Dieu ;

Et toujours, toujours, les pâles victimes
Lui marquaient les flancs d'un signe fatal,
Si bien qu'à la fin, ô splendeur des *crimes !*
L'évêque Freppel était cardinal !

L'*évêque rouge !* M. Clovis Hugues devrait l'adorer. Prenez garde, citoyen !

Pourquoi donner ainsi vos qualités aux autres ?

Discuter avec un poète, c'est presque toujours peine perdue ; discuter avec M. Clovis Hugues, ce serait insensé ; je ne lui dirai donc pas qu'il a plus de rime que de raison ; que sa politique aurait vite fait de transformer la France en cimetière, en charnier et en désert ; que la réalisation de ses rêves serait la fin du monde ou le retour à la barbarie ; que ce peuple, ce pauvre peuple qu'il chérit ou qu'il croit chérir, n'a pas de plus dangereux ennemi que le programme de ses chimères, de ses destructions, de ses impiétés et de ses haines ; qu'il a suffi d'en appliquer le quart pour que notre malheureux pays devînt un objet de honte et de risée ; que, si les ouvriers, les travailleurs, les déshérités se chargeaient de traduire en prose et en action ses anathèmes contre les patrons, le capital, les chefs d'atelier, les consommateurs et les pro-

priétaires, ils auraient le sauvage plaisir de ruiner et d'égorger les riches, mais seraient, le lendemain, encore plus affamés que la veille ; qu'enfin cet Idéal dont il parle avec amour, cette poésie qu'il cultive avec succès, s'engloutiraient, non pas dans un abîme, le mot est trop poétique, — mais dans un épouvantable cloaque de boue, de sang et d'ordure. Non ! je ne lui dirai rien de tout cela ; à quoi bon? Il le sait aussi bien que moi. Mais, puisque mon horreur pour ses opinions ne m'empêche pas de reconnaître son talent, je veux essayer, — sans toutefois m'y engager, — de rester littéraire.

Ce volumineux recueil — trop volumineux peut-être — commence avec le 16 mai, de fâcheuse mémoire, et se continue jusqu'au mois d'août 1882, en suivant pas à pas, quinzaine par quinzaine, les progrès de l'idée radicale et jacobine, beaucoup trop rapides à notre sens, beaucoup trop lents au gré de M. Clovis Hugues. Pauvre 16 mai ! pauvre bon maréchal !

> La date et le héros avaient-ils mérité
> Ou cet excès d'honneur ou cette indignité ?

Le fougueux poète compare le 16 mai à un oiseau de proie, prêt à étouffer dans ses serres les lois, la liberté, la justice, le sou des Écoles, la laïcité, le suffrage universel et autres oisillons, trop innocents pour se défendre. Je le comparerais plutôt, sauf les capacités digestives, à une autruche, qui croit tout sauvé quand elle a caché sa tête dans le sable. Et puis, en-

core un trait d'ingratitude ! Si M. Clovis Hugues, comme on ne peut en douter, n'aimait pas MM. Jules Simon, Dufaure, Bardoux, etc., etc., beaucoup plus que MM. de Broglie, Buffet et Fourtou, il aurait dû remercier le 16 mai au lieu de le flétrir ; car ce malheureux Grand-Seize, se calfeutrant dans la stricte légalité, allant, les yeux fermés, au-devant de son propre naufrage, ressemblait à ces barrages insuffisants qui n'arrêtent un instant le flot débordé que pour en décupler l'impétuosité et les ravages. Du moment qu'il ne supprimait pas la République, il devait nécessairement l'affermir et surtout l'envenimer ; du moment qu'il ne mettait pas M. Gambetta dans l'impossibilité de nuire, il devait fatalement entraîner dans son suicide le Centre Gauche, la Gauche modérée et la République conservatrice.

Mais ici je fais halte pour vous signaler deux strophes que j'extrais de la pièce intitulée : *Elle vivra*, et qui méritent d'être méditées :

Tâchez, dans l'histoire française,
De faire en toute loyauté
Baiser le front de Louis-Seize
Par son cousin Égalité !
Tâchez, en fouillant l'ossuaire,
De broder les lis au suaire
Qui drape le maréchal *Ney !*
Tâchez de faire au clair de luue
Sourire le spectre de Brune
A ceux qui l'ont assassi*né !*

Pour que la haine se dissipe,
Tâchez de tenir ce par :

La paix conclue avec Philippe
Par la duchesse de Berri !
Entre les fossés de Vincenne
Et le rocher de Sainte-Hélène
Tâchez d'établir un lien !
Tâchez de condamner l'Empire
A n'avoir plus pour point de mire
Le fanal sourd du duc d'Enghien !

Cette rime prodigieuse — *ossuaire* et *au suaire*, — est assez millionnaire pour faire l'aumône à celle-ci, qui meurt d'inanition : *Ney* et *assassiné*. Pour que cette rime fût suffisante, il faudrait que le nom de l'héroïque maréchal se prononçât comme *né*, ou au moins comme *nez*. Laissons là ces vétilles. Ces deux strophes sont effroyables, mais très belles. Seulement, je ferai remarquer à M. Clovis Hugues que, à ce compte, l'apaisement serait à tout jamais impossible dans les pays ravinés par les révolutions. J'aime à croire que, pour mieux assurer la longévité de sa chère République, il désire nous voir tous ralliés à la Marianne, comme des orphelins qui, bon gré mal gré et de guerre lasse, vont saluer leur marâtre. Eh bien, que répondrait-il, si j'étais poète comme lui, et si je lui disais en beaux vers ce que je vais lui dire en vile prose : « Vous répétez dix ou douze fois le mot *tâchez* ; combien de fois faudrait-il le répéter pour laver toutes les *taches* du bonnet rouge et de la carmagnole ? Ce n'est pas la lanterne sourde du fossé de Vincennes que nous aurions à éteindre ; c'est la lanterne terroriste qui servit de point de ralliement à des milliers de bourreaux acharnés sur des milliers de

victimes ; ce que nous aurions à effacer, ce n'est pas le vote régicide d'un prince perverti, à qui, Dieu merci ! ses petits-fils et arrière-petits-fils ne ressemblent pas ; c'est le vote collectif de la Montagne et de la Gironde, le supplice de la Reine, le meurtre de la princesse Élisabeth, le martyre de l'enfant royal, livré au savetier Simon ; c'est le tombereau du crime surchargé, jour et nuit, par les pourvoyeurs de l'échafaud ; ce n'est pas l'exécution fatale du maréchal Ney, la mort du maréchal Brune, assassiné dans une échauffourée *essentiellement populaire ;* c'est tout un régiment de généraux, guillotinés sur la place de la Révolution, massacrés sur les barricades de juin, fusillés le 18 mars 1871. Qu'est-ce que l'importun souvenir de la plaque de cheminée, comparé aux visions sanglantes des Carmes, de la rue Haxo, du mur de la Roquette ? Ah ! croyez-moi ! ne rouvrez pas le livre, n'invoquez pas les griefs du passé ! nous n'aurions à raturer que quelques lignes ; vous auriez à rayer mille pages ! »

Singulière façon, me dira-t-on, de me renfermer dans la littérature et dans la poésie ! Oui, je l'avoue, c'est plus fort que moi ; le sujet m'entraîne. Je voudrais pourtant prouver à M. Clovis Hugues que cette odieuse critique réactionnaire sait rendre justice même à ce qui lui fait horreur. M. Clovis Hugues est un vrai poète ; il a le souffle, il a le don, il a cette incroyable facilité, trait caractéristique des poètes méridionaux, et qui leur permet de versifier au jour le jour le feuilleton de leurs colères, de leur passion,

de leurs amours, de leurs caprices ou de leurs folies. Mais comme ce souffle serait plus puissant et plus doux, si l'auteur des *Jours de combat* nous accordait çà et là quelque armistice, s'il se reposait avec nous dans quelque fraîche oasis où le chant du rossignol ferait taire les clairons et les trombones, où l'on n'entendrait plus que *la Marseillaise* des ramiers et des fauvettes ! Je donnerais tout le paquet d'invectives et d'hyperboles *archiloquaces* contre le Sénat et le capital, contre Miribel et Galifet, contre l'opportunisme et l'État, etc., pour les vers suivants :

Hélas ! moi qui ne suis qu'un passant, amoureux
Des beaux lilas neigeant le long des ravins creux ;
Moi qui devrais, bornant mes projets et mes rêves,
Guetter dans les bois sourds le mystère des sèves,
Me pencher sur les nids, assister à l'hymen
De l'aube avec le ciel et boire dans ma main
Aux tout petits ruisseaux dont les eaux peu profondes
Au flanc des coteaux verts roulent des pierres rondes ;
Moi qui suis né pour vivre au milieu des bergers,
A l'heure où l'on croit voir sur les pipeaux légers
Errer tout doucement quelque vers de Virgile ;
Moi dont le cœur, pétri dans une molle argile,
A toujours un écho pour les chansons d'avril ;
Moi qui, me condamnant à l'oubli, cet exil,
M'endormirais si bien sous la fraîcheur des branches...

Après quoi, le poète remonte sur son *dada* à tous crins, caparaçonné d'hémistiches sinistres, et plus enclin à jeter sa gourme qu'à supporter sa gourmette. En somme, M. Clovis Hugues m'effraye, me consterne, m'exaspère, m'ébouriffe, m'horripile ; il ne

m'est pas antipathique ; le dirai-je ? En dépit de ses attitudes farouches, je le soupçonne d'être meilleur enfant qu'il ne veut en avoir l'air. Ils sont si étonnants, ces diables de Marseillais ! Volontiers ils *tomberaient*, le matin, un gouvernement, comme ils *tombent*, le soir, un ténor. Il y a des moments où je serais tenté de dire au terrible auteur des *Jours de combat:* — *Té ! Adieu !* Et *autrement !...* Si nous allions chez Roubion, manger la bouillabaisse ?... Quand tu aurais bien chanté *la Marseillaise*, nous chanterions, *mon bon*, ma chanson de *Vive Henri-Quatre !* — Et ne croyez pas que je plaisante ! En maint endroit, M. Clovis Hugues semble nous dire : « Si je n'avais pas l'honneur d'être républicain, je serais légitimiste. »

Poète, écoute-moi ! Si je rêvais un maître
Pour mon altier pays traité comme un valet,
Je voudrais qu'Henri-Quatre eût été son ancêtre,
Et qu'il fût *Roy* (je mets un Y Grec, s'il vous plaît !),
Je voudrais qu'il pût dire aux nations voisines,
A l'éternelle histoire, au peuple, aux temps nouveaux :
« Tolbiac (bravo Clovis !), Marignan, Malplaquet et Bouvines
Luisent, gouttes de gloire, aux crins de mes chevaux ! »
Et que du moins il fît sur un monde en ruines
Retentir l'olifant qui pleure à Roncevaux !...

J'extrais ces vers de la pièce très remarquable, adressée à Paul Deroulède. Je pourrais citer aussi, comme dignes d'un meilleur voisinage, *Ce que m'a dit Berryer*, *France et Italie*, *l'Orgue de Barbarie*, *les Lâcheurs*, *la Foire aux consciences*, etc., etc. strophes

écrites de verve, parsemées de sentiments généreux, et surtout retentissantes de soufflets si vigoureusement appliqués aux joues des opportunistes, des repus et des satisfaits, qu'elles vengent les Mac-Mahon, les Canrobert, les Galifet et les Miribel. J'aime mieux finir par un conseil et un souvenir. Si M. Clovis Hugues veut entrer en pleine possession de sa *personnalité* poétique, il faut qu'il cesse de marcher dans les vieux souliers du poète des *Châtiments*. Le souvenir, le voici. Je lis à la page 267 : *Ma Némésis*... — Cette *Némésis* de 1882 me rappelle celle de 1831, dont les fouets firent beaucoup de bruit et emportaient à la pointe de chacune de leurs lanières une goutte de sang des coryphées du *juste-milieu*. M. Clovis Hugues connaît trop bien l'histoire de sa ville natale pour ignorer que les auteurs de cette *Némésis* étaient Marseillais comme lui, pleins de talent comme lui, fougueux et intransigeants comme lui. Eh bien, l'un, vieilli et oublié, était, à la fin de ses jours, commissaire de police. L'autre, l'étincelant Méry, serait mort sur un grabat, dans le dénuement le plus absolu, s'il n'avait été secouru par le MONSTRE DE DÉCEMBRE.

Mgr DUPANLOUP

Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française, — par M. l'abbé Lagrange, chanoine de Notre-Dame de Paris, vicaire général d'Orléans.

I

L'ABBÉ DUPANLOUP

Defunctus adhuc loquitur.

Defunctus adhuc loquitur ! — Ces paroles de saint Paul, que l'abbé Lagrange a données pour épigraphe à son beau livre, et que l'évêque d'Orléans prononça, en un jour mémorable, sur le cercueil du R. P. de Ravignan, peuvent, en effet, s'appliquer, d'un bout à l'autre, à ces pages éloquentes, émues, émouvantes, où M. Dupanloup revit tout entier, où il parle, où il s'empare encore une fois de ces âmes dont il fut, pendant plus d'un demi-siècle, le bienfaiteur, le consolateur, le confident et l'apôtre. Jamais il n'y eut d'assimilation plus complète entre l'écrivain et le sujet, entre la biographie et le héros, entre le disciple et le maître. « Si l'on dit que nous avons écrit avec

notre cœur, nous prendrons le mot pour un éloge, pourvu qu'on veuille bien ajouter que nous avons écrit avec notre conscience... L'impartialité n'est pas l'indifférence... A l'historien aussi il faut ces yeux illuminés du cœur, qui voient mieux encore que la passion. »

Ainsi parle M. l'abbé Lagrange dans sa courte préface, et l'on ne saurait mieux dire. Moi aussi, moi, chétif, c'est avec mon cœur que je veux essayer de rendre compte de ce magnifique ouvrage. Avoir connu trop tard le grand évêque est un des regrets de ma vie ; avoir obtenu ses sympathies est une des fiertés de ma vieillesse. Il m'a suffi de ses derniers regards, de ses dernières causeries et de ses derniers sourires pour comprendre l'influence extraordinaire qu'il avait dû exercer sur les âmes. Il faut bien que la vertu ait ses charmes, puisque le vice a les siens ! Tant de douceur avec tant de fermeté ! une grâce si exquise avec une énergie si indomptable ! L'athlète et l'enchanteur réunis, confondus sous les traits du plus illustre, du plus fidèle, du plus infatigable des défenseurs de l'Église ! Non, je ne puis pas être indifférent ; je ne puis pas parler froidement de ce livre comme je parlerais d'un chef-d'œuvre purement littéraire ; je ne répondrais pas même de ne pas être partial, si, à propos de M. Dupanloup, la partialité la plus ordinaire n'était pas la plus stricte justice. J'ai honte et peur de profaner les prodiges de vertu sacerdotale et épiscopale en employant un mot de l'argot théâtral ; mais, vraiment, j'ai été *empoigné* dès les premières lignes, et je n'ai pu lire qu'à travers mes larmes quel-

ques-uns de ces chapitres. Comment en serait-il autrement? Moi aussi, ils m'ont fait revivre les douces années de mon adolescence.

Dans ces catéchismes de Saint-Sulpice, où se révéla le jeune abbé Dupanloup, il eut pour collègue mon cousin germain, le saint abbé Adalbert de Cambis. Ce château de Courcelles où l'accueillait, pendant les vacances, l'hospitalité la plus cordiale, s'ouvrit, quelques années plus tard, à un de mes parents les plus chers, et je posséde encore, dans mes vieux cartons, des *vues* du château et du parc, dessinées par mon oncle sous les yeux de l'aimable propriétaire, M. de Borie. J'ai connu les enfants de cet excellent homme, Adolphe de Borie, son frère l'abbé, que je retrouvai, vingt ans après, curé d'une des plus importantes paroisses de Paris, sa sœur, l'angélique Noémi, et leur cousin, l'abbé de Moligny, qui suivit dans son exil la famille royale. Le père Marc Carthy, l'abbé, depuis cardinal de Rohan, Mgr Frayssinous, Mgr de Quélen, l'éloquent et admirable abbé Borderie, qui mourut évêque de Versailles, tous les premiers amis, les premiers protecteurs du pieux et charmant séminariste, autant de souvenirs toujours vivants dans ma mémoire ! autant de reliques fidèlement gardées par le vieillard dans son reliquaire d'écolier ! autant de figures inoubliables, placées au seuil de mes études, comme pour me défendre contre l'ennemi, qui ne fut pas le cléricalisme, comme pour me rappeler, dans mes faiblesses et dans mes chutes, qu'il y avait un pardon pour les pécheurs, un port pour les naufragés !

Ces premiers chapitres de la *Vie de Mgr Dupanloup*, en nous initiant aux préludes de son incomparable apostolat, en retraçant chacune de ces promesses, fleurs d'avril dont les fruits furent encore plus beaux que les fleurs, nous amènent à faire un retour sur l'épanouissement du clergé et de l'épiscopat français pendant ces belles années de la Restauration où la mauvaise foi d'un faux et perfide libéralisme ne cessait de calomnier le *parti prêtre*. Quels hommes, ces Mac-Carthy, ces Lamennais, — première manière, — ces Frayssinous, ces Borderie, ces Quélen, ces sulpiciens auxquels M. Renan lui-même a rendu hommage, — dignes de servir de trait d'union et de ménager la transition entre le clergé d'ancien régime et les générations nouvelles! Quelle pureté de doctrine! Que de savoir! Que d'éloquence! Quelle simplicité évangélique, même au milieu de grandeurs, de dignités qui venaient les chercher et qu'ils ne cherchaient pas! Quel tact merveilleux pour élaguer de l'antique et suranné gallicanisme ce qui n'était pas de notre temps et pouvait inquiéter les consciences, et n'en conserver que ce qui caractérisait notre église de France, et la rattachait aux traditions de Bossuet et du grand siècle!

J'ai entendu le P. Mac-Carthy, l'abbé Borderie, l'évêque d'Hermopolis. On éprouvait, en les écoutant, cette sécurité et, pour ainsi dire, cette sensation de certitude, qui manquait parfois aux tressaillements d'admiration et de surprise, provoqués par les hardiesses du P. Lacordaire. On devinait que ces pré-

dicateurs éminents seraient, au besoin, des guides infaillibles, qu'ils ne croyaient pas avoir rien à changer à la langue de la chaire chrétienne, qu'ils s'appuyaient sur un terrain solide au lieu de suivre, sur une île flottante, les aventures de l'esprit et du style modernes. Et pourtant, dans leur inébranlable quiétude, comme ils étaient accessibles et favorables aux essais de cette jeune littérature, de cette renaissance poétique qui allait rompre avec la routine de l'école pseudo-classique et néo-païenne! Mgr Frayssinous savait par cœur le *Génie du Christianisme*. C'est à la Roche-Guyon, chez le duc de Rohan, que Lamartine écrivit quelques-uns de ses plus beaux vers: et ici l'abbé Lagrange va m'aider à rectifier un détail que j'avais inexactement raconté. Ce n'est pas pour obéir à un scrupule excessif de son hôte que Lamartine jeta au feu sa tragédie, copiée et *reconstituée* en une nuit par l'abbé Dupanloup; c'est tout simplement parce que cette tragédie — *Saül* ou *César*, peu importe! — avait paru à ces excellents juges plus poétique que dramatique. Trente ans après, *Toussaint-Louverture*, et plus récemment, la publication de *Saül*, ont prouvé ce que nous savions déjà; Lamartine avait placé trop haut son aire poétique pour ne pas se meurtrir en tombant sur les planches. Il posséda, au degré suprême, le don de poésie, quelquefois le don d'intuition politique; jamais le génie du théâtre — hélas! ni le génie des finances. Rappelons enfin, pour mémoire, que la soutane, le rochet, la mitre et la croix pastorale n'empêchaient pas ces esprits d'élite d'accueillir

avec enthousiasme les merveilleux débuts de cet autre grand poète, qui, de déchéance en débâcle et de rage sénile en monomanie caduque, en est arrivé à faire sous lui des impiétés si révoltantes que ses adorateurs eux-mêmes laissent refroidir leur encens.

Tels furent les initiateurs et les maîtres de l'abbé Dupanloup, à l'entrée de cette carrière où il devait semer tant de bienfaits, subir tant d'épreuves et récolter tant de gloire. Je m'attarde à ce prologue d'une admirable histoire, et la faute en est à l'abbé Lagrange. Quel charme dans ses récits! quelle idéale fraîcheur dans cette idylle chrétienne, où nous voyons le jeune diacre, tel qu'il sera toute sa vie, tel que nous le retrouverons chez son digne ami, le comte Albert du Boys, savourant avec délices les beautés de la nature, les grâces du paysage, les sourires de cette création qui n'est pour lui que la transparence de la main divine, et que la présence de Dieu lui rend plus attrayante et plus suave ! On devine déjà, chez le futur évêque, cette corde virgilienne qui vibrait aussi chez Fénelon et chez saint François de Sales, et qui n'a besoin que de passer du Janicule au Calvaire pour ajouter à la lyre sacrée une harmonie de plus. Son biographe lui cède souvent la parole, et je ne saurais assez dire avec quelle facilité la prose de l'abbé Dupanloup s'encadre dans le récit de son historien : « Nous étions toujours en mouvement, il n'y eut jamais rien de pareil ; ces découvertes de pays nouveaux avaient pour moi un charme extraordinaire ; mon horizon s'étendait... La rivière, la belle pièce d'eau

(à Courcelles), nous étaient d'un grand agrément. Nous faisions des promenades en bateau sur la Vione, au soleil couchant ; mais rien n'égalait pour moi les frais et solitaires ombrages du parc, ces allées touffues... Je faisais des vers latins sur tout cela... Au fond, quelle innocence ! A cet âge ! Nous jouions aux barres, à la baguette, dans ces bois. Pas une pensée ! pas une ombre !... Je l'admire profondément à la réflexion, et j'en bénis Dieu ! »

On a parlé de l'*honnête joie* de madame de Sévigné. Ici la joie est d'un ordre supérieur. On y voit l'expansion d'une âme si pure, si bien prédestinée à la sainteté, que tout, en elle, se traduit en aspirations célestes, et que chacune de ces innocentes jouissances devient sans effort une action de grâce et une prière. C'est le trait caractéristique de ces primevères sacerdotales, si excellemment décrites par l'abbé Lagrange. Avançons pourtant ; car, si je ne m'arrachais à cet inexprimable charme, je risquerais d'improviser cinq cents pages à propos de ces deux volumes.

Avant d'aller plus loin, je relis ce passage de la préface de l'abbé Lagrange : « Quant aux critiques qui pourraient s'élever, nous dédaignerons celles où nous ne pourrions voir que l'explosion de ces haines implacables qui sont là, nous dit-on, impatientes de se jeter sur notre œuvre et sur cette grande mémoire. Nous discuterons celles qui, sérieuses et graves, vaudraient la peine d'être examinées... »

Je sais que la haine est tenace, ingénieuse et subtile ; j'ignore, en revanche, si, dans le troisième vo-

lume, Mgr l'évêque d'Orléans nous apparaîtra comme un émule d'Arius, de Çalvin et de l'abbé Loyson ; ce qui me semblerait bien extraordinaire. Mais, en vérité, je me demande par quelles arguties byzantines, par quel art de couper un cheveu en quatre, le détracteur le plus féroce, l'ennemi le plus acharné pourrait trouver dans ces deux premières parties un atome qui prête à la plus légère chicane ! Récapitulons : ce n'est pas, j'imagine, cette vocation marquée du doigt de Dieu, cette innocence angélique, cette première messe si émouvante, ces catéchismes restés à tout jamais gravés dans la mémoire des catéchumènes, ces premiers prodiges de persuasion et de conversion, ce n'est pas tout cela qui peut être controversé. Est-ce un moment d'indulgente faiblesse pour les quelques évêques survivants de la constitution civile du clergé ou du schisme des dernières années de l'Empire ? Mais ils n'ont pas eu d'adversaire plus énergique que Mgr Dupanloup, et je retrouve, dans le livre de l'abbé Lagrange, le nom de cet infortuné Rousseau, *gâteux* de l'épiscopat impérial et schismatique, qui, sous les foudres de son éloquent successeur, expia les prétendus triomphes de son homonyme contre Mgr Christophe de Beaumont. Serait-ce un penchant juvénile pour les doctrines de l'abbé de Lamennais et les idées du journal *l'Avenir* ? Mais M. Dupanloup s'en méfia dès le début ; il fut un des premiers à en signaler le péril. Il admira, comme nous tous, le Père Lacordaire, sans être jamais complètement rassuré, sinon sur ses bonnes intentions et sa fervente piété,

au moins sur les entraînements et les inconscientes audaces de ce génie assoifé de liberté et grisé de *modernité.* Plus tard, il fallut à M. de Montalembert les miracles de son éloquence catholique et l'immensité de ses services rendus à la Religion et à l'Église, pour dissiper les préventions et cimenter, entre le laïque et le prêtre, cette amitié qui les honora tous les deux. Est-ce qu'on put le soupçonner de tiédeur à l'égard des Jésuites ? Mais son ami le plus intime fut le Père de Ravignan, c'est-à-dire la personnification la plus haute, la plus éloquente, la plus complète de cette sainte compagnie. Qui de nous peut avoir oublié cette étonnante oraison funèbre, d'autant plus belle que l'orateur était pris au dépourvu, ce panégyrique auquel toutes les ressources oratoires n'auraient pas suffi, si l'amitié, si le cœur, si la foi, n'avaient fait jaillir de ces lèvres inspirées des paroles que l'on eût vainement demandées à tous les secrets de l'art, de la réflexion et du métier ; paroles ardentes, embrasées du feu intérieur, qu'un vieux général caractérisait ainsi devant moi : « Cet homme (il disait *ce diable d'homme*) ferait monter à l'assaut un régiment de poules mouillées ! »

Et, si nous passons de cet épisode à ce qui fut l'idée maîtresse de toute sa vie militante, qui a contribué plus que Mgr Dupanloup à obtenir, à emporter la liberté d'enseignement, à démanteler la forteresse universitaire, ou, en d'autres termes, à réparer, envers les Jésuites, l'erreur de Mgr Feutrier et à réintégrer dans leurs attributions les plus légitimes ces

incomparables instituteurs de la jeunesse? Nul, si ce n'est lui, n'aurait pu persuader, convertir, entraîner, attendrir, ensorceler M. Thiers.

Qui depuis... mais alors il eut un bon moment !

Il y fallait l'autorité sacerdotale, l'ardeur communicative, le magnétisme de la sainteté et de la vertu, l'onction chrétienne, l'interprétation pathétique des grandes voix de la vérité, de la liberté, de la justice, le mélange de vigueur et de tendresse dont je parlais tout à l'heure, et ce je ne sais quoi qui donnait au plus spirituel, au plus madré des sceptiques l'envie de se demander si une longue résistance au parti des *hommes noirs* ne le rangerait pas dans le parti des imbéciles... Ah ! comment évoquer le souvenir de ces luttes, de ces combats, de ces victoires, sans contredire, sur un point unique, M. l'abbé Lagrange? — « Comme il nous manque ! » nous dit-il. — « Comme il nous manque ! » répètent après lui quelques-uns de nos meilleurs confrères. — Eh bien, non ! il ne nous manque pas, parce que, s'il vivait encore, nous aurions l'effroyable douleur de voir ses généreux efforts et sa magnifique parole se briser contre un hideux parti pris de perversité, d'arbitraire et de haine.

Non, il ne nous manque pas. Déclarer qu'il nous manque, ce serait faire trop d'honneur aux athées, aux baladins et aux histrions qui nous gouvernent; ce serait les supposer capables de sentir leur cœur battre pour autre chose que pour le plaisir d'émarger et la volupté de corrompre, dignes d'être un moment

ébranlés par l'éloquence mise au service de la vérité. Ces hommes néfastes ou grotesques ont depuis longtemps bu et cuvé leur honte. Leur peau s'est tellement endurcie aux flétrissures que l'on n'en voit plus même la marque. Créatures du suffrage universel, ils ont, comme lui, des oreilles — oh ! oui, bien longues, — et, comme lui, ils n'entendent pas. Aux raisonnements les plus incisifs, aux traits les plus redoutables, aux foudres du Sinaï et de l'Horeb, aux éloquentes merveilles d'un Démosthènes ou d'un Bossuet, aux flèches acérées d'un Aristophane chrétien, ils opposeraient la surdité de M. Madier-Montjau, les ricanements de M. Lockroy, les blasphèmes de M. Delattre ou le cynisme de M. Léo Taxil ; *Margaritas ante porcos !* Non, encore une fois, il ne nous manque pas ; nous sommes arrivés à ce degré d'abaissement et de malheur, où la voix la plus sublime ne pourrait nous donner qu'une revanche d'un moment, bientôt étouffée par le despotisme du nombre, les cris de la multitude, la *scie* des loustics de cabaret et le marteau des démolisseurs. Ne disons pas : « Comme il nous manque ! » — disons : « Comme il souffrirait ! » — Vous figurez-vous les angoisses de cette grande âme, incessamment occupée à sauver d'autres âmes, en voyant l'infernal esprit de corruption et de propagande s'acharner à détruire l'œuvre de toute sa vie, effacer d'un doigt impur ses beaux livres sur l'éducation, et le supplanter dans sa mission sainte d'instituteur de l'enfance pour démoraliser ses chers enfants et les pourrir jusqu'aux moelles ; pour en faire du menu gibier de police correctionnelle

et d'enfouissement civil; pour leur apprendre à nier, à outrager, à blasphémer tout ce qu'il leur enseignait à croire, à bénir, à aimer? A l'aspect des manuels athées que l'on répand dans les écoles, des croix que l'on abat, des crucifix que l'on jette à la borne, il ne pourrait pas même s'écrier : « Mon Dieu, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ! » — Car ils le savent, ces louches professeurs d'infanticide ! ils savent que l'enfant d'aujourd'hui sera l'homme de demain, et que, le jour où cet homme sera fait à leur image, ils n'auront plus rien à craindre de ce qui pourrait les rejeter dans leur opprobre et leur néant !

Et la politique ? Il n'y a qu'un mot pour caractériser le rôle de l'abbé Dupanloup : la perfection !.. — Lisez et relisez le chapitre VII du premier volume de M. l'abbé Lagrange. A vingt-six ans, l'abbé Dupanloup est nommé, presque malgré lui, aumônier de madame la Dauphine. Ce poste « plus honorifique que laborieux », et qui ne le détourne pas un moment de ses catéchismes, ne lui est confié que parce que les duchesses d'Angoulême et de Berry songent à faire de ce catéchiste par excellence le catéchiste et le confesseur de Mgr le duc de Bordeaux. En même temps... mais laissons la parole à son biographe : « D'autres jeunes princes grandissaient près du trône ; c'étaient les fils du duc d'Orléans, auxquels Dieu avait donné une pieuse mère, celle qui fut plus tard la reine Marie-Amélie. Jalouse d'en faire avant tout des chrétiens, elle se préoccupait de leur éducation religieuse. » — On désigne à son choix l'abbé Dupanloup

et nous pouvons ajouter, après bien des années et des orages, que sa confiance fut pleinement justifiée, puisqu'il s'agissait surtout d'instruire la princesse Clémentine et le duc de Nemours, dont la piété ne s'est jamais démentie. Mais voici la fatale révolution de Juillet. La première pensée de l'abbé Dupanloup est « de tout abandonner à Paris, oui, tout, pour consacrer, s'il était possible, son dévouement, sa vie, au royal exilé ». — Il part pour la Savoie et la Suisse, afin de rejoindre le cardinal de Rohan et d'obtenir, par son entremise, cette unique faveur que la fidélité puisse désormais demander à l'exil. « A travers ses courses dans les montagnes, un souvenir l'occupait tout entier : son cœur ne cessait de regarder vers ce jeune prince, près de qui il avait commencé une œuvre si importante pour l'Église et pour la France, et, si douloureusement arrêtée. » Mais la place était déjà prise par M. l'abbé de Moligny, que Chateaubriand traite assez mal dans ses *Mémoires*, et de qui je me bornerai à dire que, s'il n'avait pas l'éloquence de son ami l'abbé Dupanloup, il était beaucoup plus abbé de cour. Sans ombre de rancune, l'abbé Dupanloup lui écrit : « J'appelle bonheur la fidélité agréée et le dévouement possible à celui qui seul sur la terre représente en ce moment la vérité, la religion et la justice. Il m'a paru que je devais à votre amitié (et c'est à peu près le plus grand sacrifice que je puisse lui faire) de ne pas offrir une concurrence... » — Que ne puis-je, après cette page, citer les admirables conseils que M. Dupanloup donne à son ami, au sujet de cette édu-

cation si délicate, si difficile, si essentielle ; conseils que l'on ne peut relire, en 1883, sans un profond sentiment de tristesse ?

Quelques mois plus tard, au retour de son premier voyage à Rome (1831), il cessa tout rapport avec les enfants du roi Louis-Philippe, sans perdre, pour cela, la confiance et la sympathie de la reine et de ses filles. En conscience, aurait-on voulu qu'il traitât de libres penseuses cette pieuse reine et ces princesses, dont les juges les plus sceptiques ont pu dire, en les rapprochant de leurs frères si vaillants et si *français*, que jamais plus admirable famille ne s'assit sur les marches d'un trône ?

Oui, je le répète, la perfection ! Nous allons la retrouver dans tous les actes, dans tous les discours, dans toutes les pensées du grand évêque. Je ne promets pas d'être bref, et voici mon excuse : J'ai voué à la mémoire de Mgr Dupanloup un véritable culte. Non seulement le livre de M. l'abbé Lagrange satisfait les exigences de ce sentiment aussi respectueux que passionné, mais il les dépasse... Comment ne serais-je pas bavard ?

II

Ainsi qu'on devait s'y attendre, le chapitre où M. l'abbé Lagrange raconte en maître la conversion du prince de Talleyrand, a éveillé dès l'abord la curiosité la plus vive.

Il y a deux princes de Talleyrand ; — et qui sait si

la publication, toujours retardée, de ses *Mémoires* n'en révélera pas un troisième? — Il y a le Talleyrand légendaire, traître de mélodrame, apostat de la pire espèce, vicieux à plaisir, également réprouvé par les lois de l'honneur mondain et par celles de l'Église, héros de scandales, évêque marié, jouant avec ses serments comme avec les cartes de son whist, n'ayant l'air de servir les gouvernements que pour être mieux à portée de les trahir, opposant aux affronts un sourire méphistophélétique; tel enfin qu'on est forcé de chercher le pied fourchu sous la chaussure de son pied bot; tel que le peint Chateaubriand dans une page de ses *Mémoires* : « Tout à coup, une porte s'ouvre : entre silencieusement le Vice appuyé sur le bras du Crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché. La vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du Roi, et disparaît. »

Et George Sand, dans une étude passablement déclamatoire, intitulée LE PRINCE ! L'auteur des *Lettres d'un voyageur*, prodiguant au prince les épithètes les plus injurieuses, et se grisant des grandes phrases à effet qui réussissaient en 1834, se complaît dans le contraste de ces fourberies, de ces turpitudes, de ces perfidies, de ces scélératesses, de ces infamies, tolérées, patentées et pensionnées par la Société et le Pouvoir, avec ses propres vertus et celles du groupe qui l'entoure. Ce détail seul suffit à fixer la valeur de ses emphatiques et lyriques invectives. A Dieu ne plaise que j'établisse une comparaison entre le poète des *Martyrs* et le romancier de *Lélia !* Tous deux pourtant se rap-

prochent sur un point: le culte du superflu aux dépens du nécessaire ; un penchant à se créer, dans le monde moral, un *absolu*, inflexible à l'égard d'autrui, complaisant envers soi-même. On aurait bien étonné l'immortel démissionnaire de 1804, si on lui avait dit que, malgré ses sacrifices à l'honneur, il avait, en somme, fait plus de mal à la Royauté et au pays que l'homonyme de toutes les apostasies. Peut-être aurait-on moins surpris madame Sand en lui demandant si ses vertus étaient plus bienfaisantes que les vices de M. de Talleyrand.

C'est sous un autre aspect que je me figure, d'après des renseignements que je crois vrais, le Talleyrand historique. Dès le début, victime de sa haute naissance, de son infirmité naturelle et de sa vocation forcée, il personnifie les abus de l'ancien régime, combinés avec l'esprit du dix-huitième siècle et les approches de la Révolution. Ses rancunes de prêtre et d'évêque malgré lui en font d'abord un réfractaire, puis un déclassé du sacerdoce et de l'épiscopat. Peut-être garde-t-il au fond de son âme un reste de foi dont il ne se doute pas lui-même : mais sur ce fond bien obscur passent, comme une onde turbulente, prompte à effacer des lettres écrites sur le sable, les dissolvants voltairiens, le voluptueux libertinage des contemporains de Parny, les curiosités d'une intelligence merveilleusement aiguisée, les vertiges de la Terreur, les dévergondages du Directoire, les éblouissements du Consulat, tout ce qui pouvait donner à cet illustre et trop spirituel défroqué l'envie de croire que, puisqu'il

assistait à un renouvellement universel, il devenait, lui aussi, un homme nouveau, sans lien avec le passé, à qui tout était permis, même de se marier. Mais, dans ce naufrage du prêtre, dans cette défection du chrétien, deux choses lui restaient de ce passé qu'il reniait ou qu'il aurait voulu oublier : la RACE, qui, au milieu de cette cohue de sabreurs, de parvenus, de fournisseurs, de tribuns plus aisément pliés au servilisme qu'à la politesse, lui assurait, à défaut de l'estime, l'autorité et le prestige ; et le génie des grandes affaires diplomatiques, dont il eut l'intuition avant d'en posséder la science. En déployant, sous des régimes bien divers, ses prodigieuses aptitudes, il se prêtait sans se donner, et ne s'engageait à leur rester fidèles qu'autant qu'ils étaient fidèles à eux-mêmes ; il s'éloignait de leur politique quand ils se brouillaient avec la sienne. Peut-être s'est-on trompé en traitant de trahison l'instinct divinatoire qui l'avertissait de la chute prochaine des gouvernements ; à peu près comme ces oiseaux de passage qui émigrent quand vient la saison des tempêtes, ou qui emportent leur nid quand le toit menace ruine. Souple plutôt que fourbe, évasif plutôt que perfide, déserteur plutôt que traître, rompu aux vicissitudes d'un jeu d'où il excellait à retirer son épingle, ses allures énigmatiques donnèrent souvent le change à ses contemporains, qui, désespérant de le pénétrer, trouvèrent plus simple de le flétrir. Il y avait du sphinx chez cet homme, dont le grand artiste Prud'hon, dans ses admirables portraits, a si exactement reproduit la physionomie mysté-

rieuse, l'œil observateur dans son apparente atonie, les lèvres minces, plissées par un sourire de glace, le front fuyant sous un nuage de poudre, le nez au vent comme celui d'un chien en quête, le menton englouti dans une énorme cravate de linon. On eût dit qu'il lui plaisait de traverser la vie à pas furtifs, assourdis par un tapis d'Orient, en ne sortant de son silence que pour jeter çà et là ses oracles ou ses énigmes sous forme de bons mots, intelligibles pour les seuls initiés. Il ne fallait demander à cet Athénien de décadence ni héroïsme, ni abnégation, ni dévouement, mais seulement l'honnêteté relative d'un majordome qui consent à servir correctement ses maîtres, tant qu'ils ne se ruinent pas. Épicure, oui ; Alcibiade, oui ; Mazarin, pas tout à fait; Monk, encore moins ; Machiavel, peut-être; Judas, jamais! Au demeurant, immoralité de haute lice et de fâcheux exemple, comme un mauvais livre, bien écrit, qui justifierait les infidélités de la femme par les fautes du mari.

Ceci me ramène à mon sujet, dont je me suis, comme toujours, beaucoup trop écarté. S'il est possible d'atténuer, à l'égard du prince de Talleyrand, les griefs de la politique et de l'histoire, ses torts envers la Religion et l'Église restent au grand complet. Jamais plus belle collection de péchés mortels, — pour parler le langage consacré, — n'alourdit le dossier d'un octogénaire, près de paraître devant Dieu. C'est pourquoi, tout en admirant, avec M. l'abbé Lagrange, la sainte mission remplie par M. Dupanloup avec un zèle, une délicatesse et un succès où se reconnaît la

grâce divine, tout en bénissant l'angélique influence de mademoiselle Pauline de Dino, petite-nièce du prince, je ne puis m'empêcher de faire quelques réserves au sujet de cette conversion où le diplomate consommé me cache un peu trop l'évêque repentant. J'admets que M. de Talleyrand, en 1815, à Mons, après Waterloo, refusant d'accourir trop vite chez Louis XVIII, ait dit cette phrase *ostentatrice* (Chateaubriand) : « Je ne suis jamais pressé ; il sera temps demain. » — Il ne s'agissait que d'une intrigue de Cour à débrouiller. Mais, cette fois, il y allait du salut de son âme ; c'était le cas, ou jamais, d'oublier sa formule favorite, et d'être excessivement pressé. L'illustre agonisant regardait à sa montre ; mais Dieu y regardait aussi, et il dépendait de sa justice, prévenant sa miséricorde, d'avancer de quelques heures l'aiguille qui devait marquer le dernier soupir. *Ultima latet.* D'ailleurs, en dehors des pièces et des signatures officielles qui allaient témoigner de sa soumission à l'Église, M. de Talleyrand était, avant tout, un grand pécheur. En dehors de son parafe, il y avait sa conscience. Comment cette conscience ne lui disait-elle pas que, si, au lieu d'une nuit, il avait devant lui des années, des siècles, ce n'était pas encore assez pour expier, dans la pénitence et les larmes, cette masse énorme de scandales et de désordres ? Comment ne lui disait-elle pas qu'ici la convenance n'était rien, que le repentir était tout, et que ce repentir, en retard de soixante ans, n'avait pas une minute à perdre ? Supposez, avant le moment que le

malade avait fixé, une crise, une syncope, un spasme, un accès de délire; l'œuvre admirable de l'abbé Dupanloup demeurait incomplète; la conversion s'absorbait dans la formalité, la contrition dans le cérémonial, et le vaillant sauveteur perdait le droit de dire: « Dieu voit le secret des cœurs; mais je lui demande de donner à ceux qui ont cru pouvoir douter de la sincérité de M. de Talleyrand, je demande pour eux, à l'heure de la mort, les sentiments que j'ai vus dans M. de Talleyrand mourant, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

C'est à lui, c'est aux prières des belles âmes, déléguées de l'ange gardien auprès du temporisateur de la pénitence, que Dieu accorda cette suprême faveur de laisser entr'ouvertes, une nuit de plus, les portes de l'éternité.

Ce n'en fut pas moins un bien mémorable épisode dans l'apostolat de l'abbé Dupanloup, et son digne biographe le retrace de manière à en faire un ineffaçable chapitre d'histoire. Pourtant, combien je préfère à cette conversion historique celle du vieux soldat, racontée par M. Dupanloup lui-même dans ses *Souvenirs!* La scène est d'une ineffable beauté, d'une émotion irrésistible. Le catéchiste, âgé de trente-trois ans, bénit le mariage d'une jeune personne, très pieuse, qui a suivi ses catéchismes de persévérance. En adressant aux mariés le discours d'usage, il remarque un grand vieillard, qui se tient debout, les yeux obstinément fixés sur ce jeune prêtre dont la parole l'étonne et l'émeut. Dans la nuit, ce vieillard,

oncle du marié, logé dans un hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs, est frappé d'une attaque ; le voilà en danger de mort, et, sur sa demande, son neveu vient chercher l'abbé Dupanloup. « Un vieux militaire ? — Oui. — Un brave homme selon le monde ? — Assurément. — Un chrétien ? » Hélas ! ce septuagénaire a fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire ; il n'a pas eu un moment l'idée de Dieu ; il y a soixante-deux ans qu'il ne s'est pas confessé. » Alors s'établit entre le confesseur et cet étrange pénitent un dialogue que je défie le sceptique le plus indifférent de lire sans verser une larme. Ce pauvre vieux *troupier* — table rase, âme droite, conscience franche, — ignore tout, a tout oublié, même l'*Ave Maria* et le *Pater*, ces deux simples et sublimes prières, jetées comme un trait d'union entre la faute et le repentir. — « Notre Père, qui êtes aux cieux... » « Je vous salue, Marie ! » qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'en ai jamais entendu parler ! » — « Il en était là, ce malheureux homme ! Il était arrivé à soixante-quatorze ans, et il avait tout oublié, tout, jusqu'à ces prières que l'enfance même sait bégayer ! » Croyez-vous que ce dénuement absolu d'une âme en détresse décourage le prêtre ? Oh ! que non pas ! Ici, au lieu d'écrire, laissez-moi copier cette page imprégnée du divin parfum de ces deux prières : « — Il me laissa dire les deux ou trois premières invocations du *Pater* ; puis, quand je fus arrivé à ces paroles : « Pardonnez-» nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux » qui nous ont offensés... » — tout à coup, me serrant

la main et comme se réveillant d'un long sommeil : « Oh ! me dit-il, je me souviens de cela... Voulez-vous » recommencer ?... » — Je recommence, et alors, tout à coup, du fond de son âme, du fond de ses entrailles et de sa vie la plus éloignée, à travers ses soixante-quatorze ans, à travers toutes ces batailles et toutes ces guerres qui avaient passé sur sa vie et tout effacé de son âme, voilà que revient vivant, à ce vieillard, le souvenir de sa mère et des prières qu'elle lui avait apprises quand il était tout petit enfant, et voilà que de lui-même il se met à en retrouver une à une toutes les paroles. Je les vis sortir de son âme, comme si tout cela y eût été enfoui et reparaissait tout à coup à la lumière ; et, s'interrompant à chaque verset : « Oh ! » disait-il, « oui... je me souviens : « Notre Père qui êtes » aux cieux... » — C'est bien cela... — « Que votre nom » soit sanctifié... » c'est bien cela encore ; je m'en souviens... « Que votre règne nous arrive... » — Oui, je me souviens d'avoir récité tout cela... Oh ! comme c'est beau, cette prière ! » Et, arrivé à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses » : « C'est surtout cela, disait-il, dont je me souviens ; c'est ce qui m'a rappelé tout le reste ; ma mère me faisait dire cela, quand j'avais commis quelque faute... » — Et il acheva ainsi toute la prière. Et puis il me demanda de la répéter avec moi, et il ne se lassait pas de la redire... »

Le reste se devine, et le reste n'est pas moins *sublime*. On ne doit pas abuser de ce mot ; mais je n'en trouve pas d'autre pour caractériser la pathétique

éloquence de l'épisode et du narrateur. Quoi de plus ordinaire, au premier aspect, que la conversion d'une vieille *culotte de peau*, dont la vie s'est passée à sabrer, à boire, à jurer, à fumer, à s'éparpiller en amourettes de garnison, et qui, éclairée *in extremis* d'un rayon de la grâce, meurt en fervent chrétien, un crucifix sur la poitrine ? Eh bien, de cette banalité, l'abbé Dupanloup a fait un chef-d'œuvre, — comme se font la plupart des vrais chefs-d'œuvre, — à son insu, sans le vouloir, sans la moindre préoccupation de l'effet et du style, par la puissance d'expansion de sa grande âme, qui se donnait tout entière dès qu'elle se trouvait en contact avec une âme en péril, et qui, dans l'ardeur de cette mission sainte, changeait de nom pour s'appeler génie. Et, maintenant, m'aurait-il bien rudement démenti, si je lui avais avoué que j'étais plus tranquille sur le salut de ce vieux et obscur *grognard* que sur celui du plus brillant des beaux esprits, du plus madré des diplomates ?

On rencontre, à chaque instant, de ces touchantes ou charmantes surprises dans le livre de M. l'abbé Lagrange, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de ses citations ou de son récit. Mais le champ est trop vaste, et je dépasserais toute mesure si je voulais le parcourir en entier en faisant halte chaque fois que j'y serais sollicité, soit par un discours de l'abbé Dupanloup, soit par un de ses écrits ; ici, par un trait digne de la primitive Église ; là, par la conquête d'une âme ; plus loin, par un de ces courts repos qu'il s'accordait entre deux laborieuses campagnes, où son

esprit se détendait en travaillant encore, où l'aspect des beautés de la Nature le ramenait sans cesse à son Dieu, et où l'amitié, la promenade, la lecture et la prière se partageaient ses journées. En procédant par grandes masses, on peut étudier, dans cette première partie du bel ouvrage de M. Lagrange, le catéchiste d'abord, qui, de l'aveu même de ses ennemis, — mais je ne veux pas savoir si M. Dupanloup eut des ennemis, — n'a pas eu de rival ; le catéchiste, c'est-à-dire le bienfaiteur de ces jeunes années qui souvent décident de tout un avenir ; — et, plus tard, le *convertisseur ;* car le catéchisme de persévérance tient par un fil au catéchisme de ceux qui n'ont pas persévéré ; c'est sur ce terrain, où un peu de bon grain se mêlait à beaucoup d'ivraie, que s'exerça cette immense, cette incomparable influence, dont les bienfaits enveloppèrent deux ou trois générations et que les petites filles acceptaient pieusement comme l'héritage de leurs grand'mères. N'ai-je pas entendu dire qu'une belle et noble patricienne, fixée à Rome par son mariage, venait tous les ans à Paris pour commander une robe à Victorine, — la grande couturière de ce temps-là, — et pour se confesser à l'abbé Dupanloup ? Le secret de cette influence, on le reconnaîtrait peut-être dans ce passage du discours de réception à l'Académie française : — « J'ai fait avec lui ce que je fais avec toute âme qu'il plaît à Dieu de placer sur ma route. Ce que je cherche d'abord, ce n'est pas ce qui sépare, mais ce qui rapproche ; ce n'est pas la querelle, c'est l'accord ; ce sont les points de départ communs ; puis j'aime

alors à marcher de concert à la conquête d'un accord plus parfait dans la vérité. »

Les détracteurs de l'évêque d'Orléans sont-ils sûrs d'avoir toujours exécuté ce programme? Et, s'ils l'ont dédaigné, sont-ils certains que ce dédain ait réussi à leur religion et à leur politique?

Secondement, l'écrivain et l'orateur; ici, je cède la parole à M, l'abbé Lagrange: « Il y eut alors de grandes apparitions; il fut du nombre. Mais la conférence, genre nouveau, créé par M. de Frayssinous, et transformé par le Père Lacordaire, et, à sa suite, par le P. de Ravignan, n'était pas le sien. Ses sujets, comme son auditoire, différaient, Il n'était pas conférencier; il était prédicateur. Tandis que, sous les voûtes étonnées de Notre-Dame, ces deux orateurs, si dissemblables, mais si puissants, réunissaient tout ce siècle confusément mêlé, la jeunesse catholique et la jeunesse irréligieuse, les croyants et les demeurants du dix-huitième siècle, se tenant pour ainsi dire au vestibule du temple, s'adressant surtout aux hommes du dehors et parvenant plus d'une fois, à force de talent, à les faire entrer, l'abbé Dupanloup, lui, orateur chrétien, parlait surtout aux fidèles, prêchait le dogme et la morale, n'abordait que des sujets évangéliques, et, si sa parole était doctrinale et militante aussi, elle était surtout exhortative; elle glorifiait la Religion, elle interprétait magnifiquement nos mystères. Nous l'avons vu, aux jours des grandes fêtes chrétiennes, Pâques, Noël, la Toussaint, à la suite d'un discours qui avait tenu suspendu à ses lèvres un

vaste auditoire, mettre toutes les âmes dans l'enthousiasme de la foi..... »

Il faudrait citer en entier cette page magistrale. Ajoutons un trait caractéristique. Je crois que le P. Lacordaire et le P. de Ravignan n'ont jamais ou presque jamais improvisé[1]. L'improvisation était le triomphe de Mgr Dupanloup. Cette âme ardente, expansive, éprise de lumière, de vérité, de liberté, de grand air, se sentait à l'étroit dans le discours écrit et préparé d'avance. On eût dit une cage dont les barreaux gênaient le déploiement de ses ailes. La nostalgie céleste dont elle était tourmentée, aimait à s'abandonner au souffle intérieur, sûre qu'il ne la porterait que vers les lacs limpides, — avec les cygnes, — ou vers les cimes immaculées — avec les aigles.

Troisièmement, l'athlète, le polémiste, — je dirais volontiers le *guerrier (miles)*. Nous touchons ici aux grandes luttes pour la liberté de l'enseignement, qui préludèrent sous la Monarchie de Juillet, et aboutirent à la loi de 1850, glorieusement escortées par les vainqueurs, l'abbé Dupanloup, Montalembert, Cochin, Vitet, Berryer, sous les auspices de M. de Falloux, et par les convertis, Thiers, Villemain, Saint-Marc Girardin, sous la balsamique influence du futur évêque d'Orléans. J'ai trop parlé de ce mémorable épisode et de l'expédition de Rome en évoquant mes souvenirs à propos des comtes de Falloux et de Montalembert, pour ne pas craindre de me répéter. Il me suffira de rappeler que M. Dupanloup, en décidant M. de Fal-

1. Ici je me suis trompé pour le Père Lacordaire.

loux, malgré ses répugnances, à accepter le ministère de l'instruction publique qui allait être intercepté par M. Victor Hugo ou par M. Jules Favre, inaugura, dans le fait, cette loi de délivrance, de même qu'il la consomma en triomphant des résistances de M. Thiers. Au surplus, le nom de cet *éducateur* par excellence n'est-il pas indissolublement attaché à tout ce qui s'est fait de bien dans ces vitales questions de l'enseignement ; à peu près comme ces généraux de l'Empire qu'on ne désigna plus que par le titre de leurs victoires?

Ainsi donc, catéchismes admirables, élevés au-dessus et étendus au delà de leur portée habituelle par le zèle et le génie du catéchiste; vocation spéciale de convertisseur, de consolateur, de guérisseur d'âmes, aidée de tout ce que le charme d'une vertu aimable et d'une irrésistible parole peut ajouter à l'ardeur de la foi; éloquence naturelle, supérieure à toutes les recherches de l'art, toujours prête à jaillir de la source vive sans jamais s'épuiser ; plume constamment présente, merveilleusement active, chaque fois que l'intérêt de la Religion présentait une question à éclaircir, un péril à conjurer, un piège à signaler, un adversaire à combattre, un sophisme à confondre ; délégation visible de l'ange gardien veillant sur l'âme des enfants, et la disputant aux leçons de l'athéisme et du vice, comme une mère ses petits aux griffes des oiseaux de proie... Vous semble-t-il que ce soit là une existence assez pleine, assez bienfaisante, assez bénie? Et nous ne sommes qu'au seuil de l'illustre épiscopat ! Cette existence, dont je n'ai pu vous don-

ner qu'un rayon dans quelques grains de poussière, vous la retrouverez tout entière dans l'ouvrage de M. l'abbé Lagrange. L'autre jour, à cette parole de l'éloquent historien de Mgr Dupanloup : « Comme il nous manque ! » je répondais : « Non, il ne nous manque pas ; car nos odieux seigneurs et maîtres ne sont pas de ceux que peuvent dissuader de leurs œuvres de ténèbres l'éloquence, le courage, la lumière, la vérité, la piété et la vertu. » — Aujourd'hui, je me ravise, et je réponds à M. l'abbé Lagrange : « Non, il ne nous manque plus ; car vous nous le rendez ! »

III

La Révolution de février, absurde dans ses origines, funeste dans ses résultats, eut pourtant une conséquence dont il sied de lui tenir compte, quand il s'agit de Mgr Dupanloup : elle le grandit. Entendons-nous bien ! Elle ne pouvait ajouter ni à l'éclat de ses vertus sacerdotales, ni à l'effet de son éloquence, ni à cette magique influence qui lui créait une clientèle d'âmes ; mais elle le plaça dans une situation où il lui fut facile de faire encore plus de bien. En d'autres termes, il lui dut d'être, quelques années plus tôt, évêque, membre de l'Académie française, et associé aux heureux efforts de nos amis pour la liberté d'enseignement.

L'abbé Dupanloup était, dans les derniers temps de la Monarchie de Juillet, un de ces glorieux embarras qui honorent une époque, mais qui gênent un gouvernement. On les admire, en se disant tout bas que,

s'ils étaient plus médiocres et plus souples, ils s'ajusteraient mieux au jeu des institutions, à l'esprit des majorités et à l'assoupissement des consciences. Or, si mes souvenirs sont exacts, il y eut deux phases dans le règne de Louis-Philippe. Dans la première, il voulut être, non pas tout à fait un roi révolutionnaire, issu des barricades, — ce qui n'était pas dans son tempérament, — mais un médiateur ingénieux, fin, flexible, fertile en expédients et en ressources, entre les traditions du passé et les exigences de la Révolution. Dans la seconde, il ne lui aurait pas déplu d'être Roi, — le Roi, — dans un sens, sinon plus absolu, au moins plus personnel, de ne plus relever que de lui-même, de ces dix années de laborieuse sagesse et d'habileté provisoire, pendant lesquelles il avait maintenu la paix, sauvegardé à ses dépens l'équilibre européen, rassuré les intérêts, rétabli les finances, apprivoisé le tigre révolutionnaire, et bien mérité de cette bourgeoisie, qui fut pour les trois quarts dans son avènement et pour moitié dans sa chute. Sa pensée intime eût été de dissimuler ou de supprimer la soudure qui déparait sa jeune royauté, de remonter tout droit à la monarchie de Louis XIV et de Henri IV en la *modernisant* et de se faire légitime à force d'avoir été nécessaire. Mais, pour mener à bien cette tâche difficile, il fallait que la France — soit bien-être, soit lassitude, — lui permît de s'immobiliser dans une sorte de *statu quo* où la sécurité des sujets garantirait la quiétude du souverain, et que ne viendraient plus troubler ni les crises de la politi-

que étrangère, ni les secousses intérieures. Dès lors, Louis-Philippe, entouré d'illustres universitaires, ne pouvait qu'être importuné des questions de liberté religieuse, où se cachait, selon lui, l'opposition de l'épiscopat et du clergé. Il les traitait de haut — hélas! — ou de bas, avec un mélange de dédain seigneurial et d'arrière-goût voltairien. Il ne disait pas: « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard. » — mais: « Voilà bien du bruit pour une querelle de cuistres et de sacristains. »

On le voit, il devait hésiter à faire de l'abbé Dupanloup un évêque. Il lui eût été si agréable d'appeler à l'épiscopat et de présenter au vénérable Grégoire XVI des prêtres de mœurs irréprochables, pieux, savants, sages, maniables, convaincus qu'il valait mieux tolérer un abus que créer une difficulté! M. Dupanloup n'était pas de ceux-là. Il fallut le *heurt* d'une révolution, suivie d'une réaction en sens contraire, pour l'élever à la hauteur de ses mérites. M. de Falloux ministre — que dis-je? — décidé par le futur évêque d'Orléans à accepter le ministère; Montalembert échappant au cadre un peu étroit de la pairie pour battre son plein à la tribune de la Chambre des députés et arriver d'emblée à l'Académie; Berryer, réconcilié par les événements avec ses adversaires de la veille; enfin l'élite des serviteurs de la monarchie tombée, — les Molé, les Broglie, les Guizot, les Villemain, les Salvandy, les Duchâtel, les Cousin, — ramenés par cette terrible leçon, non pas à penser qu'ils avaient eu tort, — on n'en convient jamais, —

mais à croire que d'autres pourraient bien avoir raison... quel changement de scène ! quel renouvellement d'idées ! quelle chance offerte aux pacifiques revanches de la vérité, de la liberté et de la justice ! A peu près comme ces débordements et ces trombes qui jettent du gravier là où il n'y avait que des verdures, et mettent du gazon là où il n'y avait que du sable !

Qui pouvait profiter de ces retours, mieux que l'abbé Dupanloup ? Je ne veux pas oublier que nos *Causeries* doivent être surtout littéraires, et que, sur le seuil de l'Académie, il ne m'est pas permis de passer outre. Les candidatures académiques ont leur moment, désigné à l'illustre compagnie par ses propres inspirations, par les influences de l'air extérieur et par le sentiment public. Ce moment était arrivé pour le nouvel évêque. Tout, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, avait établi, entre l'Académie et lui, un courant magnétique. Son compagnon de luttes et de victoires, Montalembert, venait d'être reçu, — avec quel éclat, on s'en souvient encore ; — et sa jeune et chaude éloquence semblait avoir rajeuni cette Chambre des pairs de la haute littérature. Berryer, récemment élu, ajournait modestement sa séance de réception sous prétexte qu'il *ne savait ni lire ni écrire*. Compléter l'admirable *trio*, renouer la tradition qui associait, dès l'origine, les gloires de l'Église de France à celles de la poésie, de la science et des lettres ; donner, en un mot, après une lacune de quatorze ans, à Mgr de Quélen le successeur qu'il aurait indi-

qué lui-même, telle fut la pensée de ces hommes éminents à qui la dernière révolution n'avait pas tout pris, puisqu'elle les laissait aussi illustres et les rendait plus clairvoyants. Ici, je note un petit détail que M. l'abbé Lagrange a très finement rappelé. On aurait voulu que Mgr Dupanloup, entrant triomphalement à l'Académie, eût à prononcer le panégyrique d'un prédécesseur digne de lui. Malheureusement, — il existe, à l'Institut, de ces mauvaises veines ! — il y eut là tout une série d'immortels défunts, dont l'immortalité tenait tout entière entre les bras de leur fauteuil; Emmanuel Dupaty, Joseph Droz, Jay, Ancelot, Baour, Tissot ! Passe encore pour Ancelot, homme d'esprit, royaliste, poète plus ou moins tragique, que l'on appelait, au foyer du Théâtre-Français, *le Chevalier de Saint-Louis !* Avec *Louis IX* et le *Maire du Palais,* il y avait moyen de s'en tirer. Passe pour Baour-Lormian, qui pouvait faire une certaine figure entre la Bible et Macpherson, entre *Ossian* et *Omasis,* entre le puits de Sichem et le rocher de Fingal ! Mais Tissot! un triste sire, révolutionnaire de la pire espèce, versificateur au-dessous du médiocre, athée, porté à l'Académie par une traduction des *Bucoliques,* fort inférieure à celle de notre excellent ami le docteur Yvaren, et, dans les derniers temps, tout à fait bohème, très enclin à emprunter cent sous à ses collègues, à la sortie des séances ; ce qui exaspérait encore plus M. Cousin qu'un manque de respect à madame de Longueville ou à mademoiselle de Scudéry !

Eh bien, c'est là que l'on reconnut tout ce que peut l'éloquence, inspirée par la charité chrétienne et l'esprit évangélique. On eût dit que le discours de Mgr Dupanloup s'enrichissait de toute la pauvreté de son sujet. M. l'abbé Lagrange en cite quelques passages qui sont vraiment magnifiques. (9 novembre 1854.) Je cède la parole à l'éminent biographe : « Ce fut, nous dit-il, une séance particulièrement mémorable ; un grand jour pour la Religion et pour les lettres ; de belles choses y furent dites à leur commun honneur, et dans le plus magnifique langage. Rarement, du reste, la coupole de l'Institut avait vu réunie sous ses voûtes plus nombreuse et plus brillante assemblée. Entre M. de Montalembert radieux, et M. le comte Molé, ses parrains, apparut le nouveau récipiendaire, « dont le maintien digne et plein de modestie, la figure ouverte et respirant une rare bonté eurent bientôt captivé l'auditoire. » (*Journal des Débats.*) — « Le doux Virgile, le moins païen des poètes païens, servit un moment de trait d'union entre l'éloquent évêque et son pitoyable prédécesseur. Virgile ! qui inspirait à M. Tissot un retour si naturel sur lui-même, et sur l'emportement des temps qui venaient de finir, par ce vers si touchant de sa première églogue :

... En quo discordia cives
Perduxit miseros !...

« Virgile ! où il lut le dégoût des agitations populaires, *insanumque forum*, presque toujours accompagné du *ferrea jura...* »

Rien de plus, et le vieux terroriste ne méritait pas davantage. Le succès du discours fut immense; et pourtant, je retrouve ici le souvenir d'une de mes causeries avec M. de Montalembert; il me raconta que M. Empis, auteur dramatique et homme du métier, faisait partie de la commission de lecture. Arrivé aux pages où Mgr Dupanloup développait avec une magistrale ampleur ses idées sur l'éducation, il lui dit : « Monseigneur, si vous ne songiez qu'au succès, vous pratiqueriez ici une *coupure*, et nous vous aiderions à faire un *raccord*. Veuillez en croire ma vieille expérience de théâtre : ces pages sont très belles, mais elles *font longueur*. » — L'illustre récipiendaire refusa de sacrifier à un scrupule de vanité quasi théâtrale le programme qui occupait constamment sa pensée ; — et il fit bien. La phrase trop généreuse de M. l'abbé Lagrange : « La réponse de M. de Salvandy égala, *si elle ne surpassa pas* ce discours, » — me trouve un peu récalcitrant. Le Salvandy de la comète ne valait pas, ne pouvait pas valoir le Dupanloup ordinaire. J'assistais à cette belle séance. M. de Salvandy avait eu fort à faire pendant cette période meurtrière, qui lui mettait sur les bras trois discours : réponse à Berryer, réponse à Mgr l'évêque d'Orléans, et enfin réponse à M. de Sacy. Il ne fut pas au-dessous de cette tâche ardue, qui, disait-il, alarmait sa modestie. Ses trois harangues furent semées de traits heureux, de mots spirituels, de tirades éloquentes, de beaux mouvements oratoires, tout à fait dans le ton académique. Le malheur, c'est que l'excellent homme,

alors même que sa parole n'était pas emphatique, l'*emphatisait*, pour ainsi dire, par ses attitudes, sa pantomime et son débit. Il avait l'air d'étaler son carquois avant de lancer ses flèches ; il soulignait chacune de ses phrases, et l'effet qu'il voulait produire nuisait à l'effet qu'il aurait produit. En outre, comme on était au moment où l'Académie et les salons se consolaient du coup d'État et de l'avènement de l'Empire par de fines épigrammes et d'élégantes malices, l'auteur d'*Alonzo*, dans ces séances mémorables, semblait porter, à lui seul, le poids des représailles du libéralisme aristocratique et du bel esprit contre le despotisme prétorien et les éteignoirs du césarisme. Il y avait quelque chose de réconfortant pour les vaincus, mais d'agaçant pour les gens nerveux, dans le perpétuel tournoiement de cette fronde du David de la *fusion*, s'escrimant contre les Goliath du second Empire. Empanaché, crêté, cambré, M. de Salvandy regardait sans cesse par-dessus son papier pour voir si son sourire rencontrait les nôtres, si ses coups de *revolver* chargé à sel portaient ; et, comme nous n'avions garde de lui refuser ce plaisir, nous devinions que les droits de l'esprit, de la liberté et du goût lui paraissaient suffisamment vengés. En pareil cas, l'opposition des lettrés, des patriciens et des patriciennes offre beaucoup d'avantages et quelques inconvénients. Dangereuse, elle risque de trop réussir et de voir le prix de sa victoire escamoté par des mains moins propres que les siennes. Inoffensive, elle garde une nuance de puérilité que ne rachète pas, chez

ceux que l'on taquine, un mouvement de mauvaise humeur. C'est ainsi que nous vîmes, ce jour-là, la princesse Mathilde, à la cinquantième allusion de M. de Salvandy, perdre patience, se lever brusquement et sortir avec un bruit de portes peu académique.

Donc notre évêque maintint sa supériorité dans cette splendide séance du 9 novembre 1854. Ce fut la différence d'un beau et large fleuve, tel que le Rhône ou le Danube, au jet d'eau du grand bassin de Versailles. A présent que nous avons installé Mgr Dupanloup à l'Académie, retournons-nous vers son église métropolitaïne et écoutons M. l'abbé Lagrange :

« Les Orléanais admiraient surtout cela, son zèle, sa charité, son amour des âmes, son cœur d'apôtre et de père. Ils admiraient aussi, et beaucoup, sa magnifique action oratoire. Quel était ici son art ? Le voici tout simplement : placé en face de ces chères âmes de ses diocésains, la sienne soudain prenait feu ; ses sujets s'emparaient de lui, il en était pénétré ; de là le naturel, la vérité, la beauté et l'irrésistible autorité de son action. Chacun s'accordait à le dire : c'est en chaire que sa physionomie avait tout son rayonnement et prenait toutes les expressions ; tantôt majestueuse et inspirée ; tantôt aimable et gracieuse ; quelquefois irritée et menaçante. Si le discours l'avait porté sur les hauteurs des choses morales, s'il voulait exprimer l'adoration, l'amour, la pureté, la prière, son front s'illuminait, son regard, élevé vers le ciel, était d'une limpidité extrême et sa voix d'une dou-

ceur pénétrante. Si, au contraire, le sentiment qui l'animait était l'indignation, le courroux, son visage s'allumait en quelque sorte ; son regard lançait la flamme ; sa parole avait des éclats qui retentissaient au fond des âmes. Le pied droit en avant, le visage un peu de profil, le bras étendu, le corps penché vers son auditoire, il semblait écraser le vice, les choses odieuses. Tel en particulier il était dans ce superbe mouvement oratoire de son sermon sur la Croix, lorsque, pour faire sentir l'indignité de ce supplice dans l'antiquité, il rappelait, avec une pose et un geste d'orateur romain, la terrible invective de Cicéron contre Verrès : « Une croix ? dis-je ; une croix ! *Crux! Crux, inquam* ; tu as osé attacher un citoyen romain à une croix ! » L'auditoire était frissonnant. »

Parmi les innombrables sujets d'étude, c'est-à-dire d'admiration, que nous offre ce second volume, au milieu de ces beaux chapitres dont chacun exigerait un article et où nous voyons l'infatigable évêque remplissant et vivifiant son diocèse de sa grande âme et de son irrésistible parole, trois points culminants m'attirent de préférence : les harmonies entre l'évêque d'Orléans et Jeanne d'Arc, la question romaine et le *Syllabus*.

Il y avait presque un pressentiment dans les ardentes sympathies que la vierge héroïque de Domrémy, la libératrice de la France envahie, inspirait à Mgr Dupanloup. L'homme qui devait, pendant la guerre, déployer, à lui seul, plus de patriotisme que tous les républicains ensemble, sentait son cœur battre d'une

sorte d'émotion prophétique au seul nom de cette sublime *voyante*, dont la vocation, la mission, la victoire et le martyre offraient un caractère surnaturel. Jeanne d'Arc faisait vibrer, dans l'âme de l'évêque d'Orléans, les deux cordes les plus sonores, dont, finalement, les sons se confondirent en présence des douleurs et des désastres de la France ; l'amour de Dieu et l'amour de la patrie. M. l'abbé Lagrange nous rappelle excellemment que cette piété si fervente, ce patriotisme si pur, étaient indissolublement liés, chez le disciple préféré de MMgrs Frayssinous, de Quélen et de Rohan, au sentiment légitimiste : « Son patriotisme d'abord, nous l'avons vu, s'était allumé au foyer de l'ancien légitimisme. Tous ceux qui l'aimèrent ou qu'il aima, tous ceux qui protégèrent son enfance et sa jeunesse, étaient des serviteurs dévoués de cette Monarchie revenue de l'exil après les désastres de la patrie et les souffrances de l'Église. Cette flamme ne s'éteignit jamais dans son âme... » — Ah ! comment transcrire ces lignes si vraies sans avoir envie de briser ma vieille plume pour donner un plus libre cours à mes larmes, sans faire un douloureux retour vers le grand évêque qui ne cessa d'appeler de tous ses vœux, de toutes ses prières, de toute son autorité, de toute son éloquence, le rétablissement de la Royauté, la réconciliation de tous les honnêtes gens dans un même élan de confiance, de respect, d'amour et de gratitude pour le Prince si digne de nous sauver en opposant à chacune de nos passions une de ses vertus ? L'autre jour, ne sachant rien, ne prévoyant rien,

je ne pouvais retenir ce cri de détresse à propos de Mgr Dupanloup : « Comme il souffrirait ! » Je ne songeais pas à ce qui serait pour lui l'angoisse la plus poignante, la souffrance la plus cruelle, au déchirement suprême que lui a épargné la miséricorde divine. Mais Dieu interdit le désespoir à ceux qu'il éprouve ; dans la chambre même de l'auguste malade, près de ce lit où la piété, la résignation, le courage, l'héroïsme chrétien, sanctifient d'effroyables tortures, notre cher évêque aurait eu une consolation et une espérance, en voyant s'accomplir, dans toute sa plénitude, le souhait de sa vie entière !

Quant au panégyrique de Jeanne d'Arc, quant à l'incroyable effet du discours de Mgr Dupanloup, laissons parler un témoin oculaire : « Merveilleux discours, qui nous a, durant cinq quarts d'heure, attachés, émus, soulevés, indignés, attendris, tour à tour ! D'une grâce touchante dans la peinture de l'enfance de Jeanne, l'Idylle ; dans le tableau des combats, l'Épopée, intrépide, ardent comme un guerrier ; et enfin, dans le drame final, le Martyre, pathétique, émouvant, tel il fut dans ce discours... Il y avait, surtout cette action, qui était si belle toujours, mais qui le fut plus que jamais ce jour-là, tant son âme de grand orateur, sous la secousse de ces scènes héroïques, était elle-même émue et palpitante. »

On peut résumer en quelques mots les rapports de Mgr Dupanloup avec la question romaine. Nul ne l'a embrassée avec plus d'ardeur, éclairée avec plus de zèle, plaidée avec plus de puissance, résolue avec plus

d'éclat ; nul n'a mieux mérité que l'on évoquât en son honneur les grands noms d'Athanase, d'Ambroise, d'Hilaire, de tous les héros de la résistance aux Césars du Bas-Empire. Prenez une à une les manifestations de sa pensée dans cette lutte dont le dénouement fut plus fatal à la France qu'au Saint-Siège. Si cette pensée nous avait servi de programme, la Papauté ne serait pas plus grande ; mais la France serait plus intacte.

Et le *Syllabus ?* Rassurez-vous ; je serai bref, cette fois, en un sujet où il serait trop facile de réveiller d'anciennes querelles. L'encyclique du Pape, on le sait, eut pour premier effet d'étonner, de désorienter, d'attrister ce généreux groupe de catholiques qui avait cru pouvoir concilier les intérêts de l'Église avec le moderne esprit de liberté. Par cela même, elle risquait de réjouir, un peu plus que ne le demande la charité chrétienne, d'autres catholiques, si passionnément épris de la vérité, qu'ils voudraient en posséder le monopole, sauf à damner tous les dissidents dans la même chaudière. Mgr Dupanloup eut l'insigne honneur et l'incomparable mérite de prévenir des divisions qui n'eurent plus de prétexte après la publication de son admirable brochure. Peut-être y eut-il quelques catholiques à outrance qui lui surent mauvais gré d'avoir pacifié ce qu'ils n'auraient pas été fâchés d'aigrir. Peut-être ce souvenir pourrait-il, quoique à demi effacé déjà, me suggérer quelque malice. Mais ce n'est pas ainsi que je veux finir ce travail commencé avec tant d'enthousiasme et cruellement inter-

rompu par des anxiétés implacables. Je veux prier mes lecteurs et M. l'abbé Lagrange de me pardonner, si je suis resté si au-dessous de ma tâche, au-dessous de mon sujet, au-dessous de ce beau livre, préférable, pour honorer une grande mémoire, à toutes les statues ; car les statues tombent et les livres demeurent. Depuis que les sinistres nouvelles se sont abattues sur ma solitude, je pourrais dire, comme Louis Veuillot, QUE JE SENS EN MOI QUELQUE CHOSE QUI FINIT [1]. Louis Veuillot ! si l'on gardait quelque rancune à sa mémoire, qui ne serait désarmé par cette *dernière volonté*, empreinte d'une foi si vive et si tendre ?

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil !
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil !
... J'espère en Jésus. — Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi ;
Au dernier jour, devant son père,
Il ne rougira pas de moi !...

Vers suaves, délicieux, mis en musique — comme s'ils n'avaient pas encore assez d'ailes ! — par notre adorable Gounod, qui est aux autres compositeurs ce que sainte Cécile est à Christine Nilsson. Oui, Jésus-Christ les a reçus tous deux dans sa gloire, le saint évêque et le prodigieux publiciste. Dès lors, pourquoi nous quereller en leur nom sur cette triste terre, quand nous sommes sûrs qu'ils se sont réconciliés dans le ciel ?...

1. Cette dernière page exprime l'angoisse de tous les royalistes pendant la longue agonie du comte de Chambord.

LE ROMAN CONTEMPORAIN

M. Adolphe Racot. — *Le Supplice de Lovelace.*

Son idéal, c'est lui ; — quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Il se regarde vivre, il s'écoute parler ;
Car il faut que demain on dise quand il passe :
« Cet homme que voilà, c'est Robert Lovelace. »
Autour de ce mot-là le monde peut rouler ;
Il est l'axe du monde, et lui permet d'aller.

Mais comme tout se tait, dès qu'il vient à paraître !
Clarisse l'aperçoit, et commence à souffrir.
Comme il est beau ! brillant ! comme il s'annonce en maître !
Si Clarisse s'indigne, et tarde à consentir,
Il dira qu'il se tue, — il se tuera peut-être ;
Mais Clarisse aime mieux le sauver, — et mourir. »

Richard Lapérine, le héros du roman de M. Adolphe Racot, n'a pas tout à fait la poétique envergure du Lovelace d'Alfred de Musset. Il est ce qu'il doit être dans un siècle qui n'eût demandé qu'à rester bourgeois, s'il avait eu l'esprit de se faire assurer contre les surprises démocratiques. Les bonnes fées qui ont présidé à sa naissance, en refusant de lui accorder des parchemins authentiques, lui ont prodigué tous les dons extérieurs qui séduisent le sexe faible : taille

élégante, profil vénitien, barbe noire et soyeuse, regard fascinateur, teint à faire pâmer d'aise les vieux maîtres italiens ; avec tout cela, fortune médiocre, cervelle vide, haine du travail, pas méchant, un peu sot, très hâbleur, tel enfin que doit être un Lovelace en chrysocale, pour que les filles d'Ève commencent par le trouver irrésistible et finissent par rougir de l'avoir aimé, voilà le sire Richard Lapérine, — ou de la Périne, — heureuse création du spirituel conteur qui va nous faire assister à son supplice. Au début du récit, Richard a déjà abusé de son type vénitien et de sa voix de ténor pour compromettre, afficher et perdre madame la baronne Nathalie de Sainte-Laure, qui méritait mieux. Passion éphémère, chute irrémédiable, éclat, scandale, rupture conjugale, prompt désenchantement, existence brisée, roman interrompu dès le premier chapitre, projet d'exil et de retraite, la baronne en est là, quand nous voyons poindre à son horizon gros de nuages un amour bien autrement ardent que le feu de paille allumé par le beau Lapérine. Bernard de Neuféglises ! Ce nom bizarre, mais probablement historique, a porté bonheur à M. Adolphe Racot. D'abord, il a peint en maître la ville de Noyon, pour laquelle il semble ressentir une tendresse filiale, et qu'habite la comtesse de Neuféglises, l'admirable mère de Bernard. Ensuite, il a très habilement groupé les divers personnages de cette émouvante histoire. Noyon possède un bibliothécaire, l'excellent M. Piégu ; un usurier, l'affreux M. Prouesse ; un sous-inspecteur des forêts, M. François Bouchard, et un couple pari-

sien, qui va bien nous impatienter en attendant qu'il nous attendrisse, M. et madame Hardouin, tabletiers retirés. Les Hardouin ont une fille, la charmante Clarisse ; ils l'ont mariée à François Bouchard, ce dont ils enragent, parce que le sous-inspecteur, homme énergique, laborieux, cachant un cœur d'or sous une écorce un peu rude, se prête mal aux mièvreries quinquagénaires de madame Hardouin qui n'a pas renoncé aux bonnets roses, aux toilettes *voyantes*, aux airs langoureux, et surtout au plaisir de gouverner son mari et de détester son gendre.

Maintenant, quand je vous aurai dit que Richard Lapérine a trouvé moyen de s'insinuer dans cette famille, qu'il l'éblouit de ses belles manières, de ses élégances, de ses effets de torse, de profil et de barbe, que madame Hardouin raffole de ce charmeur, qu'elle ne cesse d'accentuer aux yeux de sa fille le contraste entre cette merveille de courtoisie chevaleresque, de complaisance et de grâce et les brusqueries de l'*ours* François Bouchard, vous comprendrez aisément le péril que court la fragile homonyme de l'héroïne de Richardson. Ici, je placerai mon unique objection. Quelle que soit la sottise des Hardouin, ils ne sont ni idiots, ni vicieux, ni méchants. « Ce sont d'honnêtes gens », — a dit la comtesse de Neuféglises avec l'autorité incomparable que lui donnent sa naissance, ses chagrins et ses vertus. Pendant leur longue existence de commerçants parisiens, madame Hardouin est allée au théâtre ; elle a lu des romans. Incapable de distinguer certaines nuances d'éducation

et de race, elle admire Richard comme un élégant de haut parage, en relations intimes avec tous les personnages influents. Comment peut-elle croire que ce soit pour ses beaux yeux que Lapérine se fait son cavalier servant, accepte son déjeuner, lui donne des loges, la promène en voiture, et que tous ces hommages intéressés ne s'adressent pas à sa fille, à la jeune et belle Clarisse, dont elle est fière ? Ce détail de mœurs bourgeoises serait excellent, si nous étions en grosse comédie du Palais-Royal, bien épicée, bien gauloise, et si nous nous figurions M. Hardouin sous les traits de Geoffroy et sa femme sous l'aspect de madame Thierret ; mais, plus tard, ce ridicule ménage se relève et devient presque pathétique. Il y a donc, selon moi, quelque exagération dans la crédulité de madame Hardouin, et surtout dans son langage maternel qui pourrait se résumer ainsi : « Mon Dieu ! qu'il est aimable, notre ami Lapérine ! et que ton mari est insupportable ! » Je ne m'étais pas aperçu de cette nuance à la première lecture ; le récit est si entraînant !

Aussi, qu'arrive-t-il ? Ce qu'il était facile de prévoir. A la suite d'une scène violente avec Bouchard qui veut l'emmener dans la Haute-Savoie où l'appellent de grands travaux de reboisement, Clarisse se fait enlever par Lapérine :

Dès lors va commencer l'implacable supplice
Pour le beau Lapérine et la faible Clarisse.

Laissons-les un moment aux ivresses d'un jour, aux

expiations des lendemains. C'est à Noyon que nous allons retrouver ce qui fait à mes yeux la véritable originalité, la vraie valeur du roman d'Adolphe Racot. Le jour même où Clarisse a pris la fuite, on amène a son mari leur fille unique. Geneviève, que tenaient à distance, dans un couvent, la frivole indifférence de sa mère, la coquetterie sénile et grotesque de la *grand'-maman*. Geneviève est très dangereusement malade, mortellement peut-être, et c'est un coup de maître d'avoir, dès le premier instant, absorbé l'infortune et la colère de l'époux trahi dans l'angoisse paternelle. Bouchard est tout à sa chère enfant que la mort veut lui prendre ; il est soutenu, sauvé, dans cette crise de douleur et de larmes, par le bon Piégu et par la comtesse de Neuféglises, admirable figure de veuve chrétienne, qui fait le plus grand honneur au romancier ; nouvelle preuve que l'on peut émouvoir, passionner, réussir, en nous montrant les beaux côtés de la nature humaine au lieu de fouiller à coups de crochet dans les tas d'ordures. La sainte femme, d'abord victime des désordres de son mari, puis libre à un âge où sa jeunesse et sa beauté auraient pu lui promettre une douce revanche, volontaire du sacrifice et du veuvage à perpétuité, s'est consacrée tout entière à son fils Bernard, dont elle refait le patrimoine fortement ébréché par les galantes prodigalités du défunt. Ce fils, qu'elle adore, l'inquiète ; elle ne connaît que trop la devise des Neuféglises : *In amore decus (l'honneur dans l'amour)*, on lui a raconté les légendes de la famille, où la folie de l'amour a été ce que la folie de la

Croix est pour les saints. Elle sait que Bernard est parfaitement capable de continuer ces traditions chevaleresques, mais effrayantes ; elle se distrait des anxiétés qui la consument, au chevet de Geneviève, de la petite malade pour qui elle supplée la mère absente. Car elle a reconnu les mérites de François Bouchard ; elle lui accorde cette affectueuse estime qui, de la part d'une telle femme, est une consécration.

C'est près du lit de Geneviève que se réhabilitent les Hardouin, qui cessent de nous exaspérer ou de nous faire rire, quand nous les voyons, foudroyés, écrasés de honte, humbles et repentants, demander à leur gendre, en signe de pardon, la permission de soigner avec lui leur petite-fille. Il y a là des scènes d'un effet tour à tour poignant et attendri, qui nous préparent à des émotions plus tragiques. La baronne Nathalie de Sainte-Laure, déchue et désabusée, en proie à un de ces accès de lassitude qui suivent les grandes déceptions romanesques, assoiffée de solitude et d'oubli, persuadée que tout est fini pour elle dans le monde des heureux et des amoureux, s'est réfugiée à la campagne, chez sa vieille grand'mère, madame de Lanquetot. Mais Bernard n'a pas lâché prise ; rien ne le décourage, ni les périls de la situation, ni la présence de l'exécrable M. de Sainte-Laure que l'on a vu rôder dans le pays, ni la froideur, les dédains, les rebuffades, le *je vous hais !* que répète la baronne, et qui *ne se dit pas tendrement*. Adolphe Racot a fait preuve d'un grand talent d'analyse, dans cette partie du roman où la logique des passions doit graduelle-

ment nous amener de *je vous hais* à *je t'aime !* — distance énorme quand on la mesure ; imperceptible quand on l'a franchie !

Pendant ce temps, que deviennent les tristes amours de Lovelace et de Clarisse? Hélas ! on le devine ; quelques gouttes de nectar au bord de la coupe, et, au fond, dix gorgées de fiel. Clarisse, plus aimante et plus sincère, déclassée, mais non dépravée, sûre qu'elle s'est coupé toute retraite et que, au delà de son amour, il n'y a plus pour elle que désespoir et néant, Clarisse se consume en stériles efforts pour prolonger une illusion que rendent de plus en plus impossible la nullité de Lapérine, son égoïsme, sa paresse, son manque absolu de sens moral, sa spécialité de *trop beau pour rien faire*, toutes ses qualités négatives de ténor et de bellâtre. Il n'avait d'autre valeur que celle que Clarisse lui prêtait. Le jour où elle cesse de lui prêter, il n'a plus rien. La chaîne s'alourdit d'heure en heure. La pauvre *traviata* se débat contre l'évidence. Pour se forcer de croire qu'elle n'est pas désillusionnée, elle se fait jalouse. Sa jalousie ajoute encore à l'ennui de Lapérine, qui multiplie ses sorties, sous prétexte d'affaires de bourse. Hélas ! il ne ment qu'à demi. Pour subvenir à son luxe et ravitailler son capital, il s'engage dans une spéculation à la baisse, d'autant plus révoltante que nous sommes au printemps de 1875, que les bruits de guerre prennent chaque jour plus de consistance, que la France n'est pas prête, et qu'il spécule sur la probabilité de nouveaux désastres. Toutes les tortures des faux mé-

nages s'aggravent et s'enveniment. Ce dernier trait achève de révéler à Clarisse quelle âme basse, quelle lâche nature elle a préférée à son brave et loyal mari. Mais la malheureuse femme est prise dans le fatal engrenage. Il faut qu'elle aille jusqu'au bout de son ignominie. De concessions en capitulations, espérant reconquérir l'amant qui lui échappe, elle en arrive à *fraterniser* avec les maîtresses des amis de Richard. Ne nous en plaignons pas : ce surcroît de déchéance nous vaut la plus belle scène du livre ! Le jour de la grande course annuelle du Jockey-Club, Clarisse s'est laissé entraîner à Chantilly en très équivoque compagnie. Pour s'étourdir, elle boit un verre de vin de Champagne, puis un second, puis un troisième ; et la voilà plus affolée que les créatures qui l'entourent, buvant à l'amour, au plaisir, à l'oubli. Silence ! une jeune fille, la pâleur au front, une flamme céleste dans le regard, entre et va droit à Clarisse. — « Viens, maman ! » lui dit-elle en lui prenant la main. Au théâtre, cette apparition et ces mots soulèveraient une triple salve d'applaudissements. Dans le récit, n'y eût-il que ce délicieux visage de Geneviève, ce serait assez pour le placer très haut dans la galerie du roman contemporain. Quand la comtesse de Neuféglises dit au sous-inspecteur que sa profonde sympathie élève jusqu'à elle : « Bouchard, cette enfant est une sainte. Si mon fils se montrait tel que je le rêvais, s'il était digne d'elle, un jour j'aurais deux enfants au lieu d'un... » — nous sommes tous de son avis.

Par malheur, Bernard l'*inamorato* est encore bien

loin de mériter ce bonheur, bien loin de cette âme angélique où madame de Neuféglises a pu se reconnaître comme dans le pur cristal d'un miroir, comme dans *l'onde d'un ruisseau.* Ses rendez-vous avec la baronne Nathalie de Sainte-Laure, en rase campagne, dans un pavillon abandonné dont le propriétaire, M. de Montarbault, est le Tiberge de ce bouillonnant des Grieux, autant de chapitres pittoresques, émouvants, palpitants, qui nous conduisent à la suprême catastrophe. Le baron de Sainte-Laure est un misérable. Comme il n'y a pas eu de séparation légale et qu'il a bu toute honte, il voudrait que sa femme réintégrât le domicile conjugal, pour que la baronne, avec les derniers débris de sa fortune, le sauvât d'une ruine absolue. Repoussé, rebuté, n'ayant plus rien à ménager, instruit de la nouvelle liaison de Nathalie, il cherche à surprendre les amants en flagrant délit, et tous les moyens lui sont bons. Attiré par trahison dans un guet-apens, comme Saint-Mesgrin par la lettre que dicte le duc de Guise, Bernard cède aux instances du sage Montarbault, qui a flairé un piège. Nathalie arrive la première dans le pavillon ; elle voit paraître, au lieu de Bernard, M. de Sainte-Laure. La scène, déjà terrible, va devenir plus effrayante encore. Les éléments vont se charger de châtier l'infâme baron, et de donner aux fautes, aux amours, aux terreurs, aux remords de Nathalie, un dénouement digne d'elle. Voici l'inondation, rapide, subite, rugissante, dévorante, impitoyable. C'est l'Allier, grossi en quelques heures par la crue soudaine de ses affluents et par

d'épouvantables orages. Mieux qu'un autre, en qualité de riverain, c'est-à-dire de témoin et de victime, — *non ignara mali*, — je puis attester l'exactitude de ce terrible tableau. Le pavillon est envahi, submergé, englouti. M. de Sainte-Laure a essayé de se sauver à la nage, pendant que Bernard et Montarbault se livrent à des efforts surhumains pour atteindre le pavillon. Ici, je signale un trait de ressemblance — fortuite probablement, — avec la scène finale des *Mousquetaires :*

MORDAUNT

Où êtes-vous, monsieur le comte de la Fère ?... Je me meurs... A moi !... à moi !...

ATHOS

Me voici, monsieur ! Prenez ma main et entrez dans notre embarcation...

MORDAUNT, *avec rage.*

Ah ! ma mère ! je ne peux t'offrir qu'une victime ; mais ce sera du moins celle que tu eusses choisie.

(Une secousse donnée à la barque entraîne Athos dans l'eau.)

ARAMIS

Malheur !

D'ARTAGNAN

Oh ! oui, malheur !... Ah !... voyez !... Ce cadavre qui monte lentement... C'est Mordaunt !

PORTHOS

Mais Athos, Athos !... où est-il ?...

ATHOS, *reparaissant et s'attachant à la barque.*

Me voici...

ARAMIS

Enfin, Dieu a parlé !...

Dans le roman d'Adolphe Racot, c'est Montarbault

qui joue le rôle d'Athos. Il est dans la barque de son garde Blaireau. Il reconnaît le baron de Sainte-Laure, qui est près de se noyer.

» — Le baron : « A moi ! Au secours ! »

» Montarbault serra les points avec fureur. Il hésita. Puis, frémissant, le regard enflammé :

» — Non, dit-il, je n'ai pas le droit de laisser périr un homme.

» Il se pencha sur l'arrière de la barque, et cria, tremblant de colère plus que d'émotion :

» — Par ici !... encore un effort... vous êtes sauvé.

» Et, de ses mains vigoureuses, il attira le baron... »

Il lui demanda, avec indignation et menaces, ce qu'il a fait de sa malheureuse femme.

Il n'acheva pas, M. de Sainte-Laure avait bondi sur lui, l'étreignant à la gorge. Avant que Blaireau eût eu le temps de se rendre compte de cette scène imprévue, la barque pencha affreusement, et les deux hommes disparurent dans l'eau... Ce furent quelques minutes d'angoisse horrible. Enfin une tête émergea à quelques mètres, et Blaireau reconnut Montarbault.

» — Ah ! cria Blaireau, Dieu est juste !... »

Et Bernard ? et Nathalie ? Bernard, fou de désespoir, n'avait pas attendu la barque ; il s'était précipité dans cette masse d'eau débordée qui allait lui prendre Nathalie. Il a bravé mille fois la mort ; maintenant, il l'appelle ; car la femme si passionnément aimée n'est plus qu'un cadavre. Toute cette scène est de première force. Paysage, mise en scène, dialogue, mouvement du récit, émotion vraie, caractères magis-

tralement soutenus, tout concourt à l'effet et cet effet est irrésistible. Remarquons aussi avec quel art le romancier réussit à fondre ces deux actions que j'ai eu le tort de séparer dans mon analyse. Devant le cadavre de madame de Sainte-Laure, au seuil de ce pavillon sinistre, entre ces deux hommes désespérés, sur cette *plaine liquide*, comme dit Théramène, il semble que nous soyons à cent lieues de Lapérine et de son supplice. Tournez la page. Voici la suave figure de Geneviève, qui sera tôt ou tard la consolatrice de Bernard, comme elle a été, entre son père et la coupable Clarisse, l'ange du pardon. Voici l'expiation du beau Lovelace qui entre dans une nouvelle phase, à la fois lugubre et grotesque. Je n'ai encore rien dit d'un personnage qui avait sa place marquée — presque nécessaire — dans le répertoire amoureux de Richard Lapérine, Ida Langrune, une jolie pécheresse d'humeur accommodante et facile, qui aime Richard à sa façon, et qui, lorsqu'elle le voit ébaucher une nouvelle intrigue dans le clan des bourgeoises ou des grandes dames, murmure en souriant : « Il me reviendra ». C'est qu'il existe, dirait un Allemand, des *affinités électives*, et comme un mystérieux magnétisme entre ces deux natures admirablement faites pour s'entendre ou plutôt pour se confondre dans un seul et même type ; corrompues avec un coin de naïveté, inconscientes dans le mal, traversant la vie sans se douter des lois morales qui les condamnent, toujours prêtes, l'une à ruiner un imbécile qui se croit aimé pour lui-même, l'autre à perdre une femme qui prend pour un visage

ce masque de héros de roman. Lapérine, c'est l'*homme courtisane ;* Ida, c'est la *femelle* du Lovelace sans âme, sans esprit et sans cœur. Aussi leur *adieu* n'est-il jamais qu'un *au revoir !* Coopérant à une œuvre commune, ils restent associés même en se séparant, et sont sûrs de se retrouver après chacune de leurs campagnes. Seulement, Ida Langrune s'est souvenue de la fable, *la Cigale et la Fourmi ;* elle a fait des économies, tandis que le malencontreux Richard n'est plus richard que de nom. Son patriotisme à l'envers est puni par où il a péché. Croyant à une guerre imminente, il a joué à la baisse, et les bruits de guerre sont tombés. Ruiné à la bourse, achevé par la faillite du sieur Fauconnier, père d'un de ses amis, déshérité par son père, il arrive chez Ida, penaud, déplumé, pleurnicheur, traînant de l'aile comme le pigeon de La Fontaine, n'ayant plus d'autre capital que ses grands yeux mouillés, sa belle barbe et son profil vénitien.

Rien de plus logique et de plus parisien que le dénouement. Après tout, Lapérine, plus heureux que nombre de nos seigneurs et maîtres, n'a pas de casier judiciaire. Nul ne l'empêche de s'appeler R. de la Périne. Son nom vaut encore quelque chose. Il le donnera à l'aimable Ida en l'épousant :

> Car généralement, ces filles ont la rage
> De couvrir d'un contrat les péchés du bel âge.

Un peu plus ou un peu moins d'ignominie, qu'importe ? Descendu à ce degré de l'échelle, il n'en est

plus à compter. Il épousera Ida Langrune, — dont le vrai nom est Navet, — pour avoir sa pâtée, en fermant les yeux sur son passé — et aussi sur son avenir ; car les dernières lignes ne nous laissent pas de doute. Légitime épouse de Lapérine, Ida sera la maîtresse de Léon Fauconnier... et de bien d'autres.

Tel est ce beau roman, que j'ai gâté en essayant de l'analyser, et dont le succès, déjà très vif, ne peut manquer de grandir encore. Au courant du récit, que de mots heureux, d'une vérité saisissante ou d'un comique excellent ! Celui-ci par exemple : Clarisse se révolte à l'idée de recevoir les femmes tarées que veut lui amener son amant. — « Comment, tarées ? réplique Lapérine ; vous êtes folle ! Il y en avait une, entre autres, qui vit depuis cinq ans avec la même personne ! »

Certes, dans *le Plan d'Hélène* et dans *la Maîtresse invisible*, Adolphe Racot a fait ses preuves. Pourtant *le Supplice de Lovelace* me paraît très supérieur à ses premiers romans. Un souffle plus puissant, un plus parfait accord entre les situations et les caractères, la part du diable assez chèrement expiée pour ne pas sembler enviable ; la part du bon Dieu, si belle, si pure, si exquise, qu'elle nous dédommage des laideurs de l'école nouvelle ; une largeur de récit qu'on nous permettra de préférer au *pointillé* de certains conteurs à la mode, tout contribue à fixer au premier rang *le Supplice de Lovelace*. On reviendra tôt ou tard — si ce n'est déjà fait — de cette méthode qui consiste à éviter l'action pour se complaire dans le détail, dans

le *morceau,* c'est-à-dire à sacrifier le nécessaire au superflu. Le jour où l'on s'apercevra que la *curiosité* n'est pas l'art, que le lecteur fait un métier de dupe en préférant cette curiosité frelatée aux véritables éléments d'intérêt, la passion, l'invention, la vérité, l'émotion reprendront leurs droits. Des romans tels que *le Supplice de Lovelace* auront tout à gagner. Quels sont ceux qui auront tout à perdre ? Je me garderai bien de les nommer, puisqu'il est convenu que mes critiques sont des *réclames.*

LUDOVIC HALÉVY

Criquette

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert ce charmant volume. Pour quiconque est un peu du métier, il était clair que le délicieux *Abbé Constantin* ne pouvait avoir de récidive. L'auteur, en choisissant un autre cadre, en créant d'autres personnages, serait-il aussi bien inspiré? La lecture de *Criquette* m'a vite rassuré. Même, à ses qualités exquises, *Criquette* joint le mérite de la difficulté vaincue. Car enfin, avec un curé admirable, irrésistible dans sa simplicité évangélique et sa touchante bonhomie ; avec deux Américaines quelque peu excentriques, mais d'une pureté d'hermine ; avec un brave et beau garçon, type de loyauté, d'honneur, de dévouement et d'héroïsme, en y ajoutant un rien, infiniment d'esprit, de tact et de talent, il était presque facile d'écrire une œuvre ravissante, suave, digne de se faire pardonner ses vertus par les amateurs les plus passionnés de la littérature du vice.

Ce qui est merveilleux, c'est de nous avoir raconté l'histoire d'une pauvre petite fille des rues, quasi-orpheline, vendeuse de sucre d'orge et de bouquets de

violettes dans un théâtre de banlieue, livrée à tous les hasards, protégée seulement par ses instincts et par le Dieu des bonnes gens, apprenant la grammaire et l'orthographe dans les mélodrames de Ducange et de Pixérécourt, prédestinée, semble-t-il, à tomber dans les bas-fonds de la bohème des boulevards extérieurs, de lui avoir donné pour cortège tout un groupe de directeurs de théâtre, de comiques, de queues rouges, de princes russes, d'agents d'affaires véreuses, d'*étoiles* de féeries, d'acteurs de province, de machinistes, de souffleurs, de concierges, de pompiers, et d'avoir tout aussi bien réussi à nous émouvoir, à nous attendrir, à nous amuser, à faire alterner la petite larme et le gai sourire, sans jamais tourner au *bénisseur*, au convenu, en restant, sur ce nouveau terrain, le plus fin, le plus spirituel, le plus *vrai* des observateurs. C'est que Ludovic Halévy, pour me servir d'un mot dont on abuse et dont on a fini par altérer le sens primitif, est essentiellement sympathique. Si j'osais employer une jolie expression provençale qui n'a pas d'équivalent en français, je dirais qu'il est *piétadous*. Il fait aimer ceux dont il parle, il fait plaindre ceux dont il nous raconte l'infortune. S'il peint la misère d'une enfant du peuple, il l'adoucit par le voisinage d'une bonne âme qui vient au secours de la pauvre déshéritée... « Un peu aidée, la mère de Criquette, par sa voisine la charbonnière, une excellente femme qui n'était pas riche, mais qui avait le cœur compatissant. Les pauvres sont soutenus par les pauvres bien plus que par les riches. »

En un mot, Ludovic Halévy, ce Parisien raffiné, m'offre le contraire de l'école naturaliste, et c'est pour cela peut-être que j'aime tant ses ouvrages. En savourant cette adorable *Criquette,* je recomposais en idée ce que M. Zola ou un de ses disciples aurait fait de ces personnages et de ce sujet. Le père de Criquette serait mort d'alcoolisme après avoir passé sa vie à rouer de coups sa femme et sa fille. Leurs voisins, le charbonnier et la charbonnière, qu'il était si facile de noircir, se seraient abominablement grisés chez le marchand de vins, en revenant du cimetière. Criquette, dès l'âge de onze ans, aurait était vendue par sa mère à un vieux comte ou marquis, pair de France de Louis-Philippe ou sénateur du second Empire. Pascal, le petit pâtissier, d'abord protecteur, puis camarade, puis amant de Criquette, serait un hideux vaurien, un futur héros de la casquette à trois ponts et de la coiffure à accroche-cœurs, dont le plus doux passe-temps, en attendant la police correctionnelle, consisterait à pervertir jusqu'aux moelles sa gentille associée. Il lui apprendrait à lire dans *Justine* ou dans *Faublas*, au lieu de cette tirade héroïque : « Je sais que, sous le nom de Vivaldi, je ne puis échapper au décret qui proscrit ma tête ; que, sous le nom d'Edgard, je suis en butte au poignard des conjurés ; et qu'enfin, sous celui d'Abelino, je m'expose à une mort infamante... Mais qu'importe la mort à qui peut s'immortaliser ? Si je succombe, j'emporte avec moi la pensée consolante d'une action glorieuse, les regrets et l'estime de quelques amis. »

Rosita, maîtresse d'un prince russe, en ferait un *gâteux* qu'elle tromperait avec son cocher. Bidache, Plantin, Lemuche, Carmelle, Lacalpranède, Clarisse... mais à quoi bon continuer ? On le sait, le trait caractéristique de la triste école dont je parle, c'est moins encore la grossièreté que la cruauté. Sous prétexte de s'appuyer sur des documents humains, elle est profondément inhumaine. Elle croirait défigurer ses personnages, si elle ne les rendait haïssables ou méprisables. Elle craindrait de leur faire tort d'un coup de pinceau ou d'un trait de plume, si elle lâchait prise avant qu'ils eussent épuisé toutes les turpitudes, traversé toutes les phases de la dégradation physique et morale, mis le pied jusqu'à la ceinture dans tous les égouts, passé de la laideur à la monstruosité. Elle n'observe que pour flétrir ; ses ironies ont le tranchant de l'acier ou le crépitement du fer rouge sur la chair vive. Son réalisme est une sorte d'idéal à l'envers, je ne sais quelle soif de l'infini dans le mal. Son rêve est de parvenir à un tel sang-froid, à une impassibilité si absolue dans ses procès-verbaux de corruption, de crétinisme ou de vice, que ses lecteurs ne sachent plus si elle garde son sérieux ou si elle raille. Oui, la cruauté, en attendant la sauvagerie, la barbarie ! — CONTES CRUELS ! — nous dit un de ces féroces exécuteurs de notre pauvre humanité ; et, en effet, il nous conte, dès sa première page, comment les demoiselles Bienfilâtre, filles de concierge et de trottoir, ont mérité et obtenu l'estime générale par la façon consciencieuse dont

elles s'acquittent de leur honorable métier. Héroïnes de piété filiale, elles apportent chaque jour à leurs parents le bénéfice de leur nuit. Cet heureux père, cette heureuse mère s'applaudissent de la bonne conduite, de la parfaite régularité d'Apolline et d'Olympe, et leur enthousiasme est partagé par les voisins et les amis. Mais, hélas ! voici qu'Olympe tourne mal. Elle s'amourache *gratis* d'un bel étudiant qui n'a ni sou ni maille. Stupeur, consternation, rougeur de honte du papa et de la maman, qui ne tire plus le cordon que d'une main humiliée. Condoléances des amis et des voisins qui cessent d'estimer Olympe. Graves remontrances de la sœur aînée, qui vient rappeler Olympe à son devoir, — elle qui n'y a jamais manqué — et dont le sermon bien senti trouble la coupable au point de la rendre malade. Voilà Olympe agonisante, moribonde ; un prêtre assiste à ses derniers moments, et ne comprend rien au genre particulier de remords dont Olympe est bourrelée. Tout à coup, ces remords s'apaisent ; le visage de la mourante s'illumine. Le bel étudiant vient d'entrer dans sa chambre ; il a hérité ou gagné au jeu, et il montre à Olympe une poignée de louis. Cet or la réconcilie avec elle-même, tranquillise sa conscience, et c'est le sourire sur les lèvres qu'elle expire en murmurant : IL A ÉCLAIRÉ !

Moi aussi, il m'a éclairé, cet étonnant récit, et j'en suis resté là. Et dire que l'auteur porte un des plus beaux noms de France,

Qu'un lion héraldique a marqué de ses griffes :
Un de ces noms si beaux, qu'ils semblent apocryphes !

O Philippe de Villiers de l'Isle-Adam ! Lorsque, avec 600 chevaliers et 4,500 soldats, vous défendiez pendant un an l'île de Rhodes contre Soliman II à la tête d'une armée de 200,000 hommes et n'étiez vaincu que par trahison ! Grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ! lorsque vous obteniez de Charles-Quint, émerveillé de votre bravoure, les îles de Malte et de Gozzo, aviez-vous prévu que votre descendant nous raconterait l'histoire des *Demoiselles de Bienfilâtre*? Poétiques images ! Reliquaire du passé ! Souvenirs de chevalerie, d'amour, d'héroïsme, de tournois et de guerres ! Nobles armures, rougies du sang des infidèles ! Robes de moines militants, marchant au combat, l'épée à la main, une croix sur la poitrine ! Cliquetis des lances sur les cuirasses, bénies par Pierre l'Ermite ! Passe-d'armes d'Ashby, où Ralph de Vipont, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, eut l'honneur de croiser le fer avec Richard Cœur-de-Lion ! Brises du lac de Tibériade, glissant à travers les cèdres du Liban et les arbres de Judée ! Échos sacrés de Bethléem et de Nazareth, du Sinaï et du Calvaire ! voilà donc comment finissent les grandes races sous la double influence de la démocratie politique et de la démocratie littéraire ! Magnanimes défenseurs de Rhodes ! dites à son colosse de se changer en nain ! Il sera toujours d'assez haute taille pour que cette littérature puisse passer entre ses jambes !

Excusez, je vous prie, cette digression singulière et peut-être trop fantaisiste ! Si j'ai parlé des *Demoiselles de Bienfilâtre*, c'est qu'elles sont typiques ;

c'est qu'elles nous offrent la parodie grossière, la contrefaçon fangeuse des amusantes *Petites Cardinal*. La comédie échange son fin sourire contre un hoquet de rôdeur de barrières ; la badine du conteur aimable devient une trique de souteneur ou d'argousin. Thalie, comme aurait dit un bel esprit de 1812, ne prend plus la peine de retrousser sa robe pour traverser le ruisseau de la rue d'Amboise; ses pieds nus pataugent dans la boue des quartiers mal famés. Nous quittons la terrasse de Saint-Germain pour aller faire halte devant une maison suspecte et une porte à grand numéro. Le joyeux dessin de Cham ou de Gavarni est repris en sous-œuvre par un disciple de Manet, qui en noircit les contours à grand renfort de charbon et s'acharne sur sa tâche grossissante, jusqu'à ce que la caricature ait passé du plaisant au sinistre, et que l'amusement soit une souffrance. C'est ainsi que *les Demoiselles de Bienfilâtre* m'ont fait songer aux *Petites Cardinal*, et que les *Petites Cardinal* me ramènent à *Criquette*.

Je voudrais à mon tour vous la conter, cette *Criquette* ; mais comment faire ? Je ne puis ouvrir un journal sans y lire que tout le monde a déjà lu *Criquette*. La voilà, cette enfant, fille d'un père mort sur l'échafaudage, et d'une mère trop maladive et trop faible pour continuer son petit commerce ambulant de pommes, d'oranges et de fleurs. C'est Criquette qui la remplacera, « toute maigrichonne, toute pâlotte, toute fluette, mais avec un air d'intelligence et de hardiesse ; de grands yeux noirs, éclairant son petit

visage étiolé de faubourienne de Belleville ». Pascal, un jeune patronnet à vocation théâtrale, l'a protégée dans une querelle de petites filles sortant de l'école. Il sera son associé, son compagnon, son ami, son inséparable. Cette amitié enfantine, dans un milieu où l'innocence des enfants est rarement laissée intacte, est décrite avec une délicatesse infinie. Il font bourse commune, et bientôt l'apport de Criquette sera plus considérable que celui de son camarade. Ici, Ludovic Halévy qui, dit-on, ne veut plus faire de théâtre — (et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, moi qui ne puis plus, hélas ! être que son lecteur), — n'a eu qu'à consulter ses souvenirs pour tout prendre sur le fait, pour tout peindre sur le vif. Excellente, cette répétition d'une féerie à la Porte-Saint-Martin. Les trois collaborateurs, grisonnants, nerveux, agités, aussi graves que s'il s'agissait de la destinée d'un Empire ou d'un chef-d'œuvre, traitant la question d'un raccord, d'un *becquet*, d'un calembour, d'un maillot ou d'un coq-à-l'âne, comme trois diplomates cherchant à résoudre la question d'Orient ; leurs disputes, l'un criant *oui*, l'autre vociférant *non*, le troisième bredouillant : « Il y a du pour et du contre ! » le grand, le prodigieux effet du pied de nez, risquant de crouler et de faire tomber la pièce par l'insuffisance de la petite Charlotte, chargée du rôle de la princesse Colibri ; Criquette, apparaissant comme l'ange du pied de nez, sauvant la situation, disant la fameuse phrase: « Ah ! zut ! il est trop laid... J'en veux pas, de ce pierrot-là ! » — avec un geste inimitable qu'elle défi-

nit elle-même : « Canaille sans l'être ! » — Son succès foudroyant, le délire de la salle, l'enthousiasme de Rosita,

> *Étoile* de ce ciel qui n'a rien de céleste,
> Bon cœur, beaux diamants, main prodigue et pied leste.

Tout cela est parfait ; ce qui vaut encore mieux, c'est la manière dont Ludovic Halévy dessine les caractères à travers ces épisodes. Il faut que Rosita reste *vraie*, dans son exaltation passagère pour cette gentille enfant dont la mère va mourir, dans son fugitif caprice de maternité adoptive. Il faut que Criquette reste *vraie* tout en résistant, par la grâce de Dieu, et de son honnête nature, aux miasmes de cette atmosphère de coulisses, de boudoir, de loge d'actrice, décorée de prince russe, — « où elle vient suivre, tous les soirs, un petit cours de haute élégance et de haute corruption parisiennes ». — Il faut que l'on devine, chez Pascal, une tendance à se laisser peu à peu oblitérer, absorber par le *théâtral*, à y perdre la pureté, la sincérité de son sentiment pour Criquette. et à cesser d'être l'ami dévoué, le fidèle camarade pour devenir, des pieds à la tête, costume et maquillage compris, Lagardère et Buridan. L'auteur a merveilleusement saisi toutes ces nuances. Je n'ai encore rien dit d'un personnage étrange, d'abord énigmatique, puis trop explicable : Aurélie, camériste de Rosita, gouvernante de sa maison, ne se déridant jamais, muette confidente de ses intrigues, témoin impassible de ses amours, aussi sérieuse que sa maîtresse est étourdie, aussi positive que Rosita est fantasque.

Nous avons bientôt la clef de ce caractère, le mot de l'énigme de ce sphinx. Aurélie n'est plus jeune, elle n'a jamais été jolie. Une faute, commise au début, l'a jetée sur le pavé de Paris, et forcée de frapper à la porte de tous les bureaux de placement, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé, chez Rosita, une position lucrative, mais à condition d'y recueillir plus d'argent que d'honneur, et de subir les éclaboussures de cette vie de désordre et de galanterie en plein vent. Aurélie a la nostalgie de la considération et de l'estime, dût-elle l'acheter par une seconde existence, toute de mensonge, de dissimulation et d'ennui. Criquette va servir à l'accomplissement de son projet. Jeune, déclassée, vivant à la diable, Rosita, qui d'ailleurs n'y songe plus, ne peut adopter légalement l'orpheline.

C'est la froide et austère Aurélie qui, à la faveur de ses cinquante ans, sera cette mère adoptive. L'auteur a très habilement préparé cette métamorphose de cameriste d'actrice en dame de paroisse dans une paisible ville de province. A la mousse de champagne, aux éblouissements de la féerie, aux étincelles du dialogue parisien dans la loge de Rosita, succèdent d'édifiantes conversations dans le goût de celle-ci :

— Nous avons eu la douleur de perdre cet excellent abbé Clerget. Il a été remplacé par un jeune prêtre, l'abbé Maigrin, dont les sermons sont très goûtés...

— Et l'abbé Martillon ?

— Toujours à la cathédrale... J'ai eu le plaisir de dîner avec lui, samedi dernier, chez madame Riblet.

Nous avons fait un whist, le soir. Le whist, vous savez, c'est son péché mignon.

— Je sais... Et a-t-il fait des renonces ?

— Ah ! vous vous rappelez que souvent... ! Eh bien, oui, il a fait une renonce à pique... et impardonnable !... Il avait trois piques !... Je joue le roi de pique... etc... etc.. »

C'est dans le chef-lieu du département de l'Oise que s'échange cette causerie palpitante ; et, par parenthèse, depuis la mise en vente de *Criquette,* le public répète continuellement le nom de l'héroïne de Beauvais :

> Ce volume charmant est pour tous une fête ;
> On ne se lasse pas de dire : *Jeanne Hachette !*

Recommandé à Bidache, du théâtre de Criquette, ou à M. Christian, des Variétés.

Et Criquette ? La pauvre fille est victime du plan machiavélique d'Aurélie. Tandis que Rosita part pour la Russie, où elle signera ses lettres : « Princesse Savéline », Aurélie emmène Criquette à Beauvais, et l'interne dans un couvent. Là encore, nouveau trait d'originalité de Ludovic Halévy. Ses religieuses sont douces, aimables, affectueuses, parfaites. Leur jolie pensionnaire se trouve si bien dans ce refuge de la superstition et de l'ignorance, qu'elle voudrait ne plus le quitter, et que la supérieure, femme d'une haute intelligence, est obligée de résister à ses instances. Aurélie, qui a traîtreusement intercepté toute la correspondance de Pascal et de Criquette, veut la marier

au fils d'un riche bourgeois de Beauvais. Elle se résignerait ; mais, dans son admirable franchise, elle ne consent à dire *oui* qu'après avoir déclaré à sa future famille qu'elle a été, 130 fois de suite, la princesse Colibri dans une féerie de la Porte-Saint-Martin. Ce serait l'effondrement du château de cartes bizeautées, laborieusement bâti par Aurélie pour y faire *peau neuve*. Courroux, conflit, résistance énergique de Criquette, que sa mère adoptive enferme sous triple clef, et dont l'évasion est une des pages les plus émouvantes du récit. Voilà Criquette à Paris ; elle y retrouve son cher Pascal, et elle y rencontre aussi M. César Lemuche, directeur du théâtre du Mans, une des meilleures figures de cette galerie. Je laisse au lecteur le plaisir de déguster cet épisode, où nous voyons Lemuche et sœur Clémentine, escortés de M. et madame Lacalpranède, un couple étonnant ! Lacalpranède, premier rôle en tout genre, capable de rendre des points à Frédérick Lemaître qui n'osa pas affronter la lutte, et si beau, si superbe, si fascinateur, si sûr de sa toute-puissance auprès du beau sexe, que, en consentant à épouser Clarisse, veuve d'un pharmacien de Montpellier, il la prévint qu'elle n'aurait pas à compter sur sa fidélité ;

> Car pour un grand artiste, errant de belle en belle,
> C'était un point d'honneur de n'être pas fidèle !

La pauvre créature *inamorata* a accepté ce pacte bizarre, et elle a fini par être fière des triomphes variés de son irrésistible époux. Il y a là deux ou trois

scènes impayables. C'est la lune de miel de Criquette. Mais Pascal se dérange ; à Bordeaux, où les a appelés un brillant engagement, la *mal' aria* théâtrale le démoralise ; il sacrifie Criquette à une actrice de Paris, cent fois moins jolie, mais beaucoup plus diamantée. La pauvre délaissée se souvient que le bon Lemuche, en rentrant dans la vie privée, lui a dit : « Cette modeste maison vous sera toujours ouverte ; vous y serez reçue comme notre enfant. » — Elle retourne au Mans, où elle est accueillie à bras ouverts. Le Mans ! Et nous sommes en 1870 ! Je n'en dirai pas davantage. Vous serez aussi émus par les derniers chapitres que vous avez été amusés, intéressés, entraînés, par les premières parties du roman. Je veux pourtant vous recommander un nouveau personnage, preuve vivante que Ludovic Halévy est atteint de paradoxe chronique : le comte Étienne de Sérignan ! Un comte qui n'est pas une canaille, qui ne s'abrutit pas dans la société des *book-makers,* des viveurs à outrance et des belles petites, et qui, au lieu de livrer aux fièvres du baccara et des orgies nocturnes ses loisirs, sa santé, son intelligence, sa jeunesse, complète son éducation en de lointains et périlleux voyages, utiles au progrès de la science ! un gentilhomme à qui il suffit d'apprendre, à huit cents lieues de son pays, que la Prusse nous a vaincus, que la France est envahie, qu'il s'agit maintenant, faute de mieux, de sauver l'honneur, pour revenir sans perdre un instant et se battre en héros ! Cet épilogue est d'un pathétique sobre et pénétrant où se révèlent la flexibilité du ta-

lent de Ludovic Halévy. Criquette, assez finement organisée pour deviner d'emblée l'extrême supériorité d'Étienne de Sérignan sur Pascal et son entourage, éprouve pour lui un sentiment indéfinissable, qu'il comprend, qu'il partage, dont il n'abuse pas, et que ne tardent point à consacrer d'un deuil héroïque, comme dans les plis d'un drapeau funèbre, la guerre, la douleur et la mort. C'est exquis, comme tout le reste; je songeais, en lisant ces pages, que, si l'on a jadis accusé Ludovic Halévy d'avoir manqué de respect aux dieux de l'Olympe, — dont se moquaient déjà, il y a trois mille ans, leurs pontifes et leurs augures, — il rachète admirablement ses *torts* par son respect pour tout ce qui est vraiment respectable, Allons, messieurs les immortels du palais Mazarin! Apollon est accommodant; Vénus est bonne fille; Vulcain n'y verra que du feu; Neptune est tombé dans l'eau; Pluton est un bon diable. Vous n'avez rien à craindre de Minerve, dont vous avez la sagesse et le génie. Oubliez *la Belle Hélène* et *Orphée aux Enfers*, et appelez à vous ce charmant esprit qui nous a donné *Frou-Frou* et *les Petites Cardinal, l'Abbé Constantin* et *Criquette!*

J'adresserai à Ludovic Halévy deux reproches, l'un sérieux, l'autre pour rire, quoique à travers une grosse larme. Il a excellement raconté Loigny, Patay, Arthenay, l'intrépidité sublime des zouaves pontificaux; il a nommé Chanzy, le général Gougeard, et il n'a pas nommé Charette! Charette, ce cœur héroïque, cette âme de feu, cette physionomie qui tranche, comme

une lame et un éclair d'épée, sur nos vulgarités et nos petitesses, cet homme qui donnerait envie d'être royaliste, — si on ne l'était pas, — pour avoir au moins avec lui un trait de ressemblance ! si simple, si naturel, si aimable, si peu poseur dans la vie ordinaire, qu'on oublierait presque de l'admirer... pour l'aimer davantage !

Voici mon second reproche. Pendant un an, César Lemuche a appartenu au Théâtre-Français. Il a joué, notamment, à côté de Talma, de Lafon et de mademoiselle Duchesnois, dans *Jean de Bourgogne*, tragédie en cinq actes, par Guilleau de Formont, **4 DÉCEMBRE 1823.** Voulant m'assurer de la date, j'ai feuilleté ma collection du *Journal des Débats*... Le 4 décembre 1823, le Théâtre-Français jouait *les Deux Gendres* et *l'Auteur malgré lui*. Ceci n'est rien, absolument rien. Mais j'ai voulu lire le journal tout entier, et j'ai constaté que, le 4 décembre 1823, notre ministre des affaires étrangères s'appelait Chateaubriand.

Aujourd'hui, il s'appelle Challemel-Lacour.

J'ai pleuré, comme disait mademoiselle Fayolle dans *le Monde où l'on s'ennuie*.

FIN

TABLE

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc. 3. rue Auber